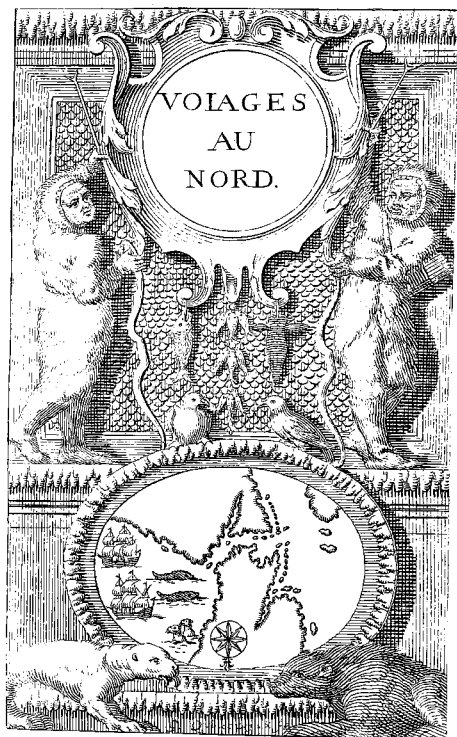




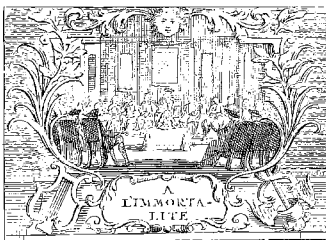
RECUEIL
DE VOYAGES
AU NORD,

*Contenant divers Mémoires très
utiles au Commerce & à la
Navigation.*

TOME QUATRIÈME.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & mise en meilleur ordre.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRÉDÉRIC BERNARD,
M. DCC. XXXII.

RELATION
DE LA
DECOUVERTE
DE LA
TERRE DE JESSO,

Ou d'ESO, au Nord du Japon, par
le vaisseau *Castricom* en 1643.

Traduite du Hollandois.

LEs Hollandois faisant voile l'année 1643. sur le vaisseau nommé *Castricom*, le long d'une côte éloignée environ de 30. milles d'un Cap du Japon nommé *Nabo* par ceux du pays, &c que les Hollandois appellent *Cap de Goeree*, qui est à 39. degrez 45. minutes de Latitude Septentrionale en rangeant la côte de ce pays, depuis le 24. degre, jusqu'au 43. ils trouvèrent 20. brasses d'eau, bon fond vaseux &c de bonne tenue.

Sous la hauteur de 43. degrez ils virent les villages de *Tocaptie*, *Sirarca*, &c un peu plus avant *Contchoury* & *Croen*. Aux environs de ces places qui sont proches les unes des autres, il y a plusieurs mines d'argent.

Tom. IV.

A

LA

La terre en quelques endroits de ces quartiers leur parut tout à fait sans herbes, en d'autres endroits ils virent des terres doubles, celles de devant étoient basses avec de petits bocages. Ils trouvèrent la côte fort poissonneuse, ce qu'ils attribuèrent aux baleines qui chassent le poisson le long de ses bords, où ils virent beaucoup de chiens qui se jettent à l'eau, & sont dressés à prendre le poisson, & à le porter à leur maître.

Nos gens mirent pied à terre sous la hauteur de 44. degrez 30. minutes. Ils trouvèrent que cet endroit de la côte d'Eso est plein de montagnes fort hautes, dont on a appelé la plus haute le *Pic d'Antoine*; ceux qui en sont proches disent qu'il y a des mines d'argent fort riches, l'on y voit diverses sortes d'arbres fort droits & fort hauts, qui seroient très propres à faire des mâts: le terroir est de glaise, fort humide, & couvert presque par tout d'ozeille & de ronces.

A la hauteur de 46. degrez trente minutes, il y a un grand Golfe où l'équipage du *Castricom* pêcha en quatre jours de tems plus de mille livres de saumon le long de la côte. Les terres au dedans sont couvertes d'herbes, & ressemblerent assez à la côte d'Angleterre: la terre y
est

est grasse, ce n'est pas qu'en quelques endroits il n'y ait aussi des dunes qui s'étendent assez loin.

Les habitans ne sèment ni ne labourent point, ainsi ils ne retirent aucun avantage de la bonté de leur terre.

Sous le 48. degré 50. minutes, il y a de petites collines couvertes d'une herbe courte; la terre en cet endroit a à peine plus d'un mille de largeur, & fuit au Nord West; aussi ne peut on y être à couvert de la mer.

Il y a bon ancrage à un mille ou un mille & demi de la côte, à 40. 35. 30. 25. brasses fonds de sable.

Sous la hauteur de 45. degrez 50. minutes, est une Ile que les Hollandois ont nommée l'*Ile des Etats*, & plus avant une autre nommée la *Terre de la Compagnie*, qui est séparée de celle des *Etats* par un détroit qui peut avoir quatorze * milles de largeur. Ils ont mis pied à terre dans l'*Ile de la Compagnie*, proche d'une montagne d'où sortoit un torrent d'eau de neige fondue : ils y trou-

* Remarquez que le mot Hollandois Myl doit être traduit Lieue, ces Mylen étant tous au moins d'une heure.

Relation

trouvèrent une espèce de terre minérale, qui brilloit comme si elle eût été toute d'argent. Elle étoit mêlée avec un sable fort friable, car ayant mis la terre dans de l'eau, elle se fondit entièrement. Il y a en cet endroit des montagnes fort hautes, couvertes aussi bien que les vallées de la côte d'herbe fort longue, d'oseille, &c. sans aucun arbre de bois fort, excepté quelques bouleaux & quelques aunes.

Il y a un grand courant le long de cette côte, qui porte au N. O. Il ne fait pas sûr d'y jeter l'ancre, car le long de la côte il y a plusieurs rochers.

L'île des Etats qui est plus avant a des montagnes fort hautes, qui paroissent sans arbres & sans verdure, & dont les sommets sont couverts de roches.

Lorsqu'ils furent arrivez à la hauteur de 45. degrez 10. min. en un lieu nommé *Aqueis*, qui est au fond d'un Golfe qui entre bien deux milles avant dans les terres, & qui peut avoir un demi mille de largeur; ils trouvèrent que la terre qui le borde étoit une haute terre toute couverte d'arbres, c'est presque par tout terre glaise, on ne la cultive

cultive ni ne la sème point, mais elle ne laisse pas de porter de fort bons fruits, des mures, des grozeilles rouges & blanches, des framboises, &c. Il y a aussi beaucoup des chênes, d'aunes, & d'autres arbres qui croissent ordinairement sur les montagnes.

On y trouve dans les vallées des lis d'une hauteur prodigieuse, puisqu'ils passent de près de la moitié celle d'un homme.

Les rivières sont bordées de rozeaux; la grève le long de la mer est pleine de roziars qui portent des rozes rouges; vous les voyez pousser parmi les écailles d'huitres, dont tout le terrain est couvert: car la mer en cet endroit a beaucoup d'huitres, qui ont pour la plupart une aune & demie de long, & un demi quartier de large. Ils n'y virent point d'autres bêtes sauvages, qu'un ours noir fort gros, point de moutons, ni d'autre bétail, pas même des canards ni des poules, mais beaucoup d'aigles & de faucons.

Tous les habitans de cette terre d'Eso se ressemblent, ils sont tous d'une taille ramassée, courts & gros, ont les cheveux longs, la barbe de même, si bien

que leur visage en est presque tout couvert, hormis sur le devant où ils ont la tête rasée. Les traits de leur visage sont assez beaux, ils n'ont point le nez applati, mais les yeux noirs, le front plat, le teint jaune; ils sont fort velus par le corps. Les femmes n'y sont point si noires que les hommes; quelques unes d'entre elles se coupent les cheveux autour de la tête, tellement qu'ils ne leur couvrent point le visage: d'autres les laissent croître, & les relevent en haut comme font les femmes de l'île de *Java*, elles se marquent de bleu les lèvres & les sourcils. Les hommes aussi bien que les femmes ont les oreilles percées, avec des anneaux d'argent. Elles en ont aussi aux doigts, & quelques unes portent de petits tabliers d'une étoffe de * soye fort légère.

Autant que nous en pouvions juger ils n'ont point de Religion, ou du moins ils n'en ont que fort peu; car on remarqua seulement que lorsqu'ils buvoient auprès du feu, ils jetoient quelques gouttes d'eau en divers endroits du feu comme par forme d'offrande. Ils fichent aussi de certains petits

* *D'Armosin.*

tits bâtons coupez , au bout desquels il y a de petits étendards ; on en vit de même façon pendus dans leurs maisons. Quand ils tombent malades ils coupent de longs éclats de bois , & les lient sur la tête & sur les bras du malade.

On ne remarque point entre eux aucune police ni forme de Gouvernement, ils sont aussi grands maîtres les uns que les autres : ils n'ont point de livres , & ne savent ni lire ni écrire , on les prendroit pour des bandits , ou pour des gens qui auroient été chassés de quelque autre pays. Ils ont presque tous des balafres , ou des cicatrices sur la tête. Chacun d'eux a deux femmes , elles sont occupées à faire des nattes , à coudre les habits de leurs maris , à leur accommoder à boire & à manger , & quand ils ont ramassé du bois dans les forêts , la femme le porte dans la petite barque où elle rame , aussi bien que le mari. Ils sont fort jaloux des étrangers lorsqu'ils approchent de leurs femmes & de leurs filles , & que ces étrangers se familiarisent tant soit peu. Ils se mettoient en devoir de les tuer , s'ils s'appercevoient qu'ils les voulassent débaucher. Les hommes & les fem-

mes aiment également à boire , & s'en-
ivrent aisément. Leur poil & leurs
longs cheveux les font paroître d'abord
fort barbares, mais leur manière de
traiter très sage & très avilée montre
bien qu'ils ne sont point barbares.
Lorsqu'ils doivent paroître devant des
étrangers, ils se parent de leurs plus
beaux habits , témoignent beaucoup de
modestie, font la révérence en inclinant
la tête, & passant & repassant les mains.
l'une sur l'autre. Ils chantent, mais
d'une voix tremblante, comme les Ja-
ponnois. Si on leur commande quelque
chose, & qu'on leur donne occasion
d'agir librement, ils se familiarisent
aussitôt, & paroissent avec un visage
riant & ouvert. Les femmes en cou-
che logent dans une maison particulière
où les hommes n'entrent point durant
deux ou trois semaines. Leurs enfans
sont tout-à-fait blancs, lorsqu'ils vien-
nent au monde. Quand elles leur don-
noient la mammelle, elles le faisoient
en sorte que nos Hollandois ne pou-
voient rien voir de leur sein, dont elles
ne découvrent qu'autant qu'il en faut
pour la bouche de leurs enfans.

Les petites filles courent quelquefois
tou-

toutes nues par un beau tems, mais lorsqu'elles rencontroient nos gens, elles témoignoient assez, en baissant la tête & croisant les cuisses, la honte qu'elles avoient de paroître en cet état. Les femmes portent leurs enfans avec elles, les tenant suspendus au dos, par une sangle arrêtée à l'entour de leur front. Elles sont bien plus propres dans leur manger, dans leur boisson, & dans leurs chambres, dont elles couvrent le plancher de nattes, que dans leurs habits qui sont fort mal propres, & qu'elles ne changent point.

Leurs maisons sont sur la pente des collines; il y en a de bâties de planches jointes les unes aux autres, & couvertes d'écorces d'arbres, la plupart sont dressées & soutenues de troncs d'arbres plantés en terre, & couvertes par les côtes & par le bout aussi de grands bouts de planches, & d'écorces d'arbres avec une fenêtre par en haut pour laisser sortir la fumée; car le feu se fait toujours au milieu de la chambre. Plus avant on en voit une autre séparée du reste avec une espèce de paravant, elle est de dix ou douze pas de long & de six ou sept de large, couverte par en

bas de nattes faites de jonc. Elles n'ont d'exhaucement que deux fois la hauteur d'un homme, & sont fort semblables aux maisons des payfans de Hollande : d'ailleurs les portes sont si basses, qu'il se faut courber beaucoup pour y entrer. Dix ou douze de ces maisons sont écartées des autres, & éparfées avec cela : on n'en trouve que 15. à 20. ensemble, tout au plus & pour l'ordinaire. Ces assemblages de maisons sont fort souvent à une demie lieue les uns des autres : encore y en a-t-il beaucoup qui ne sont point habitées. Ils n'ont point d'autres meubles que des nattes de jonc, & pour tout ornement des robes du Japon, & quelque peu d'argenterie. Ils ont rarement des chaises ou des lits. Cet hiver dernier il mourut de froid & de famine beaucoup de monde à *Acqueis*. Ils couvroient d'écailles d'huitres ces corps morts ; ils les mettent ordinairement dans de petites caisses, qu'ils tiennent élevées de terre sur quatre petits bâtons : les petites huttes sous lesquelles ils les tiennent sont bien travaillées. On ne voit point d'offrandes autour de ces caisses, comme autour des bières des Chinois.

Lcur

Leur nourriture la plus ordinaire est le lard de baleine, l'huile de baleine, le poisson, & toutes sortes d'herbages ; mais principalement des boutons de roze rouge, dont il y a grande quantité à *Acquis* ; * ils sont gros comme des noix, & après les avoir fait sécher, on les garde comme une bonne provision pour l'hiver. Ils ont de petites coupes vernies de laque, & d'autres petits vaisseaux de même qui leur servent de plats ; chacun a son petit plat & son vaisseau, ils se servent de petits bâtons au lieu de fourchettes. Ceux qui sont sous le 48. degré 50. min., quoiqu'ils soient rases comme les Japonois, qu'ils portent comme eux des robes de soye, ne leur ressemblent néanmoins pas de visage, ils ont le teint un peu plus blanc qu'eux. Lorsqu'ils mangent, ils ne se servent point de ces petits bâtons.

Ils sont la plupart habillez à la Japonnoise, il y en a peu qui portent des étofes de soye ; l'habit le plus commun est une étoffe qu'ils nomment *Kingan*, avec des

* Knoppen, c'est plutôt les grateaux que l'on mange aussi en Suède, & qui n'ont pas le goût désagréable.

des fleurs semblables à celles du nenuphar peintes dessus. Quelques-uns font eux-mêmes l'étoffe de leurs robes, ou se servent de peaux de bêtes. Les manches de leurs robes se joignent assez étroitement vers les mains, les hommes portent ces robes ouvertes par devant, & les femmes fermées comme une chemise.

Ces peuples sont naturellement paresseux, ils ne cultivent la terre, ni ne la sèment ; ils passent le tems dans de petits *Praos*, ou barques qu'ils font en creusant le tronc d'un gros arbre, & en relévent les bords avec quatre planches qui peuvent faire un pied de bord : ils les conduisent comme font nos payfans lorsqu'ils apportent leur lait au marché dans leurs petits batteaux, car ils ne mettent point en même tems les deux rames dans l'eau. Ils vont avec ces petits batteaux tirer des * loups-marins, & à la pêche des baleines ; car ils ont des harpons faits d'os, dont la pointe est armée de fer ou de cuivre. Ils ont de plus tout ce qui est nécessaire pour cette pêche, & des saines pour la pêche des autres.

* Robbe qui signifie Veau-Marin.

de la découverte de Jesso. 13.

tres. poissons, semblables à celles dont on se sert en Hollande. Ils dressent un piège aux oiseaux avec un arc, au milieu duquel ils font un trou en rond, où ils mettent une amorce ; quand les oiseaux viennent à y toucher, l'arc se débande, & l'oiseau demeure pris. Ils portent toujours leurs coutelas & leurs flèches quelque part qu'ils aillent, dont ils tuent des ours, des cerfs, des élans, des rénes, & autres animaux inconnus en nos quartiers.

Ils filent du chanvre qui vient dans les bois sans être cultivé, ils le tiennent ferré par un bout entre leurs dents, & les faisant servir de quenouille le tordent après de leurs mains, & en font d'assez bon fil.

Ils troquent avec les Japonnois leur lard de baleine, des huiles de poisson, des langues de baleine séchées à la fumée, des fourures, plusieurs sortes de plumes d'oiseaux. Les japonnois y viennent une fois tous les ans, & leur apportent du ris, du sucre, des robes japonnoises de soye, ou de cette étoffe bleue qu'ils nomment *Cangan*, des pipes de cuivre, du tabac, des boîtes à mettre du tabac, & des petits vaisseaux.

verniss avec de la laque pour y mettre à boire & à manger ; des pendans d'oreilles d'argent , des anneaux de cuivre pour mettre aux oreilles , des haches , des couteaux ; enfin presque tout ce qu'ils ont leur vient des Japonnois. Leur langage même a quelque raport au Japonnois. Ils sont fort subtils & intelligens en ce qui regarde leur commerce : mais point du tout portez au larcin.

Ceux qui sont sous le 46. degré estiment beaucoup le fer , & le prennent volontiers en échange de leurs fourrures & de leurs plumes d'oiseaux qu'ils arrangent fort proprement dans les boîtes. Ils ont pour armes l'arc & les flèches , avec une épée courte ou couteau orné d'un petit filet d'argent le long du plat de la lame. Ce couteau , ou coutelas est fort semblable à ceux que l'on porte au Japon ; ils le portent attaché à une sangle comme les Persans , & le carquois au côté droit pendu à une écharpe autour de leur tête. Leurs arcs sont de 4. ou 5. pieds de long , & faits de bois d'aune ; les flèches sont longues de demie aune , fort bien faites , avec un petit harpon de canne au bout qu'ils trem-

trempent dans un poison noir & si violent, que ceux qui en sont bleffez meurent subitement. Quand ils veulent faire mourir quelqu'un de leurs ennemis prisonniers, ils l'étendent tout de son long par terre, la face en bas, deux lui tiennent les bras, & deux autres les jambes; pendant que celui qui doit faire l'exécution avec une massue armée de fer qu'il tient à deux mains, prend sa course de dix ou douze pas, & vient en dansant en décharger un coup sur la tête de ce misérable, & après il lui en donne d'autres coups qui se croisent sur le dos.

Ils traittent de même ceux qui sont surpris avec leurs femmes, ou avec leurs filles.

Matfney est la Capitale du pays, quoiqu'elle ne soit pas fort grande. Avant que d'y arriver, on passe une grande Baye nommée *Cavendo*; & tout proche de la ville il y a 12. pieds d'eau.

C'est là que le Prince ou Gouverneur du pays tient sa résidence, les Japonnois l'appellent *Matfney Sinnadonne*. Il passe tous les ans à la côte du Japon nommée *Nabo*, & de là il continue son voyage par terre jusqu'à *Iedo* pour faire
la

la révérence à l'Empereur du Japon, auquel il porte pour présent beaucoup d'argent, des plumes d'oiseaux, dont ils se servent pour mettre à leurs flèches, & avec cela quantité de fourrures fines.

Les places qui sont le plus renommées de ce pays sont *Mat/mey*, *Sirarca*, *Tocapsie*, *Contchoury*, *Groen*, *Acqueis*, *Oubits*, *Porobits*, *Sobossary*, *Croen*, *Outchoeira*, *Efan*, & *Sirocany*. Les habitants de *Contchoury* nomment autrement ces places, *Matomey*, *Compso*, *Pasour*, *Hape*, *Tocapsie*, *Abney*, *Sanpet*, *Oubits*, *Groen*, *Sirarca*, *Saro*, *Contchoury* & *Acqueis*.

On dit qu'il y a des mines d'argent fort riches, autour de quelques unes de ces places.

Voilà en peu de mots tout ce que nous avons pu apprendre jusqu'à cette heure de ces terres nouvellement découvertes. Nous donnons cette Relation sur notre propre examen, & sur le rapport d'un Japonnois nommé *Oery*, qui traffiquoit alors à *Mat/mey*, où il portoit du ris, du sucre des étofes nommées *Kingan* peintes en bleu dont ils font leurs vestes, des robes du Japon peintes avec de
cer-

certaines eaux , des pipes de tabac , &c autres bagatelles , en retour desquelles il rapportoit des fourrures , des plumes d'oiseaux , &c. Ce Japonnois nous dit que *Jesso* ou *Eso* est une Ile, & nous signa la Relation qu'ils nous en fir, & dont nous venons de donner le contenu.

L E T T R E

De Mr. de Lisle sur la question , si le Japon est une Ile.

JE me suis engagé, Monsieur, à vous justifier la manière dont j'ai représenté le Japon sur mes cartes & sur mes Globes, & voici sur quoi j'ai fondé mes conjectures. Je dis mes conjectures, car je vous avoue que je n'ai rien de bien positif sur ce chapitre là.

La question est de savoir si le Japon est véritablement une Ile entièrement séparée de la terre d'*Ieso*, par un détroit qui communique les deux mers, c'est-à-dire celle qui est au Septentrion du Japon, avec celle qui est à l'Orient du même pays. Il semble que cela doive être.

tre de la sorte, puisque toutes les Cartes qui ont paru du *Japon*, sans en excepter aucune, en ont fait une Ile, & qu'une personne vous a dit qu'il avoit navigué tout autour; mais pour l'éclaircissement de la chose, je crois qu'il n'est pas hors de propos de dire un mot de la découverte du *Japon*, & de la terre d'*Iego*.

On n'a jamais bien su qui a été le premier des Européens qui a ouvert aux autres le chemin du *Japon*. Massée prétend que ce furent des Portugais, qui s'en allant à la Chine, furent jettés par la tempête sur les côtes de ce pays environ l'an 1540., & l'on voit dans une lettre de Saint François Xavier, datée de *Cochin* l'an 1548. que cette découverte n'étoit faite que depuis peu de tems. Quoi qu'il en soit, les Portugais ayant reconnu le grand profit qu'ils y pourroient faire, continuèrent d'y aller, & dans la suite il y alla réglément des vaisseaux de *Malaca* & de *Macao*.

Quand Philippe II. Roi d'Espagne eut fait la conquête des *Philippines*, les Espagnols commencèrent aussi d'aller au *Japon*; & ce voyage se fit encore avec plus d'affiduité, lorsque ce même Prin-

ce se fut rendu maître du Portugal, & de toutes les places que les Portugais possédoient dans les Indes. Longtems après les Anglois y allèrent aussi, & enfin les Hollandois, qui y font aujourd'hui un commerce qui les enrichit.

Dans le tems que les Portugais ne faisoient que commencer à y aller, un Japonois qui avoit oui parler à quelques uns d'entre eux de Saint François Xavier, le vint chercher jusques dans les Indes; & ce saint Missionnaire se résolut d'aller lui-même au Japon, & il y aborda le 15. d'Aout de l'an 1549.

Quoiqu'il n'eût travaillé dans ce pays-là qu'un peu plus d'un an, néanmoins il y convertit plusieurs personnes, & il y laissa les affaires si bien disposées, que ceux qu'il avoit menez avec lui, & ceux que l'on y envoya dans la suite, y firent des progrès considérables, & qu'il s'y forma une Eglise très nombreuse & très florissante, qui fut soutenue principalement par les Jésuites. Et comme le Japon n'étoit pas assez grand pour borner leur zèle, ils passèrent dans la terre d'Iego, & furent les premiers qui donnèrent aux Européens la connoissance
de

20 *Lettre touchant le Japon.*

de ce pays-là. L'an 1565. le P. Louis Frois en écrivit aux Jésuites de Goa. L'an 1615. le P. Jérôme *de Angelis* en envoya une relation au P. Rodriguez Vice-Provincial du Japon. L'an 1620. le P. Caravaglio y passa, & l'année suivante comme on témoigna au même P. *de Angelis* que l'on souhaitoit d'avoir une plus ample information de pays-là, il y fut, & en écrivit une seconde relation.

On auroit apparemment plus de connoissance de ce pays-là, sans la persécution qui arriva au Japon l'an 1637, & qui continua les années suivantes; car elle fit chasser non seulement les Jésuites & tous les autres Religieux, mais même tous les Espagnols & les Portugais. Il n'y a eu que les Hollandois qui ont trouvé moyen de s'y maintenir, & sont aujourd'hui les seuls parmi les Européens qui font le commerce du Japon. Mais ce qu'on a perdu d'un côté, a été en quelque manière réparé d'un autre par la découverte qu'ils ont faite d'une partie de cette terre d'*Iego*, qui nous étoit entièrement inconnue : car l'an 1643. voulant reconnoître la partie Orientale du Japon ou de la *Tartarie*, &

la

la mer dont ces pays sont arrosez, ils firent partir deux vaisseaux de *Batavia*, savoir le *Breskens* & le *Castricom*, dont le premier étoit commandé par le Capitaine Schaep, qui étoit Amiral de cette petite flotte.

Il avoient ordre de se rendre à la pointe la plus Septentrionale du *Japon*, & de pousser jusqu'au 56. degré d'élévation; mais à 56. lieues d'*Yendo*, la tempête les sépara, & ils ne se revirent plus. Le *Castricom* tint sa route, & découvrit l'*Ile des Etats*, la terre de la *Compagnie*, & la partie Orientale du pays d'*Ieço* jusqu'au 48. degré & 50. minutes d'élévation. Mais le *Breskens* ayant relâché à la côte du *Japon*, & le Capitaine Schaep en étant imprudemment sorti avec quelques uns de ses gens, se laissa amuser par quelques Seigneurs du pays, qui le menèrent à *Yendo* avec ses camarades, où il eut bien de la peine à se tirer d'affaire.

L'année suivante les Hollandois envoyèrent des Ambassadeurs à l'Empereur du *Japon*, savoir les sieurs Blokholvius & Frisius, & cette ambassade a été magnifiquement imprimée en Hollandois. Après celles là sont venues les
deux

deux de Wagenaar en 1656., & en 1658. celle d'Indyk, en 1660 celle de Van Zelderén, & autres qui ont été recueillies & données au public par une personne qui ne s'est pas nommée, mais qui dit s'être trouvée à la plupart de ces ambassades.

Pour revenir à la terre d'*Ieço*, le P. des Anges dit qu'il n'y a point de *Tensadon*, c'est-à-dire de Seigneur général à qui tous les autres obéissent comme au *Japon*, ni même de Seigneur particulier, & que chacun y est maître absolu chez soi sans reconnoître personne. Cependant les Hollandois assurent que celui qui commande à *Matsmey*, que les Japonois appellent *Masmey-Sinadonne*, va tous les ans à *Yendo* pour y faire la révérence à l'Empereur du *Japon*, & qu'il lui porte pour présent beaucoup d'argent & quantité de riches & de précieuses fourures.

Or quoique cela paroisse être très véritable à l'égard de *Matsmey*, néanmoins il n'y a point d'apparence que tout le pays soit à l'Empereur du *Japon*, puisqu'il n'est pas même entièrement connu aux Japonois. On voit par les relations Hollandoises qu'il y a eu des Japonois
qui

qui y font entrez à diverses fois, pour tâcher d'en découvrir l'étendue, mais qu'ils l'ont fait inutilement; que l'Empereur y a envoyé des hommes exprès, mais qu'après de longs voyages dans ces montagnes & parmi des précipices affreux, ils n'ont jamais pu venir à bout de leur dessein. Il y a plus que cela; car le pays n'est pas même connu aux *Jesuits* de *Matsuey*, à qui le Père des *Anges* s'en est informé; & il ne l'étoit pas non plus à ceux que les Japonois rencontrèrent dans les montagnes, lorsqu'ils alloient à la découverte.

Il est tems présentement de venir au point qui est en question, & de faire voir pourquoi je n'ai pas fait une *Ile* du *Japon*, & que je me suis en cela éloigné de toutes les Cartes qui ont paru de ce pays-là. Sur quoi il faut remarquer.

I. Que nous n'avons point de Carte en Europe faite par les Mathématiciens du *Japon*, & qu'il n'y a que les *Jésuites* qui ayent pu nous en donner de ce pays-là, parcequ'ils sont les seuls des Européens qui ont pénétré dans l'intérieur du pays. Il est vrai que les *Hollandois* ont fait plusieurs fois le chemin
de

de *Nangasaki* à *Yendo*, mais ç'a toujours été sur une même ligne; & s'ils nous donnent quelque autre chose que ce qui se trouve sur cette route, ce sont des choses qu'ils savent par ouïr-dire, & qu'ils ne connoissent pas par eux-mêmes.

II. On voit que les Chinois ont des Cartes du *Japon*: mais ces peuples sont fort peu curieux de ce qui est hors de leur empire; & il faut bien que le P. Martinius ne les ait pas cru bonnes, puisqu'il ne les a pas données, & qu'il a mieux aimé nous en donner de faites sur les mémoires de ceux de sa Compagnie. Le P. Briet en a fait une sur les mêmes mémoires, & peut-être sur de plus amples encore, & dans toutes les deux le *Japon* est entièrement isolé.

III. Texeira Cosmographe du Roi de Portugal a fait une Carte pour la navigation des Indes Orientales, & Mr. Thevenot assure qu'on la donne aux pilotes qui vont dans ce pays-là. Cette Carte marque pareillement le *Japon* comme une Ile, aussi bien que celle de Dudley fameux navigateur Anglois, qui a ramassé avec un grand soin tout ce qu'il a pu recouvrer de bon dans son

excellent livre, *De'Arcano del mare.*

IV. Dans la relation que Tavernier a faite du Japon au III. tome de ses voyages, il y a une Carte qui fait une Ile du Japon, & il y est dit qu'un pilote Hollandois qui a reconnu la côte d'*Iego* a rapporté qu'elle étoit séparée du Japon par un petit espace de mer, que ceux du pays appellent *Détroit de Sangaar*. Mais il y a dans cette relation une autre histoire qui est bien plus positive, pour faire voir que le Japon est véritablement une Ile. Il y est dit que dans le tems que Mr. Caron assez connu en Europe & en Asie, étoit Président du comptoir que les Hollandois ont au Japon, il manda au Général de Batavia d'équiper deux vaisseaux pour reconnoître toutes les côtes du Japon, & principalement celles qui sont proches des mines d'or, & pour voir si l'on n'y trouveroit pas quelque bon port, & quelque lieu propre à s'y fortifier. Que ces deux vaisseaux firent le tour des Iles, qu'ils s'avancèrent sur les côtes d'*Iego* jusqu'au 47. degré. Qu'ils trouvèrent une Ile qu'ils nommèrent l'*Ile des Etats*, qu'ensuite ils touchèrent à une autre terre qu'ils appellèrent *terre de la Compagnie*,

& reconnurent être un même continent avec le *Nieu-land* & la *Corée*, & qu'après avoir erré longtems sur ces mers, ils passèrent le détroit de Sangaar qui sépare la terre d'*Iego* d'avec le *Japon*, & revinrent le long de ses côtes à l'Est; mais qu'ils furent surpris d'une tempête, que les deux vaisseaux se brisèrent, & qu'il ne s'échapa que l'Amiral & 13. personnes qui gagnèrent la terre. Que les Japonois les menèrent à *Yendo*, que l'Empereur ayant interrogé l'Amiral, celui-ci lui en fit beaucoup acroire, & lui cachait le véritable sujet de sa navigation, & que l'Empereur le fit ramener au comptoir des Hollandois, où il raconta tout à loisir ses aventures au sieur Caron. Il ne se peut rien de plus positif que cela pour faire voir que le *Japon* est une Ile.

V. * On dit que ledit sieur Caron envoya une Carte aux Directeurs de la Compagnie des Indes, où le *Japon* est marqué comme une Ile, & qu'un Japonois qui trafiquoit tous les ans à

Mats-

* La relation de Mr. Caron & celle de Jesso, où le rapport du Japonois se trouve, sont insérées immédiatement après cette lettre-ci.

Lettre touchant le Japon. 27

Matsmey assura les Hollandois que la terre d'*Iego* étoit pareillement une Ile, & qu'il signa la relation qu'il leur en fit. Aussi les Cartes du *Japon* faites en Hollande, ne manquent pas de mettre une mer entre la partie Septentrionale du *Japon* & la terre d'*Iego*. Enfin dans la Carte de la Tartarie, que l'on a depuis quelques années envoyée de la Chine, le *Japon* est aussi marqué comme une Ile, & par conséquent entièrement séparé de la terre d'*Iego*.

Voilà bien des préjugés pour isoler le *Japon*. Mais je répons à toutes ces choses, qu'il n'est pas probable que les étrangers soient mieux instruits du *Japon* que les Japonnois mêmes, & qu'encore aujourd'hui ils sont incertains si leur pays touche à celui d'*Iego*, ou s'il en est entièrement séparé; parceque le Golfe, ou le prétendu détroit, qui est entre les deux Pays, est bordé de hautes montagnes & de précipices qui sont inaccessibles. Que les *Jegois* qui viennent en grand nombre au *Japon*, y viennent véritablement par mer, & même le *Matsmei Sinnadone*, quand il va faire sa cour à l'Empereur, & que les Japonnois d'*Aquita* & de *Zungar* qui vont à

28 *Lettre touchant le Japon.*

Matfney, font auffi ce chemin par eau : mais que c'est à caufe des montagnes , qui font que la route par mer eft plus courte ou au moins plus aifée, & qu'on a laiffé la route par terre qui eft impraticable, ce qui a fait que l'on n'a pu reconnoître fi ces montagnes font la jonction des deux pays. Que s'il y a une mer qui les lépare entièrement l'un de l'autre, Voffius dit qu'elle eft fi étroite & fi embaraffée de rochers, que les Japonois affurent que l'on n'y feroit paffier.

Mais les Hollandois eux-mêmes, au moins ceux qui parlent avec le plus de précaution, affurent qu'il n'y a point de paffage. Car il eft dit dans la grande relation de l'ambaffade du Japon, que le pays d'*Ochio* confine à la contrée déferte d'*Iego* ; que le Golfe qui eft entre *Zungar* & *Iego*, n'a point de sortie de l'autre côté, & qu'il s'étend feulement environ 40. lieues vers les montagnes défertes qui couvrent *Ochio* & qui lui fervent de bornes. Que les Hollandois qui furent jettez vers la côte du Japon environ 42 degrez, n'ayant point trouvé de paffage, inférèrent néanmoins qu'ils étoient à la côte d'*Iego*, bien que
le

le Golfe qui est entre Zungar & Iego n'ait point de sortie. Ils disent même que le P. Louis Frois dans la lettre de 1565. que je n'ai pas vue, dit que la partie Septentrionale du Japon se joint à une fort grande terre. . . : Celui qui a fait le recueil des dernières ambassades dit la même chose. *Il est certain, dit-il, que Jessô est contigu au Japon; & que le Golfe qui le sépare du Royaume de Zungar ne passe point au travers*, mais qu'il est borné après 40 lieues de longueur par les montagnes désertées qui sont vers la contrée d'Ochio par où Jessô tient au Japon. Mais parceque le chemin qu'on pourroit prendre le long des montagnes de ce Golfe est inaccessible, on a toujours fait le trajet de Zungar à Jessô dans de petites barques, dont on se sert encore aujourd'hui.

Que répondroit à cela, Monsieur, celui qui vous a dit qu'il avoit fait le tour du Japon? Il devoit bien vous dire aussi sur quel vaisseau il étoit monté, de quelle Nation étoit ce vaisseau, & celui qui le commandoit; vous marquer l'année que cela est arrivé, & à quelle occasion on faisoit cette navigation. Je ne crois pas que les Hollan-

dois oſent ſe hazarder à cela , après ce qui eſt arrivé au Capitaine Schaepp , ni choquer l'Empereur du *Japon* avec lequel ils ont tant d'intérêt de vivre en bonne intelligence, & qui a néanmoins défendu aux étrangers la navigation d'*Ieſo*. Peut-être étoit il ſur quelque vaiſſeau Eſpagnol qui faiſant la route des *Philippines* à la *Nouvelle-Eſpagne* , fut jetté par quelque vent de ce côté-là. Mais comment s'eſt il retiré des mains des Eſpagnols , pourquoi faire le tour du *Japon* & ne pas reprendre ſa route ? J'aurois une grande curioſité d'entretenir un homme comme celui-là.

Voilà ce que je ſai de plus probable touchant la mer qui eſt entre le *Japon* & la terre d'*Ieſo*, que je crois n'être qu'un Golfe. Mais que répondre aux Cartes qui au lieu d'un Golfe, marquent toutes un détroit ? Il y a un réponſe générale à cela, que les Cartes, quand elles ne ſont pas accompagnées d'inſtructions, ne doivent ſervir tout au plus qu'à nous donner quelque ſcrupule, ſi elles ne ſont pas conformes à nos idées ; que quand elles ſeroient les meilleures du monde, je ne pourrois pas les préférer aux plus mauvaiſes, ſi je n'avois des

con-

connoissances d'ailleurs, & qu'il faut plus que des Cartes pour établir une vérité Géographique.

La Carte de Dudley paroît de meilleur aloi; mais cet auteur s'est étrangement mépris dans l'étendue qu'il donne à la terre d'*Ieço*, trompé par les premières relations des Jésuites, qui n'en ont parlé que sur le rapport des Ieçois, qui avouoient eux mêmes ne le savoir pas. D'ailleurs nous avons vu que s'il y avoit un détroit entre le Japon & la terre d'*Ieço*, il étoit si serré & si embarrassé de rochers, qu'il étoit impraticable; & cependant Dudley en met un fort large, qui dans l'endroit le plus étroit a au moins 16. lieues de largeur. *

* On donne ici une nouvelle Carte du Japon, fort estimée & dressée par Mr. Reland sur la Carte d'un Japonois

RELATION

concernant

L'EMPIRE

Et le Gouvernement

DU JAPON.

Par François Caron Président de la
Compagnie Hollandoise du Japon ,
dressée par ordre de Monsieur Lucas
Directeur Général des affaires de la
même Compagnie des Indes Orientales.

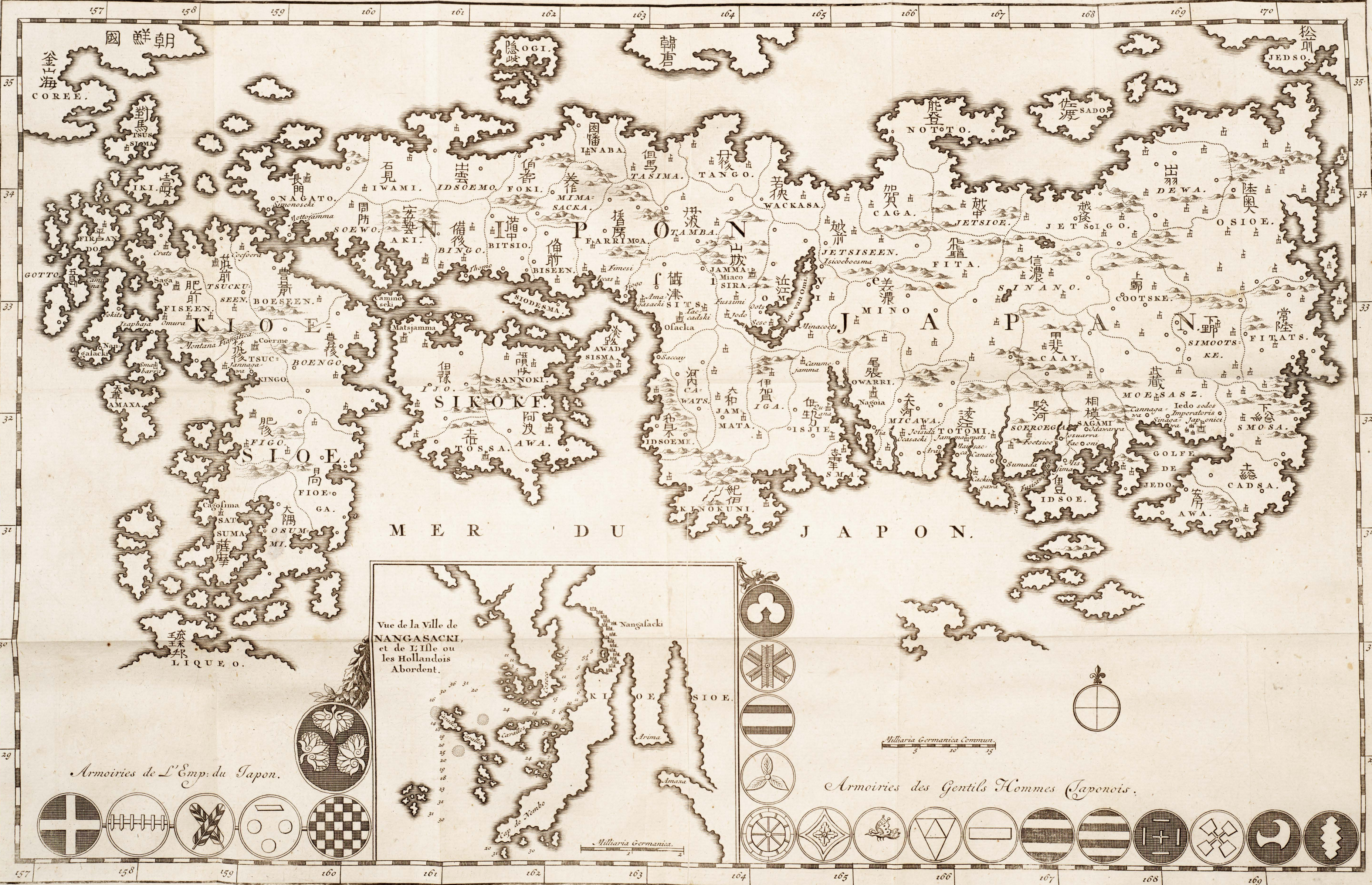
*Cette Relation est revue par l'auteur, &
l'on y a retranché les fausses remarques
& additions que Henry Hagenauer y a-
voit insérées. Ainsi elle est maintenant
conforme à l'Original Hollandois, sur
lequel on vient de la revoir encore tout
nouvellement.*

Avis sur la Relation du Japon.

IL est fâcheux que l'on n'ait pas fait da-
vantage de questions à Monsieur Ca-
ron

LE JAPON DIVISÉ EN SOISSANTE ET SIX PROVINCES, CETTE CARTE EST TIRÉE DES CARTES DES JAPONOIS PAR MONSIEUR RELAND.

Tome 4. p. 32.



ron qui y répond si bien, & avec tant de connoissance d'un pays dont nous n'avons eu jusqu'à présent que des relations fort douteuses. Lorsqu'il me fit la grace de m'envoyer sa relation, que je donne ici traduite, je pris occasion de lui faire de nouvelles questions. Voici comment il répondit à celles que je lui fis sur les livres de médecine des Japonois, & s'il étoit vrai, comme on l'avoit écrit, qu'il en eût traduit quelqu'un en Hollandois.

J'ai demandé à Monsieur Caron s'il avoit ce discours de la médecine du Japon dont vous dites que parle P. mais
„ il m'a assuré que c'est un abus, &
„ que jamais il n'en a eu autre information de lui que de bouche. Les continuelles occupations qu'il a eues pendant sa demeure dans ce pays là, ne
„ lui ont pas permis, à ce qu'il dit, d'étudier pour entendre leurs livres, quoiqu'il fût très bien la langue; de
„ sorte qu'il n'en a apporté aucun. Il m'a pourtant raconté beaucoup de
„ particularitez de la manière dont on y pratique la médecine, en ayant essayé les effets plus d'une fois. Premièrement
„ il dit qu'ils ont une connoissance mer-

„ veilleuse du pous, qu'ils tâtent demie-
 „ heure durant, & sans rien demander
 „ au malade. Il savent par là deviner
 „ tout le progrès & les causes de son
 „ mal, & c'est ce que Martinus & *
 „ d'autres écrivent aussi des Chinois. Il
 „ n'y a point d'apothicaires, mais le
 „ valet du médecin le suit par tout a-
 „ vec une cassette où il y a douze ti-
 „ roirs, dans chacun de ces tiroirs cent
 „ quarante quatre petits sachets, avec
 „ des herbes & des drogues différentes,
 „ desquels ils prennent ce qu'il faut, le
 „ mêlent & le font cuire chez le ma-
 „ lade. Ils ont aussi cette méthode,
 „ comme à la Chine, de faire entrer
 „ par la peau des poinçons d'or fort
 „ déliés. Il ajoute qu'on l'avoit guéri
 „ une fois par ce moyen d'une fièvre
 „ violente, en lui appliquant en six
 „ endroits de ces poinçons, l'un au
 „ front entre le crane & la peau, l'au-
 „ tre du coude vers en haut, & je ne
 „ fais où les autres: il n'en sentit point
 „ de douleur, sinon un peu, quand on
 „ perça premièrement la peau. Une
 „ autre fois étant presque abandonné,
 „ on le guérit en lui brulant la peau
 „ en

* Tout nouvellement le P. le Camte.

„ en 20 endroits, ce qui se fait avec de
 „ petites boulettes ou pelotons faits †
 „ d'une herbe sèche qui prend facile-
 „ ment feu, lesquels étans réduits en
 „ charbon sur la peau, y laissent une
 „ marque noire, & tombent après a-
 „ voir été un jour ou deux attachez à la
 „ peau.

Je dois encore ajouter une relation
 qui vient de lui, sur le mépris que ces
 peuples font de la mort, & touchant
 leur amour pour la gloire. Monsieur
 Caron dit que deux Gentilshommes Ja-
 ponois s'étant rencontrez sur un escalier
 du Palais de l'Empereur, leurs épées se
 frotèrent l'une contre l'autre ; celui qui
 descendoit s'offensa que l'autre l'eût tou-
 ché de son épée, & lui en dit quelque
 parole : l'autre s'en excusa sur le hazard,
 & ajouta qu'enfin c'étoit deux épées qui
 s'étoient frotées, & que l'une valoit bien
 l'autre. Je vais vous faire voir, répond
 ce querelleur, la différence qu'il y a de
 l'une à l'autre, & s'en ouvrit le ventre
 sur le champ. L'autre picqué de cet
 avantage que l'on prenoit sur lui, se
 hâta de monter pour servir sur la table
 de l'Empereur un plat qu'il avoit entre

B 6

les

† Les Tonquinois pratiquent la même chose.

les mains, & revient trouver celui qui lui avoit fait la querelle, & qui expiroit du coup qu'il s'étoit donné. Après lui avoir demandé s'il vivoit encore, il s'ouvrit aussi le ventre, lui disant qu'il ne l'auroit pas prévenu, s'il ne l'eût trouvé occupé à servir son Prince, mais qu'il mouroit satisfait, puisqu'il lui avoit assez fait voir que son épée valoit bien la sienne.

QUESTION PREMIERE.

*De quelle étendue est le Royaume du Japon?
Est-ce une Ile, ou terre ferme?*

LE pays du Japon que les habitans nomment *Nippon*, à en juger selon la connoissance que nous en avons jusques à présent, semble être une Ile, & cependant je ne voudrois pas l'assurer: car je trouve qu'une grande partie de ce pays-là est inconnu à ceux mêmes du Japon. Les Japonois les mieux informez me disoient que depuis la Province de *Quanto* où est la Ville & le Château d'*Edo* ou *Yendo* résidence de l'Empereur, & où est la plus grande partie de son

do-

domaine, il y a 27. journées de chemin en tirant vers le Nord-Est, jusques à la pointe de la Province de *Sunga*. Que l'on passoit de là au pays de *Jesso* ou *Eso* ou *Seffo*, par un bras de mer, qui peut avoir onze milles de largeur. Que ce pays de *Jesso* est plein de montagnes & presque desert. Que ceux qui l'habitent ont le corps couvert de poil, qu'ils vont tout nus, qu'ils portent les cheveux & la barbe longue plus semblables à des bêtes qu'à des hommes, qu'il y a des fourrures fort précieuses. Ils ajoutoient que le pays est de grande étendue, & que ceux du Japon ont pénétré bien avant, sans en avoir jamais trouvé le bout, & sans avoir pu apprendre ni par leur voyages, ni par la relation de ceux du pays, jusques où il s'étend : qu'ils avoient entrepris divers voyages pour ce dessein; que le manquement de vivres les avoit fait retourner sur leurs pas, sans achever cette découverte. Que les relations de ces voyageurs touchant l'étendue de ce pays stérile & presque inhabité, avoit ôté à l'Empereur la curiosité de ce dessein, de même que la difficulté des vivres. Mais pour vous faire voir qu'il est encore incertain si le Ja-

pon est une Ile; vous remarquerez que ce Golfe de mer, qui est entre la Province de *Sunga* & *Jesso*, a quarante milles de circuit, quoiqu'il n'en ait que onze de largeur; qu'il est bordé de hautes montagnes & d'un pays inaccessible, qui s'étend jusques à la frontière de la Province d'*Ochio*, ce qui est cause qu'on a toujours fait le voyage par mer, qui est le plus court n'étant que de onze milles. Au contraire le chemin de terre est plus long, & peut-être aussi impraticable: de là vient que l'on n'a pu reconnoître si ces montagnes ne tiennent point au pays de *Jesso*; & qu'il est demeuré douteux jusques à cette heure si la mer détache en cet endroit le *Japon* de *Jessa*, & si elle y fait un détroit ou un Golfe.

QUESTION SECONDE.

Quelles sont les Provinces qui composent cet Empire.

LEs deux grandes Iles de *Chiekoch* & *Saykock* sont de cet empire, elles ont leurs Rois & leurs Seigneurs qui reconnoissent l'Empereur du *Japon*. Le *Jap*
pon

pon s'étend depuis ces deux Iles jusques au pays d'*Iesso*, dont on ne connoit pas l'étendue. On le divise en sept Provinces *Saycock*, *Chiekoc*, *Jam Aystero*, *Jetsengo*, *Jetsesen*, *Quanto*, & *Ochio*.

Ces Provinces sont sous la domination de plusieurs Rois, & de différens Seigneurs, comme on peut voir par un état particulier que j'ai mis ici, du revenu que chacun de ces Seigneurs tire des terres où il commande, afin qu'on juge par là de la puissance de cet Etat.

Etat du revenu des Rois & autres Grands Seigneurs du Japon, avec le nom de leurs résidences & de leurs terres.

LE *Cockien*, dont on se sert dans cette relation, vaut environ quatre écus de notre monnoye.

Caugano Tsiunangon, Roi ou Prince des Provinces de *Canga*, *Getchin* & *Natta*: le château de *Langa* est sa résidence, & a de revenu. 1190000. *Cockiens*.

Surngano Daynangon, Prince des Provinces de *Surnga*, *Toto* & *Micauwa*: le château de *Faytsin* est sa résidence.

700000.

On

Onwarino Daynangon, Prince des Provinces d'Owary & de Mino : le château de *Mangay* est sa résidence. 700000.

Sendayno Thiunangon, Prince des Provinces de *Massané* & d'Ochio : le château de *Senday*, qui est imprenable, est sa résidence. 640000.

Satfumanon Thiunango, Prince des Provinces de *Satsuma*, *Ossany*, *Fiongo*, & de *Luchio*. Le château de *Cangastima* est sa résidence. 600000.

Kinocouny Daynangon, Prince des Provinces de *Kino* & d'*Libe* : le château de *Wake-jamma* est sa résidence. 550000.

Catto Fingonocamy, Prince de *Fingo*, & des Provinces voisines. Le château de *Koumiamotte* est sa résidence. 550000.

Matfendeyro Jemenosco, Prince des Provinces de *Tsunkisen* & de *Faccata*. Le château de *Foucofa* est sa résidence. 510000.

Matfendeyra Jonocamij, Prince ou Roi en la grande Province de *Jetchesen* : d'*Ocede* est sa résidence. 500000.

Catto S. Kibo, Roi ou Prince en la grande Province d'*Ofo* : d'*Ais* est sa résidence. 430000.

Affaino Tayfima, Prince de la Province

ce de *Bingo*: d'*Okv* est sa résidence. 420000.

Matfendeyro Nangato, Prince en la Province de *Sova*: *Fangij* est sa résid. 370000.

Mitono T'hiunangon, Prince de la Province de *Fitayis*: *Mit* est sa résidence. 360000.

Nabiffima Sinano, Roi ou Prince en la Province de *Fisien*: *Logioys* est sa résidence. 360000.

Matfendeyro Sintairo, Prince de la Province d'*Inabafoky*: *Tackabam* est sa résidence. 320000.

Todo Itumy, Prince en la Province d'*Inga Iche: de t' Sou* est sa résidence. 320000.

Matfendeyro Lonvey, Prince de la Province de *Bifen*: d'*Ossajamma* est sa résidence. 310000.

Inno Cammon, Prince de la Province de *Totomy*: *Sawajamma* est sa résidence. 300000.

Fosso Cauwa Jetchiu, Prince ou Roi de la Province de *Boyses*: *Cokera* est sa résidence. 300000.

Ojesungij Daynsio, Roi en la grande Province de *Jetsengo*: *Gumysaurwa* est sa résidence. 300000.

Matfendeyro Denrio, aussi Roi en la même Province de *Jetsengo*: *Formando* est sa résidence. 300000.

Mat-

Matsfendeyro Auwa, Prince de la Province d'*Auwa*: d'*Infts* est sa résidence. 250000.

Matsfendeyro Jetchigonocamij, Prince de la Province de *Conge*: *Tackato* est sa résidence. 250000.

Matsfendeyro T'susio, Prince de la Province de *Yoo*: *Matsjamma* est sa résidence. 250000.

Arjama Grimba, Prince de la Province de *T'sickingo*: *Courme* est sa résidence. 240000.

Morino Imalack, Prince de la Province d'*Imafacka*: le château de *T'samma* est sa résidence. 200000.

Tory Inganocamy, Prince en la Province de *Sewano*: le château de *Jamman-gatta* est sa résidence. 200000.

Matsfendeyro Tofa, Prince de la Province de *Tofnacory*: le château de *Tocofamma* est sa résidence. 200000.

Satake Oxiou, Prince en la grande Province de *Wano*, le château d'*Akita* est sa résidence. 200000.

Matsfendeyro Simosaucamy, Prince de la grande Province de *Simofa*: le château de *Tattebays* est sa résidence. 200000.

Foriwo Jamaiffiro, Prince de la Province d'*Infino*: le château de *Masdayts* est

est sa résidence. 180000.

Ikouma Ikinocamy, Prince de la Province de *Sanike* : le château de *Coquam* est sa résidence. 180000.

Fonda Kaynokamy, Seigneur de la Province de *Faryma* : le château de *Tayano* est sa résidence. 150000.

Sackay Counay, Seigneur de considération en la grande Province de *Wano* : le château de *Fackfa* est sa résidence. 150000.

Tarasauwa Simado, Seigneur en la grande Province de *Fisen* : le château *Larats* est sa résidence. 120000.

Kiongock Wakafa, Seigneur de la Province d'*Wakasa* : le château d'*Ofama* est sa résidence. 120000.

Forij Tango, Seigneur dans la grande Province de *Jetchesen* : le château *Kawanchifima* est sa résidence. 120000.

Minho Fiongo, Seigneur du pays de *Bingo* : *Foucke Jamma* est sa résidence. 120000.

Sackopbarra Eskibou, Seigneur du pays de *Kooske* : *Tattays* est sa résidence. 120000.

Matfendeyro Tawayts, Gouverneur ou Capitaine du château de l'Empereur en la Province de *Quana*. 110000.

Occ-

Oeckendeyro Imafacka, Seigneur du pays de *Simotske* : le château de *Oetfno-mio* est sa résidence. 110000.

Sannada Jus, Seigneur en la Province de *Sinanode* : *Koske* est sa résidence. 110000.

Taytfibanna Finda, Seigneur en la Province de *Sickingo* : le château de *I-mangourwa* est sa résidence. 110000.

Ongafaura Ouckon, Seigneur au pays de *Farima* : *Kays* est sa résidence. 100000.

Indatij Voutomij, Seigneur du pays de *Gio* : d'*Itafima* est sa résidence. 100000.

Nambou Sinano, Seigneur de grande qualité en la Province d'*Ochio* : le château de *Morriamma* est sa résidence. 100000.

Niwa Grofeymon, autre Seigneur de qualité en la grande Province d'*Ochio* : le château de *Sirakaurwa* est sa résidence. 100000.

Abeno Bitchiou, Capitaine du château d'*Iwatfuky*, qui est à l'Empereur du Japon au pays de *Moufays*. 80000.

Kiongock Oenieme Seigneur du pays de *Tanga* : le château de *Tanabe* est sa résidence. 70000.

Makino Surnga, Seigneur en la grande

de Province de *Jetbingo* : le château de *Wangarecka* est sa résidence. 70000.

Nackangauwa Nisien, Seigneur en la Province de *Bongo* : le château de *Nangoun* est sa résidence. 70000.

Mathfendeyro Camba, Seigneur du pays de *Sinano* : *Matsmoutet* est sa résidence. 70000.

Nayto Samma, Seigneur en la Province de *Fitayts* : le château de *Iwaysko* est sa résidence. 70000.

Jeckenda Bitchiou, Capitaine du château de *Metsjamma* : le château de *Bitchiou* est sa résidence. 60000.

Matsura Fisenocamij, Seigneur en la Province de *Fisen* : le château de *Firando* est sa résidence. 60000.

Sengooock Fiwo, Seigneur en la Province de *Sinano* : le château d'*Oienda* est sa résidence. 60000.

Catta Sewado, Seigneur en la Province de *Gyo* : *Outs* est sa résidence. 60000.

Tosauwa Okiou, Seigneur en la Province de *Dewano* : le château de *Shinchiro* est sa résidence. 60000.

Matfendeyro Iwamy, Seigneur en la Province de *Farima* : le château de *Bisongory* est le lieu de sa résidence. 60000.

Mats-

Matskourra Bounço, Seigneur en la Province de *Fifen*: le château de *Simabarra* est le lieu de sa résidence. 60000.

Jescouwa Tonnomon, Seigneur en la Province de *Bongo*: le château de *Fita* est sa résidence. 60000.

T'fongaer Jetchiu, Seigneur en la grande Province d'*Ochio*: le château de *T'fongaer* est sa résidence. 60000.

Ongafauwara Sinano, Seigneur en la Province de *Farima*: le château de *Se-kays* est sa résidence. 60000.

Itho Chiury, en la Province de *Fonga*: le château *Orafy* est sa résidence. 50000.

Fourra Fiwo, Seigneur en la Province de *Iwamy*: le château de *Dayfiro* est sa résidence. 50000.

Wakifacka Arbays, Seigneur en la Province de *Sinano*: le château de *Ino* est sa résidence. 500000.

Touky Nangato, Seigneur en la Province de *Jobe*: *Toba* est sa résidence. 50000.

Arima Seymonoske, Seigneur en la Province de *Nicko*: le château de *Accouda* est sa résidence. 50000.

Outa Fiwo, Seigneur en la Province de *Jamatta*: le château d'*Ouda* est sa résidence.

réfidence. 50000.

Matfendeyro Dewado , Seigneur en la grande Province de *Jetsejen* : le château d'*Oune* est sa réfidence. 50000.

Minfnokuyts Foky , Seigneur en la grande Province de *Jetjengo* : le château de *Ribatta* est sa réfidence. 50000.

Inaba Minbou , Seigneur en la Province de *Boungo* : le château d'*Ousthiro* est sa réfidence. 50000.

Croda Caynokamy , Seigneur en la Province de *Chinano* : le château de *Camro* est sa réfidence. 50000.

Matfendeyro Sovodonno , Seigneur en la Province d'*Isuny* : le château de *Kisnowadda* est sa réfidence. 50000.

Tonda Sammon , Seigneur en la Province de *Sounocammij* : le château d'*A-mangasack* est sa réfidence. 50000.

Stotfianangij Kemmots , Seigneur en Province d'*Iehie* : le château de *Cangou* est sa réfidence. 50000.

Fonda Ichenocamij , Seigneur en la Province de *Micauwa* : le château d'*Okasacka* est sa réfidence. 50000.

Mathfendeyro Jamayffiro , Seigneur en la Province de *Tomba* : le château de *Cassajamma* est sa réfidence. 50000.

Morij Caynocamij, Seigneur en la Province

vince d'*Inga Iche* : le château de *Sourosa-*
da est sa résidence. 50000.

Tonda Notanocamij, Seigneur en la
Province de *Farima* : le château de *Fi-*
mens est sa résidence. 50000.

Akito Sionoske, Seigneur en la Pro-
vince de *Fitayts* : le château de *Chichin-*
do est sa résidence. 50000.

Affano Oenime, Seigneur en la Pro-
vince de *Chione* : le château de *Cassame* est
sa résidence. 50000.

Neyto Cinocamij, Seigneur en la mê-
me Province de *Chione* : le château d'*A-*
kandate est sa résidence. 50000.

Catto s'Kibodo, Seigneur en la gran-
de Province d'*Ochio* : le château d'*A-*
nys est sa résidence. 50000.

Sama Dayfiennocamij, Seigneur en la
même Province d'*Ochio* : le château de
Soma est sa résidence. 50000.

Fonda Jamatta, Seigneur en la Pro-
vince de *Tayfima* : le château d'*Iffius* est
sa résidence. 50000.

Ouckob Cangato, Seigneur en la Pro-
vince de *Mino* : le château de *Canno* est
sa résidence. 50000.

Neyto Boyfen, Seigneur en la Pro-
vince de *Dewano* : le château de *Jodata*
est sa résidence. 50000.

Ina-

Inawa Always , Seigneur en la Province de *Tamba*: le château de *Fouckuyt-hamma* est sa résidence. 40000.

Camy Dyrick , Seigneur en la Province d'*Iwamy*: le château de *Mongamy* est sa résidence. 40000.

Cattayngiri Ifmaou , Seigneur en la Province de *Jammata*: le château de *Tatsta* est sa résidence. 40000.

Chonda Pindanocamy , Seigneur en la grande Province de *Jetsesen*: le château de *Maroka* est sa résidence. 40000.

Matfendeyro Bongo , Seigneur en la grande Province de *Iwamy*: le château de *Nuckafina* est sa résidence. 40000.

Fonda Nayky Seigneur en la Province de *Farima*: *Fimeris* est sa résidence 40000.

Matfendeyro Jango , Seigneur en la grande Province d'*Ochio* : Sucky est sa résidence. 40000.

Canna Maury Ifoumo , Seigneur en la Province de *Finda*: le château d'*Oumory* est sa résidence. 40000.

Ciongock Chiury, Seigneur en la Province de *Tango*: *Tannabe* est sa résidence 30000.

Outta Giwe , Seigneur en la Province de *Mino*: *Itfnoday* est sa résidence. 30000.

Matfendeyro Getfio , Gouverneur du hâteau de *Jouda* en la Province de *Ja-*

mayfiro.

30000.

Matfendeyro Ouckon, Seigneur de la Province de *Faryma* : *Ako* est sa résidence.

30000.

Minfonoja Ichenocamy, Seigneur de la Province de *Kooske* : le château de *Chinotayuez* est sa résidence.

30000.

Jammasacka Kaynokamy, Seigneur de la Province de *Bitchiou* : le château de *Narfe* est sa résidence.

30000.

Matfendeyro Jammatto, Seigneur en la Province de *Jetfesen* : le château de *Catsjamma* est sa résidence.

30000.

Inno Fiwo, Seigneur en la Province de *Costie* : *Anna* est sa résidence.

30000.

Matfendeyro Tönnomon, Seigneur en la Province de *Mikaurwa* : le château *Juffinda* est sa résidence.

30000.

Akifuckis Nangako, Seigneur en la Province de *Nico* : *Sumyno* est sa résidence.

30000.

Savo Inaba, Seigneur en la Province de *Sinano* : *Soija* est sa résidence.

30000.

Foyflimo Fongo, Seigneur en la même Province de *Sinano* : *Tackaboys* est sa résidence.

30000.

Sunganoma Ouribe, Seigneur en la Province de *Totomy* : *Sefe* est sa résidence.

ce.

ce. 30000.

Simaes Oemanoske , Seigneur de la Province de *Nicko* : *Sando Barra* est sa résidence. 30000.

Kinoftay Jemon , Seigneur en la Province de *Bongo* : *Fins* est sa résidence. 30000.

Sono t'Siuffima , Seigneur de l'île *T'siuffima*. 30000.

Koyndo Fimano , Seigneur en la Province de *Tonga* : *Okoda* est sa résidence. 30000.

Fonda Fimofa , un des plus vaillans Seigneurs de tout cet Etat , & Gouverneur du château de *Niffrovo* en la Province de *Mikaurwa*. 30000.

Gorick Serfnokamy , Seigneur en la Province de *Mikaurwa* : le château de *Fammamats* est sa résidence. 30000.

Chinfio Suraga , en la Province de *Fitayts* : *T'suitoura* est sa résidence. 30000.

Secuma Fifen , Seigneur en la Province de *Sinano* : *Irajamma* est sa résidence. 30000.

Todo Toinfima , Seigneur en la Province de *Mino* : *Cannajamma* est sa résidence. 30000.

Fonda Ifumy , Seigneur en la Province de *Fitaitts* : *Mimmangaurwa* est sa résidence.

fidence. 30000.

Tongauwa Tofa, Seigneur en la Province de *Bitchiou*: *Nikais* est la résidence. 30000.

Matfendeyro Tofa, Seigneur en la Province de *Jetfesen*: le château de *Kommatta* est la résidence. 30000.

Sugyfarra Foky, Seigneur en la Province de *Fitayts*: *Oungoury* est la résidence. 20000.

Kinoftay Counay, Seigneur en la Province de *Bitchiou*: *Kourofs* est la résidence. 20000.

Matfendeyro Koyfero, Seigneur en la Province de *Farima*: le château de *Farima* est la résidence. 20000.

Inalacka T'sonnokamy, Gouverneur du château du Roi, en la Province d'*Osfacca*. 20000.

Matfendeyro Kenmots, Seigneur en la Province de *Tamba*: le château de *Cammejomme* est la résidence. 20000.

Matteysacke, Seigneur en la Province d'*Ochio*: *Sanbonmats* est la résidence. 20000.

Oumoura Minbou, Seigneur en la Province de *Fifen*: *Daymats* est la résidence. 20000.

Matfendeyro Ifumy, Seigneur en la Province de *Pro*.

Province de *Mino* : le château de *Iwa-*
moura est sa résidence. 20000.

Matfendeyro Chinocamy, Seigneur
en la Province de *T'soumouuny* : le châ-
teau de *Faynotory* est sa résidence. 20000.

Minsuo Fayto, Seigneur en la Pro-
vince de *Micanwa* : *Coria* est sa résiden-
ce. 20000.

Nyto Tatewaky, Seigneur en la
Province de *Chiono* : *Iwayssowo* est sa
résidence. 20000.

Ongasawary Wakasa, Seigneur en la
Province de *Simosu* : *Sekijada* est sa rési-
dence. 20000.

Fichicatta Cammon, Seigneur en la
Province de *Chiono* : le château de *Ma-*
massa est sa résidence. 20000.

Swaki Sirrosy, Seigneur en la même
Province de *Chiono* : le château de *Je-*
doura est sa résidence. 20000.

Rekongo Fiongo, Seigneur en la
Province de *Dewano* : *Jurij* est sa résid.
20000.

Tackenacca Oenieme, Seigneur en la
Province de *Bounga* : le château de *Fou-*
nay est sa résidence. 20000.

Mourii Ichenocancij, Seigneur en la
Province de *Bounga* : le château d'*Ou-*
naiis est sa résidence. 20000.

Wakebe Sackion, Seigneur en la
Province de *Totomy*: *Oumiso* est sa réfid.
20000.

Igfois Infnocamy, Seigneur en la mê-
me Province: *Cosfois* est sa résidence.
20000.

Il y a outre cela plusieurs autres Sei-
gneurs qui ont des revenus fort considé-
rables, favoir.

Sangoro Saffioie.	20000.
Fory Minnasacka.	20000.
Qua Jamma Sammon.	15000.
Fossacauwa Gemba.	15000.
Fackina Deyfen.	15000.
Matfendeyro Deyfen.	15000.
Gottoways, Seigneur de l'île de <i>Gotto</i> près de <i>Firando</i> .	15000.
Cattayngiry Iwamy.	15000.
Cuffima Jetfingo.	15000.
Coubory Tomoty.	15000.
Tackandy Mondo.	15000.
Miake Jctfingo.	15000.
Saccan Ouchon.	15000.
Couda Iwamy.	15000.
Nafno Jeuts.	15000.
Oudaura Bifen.	10000.
Tpjamma Giwo.	10000.
Fira.	

Fira Oucka Givemon.	10000.
Ofeki Jemmon.	10000.
Fayffien Gouwa s'Kibon.	10000.
Outano Tango.	10000.
Fieno Ouribe.	10000.
Auby Ceynocamy.	10000.
Otana Moufoys.	10000.
Majuda Jammatta.	10000.
Taytibanna Sackon.	10000.
Cackebe Saingoro.	10000.
Mynangauwa Chinamocamy.	10000.
Jaydfio Dewanocamy.	10000.
Coungay Inaba.	10000.
Oiétana Caweyts.	10000.
Niwa s'Kibon.	10000.
Fory Arbays.	10000.
Fofio Mimafacka.	10000.
Sayngo Wakofacka.	10000.
Tonda Inaba.	10000.
Miangy Sinfen.	10000.
Sannanda Niki.	10000.
Iton Tangou.	10000.
Ikenday Jetfeses.	10000.
Touda Nayki.	10000.

Il y a auffi le revenu des Seigneurs de la Cour, qui font actuellement dans le service, & qui est trop confidérable pour n'en parler point.

Doyno Oydonno, Président.	150000.
Sackai Outadonno, Chancelier.	120000.
Nangay Sinadonno.	100000.
Sackay Sannickodonno.	90000.
Audo Oukiendonno.	60000.
Inote Cawaytsdo.	50000.
Inabe Tangedonne.	40000.
Sackay Auwado.	30000.
Sackay Jammefsirodonno.	30000.
Nayta Ingado.	20000.
T'infia Winbondonno.	20000.
Miffou Oukiendonno.	20000.
Matfendeyro Jemondonno.	20000.
Jammanguyts Tayffimadonno.	20000.
Matfendeyro Jurdonno.	20000.
Abe Bougodonne.	15000.
Auwe Jamma Ouckerodonne.	15000.
Ciongoek Sinfendonno.	15000.
Itacoura Nyfiendo.	15000.
Narfie Jucdonno.	15000.
Akimouta Tayfimaddonno.	15000.
Forita Cangadonna.	10000.
Miura Simaddonno.	10000.
Maynda Gonoskedonno.	10000.
Miffonno Jammatta.	10000.
Fory Itsuocamy.	10000.
Miury Oemenoskedonno.	10000.
Fondo Sanjadonno.	10000.
Tout	

Tout ce revenu monte à la somme de 19345000.

La table, la garderobbe de Sa Majesté, & l'entretien de son Palais, montent à la somme de 4000000.

La Garde du Corps en laquelle sont divisez les principaux de la Noblesse, qui est payée directement selon la charge. 500000.

Ainsi la dépense de la maison du Prince, jointe à ce qu'il donne aux principaux Seigneurs du pays, monte tous les ans à la somme de 28345000. cockiens de 4. florins pièce.

TROISIEME QUESTION.

Quels titres prend ce Prince, & quelle est son autorité.

LE Prince du Japon prend le titre d'Empereur. Les Rois & les Seigneurs du pays le reconnoissent pour Souverain: il a le pouvoir de les envoyer en exil, de leur ôter leurs revenus & leurs terres, & de les donner à

d'autres, comme il est souvent arrivé
durant le séjour que j'y ai fait.

QUATRIÈME QUESTION.

*De lieu de sa résidence, de sa Cour, &
de sa suite.*

LA Ville d'Yeddo, où le Prince tient
sa résidence, est fort grande. Le cir-
cuit du château peut être d'une lieue &
demie, il est entouré de trois fossés, re-
vêtus de grosses pierres taillées en poin-
te, avec trois contrescarpes, lesquelles
se communiquent, la dernière avec la
seconde, & la seconde avec la premiè-
re, mais cette communication est cou-
pée par des ponts-levis, des corps de
garde, & par tant d'ouvrages divers,
qu'il seroit très difficile d'en donner le
plan. Dans l'espace que comprennent
ces trois contrescarpes, l'on y rencontre
huit ou neuf portes qui ne sont pas
directement opposées les unes aux au-
tres; car si vous avez trouvé la pre-
mière sur la main droite, la seconde
sera sur la gauche & ainsi des autres. Il
y a une place d'arme entre l'une & l'au-
tre de ces portes, avec une compagnie
de

de gardes. On trouve plus loin un grand degré de pierre, qui porte sur une platte-forme, au delà de laquelle on descend de l'autre côté, & l'on entre dans de grandes esplanades bordées de galeries pour servir de couvert contre le soleil & la pluie, & où l'on pourroit mettre plusieurs Régimens en bataille.

Les rues du château sont fort larges, & les Palais qui les bordent d'un côté & d'autre sont fort magnifiques. Le Palais de l'Empereur est dans l'enceinte intérieure du château, avec le ferrail de ses femmes, des parcs, des viviers, des jardins, & autres diversitez que l'art y a faites, & qui surpassent celles que la nature fait ailleurs. Les portes de ce château sont renforcées des deux côtes de plaques de fer, épaisses d'un pouce, disposées en croix: les Princes du Sang sont logez dans la seconde enceinte, avec les Conseillers d'Etat, qui approchent le plus de la personne du Prince. Dans le troisième circuit sont les Palais des Rois & des principaux Seigneurs du pays. Les personnes de moindre considération sont logées au dehors de cette troisième enceinte: si bien que lorsque l'on voit de loin ce grand château, il

paroît comme une montagne d'or ; car tous ces Seigneurs tâchent à l'envi l'un de l'autre de faire quelque chose de superbe dans leurs bâtimens , & de mériter la faveur du Prince , en contribuant ainsi à l'embellissement du lieu de sa résidence. Les enfans de ces Seigneurs , que l'on présume leur devoir succéder , demeurent dans des Palais comme autant d'ôtages de la fidélité de leurs pères.

La Ville d'*Jedo* , où est ce château , a trois lieues de long & deux de large : les bâtimens y sont aussi pressés qu'ils le puissent être dans les Villes les plus peuplées de l'Europe. Ces Seigneurs ont un si grand train , tant de chevaux , tant de Gentilshommes qui les suivent , tant de Palanquins qu'on leur porte , & le peuple y est en si grand nombre , qu'il est très mal aisé de se démêler de la foule des rues. Le Roi sort quelquefois à cheval , & quelquefois aussi dans un Palanquin ouvert de tous côtes : il est ordinairement suivi d'un nombre de Seigneurs , qu'on nomme les Seigneurs de la Compagnie du Roi , qui tiennent un grand rang dans le pays , & qui tirent de grands

ap.

appointemens du Prince. Ils ne lui rendent point d'autre service que celui de l'accompagner. Ces Seigneurs sont tous remarquables par quelque mérite singulier ; les uns sont musiciens, les autres jouent des instrumens, il y a parmi eux des peintres, des savans, des poètes, quelques uns font profession d'éloquence, enfin il n'y en a point qui n'ait quelque mérite particulier. Les Gardes du Corps marchent en suite ; cette Garde est composée d'un nombre choisi des enfans que les Rois & les plus Grands Seigneurs ont eus de leurs concubines du pays, & qui par cette raison sont exclus de l'espérance de succéder à leurs pères. Il y en a beaucoup au Japon : Le Roi de *Mito* oncle de l'Empereur avoit de mon tems cinquante quatre garçons, & bien plus de filles. On voit après cela une brigade de la seconde Compagnie des Gardes ; elle est de mille hommes, cinq cens desquels marchent ayant leurs Officiers à la tête, à une portée de canon devant Sa Majesté ; les cinq cens autres marchent après & dans la même distance. Quoique ce nombre de Gardes soit grand, il n'y entre personne qui n'ait été auparavant soi-

gneusement examiné. Les qualitez requises pour y entrer sont la bonne mine, l'exercice à toutes sortes d'armes, l'étude des lettres, & les bonnes mœurs: si bien que quand Sa Majesté sort, on voit une infinité de personnes bien faites à pied & à cheval, toutes vêtues de soye noire, qui gardent soigneusement leurs rangs, & observent un silence si grand que l'on n'entend pas une parole. On tient nets les rues & les chemins par où il doit passer, on les fable même de fable blanc lorsqu'on est averti de sa sortie. Les portes des maisons qui sont sur les mêmes rues sont toutes ouvertes; pas un des habitans dans ce tems-là ne met la tête à la fenêtre, & n'a la hardiesse de demeurer debout devant sa maison: chacun est retiré, ou à genoux sur un tapis devant sa porte, pour voir passer le Prince.

Quand Sa Majesté fait le voyage de *Meaco*, ce qui n'arrive qu'une fois en 5. ou 6. ans, on travaille une année auparavant aux préparatifs de ce voyage: on règle la quantité de monde qui le doit suivre, quel jour de chaque mois chaque Seigneur se doit rendre auprès de la personne de l'Empereur pour le suivre;

une

une partie des Seigneurs qui font du voyage, partent un jour ou deux avant Sa Majesté. L'Empereur part ensuite avec ceux du Conseil, & quelques jours après le reste des Rois qui le doivent accompagner. On voit dans ce tems-là sur les chemins une incroyable multitude de monde, & lorsque ces troupes sont arrivées à *Meaco*, quoiqu'il y ait plus de cent mille maisons dans cette grande ville, elle se trouve trop petite pour y loger une si grande affluence de gens, & on est obligé de dresser des tentes hors des murailles de la ville.

La visite du *Dario*, ou *Dairo*, est le sujet de ce voyage. On compte d'*Yedo* à *Meaco* 125. milles, l'on rencontre plusieurs villes & villages sur cette route à trois ou quatre milles les unes des autres. Il y a sur tout ce chemin vingt huit logemens, dans chacun desquels l'Empereur trouve une nouvelle Cour, qui le doit suivre dans le voyage, de nouveaux Gentilshommes, d'autres soldats, des chevaux frais, d'autres provisions, & tout ce qui est nécessaire pour la Cour d'un Prince qui marche avec un si grand train. Ceux qui sont partis d'*Yedo* avec le Prince, s'arrêtent au premier loge-
ment;

ment, ceux qui l'attendoient au premier logement le suivent jusques au second, ceux du second jusques au troisième, & ainsi de suite jusques au dernier : si bien que chaque troupe ne marche qu'une demie journée avec Sa Majesté. Mais aussitot que le Prince est arrivé à *Meaco*, toutes les troupes s'y rendent les unes plutôt, les autres plus tard, selon l'ordre qu'elles en ont reçu : & il ne demeure dans ces logemens qu'ils ont quittez que la garnison ordinaire : l'Empereur retourne avec le même ordre de *Meaco* à *Yedo*.

L'année 1636. on dressa un superbe monument à la mémoire du père de Sa Majesté dans un lieu nommé *Niko*, qui est à quatre journées de chemin de *Yedo*; on suspendit devant le temple cette couronne de cuivre, dont la Compagnie des Indes fait présent à l'Empereur. Ce monument a la forme d'un château entouré de doubles fossés, les remparts sont revêtus de pierre : on auroit juré que c'étoit là l'ouvrage de plusieurs années, il est cependant vrai que ce monument fut bâti en cinq mois de tems, & que les maisons, peintres, vernisseurs, orfèvres, & enfin

tous

tous les artisans y travaillèrent sans aucun salaire. Ce château est fort avant dans le pays, en un lieu où il ne sauroit servir à autre usage qu'à loger l'Empereur pendant les deux journées qu'il s'y arrête, lorsqu'il va visiter ce sepulchre.

On fait en général que les trésors de Sa Majesté consistent en or & en argent enfermés dans des caisses qui peuvent peser chacune mille *tayles*, c'est à dire à peu près quatre vingts livres, poids de Hollande. Ces caisses sont distribuées dans les tours de son château : il y en a qui y ont été mises il y a plus de cent ans, auxquelles on ne touche point, comme si cette vieillesse méritoit quelque respect ; ainsi ces trésors augmentent tous les jours, car la dépense de chaque année ne monte presque pas à la recette, & au revenu de deux mois.

Le père de l'Empereur d'aujourd'hui, fils de cet Ongossichio, qui après avoir sauvé l'Etat des dernières guerres civiles, lui avoit donné la forme de gouvernement qu'il a maintenant, mourut l'an 1631. âgé d'environ cinquante ans. Etant au lit de mort, il dit entre autres choses à son fils ; „ tout le trésor

„ de

„ de mon Empire est présentement à
„ vous, mais il y a des choses que je
„ veux vous donner moi-même. Vous
„ trouverez dans ces coffres les ancien-
„ nes loix de l'Etat, des recueils de
„ toutes les maximes que le bon sens
„ des plus sages de notre Nation a pro-
„ duites, avec les pierreries & les ba-
„ gues; j'ai toujours eu beaucoup d'es-
„ time pour ces choses, aussi bien que
„ mes ancêtres, & vous en devez fai-
„ re grand cas par cette même rai-
„ son ”.

Les Japonois estimoient plus que tous ces trésors les curiositez suivantes, que l'Empereur du Japon, dont je parle ici, laissa.

Un cimeterre courbé en arc, marqué sous le nom de Jouky Massame.

Un autre cimeterre, marqué sous le nom de Samois.

Un autre plus petit cimeterre, qui porte le nom de Bungo Doyssero.

Un petit vaisseau pour préparer le Tsia ou Thé, sous le nom de Narais-siba.

Un autre plus grand, sous le nom de Stengo.

Un

Un livre écrit à la main, intitulé
Aue Kokikendo.

Il laissa outre cela à son frère aîné
Roi d'*Ourwai Atsano Mie*, un tableau
appellé Darne, que l'on ne regarde
que par l'envers.

Un cimenterre, appellé Massame.

A son second frère, Roi de *Kino-
sonny*, un cimenterre sous le nom de
Teesmassamme. Un tableau de grenouil-
les.

Au troisième frère, Roi de *Mito*, un
cimenterre sous le nom de Sandamné.

Un livre écrit à la main nommé
Sgache.

Et bien que ces six dernières pièces
ne pussent pas entrer en comparaison
avec celles qu'il avoit léguées à son
fils, si est-ce qu'il n'y en avoit pas une
qui ne valût plus de mille oebans d'or,
qui valent quarante sept mille thayls. Il
laissa outre cela à plusieurs Princes &
Princesses du Sang, à des Seigneurs &
Dames de qualité, à des soldats & des
domestiques, pour plus de trente mil-
lions d'or en legs.

L'Empereur d'aujourd'hui n'étoit pas
marié quand il vint à la couronne, il
a même depuis été longtems sans avoir
de

de femmes ; le peu d'estime qu'il a pour elles, & une inclination criminelle qu'il a pour les garçons, l'ayant toujours éloigné du mariage. Le Dayro, pour le détourner de cette abomination, lui envoya deux filles les plus belles du pays, le priant de prendre pour femme † Midai celle qui lui plairoit davantage. Il en choisit une, avec laquelle néanmoins il n'eut aucune habitude, demeurant toujours dans le même train de vie : cette Princesse en devint malade d'affliction, mais elle cachoit le sujet de son mal, pour ne se pas attirer la disgrâce du Prince. La nourrice de l'Impératrice, qui étoit en possession de lui parler avec assez de liberté, lui toucha quelque chose de l'horreur du vice auquel il s'adonnoit, & de la beauté de sa femme. A ce discours il changea de visage, & donna ordre sur le champ au Surintendant de ses bâtimens de faire bâtir un grand Palais, avec des murs élevez, & des fosses bien profonds, pour y enfermer cette belle Impératrice, & toutes les Dames de sa suite qui y ont été depuis gardées fort étroitement. La

nourri-

† *Midai en Japonais signifie l'Impératrice.*

nourrice du Roi qui avoit été jusques alors fort considérée, en fut outrée au dernier point: elle voyoit avec regret que l'Empereur n'avoit point d'enfans, & que cette débauche ne laissoit point de lieu d'en espérer: elle fit donc choisir dans les ferrails de tous les Rois du pays les plus belles personnes qui y fussent, & prit son tems de les faire paroître devant l'Empereur à des heures qu'elle crut les plus favorables à son dessein. Il s'arrêta principalement à la fille d'un sellier qui étoit fort belle; les autres Dames à qui celle-ci avoit été préférée en eurent une si grande jalousie, qu'elles conspirèrent ensemble de faire mourir l'enfant que le Prince avoit eu de la fille du sellier, ce qu'elles exécutèrent, & l'on dit que l'on a tenu jusques à cette heure la chose secrète à l'Empereur, pour épargner le sang que la découverte d'une semblable conjuration auroit fait répandre.

Les Croniques du Japon rapportent que le pays étoit gouverné il y a cent ans par un Prince nommé † *Dairo*, qui y commandoit par droit de succession.

Les

† *C'est le titre qu'on donnoit à ce Prince.*

Les peuples le reconnoissoient pour leur souverain, & l'avoient en opinion de sainteté; aussi n'y eut il de son tems aucune guerre civile, les Japonois étant persuadés que c'eût été aller contre Dieu même, que de s'opposer aux commandemens de ce Prince. Quand un Roi du pays avoit quelque chose à démêler avec un autre, ce souverain connoissoit de leurs différends, comme si Dieu l'eût envoyé pour les gouverner souverainement. Quand ce Prince prétendoit saint marcher, il ne devoit point toucher à terre; il falloit empêcher que le soleil ni aucune lumière n'éclairassent sur sa tête; c'eût été un crime de lui couper la barbe & les ongles. Toutes les fois qu'il mangeoit, on lui préparoit son manger dans un nouveau service de cuisine qui n'étoit employé qu'une fois: il avoit 12. femmes qu'il épousoit toutes avec beaucoup de sollemnité: ces femmes le suivoient dans leurs carrosses, sur lesquels on voyoit leurs armes & l'inscription de leurs titres. Il y avoit dans son château deux rangs de maisons, six de chaque côté: sur chacune des portes de ces maisons étoient les armes & les titres de celle
de

de ces femmes qui l'habitoit: il avoit de plus un ferrail pour ses concubines. Ce qui se pratiquoit au tems de ce fameux *Dairo*, s'observe encore aujourd'hui dans la Cour des Princes qui lui ont succédé sous le même nom, qu'ils retiennent tous. On aprête tous les jours un superbe souper dans chacune de ces douze maisons: l'on y prépare une musique de même, sans savoir dans laquelle des douze le Prince doit souper: lorsqu'il en a choisi une & qu'il y est entré, l'on y porte aussitôt tout ce qui a été préparé dans les autres maisons, & les onze autres Dames y viennent aussi avec leur suite & leur musique, pour servir celle que le *Dairo* a choisie ce jour là. Ce ne sont alors que jeux, que comédies, & que divertissemens, selon que l'on les juge-devoir être agréables au Prince. Quand le *Dairo* a un fils, pour lui choisir une nourrice on assemble quatre vingts des plus belles femmes du pays & de la première condition. Les douze femmes du *Dairo*, & les Princes du Sang, régalent ces quatre vingts femmes à l'envi les uns des autres. A l'occasion de ce premier choix on fait de grandes réjouissances, & le jour suivant
on

on en choisit quarante entre ces quatre vingts. On les reçoit même encore avec plus de cérémonie, à cause qu'elles sont réduites à un plus petit nombre. Le jour que ce second choix se fait, se passe en fêtes & en réjouissances: les quarante qui n'y sont point entrées, sont congédiées, & ne retiennent rien d'une grandeur de si peu de durée, que les présents qu'on leur a faits, & l'honneur d'être entrées dans le premier choix. Entre ces quarante on en choisit dix, & de ces dix on en choisit trois, & enfin de ces trois on en choisit une. Le choix se fait avec beaucoup de cérémonie & de régal, & les plaisirs vont toujours en augmentant jusques à la fin, l'honneur du choix augmentant aussi à mesure que le nombre des personnes choisies diminue; le dernier choix par cette raison est encore solennisé avec plus de magnificence que les autres. La nourrice, pour prendre possession de sa place, donne solennellement le sein pour la première fois au Prince, & l'on fait de nouvelles fêtes le jour de cette prise de possession. Il y a tous les jours quelque nouvelle réjouissance à la Cour; ils en font à l'occasion des mariages, des accou-

couchemens, & des fêtes de leur Religion. Toutes ces mêmes choses se pratiquent encore aujourd'hui dans la Cour du *Dairo*; car bien que ce Prince ait perdu la Souveraineté du pays, il ne laisse pas de s'être conservé toutes les richesses qui peuvent fournir à des dépenses si excessives.

La charge de Général des armées du *Dairo* étoit ordinairement exercée par le second de ses fils: le *Dairo* l'ayant voulu diviser & en faire part à un troisième, dont il aimoit passionnément la mère, il la partagea entre ces deux frères, avec ce règlement qu'ils la posséderoient l'un après l'autre l'espace de trois ans. Il arriva que l'un de ces deux frères s'y établit si puissamment, que le *Dairo* ne le put obliger ni par promesses, ni par menaces, de céder la place à celui qui devoit commander à son tour. Il fallut enfin appeller à son secours les Princes voisins, & faire la guerre à ce fils rebelle qui y perdit la vie; voila la première revolte dont l'histoire du pays fasse mention. L'autre de ces fils qui commandoit ces troupes victorieuses s'en servit à se rendre maître de l'Etat, laissant à son frère

ainé, que cet Empire regardoit après la mort du *Dairo*, les mêmes richesses & les mêmes revenus dont il jouissoit auparavant. Cette usurpation donna sujet à une seconde guerre, & à l'élection d'un nouveau Général d'armée, qui déposséda le premier, & se rendit maître absolu du pays. Une troisième guerre qui suivit après cela acheva de mettre tout l'Empire en combustion, il n'y avoit point de petits villages qui ne couussent aux armes les uns contre les autres. La même division se trouvoit parmi les principaux Seigneurs du pays, & cette division ne cessa que par la conquête qu'un homme de conduite & de courage, nommé *Taïco*, fit de l'Empire. Ce *Taïco* parvint de simple Capitaine d'une troupe de cinquante hommes, & eut une si bonne fortune, qu'il mit en trois ans de tems tout le pays sous son obéissance; laissant aux Princes de la maison du *Dairo* toutes les marques de leur première fortune. Ce nouveau conquérant fut couronné Empereur avec beaucoup de pompe par le *Dairo* même. Cependant *Taïco* jugea bien que les Rois & les Seigneurs du pays s'accomoderoient mal aisément d'obéir à une personne de la condition

dition de *Taïco*; il envoya par cette raison les principaux d'entre eux, & ceux principalement qu'il croyoit les plus remuans, dans la Corée, avec une armée de soixante mille hommes pour la subjuguier, à ce qu'il disoit, & les tint occuper dans cette entreprise l'espace de sept ans, les animant toujours à ne point penser au retour, qu'ils n'en eussent achevé la conquête. Ces troupes desespérées de ne pouvoir revoir leurs femmes & leur patrie déchargèrent leur rage sur les habitans du pays qui s'étoient rangez sous la domination des Japonois, & en attendoient par cette raison un traitement plus doux. Ils firent leurs plaintes à *Taïco*, & le prièrent de les délivrer de cette oppression. L'Ambassadeur qu'ils lui envoyèrent reconnut bientôt qu'il n'y avoit point d'espérance d'obtenir qu'on rappellat ces troupes, puisqu'on les entretenoit dans la Corée par maxime d'Etat; & porté qu'il étoit d'un véritable amour pour sa patrie, il ne trouva point d'autre moyen pour venir à bout de sa commission, que de faire empoisonner l'Empereur. La chose lui réussit comme il l'avoit projetée: car les principaux Seigneurs qui comman-

doient les troupes dans la Corée, ayant appris la mort de l'Empereur retournèrent au Japon, sans attendre d'ordre.

Lorsque *Tayco* mourut, *Fideri* son fils n'avoit que six ans; *Tayco* avoit choisi un des principaux du pays nommé *Onguofchio*, & l'avoit déclaré par son testament tuteur de ce jeune Prince, après avoir tiré de lui une promesse écrite du sang d'*Onguofchio*, que lorsque *Fideri* auroit l'âge de quinze ans, il le feroit couronner Roi du Japon, & lui remettroit entre les mains toute l'autorité & toutes les forces qu'il laissoit à sa disposition durant le bas âge de son pupille. Mais *Onguofchio* bien loin de satisfaire à cette promesse, conduisit les choses à un tel point, que *Fideri* desespérant de pouvoir rentrer en possession de l'Empire par d'autres voyes, crut être obligé de faire des troupes, & d'y employer la force. *Onguofchio* avoit travaillé de longue main à le ruiner dans l'esprit des peuples & des plus Grands du pays; il lui imputoit la ruine qui devoit suivre de cette guerre, & l'accusoit auprès d'eux de s'être fait rendre des honneurs qu'il ne devoit prétendre qu'après son couronnement. Après cela il ramassa
toutes

toutes ses forces dans la Province de Sunga, & s'étant mis à leur tête, il assiégea ce Prince dans la place où il faisoit sa résidence. Il le pressa si bien, qu'il fut enfin obligé de se rendre, à condition qu'on lui sauveroit la vie, renonçant de son côté à la prétention de l'Empire, & se contentant de demeurer dans la condition des Seigneurs particuliers du pays qui reconnoissent en fiefs de l'Empereur les terres où ils commandent. Il envoya même sa femme qui étoit fille d'*Ongnoschio*, pour mieux assurer ces conditions. *Ongnoschio* évita de lui donner audience, & cependant fit mettre le feu au Palais où ce malheureux Prince étoit logé avec toutes ses autres femmes & toute sa Cour. Il fit mourir ensuite toutes les personnes de condition qui avoient tenu le parti de *Fideri*, & regna depuis, sans que personne osât s'opposer à sa fortune, *Ongnoschio* étant mort fort vieux, son fils *Conbosanna* fut solennellement installé en sa place, & l'Empereur qui regne aujourd'hui nommé *Chiougon* est fils de ce *Conbosanna*.

CINQUIÈME QUESTION.

Du nombre de ses Soldats, & de leurs armes.

LE revenu des Rois & des Seigneurs du pays monte à la somme de cent quatre vingts millions quarante mille florins, comme je l'ai justifié par le compte du revenu * de chacun en particulier. Chaque Seigneur doit entretenir des soldats pour le service de l'Empereur, à proportion du revenu dont il jouit. Celui par exemple qui a dix mille florins d'appointement, doit entretenir vingt fantassins & deux cavaliers. Le Seigneur de *Firando*, qui a six cens mille florins entretiendra selon la même proportion douze cens fantassins, & six vingts maitres, sans y comprendre les valets, les esclaves, & les autres dépendances d'une semblable troupe; si bien que le nombre des soldats que les Rois & les Seigneurs du pays sont obligés d'entretenir au service de l'Empereur,

* On compte 4. Florins d'Hollande pour le Costien.

reur, monte au nombre de trois cens soixante & huit mille fantassins, & de trente huit mille huit cens maitres. Sa Majesté Japonoise entretient encore de son revenu propre environ cent mille hommes de pied, & vingt mille chevaux, qui composent les garnisons de ses places, & les troupes de sa garde. Ajoutez à cela que la plupart des grands Seigneurs se picquent d'entretenir une fois plus de monde au service du Prince, qu'ils n'y sont obligez réellement, comme on l'a assez vu, dans les dernières guerres des Arimaes. Les cavaliers sont armez de pied en cap, leurs armes sont des carabines fort courtes, des javelots, des dards, & le sabre.

Les fantassins sont divisez par compagnies, cinq soldats ont un homme qui les commande: cinq de ces chefs qui sont avec leurs gens vingt cinq hommes, en reconnoissent un autre qui est par dessus eux; tellement qu'une compagnie de deux cens cinquante hommes a deux chefs principaux, & dix autres subalternes, mais les uns & les autres sont commandez par un seul qui a le commandement sur toute la troupe; ces compagnies sont subordonnées à un offi-

cier supérieur. La même gradation s'observe dans la cavalerie. Les armes de l'Infanterie sont le sabre, la pique, le mousquet plus pesant ou plus léger selon les forces de celui qui les doit porter, & le pot ou morion pour toutes armes défensives. L'Empereur peut savoir exactement le nombre de ses soldats, celui de ses sujets, combien il y en a dans les villes, combien de laboureurs sont occupez à la campagne. Les maisons des villes sont divisées cinq à cinq, & sont unies ensemble sous un chef, qui doit tenir un rolle de ceux qui meurent ou qui naissent dans leur département. Il porte ce rolle à un officier qui est au dessus de lui, cet officier le porte au Seigneur du lieu, le Seigneur du lieu au Roi de la Province, & celui-ci délivre ces rolles à deux officiers que l'Empereur a destinez à cette charge,

SIXIÈME QUESTION.

*Dé l'autorité de ses Ministres, & des
principaux de son Conseil.*

IL a quatre principaux conseillers qui font toutes les affaires: les Rois & les Seigneurs du pays les considèrent également: les plus riches de ces conseillers ont de revenu jusques à deux millions de livres, & les moins riches deux ou trois cens mille livres de rente.

Ils ne peuvent pas faire deux fois les mêmes remontrances au Roi sur les choses à l'égard desquelles il s'est expliqué, ni différer l'exécution de ses ordres. Ces conseillers sont choisis entre les principaux du pays, qui ont été nourris auprès de lui, & l'espérance d'occuper cette place tient les courtisans fort soumis, & fort appliquez à pressentir ses pensées & ses inclinations, & à y accommoder toutes leurs actions & leurs réponses. C'est là la règle de tous leurs conseils, & dût tout le pays tomber ensuite dans un desordre affreux, ils n'oseroient en parler au Prince, à moins

de trouver une conjoncture favorable, & le pouvoir faire sans danger : si bien que les plus importantes affaires dépendent des occasions, & du tems auquel on les porte.

Tous les autres qui composent son conseil ont chacun leurs départemens, n'y ayant que ces quatre qui ayent une autorité générale sur toutes les affaires du Royaume.

SEPTIEME QUESTION.

De l'autorité des principaux Seigneurs du pays, & quelles sont leurs forces.

LE revenu des Seigneurs du pays est grand, comme nous l'avons dit ; mais leur dépense l'est encore davantage à proportion : ils sont obligez de demeurer fix mois à la suite du Prince. Ceux qui ont leurs terres du côté du Nord & de l'Orient y passent fix mois. Ceux du Midi & de l'Occident les relèvent, & lorsque les uns entrent en service, & que les autres en sortent, ce ne sont que fêtes & magnificence. Il y a de ces Seigneurs qui ont quatre & cinq mil-

mille hommes à leur suite, le Seigneur de *Firando*, dans le pays de qui se trouve le magasin de notre compagnie, quoiqu'il soit un des moindres, a toujours à sa suite dans ses voyages, au moins trois cens hommes, & il entretient dans les deux maisons qu'il a à *Yedo* plus de mille bouches.

Les autres Seigneurs en font de même à proportion de leurs revenus. Il n'y a point de ville plus peuplée que *Yedo*. La grande affluence de peuple y rend toutes choses fort chères; leurs bâtimens, la livrée de leurs valets, leurs femmes, les présens & les festins, font que leur dépense excède ordinairement leur revenu. Ajoutez à cela que l'Empereur les oblige quelquefois à entreprendre de grands desseins. Il arriva de mon tems qu'on distribua à chacun d'eux une partie d'un grand bâtiment, & ils fournissoient tous les jours certain nombre d'ouvriers selon leurs revenus. Je considérois avec étonnement la diligence & l'ardeur avec laquelle les maisons & les autres artisans tâchoient à l'envi l'un de l'autre de fournir leur tâche, & d'avancer un ouvrage dont ils devoient être mal payez.

Quand un grand Seigneur bâtit une maison, outre la porte qui doit servir ordinairement à entrer & à fortir, il en fait faire une autre ornée de bas reliefs, dorée, & couverte par tout de ce beau vernis que nous appellons vernis de la Chine. Quand la maison est achevée, on la couvre de planches, de peur que la pluye ou le soleil n'en gâtent la beauté: elle demeure ainsi couverte jusques au tems que l'Empereur y vienne. On lui donne un superbe festin dans ce nouveau Palais; il entre & sort par cette porte, on la ferme & condamne ensuite, personne ne devant passer après le Prince par une porte qui a eu l'honneur de donner passage à sa personne. On invite le Prince à ce festin trois ans auparavant qu'il se fasse; & ces trois années s'employent à en faire les préparatifs. Tout ce qui doit y servir est marqué aux armes de l'Empereur.

Cette superbe réjouissance & ce festin durent trois mois: la dépense du festin & celle du bâtiment pourroient épuiser les richesses & le capital des plus puissans de nos Princes. L'Empereur fait quelquefois la faveur à un de ses Seigneurs de lui envoyer comme par grace quelque

qu'une des grues que les oiseaux de la fauconnerie ont prise. C'est là une si grande faveur pour ces Gentilshommes, que je ne finirois jamais, si j'entreprendois de rapporter tous les festins & toutes les différentes réjouissances qu'ils en font. La première fois que l'Empereur fait l'honneur à quelqu'un d'aller manger chez lui, la coutume veut que l'Empereur lui fasse * quelque don pour leurs chevaux, comme ils disent. Il en fit un il n'y a pas longtems à Satfouma dans cette occasion, qui valoit plus de six cens mille livres. Le Roi fait tous les mariages des Grands. Ils rendent même des respects extraordinaires à la personne qu'il leur a donnée pour femme : ils font bâtir de nouveaux palais pour la loger, ils lui donneront quelquefois deux cens femmes pour la servir, enfin ils lui entretiennent une cour superbe. Le dedans de leurs maisons est vernis, la dorure n'y est point épargnée, on voit même en quelques unes des statues & des bas reliefs.

Lorsque ces Dames sortent pour aller

voir

* *L'Original Hollandois porte, tot boot
nen voor sijne Paerden.*

voir leurs parens, ce qu'elles ne font qu'une fois l'année; toutes les Dames qui sont à leur service les suivent dans des Palanquins fermés: telle de ces Dames en a jusques à cinquante à sa suite. Les Palanquins sont dorez, vernis & ornez en quelques endroits d'or & d'argent massif, les enfans qu'ils ont de ces femmes données par l'Empereur succèdent à leurs Etats, & s'ils meurent sans enfans, ces mêmes Etats passent en d'autres familles selon la disposition du Prince. Ils ont beaucoup de concubines, de là vient ce grand nombre d'enfans qu'ils ont dans leurs maisons; mais ceux-là ne succèdent pas aux Etats de leurs pères. Tout ce qui se peut imaginer pour le plaisir de la vie, se trouve dans leurs ferrails; des jardins, des canaux, des bois, des vollières; tous les-jours ce ne sont que comédies, musique, & semblables divertissemens. Les hommes n'y entrent point, s'ils ne sont de leurs plus proches parens, & cela même ne leur arrive pas souvent, car on fait dans ces maisons une garde fort exacte. Les Dames soit qu'elles soient vieilles ou jeunes ne peuvent avoir aucune conversation avec les hommes de dehors :

hors : elles passent dans cette cloture tout le tems de leur vie, on ne leur pardonne rien, & l'on punit de mort jusques au moindre soupçon de crime. Les filles qui sont destinées à servir dans ces lieux sont choisies avec grand soin, & servent leurs maitresses avec une modestie très grande & beaucoup d'adresse. On les divise par troupes de seize personnes, chaque troupe a sa Dame qui lui commande : ces troupes servent leur maitresse chacune à son tour, & dans l'ordre qu'elles ont appris ; car on leur fait des leçons de bien servir comme on leur apprend ailleurs à danser ou à faire quelque ouvrage. La différence de ces troupes se fait encore remarquer autrement : chacune a ses habits d'une couleur & d'une étoffe particulière. Si dans une troupe elles sont habillées de rouge avec des rubans verts & une coëffure de même, l'autre troupe aura du blanc avec des rubans rouges. Elles sont pour la plupart des premières maisons du pays, belles, bien élevées, & ont les manières fort nobles : elles s'engagent à servir pour le moins pour quinze ou vingt ans, & la plupart même pour toute leur vie. Ils les prennent quelquefois fort jeunes dès

dès l'âge de quatre ou cinq ans, & lorsqu'elles ont servi jusques à celui de vingt cinq ou trente ans, ils les marient à quelques uns de leurs Gentilshommes ou personnes de leur suite, chacune selon sa condition. Celles qui passent dans ce service l'âge de trente ans, y demeurent ordinairement le reste de leurs jours. Toutes les femmes depuis celles qui sont de quelque condition jusques aux premières Dames du pays sont fort savantes; aussi n'ont-elles point d'autre occupation. La coutume du pays leur défend d'entrer en connoissance d'aucune affaire qui regarde le gouvernement des Etats, & de la maison de leurs maris: elles se tiennent fort sur leur garde de ce côté là, & n'entrent jamais dans cette matière. Les hommes d'ailleurs, quand ils passent dans leur ferraill, n'y portent point d'autres pensées que celle de se divertir, & il n'y a point de femmes au monde qui ayent plus d'adresse pour se faire aimer. Ils apportent pour raison de cette garde étroite de leurs femmes, & de l'ignorance dans laquelle ils les tiennent de leurs affaires, que les femmes sont faites pour donner du plaisir, & pour élever leurs enfans; qu'ils en usent ainsi pour éviter les jaloufies, les brigues,

gues, les querelles, les guerres, & les autres desordres qu'une plus grande liberté fait naître dans les pays où la même chose n'est point observée. Ces femmes d'ailleurs sont fort fidelles à leurs maris; je n'en rapporterai ici qu'un ou deux exemples qui arrivèrent de mon tems. L'Empereur fit mourir secrètement dans le Royaume de Fingo un Gentilhomme de mérite qui avoit une belle femme; quelques jours après sa mort l'Empereur fit venir cette Dame & la voulut obliger à demeurer dans le Palais. Elle savoit la mort de son mari, & dit à ce Prince en dissimulant; „ je dois me réjouir & m'estimer fort „ heureuse de ce que vous m'avez jugée „ digne de votre amitié; je reçois donc „ cette grace comme je dois la recevoir „ mais je prens la liberté de vous de- „ mander le terme de trente jours pour „ achever de pleurer la mort de mon „ défunt époux: permettez qu'après „ cela je puisse régaler ses parens dans „ l'une des tours de votre château; car „ je voudrois finir par cette réjouissance „ le déplaisir de sa perte ”. Le Roi lui accorda cette prière, qui ne différoit que de quelques jours le plaisir qu'il
se

se promettoit de la jouissance de cette Dame: il but par excès le jour du festin. La Dame prit ce tems, & faisant semblant de vouloir s'appuyer sur l'un des balcons de cette tour, se précipita du haut en bas en la présence du Roi, satisfaisant ainsi à son honneur, & à la fidélité qu'elle devoit à son mari.

Un des principaux Seigneurs du pays devint passionnément amoureux d'une fille de son ferrail, qu'il avoit ôtée à la veuve d'un pauvre soldat. Cette veuve écrivit un billet à sa fille, pour lui représenter la pauvreté où elle étoit, & le Seigneur la surprit lisant cette lettre. Il la presse de la lui montrer: mais la fille ayant honte de découvrir la pauvreté de sa mère, fit un bouchon de la lettre & l'avalla avec tant de précipitation, qu'elle lui demeura dans la gorge & l'étouffa. Ce Seigneur qui rapporta la chose à quelque amitié secrète, lui fit ouvrir la gorge, on déploya la lettre, & on trouve qu'elle avoit été écrite par la mère de cette fille. Il en fut au désespoir; mais n'ayant point d'autre moyen de réparer sa faute, il appella auprès de lui la mère de cette fille.

filles, & elle y est encore entretenue avec toutes les commoditez qui lui manquoient auparavant.

Une fille servant son maître, & faisant effort pour atteindre à un plat qui étoit sur la table un peu loin d'elle, ne put retenir un vent que l'on n'attendoit pas. Elle s'en punit elle même, se mordant le sein qu'elle porta à sa bouche & dont elle expira sur le champ de rage & de honte.

Les principaux Seigneurs & tous ceux qui ont de grands Etats ont outre leur nom propre, encore celui de leurs terres ou du château de leur résidence, nom par lequel ils sont plus connus; mais ils ont cela de particulier au Japon qu'ils changent tous trois fois de nom. Les enfans changent le nom qu'ils ont eu dans l'enfance, dès qu'ils ont atteint l'âge de virilité, & ce nom qu'ils portent alors ne se donne jamais ni aux enfans ni aux vieillards: le troisième & dernier nom se prend dans la vieillesse. Mais cependant, outre ces trois noms dont ils changent, ils retiennent toujours celui de leur famille.

Les Japonois sont fort retenus dans leurs discours, il leur échape rarement
de

de dire quoi que ce soit de fâche, & quand il arrive à quelqu'un d'eux de manquer à cette retenue, les plus jeunes se lèvent & s'en vont. Ils portent beaucoup d'honneur & d'amitié à leurs parens, ils croient que ceux qui manquent à ce devoir seront punis par leurs Dieux. Ils s'abstiennent une fois le mois de manger des choses qui aient eu vie, & font même abstinence l'anniversaire du jour que leurs pères & leurs mères sont morts. Mais pour retourner aux revenus des Seigneurs du pays, je dirai que les uns les tirent des grains, les autres des mines d'or, les autres des mines d'argent : quelques uns du cuivre, du fer, de l'étain & du plomb : d'autres les tirent de leurs bois, de leurs grains, de leurs cottons, & de leurs foyes. Ces revenus sont exactement comptez, & le compte en est fidèlement rapporté à ceux des officiers de l'Empereur qui ont commission d'en tenir registre.

L'Empereur tient auprès de chacun de ces grands Seigneurs, un Chancelier. Voici la teneur de la lettre qu'il écrit au Seigneur à qui il l'envoie. „ Notre bien aimé, vos Etats sont de grande étendue, vous avez grand nombre de

„ Su

„ Sujets, & c'est pour cette raison que
 „ j'ai jugé à propos de vous envoyer
 „ un homme sage & de confiance, qui
 „ eût été élevé à ma Cour. Je l'envo-
 „ ye donc pour vous soulager dans le
 „ soin que vous devez avoir de vos Su-
 „ jets, & pour le tenir auprès de vous
 „ dans vos conseils: servez vous de lui,
 „ & recevez comme vous devez le soin
 „ que je prens de ce qui vous regarde”.

L'Empereur prend ordinairement pour
 cet emploi des personnes qui ont été é-
 levées à la Cour, dont la fidélité est con-
 nue, & avant que de partir, ils signent
 de leur sang qu'ils avertiront le Roi de
 ce qui viendra à leur connoissance dans
 les affaires qui regardent l'Etat, & qu'ils
 tiendront un journal exact de toutes les
 actions du Prince auprès duquel on les
 place. Ainsi les Princes ne peuvent rien
 faire sans le communiquer à ces person-
 nes, & on peut dire que ces conseillers,
 ou plutot ces espions gouvernent les E-
 tats de ces Princes.

La plupart des grands Seigneurs ont
 entre leurs serviteurs des personnes de
 bon sens, qu'ils obligent de les avertir
 tous les jours des fautes qu'ils remar-
 quent dans la conduite de leurs maitres:

car

car ils sont persuadez que les hommes ne se faisant point justice sur ce point là, ne sauroient connoître leurs défauts. Ils savent aussi que les hommes nourris dans le commandement & élevez à une grande autorité, sont encore plus exposez à ce défaut commun à tous les hommes, qui est de suivre la pente de leurs passions: ils disent donc qu'ils aiment mieux que leurs domestiques les avertisent de leurs fautes, que d'attendre les reproches que les étrangers leur en pourroient faire.

Quand quelque Seigneur meurt, il se trouve ordinairement quinze ou vingt de ses sujets qui se tendent le ventre & meurent avec lui: presque tous ceux qui se tuent de la sorte, se sont obligez à cette condition en entrant au service de leur maître. Le sacrifice de ces sujets se fait de cette manière ci. Ils assemblent leurs parens dans une église, ils mangent avec eux dans le même lieu & le font avec beaucoup de joye, sans que l'approche de la mort paroisse en rien troubler la réjouissance du festin; ils se fendent ensuite le ventre en forme de croix. D'autres plus braves encore, après s'être fait cette incision, se coupent la gorge: les
uns

uns se fendent en croix, les autres d'une autre façon, & ceux qui se font les plus belles incisions & les mieux ouvragées meurent aussi avec plus de gloire que les autres.

Lorsque ces mêmes Seigneurs bâtissent quelque grand bâtiment pour le Roi, ou pour eux-mêmes, il se trouve entre leurs serviteurs des gens qui les viennent prier de permettre qu'ils se jettent dans les fondemens de leur bâtiment; car les Japonois ont opinion que les murs bâtis sur des corps humains sont exemts de tous les accidens qui arrivent aux autres. Ainsi ces bons valets, ou plutot ces pauvres malheureux se jettent dans les fondemens, & sont écrasés par les premières pierres que l'on y met.

Le Roi a plusieurs châteaux: les deux principaux sont les châteaux d'*Osacca* & de *Yedo*. Je n'ai pas vu les châteaux des principaux Seigneurs du pays: mais je fais par la relation de ceux qui y ont été, qu'ils ont des villes & des châteaux considérables. Leurs villes sont toutes d'une même enceinte, & les villages d'une même mesure: chaque rue

a soixante Ieckiens de circuit, chaque Ieckien est de deux cens aunes. Deux portes ferment la rue pendant la nuit : on fait garde, & on tient de la lumière à chacune de ces portes. La distance des grands chemins est marquée par des colonnes miliaires : il y a dans chacune deux personnes qui en ont le soin, & qui doivent aussi rendre compte de ce qui se passe parmi le peuple commis à leur direction. Ces commis portent leurs plaintes à leurs supérieurs, & les informent des besoins publics, ce que le commun peuple ne pourroit pas faire avec la même bienfaisance.

VIII. QUESTION.

Quels sont leurs revenus, & en quoi ils consistent.

LEs villes & les villages n'ont aucun revenu, on ne paye au Seigneur du Pays ni impôt ni redevance, sinon ce qui se donne pour le fond sur lequel les maisons sont bâties : ce droit se paye à proportion de la grandeur de ces lieux, les moindres payent vingt sols, & les plus

plus grands jusques à vingt livres. Quand il se présente quelque occasion où le Seigneur a besoin de monde, chaque mailon fournit un homme à son Seigneur. Il arrive peu que l'on exige d'eux de semblables corvées: on ne les retient quelquefois que l'espace d'une demie journée. Tous les fruits de la terre, tous les profits de la mer composent les revenus du Prince. Les Gentilshommes & les soldats subsistent des appointemens qu'il leur donne, le marchand des gains qu'il fait, les artisans du travail de leurs mains, & les laboureurs, qui sont comme esclaves, de la partie des fruits de la terre qu'ils ont cultivée, & qu'on leur laisse pour leur subsistance.

IX. QUESTION.

Comment la Justice y est administrée.

CHaque Seigneur particulier, depuis l'Empereur jusques au moindre bourgeois, a droit de justice sur ses Sujets & sur ses serviteurs.

L'Empereur, dans toutes les juridictions

diétions des villes & des villages, à les officiers qui administrent la justice. On fait l'honneur à un Gentilhomme qui a mérité la mort de lui permettre de se couper ou fendre le ventre, & de se défaire ainsi lui même : on n'accorde pas le même privilège aux autres personnes de moindre condition. On n'y fait aucune estime des marchans, à cause, disent-ils, que l'occupation des marchans est de débiter des faussetez, pour mieux vendre leurs marchandises. Les artisans sont tout aussi peu estimez par cette autre raison, que l'artisan est comme le valet du public. Les Gentilshommes au contraire, & les soldats sont honorez de tout le monde, & il semble que les autres soient obligez de les entretenir, & de leur rendre toutes sortes de devoirs.

X. QUESTION.

Quels sont les crimes que l'on châtie le plus rigoureusement.

ON punit de mort les moindres crimes, mais principalement le larcin, quand il ne seroit que de la valeur d'un sou.

fou. C'est un crime capital que de jouer de l'argent ; toutes sortes d'homicides y sont punis de mort. Il y a de plus des crimes que l'on punit, non seulement par la mort du criminel, mais aussi par celle de son père, de ses enfans, de ses frères : tous les biens sont confisquez, la mère, les filles & ses sœurs sont vendues pour être esclaves. Les biens qui viennent de ces confiscations ne vont point au profit du Prince, mais sont dépotez entre les mains de certains administrateurs qui les employent selon l'occasion, tantot à bâtir des temples, tantot à réparer les chemins, & toujours pour l'ornement ou pour la commodité du public. Voici les crimes capitaux : contrevenir aux Edits de Sa Majesté, la malversation d'un officier dans sa charge, détourner l'argent du Prince, exiger des Sujets des droits auxquels ils ne sont pas obligez, la fausse monnoye, l'incendie, le violement, le rapt. C'est pour ces crimes, que non seulement le criminel, mais aussi ses plus proches parens sont punis de mort. Si la femme est complice, elle est punie de même, sinon on la vend pour être esclave ; ainsi la femme ne meurt jamais que pour son

propre crime. Les supplices chez les Japonois sont le feu, la croix où l'on attache le patient la tête en bas & les pieds en haut, faire tirer par quatre chevaux, & l'eau ou l'huile bouillante.

Il arriva qu'un valet qui avoit meilleure opinion de soi-même qu'il ne la méritoit, s'offrit à un Gentilhomme pour entrer en service, en qualité de celui qui devoit porter les souliers. Le valet demanda beaucoup plus de salaire du Gentilhomme, que le Gentilhomme qui étoit pauvre ne lui en pouvoit donner; il se crut même offensé de la prétention injuste de ce valet, mais il en cacha le ressentiment, & se contenta de lui dire ; „ vous mettez à trop haut prix „ votre salaire, mais vous me plaisez, „ je vous prendrai à mon service ”. Trois jours après le Gentilhomme lui envoya faire un message, & lui reprochant au retour qu'il avoit demeuré trop longtems, il le fit mourir, se servant de ce prétexte pour se vanger de l'offense qu'il prétendoit avoir reçue de l'autre.

Il n'y a pas longtems que le Roi de *Firando* fit enfermer dans des caisses garnies de pointes de fer trois Dames de son terrail, l'une à cause des pratiques secrètes

res qu'elle avoit eues avec un Gentilhomme qui se tua sur le champ en s'ouvrant le ventre ; les deux autres furent punies seulement à cause qu'elles avoient eu connoissance de ces intrigues. Lorsqu'un mari trouve sa femme enfermée avec un homme, il les peut tuer tous deux. Quand le mari est en voyage, le père, le fils, ou le frère pendant l'absence du mari ont le même droit de faire cette justice, ses domestiques même la peuvent faire : de là vient qu'ils ont peu d'exemples d'adultères. Lorsque j'étois dans le pays, un mari surprit sa femme avec son galand, il tua l'homme, & lia la femme dans cette même chambre où il les avoit surpris, la laissant toute la nuit en cet état. Le jour suivant il invita tous ses plus proches parens & ceux de sa femme, tant les Dames que les hommes : disant qu'il leur vouloit donner à tous ensemble un festin. Bien que ce ne soit pas la coutume des Japonois, que les femmes s'invitent ainsi avec les hommes, cependant la chose fut réglée de la sorte pour cette fois là. Les Dames qui étoient dans une chambre à part demandoient de tems en tems à voir la mai-

treffe du logis, & ce fâcheux mari leur répondoit qu'elle étoit occupée à donner les ordres pour les bien recevoir. Mais aussitôt que les Dames & les hommes furent à table, le mari se déroba de la compagnie, & alla couper les parties viriles de l'homme, qu'il avoit tué la nuit précédente. Il mit ces parties parmi des fleurs dans une boîte, après quoi allant trouver sa femme, il lui fit prendre un habit de deuil, après l'avoir déliée, & lui mit entre les mains cette boîte fermée, lui disant, „ allez présenter ce régal à vos parens „ & aux miens, afin qu'ils jugent si je „ dois vous faire grace ». Cette femme à demi morte s'alla jeter aux pieds des principaux de la compagnie, leur criant miséricorde, & leur présentant la boîte. Les parens l'ouvrèrent, mais la vue de ce qu'elle renfermoit fit tant d'horreur à la femme, qu'elle en tomba évanouie, & dans cet instant là le mari lui coupa la tête.

Un homme qui s'étoit obligé de fournir une certaine quantité de pierres & de bois de charpente, avoit corrompu ceux qui devoient examiner la qualité & la quantité de ces marchandises ; la chose
fut

fut fue, les examinateurs furent obligez de s'ouvrir le ventre. L'Entrepreneur fut condamné à être mis sur une croix, mais comme il étoit aimé de la plupart de ceux du Conseil, quoiqu'il ne soit pas ordinaire de demander au Roi la grace de personne, ils ne laissèrent pas de s'assembler, & de demander celle de ce misérable.

Le Roi leur fit une réponse qu'ils n'attendoient pas. „ Je ne puis, *dit-il*, „ approuver votre prière; mais ce que „ j'y trouve de plus mauvais, c'est qu'il „ me semble qu'elle me fait connoître „ que vous avez perdu l'esprit. Est il „ juste qu'un si grand crime demeure „ impuni? D'où vient donc que vous „ me demandez la grace de ce criminel? „ Vous a-t-il corrompus, comme il a „ corrompu les autres? Avez-vous com- „ me eux quelque dessein sur mes finan- „ ces, & vous devez-vous servir ainsi „ de la la liberté que je vous ai don- „ née? Il arriva de mon tems qu'un Gen- „ tilhomme, dont les terres étoient proches d'*Yedo*, exigea de ses payfans des sommes plus grandes qu'il n'en devoit exiger. Les payfans se plaignent, le Conseil en est averti, on condamne le Gentilhomme à se fendre le ventre avec toute sa race. Il avoit

un fils à deux cens quarante sept milles de là du côté de l'Occident au service du Roi de *Fingo*, & un oncle encore plus éloigné de vingt milles dans la Province de *Sat'ouma*: un autre fils au service du Roi d'*Ecquinoccouni*: un autre petit fils de sa fille qui étoit du côté d'Orient à cent dix milles d'*Yedo*, au service du Roi de *Massane*: un autre fils auprès du Gouverneur du château de *Quovano*: deux autres frères qui étoient au service de Sa Majesté: un fils le plus jeune de tous qui avoit été marié à la fille unique d'un fort riche marchand, dont la personne est fort connue de Messieurs de la Compagnie des Indes Orientales. Toutes ces personnes, quoique les unes vers l'Orient, les autres vers le Midi, & fort éloignées les unes des autres, furent exécutées non seulement au même jour, mais à une même heure: tant les Japonois sont exacts à donner leurs ordres, & à les faire exécuter. Vous remarquerez que ces criminels devoient être les propres exécuteurs de cet ordre, car ils étoient de condition à s'ouvrir eux-même le ventre.

Le marchand d'*Osfacca*, dont la fille avoit épousé le fils de ce malheureux père,

père, mourut d'affliction, & sa fille après que son mari se fut ouvert le ventre, se voulut tuer de ses propres mains; mais on la garda si étroitement, qu'elle ne put venir à bout de sa résolution. Cependant elle s'opiniâtra à ne vouloir ni boire ni manger, & mourut ainsi au bout de neuf jours.

Enfin ces peuples envisagent la mort sans en témoigner aucune appréhension, & sans marquer le moindre regret de quitter la vie, lorsqu'il faut l'abandonner. Mais les exemples de ce mépris de la vie sont encore plus ordinaires entre les femmes. On punit la menterie de mort, lorsqu'elle a pour sujet les affaires de la justice, ou celles du Gouvernement. Toutes les punitions que je viens de dire regardent les Gentilshommes & le reste du peuple; mais pour les Rois du pays, quand ils ont fait quelque faute, on ne les condamne point à la mort. A quatorze milles d'Yeddo il y a une Ile nommée *Fuisinchi-ma*, qui peut avoir une lieue de circuit: cette Ile est le lieu d'exil des Rois du Japon. A toutes les pointes de l'Ile il y a des corps de garde pour empêcher que ceux de dehors n'ayent correspondance

avec les exiliez, & ne leur rendent aucune assistance. Tous les mois, lorsque le vent le permet, l'on vient relever la garde, & l'on y porte ce qui est nécessaire tant pour la subsistance des Soldats, que pour celle des exiliez. Cette subsistance se réduit à peu de chose, & consiste en quelque peu de ris & quelques racines; les exiliez ont pour logement de petites maisons fort basses, où les incommoditez de l'hiver & de l'été se font sentir également. Ajoutez à cela qu'ils sont obligez de travailler à ramasser de la soye, & à la préparer dans la quantité & selon la tâche qui leur a été donnée.

Lorsqu'un Empereur du Japon mourut, en 1631., tous les exiliez & tous les prisonniers qui étoient dans l'Etat furent délivrez à même heure & même jour. On donna même quelque argent à chacun de ceux d'entre les prisonniers, qui étoient pauvres, pour les mettre en état de commencer une meilleure fortune.

ONZIEME QUESTION.

Quelle est leur Religion ?

Cette Nation est peu attachée aux superstitions de sa Religion. Ils ne prient Dieu ni le matin, ni le soir, ni devant, ni après leurs repas : les personnes Religieuses vont seulement une fois le mois dans le temple. Ils se servent souvent dans leurs prières de la parole de *Namanda*, qui doit être le nom d'un de leurs Dieux, auxquels ils ont plus souvent recours. Leurs Prêtres prêchent ordinairement trois fois l'année, & les peuples qui sont de leur croyance s'assemblent dans ces temples, quand ils sont malades. Dans leurs maladies, ils ont recours aux hermites qui s'assistent auprès d'eux, & leur lisent certaines paroles, dont on ne peut entendre un seul mot. Il en est de même de toutes les écritures qui regardent la Religion, la médecine & les autres arts & sciences ; car il n'y a que les savans du pays qui les entendent & les puissent lire, & par conséquent il faut

s'en remettre entièrement à leur bonne foi.

DOUZIE'ME QUESTION.

Quels sont leurs temples?

LE nombre des temples & des idoles du Japon est incroyable, les plus grands ont jusques à vingt Prêtres, & les plus petits en ont deux.

TREIZIE'ME QUESTION.

Quels sont leurs Prêtres?

TOUS ces Prêtres n'ont d'autre exercice que de lire devant les idoles, d'ensevelir les morts, ou de les bruler, & d'enterrer ensuite avec beaucoup de cérémonies les cendres des corps morts qu'on a brulez.

QUA-

QUATORZIÈME QUESTION.

Quelles sont leurs Sectes ?

IL y a parmi eux douze sectes différentes, il y en a onze dont les Prêtres ne mangent rien qui ait eu vie. Ces Prêtres ne peuvent avoir aucune habitude avec les femmes. S'ils manquent à ces obligations, on les condamne à être enterrez au milieu d'un chemin jusques à la ceinture, & tous ceux qui passent par là, qui ne sont pas Gentilshommes, sont obligez de leur donner une estreinte d'une corde, qu'ils ont attachée au col. Ils demeurent dans ce supplice trois ou quatre jours avant que de mourir.

Il n'y a point de temples plus riches ni de Prêtres plus à leur aise que ceux de la dernière secte; quelques-uns de ces temples ont la Seigneurie & le revenu des terres où ils sont situez. Chaque Japonois a son temple affecté avec quelque Prêtre de sa secte; ils les entretiennent par principe de piété, toute leur dévotion est renfermée dans ce soin. Cha-

E 7

que

que secte à ses opinions particulières : les unes croient que l'ame est immortelle , que l'esprit passera dans l'autre monde , où il sera heureux ou malheureux selon le mérite de ses actions , pas une d'elles ne croit que le monde doive finir. D'autres ne croient point l'immortalité , & disent qu'il n'y a rien à craindre en ce monde , que la justice des hommes. Les plus dévots d'entre eux font de leurs temples des lieux de divertissemens , & ces temples sont situez ordinairement dans les lieux les plus agréables du pays , sur des éminences au milieu de quelque beau bois de haute futaye. Ces temples leur servent encore de réduit , lorsqu'ils se veulent aller divertir à la campagne ; ils y boivent & mangent en la compagnie de leurs Prêtres , ils y mènent même des femmes de débauche , sans que leurs Prêtres y trouvent à redire. Je ne les ai jamais entendu disputer sur la prééminence de leur secte , & il y a peu de ces dévots qui ayant affaire d'argent , ne changent leur Religion ou secte pour cent richedalles.

La douzième & dernière secte est la plus suivie. Les Prêtres n'y observent aucune distinction pour les viandes , ils se marient. Cette secte se nomme *Ikkv*,
&

& a plus de superstitions que toutes les autres. Celui qui est le supérieur de tous leurs Prêtres & de tous leurs temples, qui, comme je l'ai dit, sont en grand nombre, est suivi & respecté comme un Dieu, jusques-là que ceux qui sont de la secte lui font des prières lorsqu'il passe par les rues dans un Palanquin. Tous les Prêtres reconnoissent pour supérieur le grand *Dairo*, qui a le même rang & est dans la même estime parmi eux que le Pape entre les Catholiques. L'Empereur même est obligé de faire un voyage tous les trois ans à *Meaco*, pour lui faire la révérence. Les Prêtres Japonois, les plus grands Seigneurs du pays, & les Gentilshommes sont fort adonnés à l'amour pour les garçons.

QUINZIE'ME QUESTION.

De la persécution des Catholiques.

AU commencement ils faisoient couper la tête à ceux qui s'étoient faits Chrétiens, & les mettoient après cela sur une croix. D'abord ce supplice
parut

parut fort rude, mais ils virent que les Chrétiens se présentoient sans faire paroître aucune altération. Il ne se lit rien dans l'histoire des plus grandes persécutions de l'Eglise ancienne, qui puisse approcher des supplices qu'ils ont trouvez, pour mettre à bout la constance des martyrs Chrétiens. Une fois l'an on fait une inquisition ou recherche générale, on les oblige tous de signer dans un livre, qui se garde dans leurs temples, qu'ils sont tous bons Japonnois, & que la Religion des Chrétiens est fautive. Mais avec tout cela ils n'ont pu empêcher les progrès du Christianisme, & tous les ans il s'en trouve plusieurs centaines que l'on fait mourir dans les tourmens. Ils ont publié depuis peu qu'un Chrétien qui auroit été condamné à être attaché sur une croix la tête en bas, seroit exempt de ce supplice, s'il en déceloit un autre, & il arrive que ne pouvant souffrir ce supplice, qui est le plus grand de tous ceux qui ont jamais été inventez, ils se dénoncent souvent les uns les autres. Les Japonnois espèrent de ruiner la Religion par ce moyen, car ils tiennent un registre exact de ceux qui se sont sauvez par
cette

cette voye , avec intention , comme je
 l'ai appris , de les faire tous mourir en
 une fois , lorsqu'ils croiront être venus
 à bout de tous les autres. Entre les di-
 vers exemples de la constance de ces
 nouveaux Chrétiens , il n'y en a point
 de si admirables que ceux qu'en donnent
 quelquefois des enfans de dix ou douze
 ans. Ils refusent la vie qu'on leur of-
 fre ; „ nous voulons , *disent-ils* , suivre
 „ l'exemple de nos pères , & aller avec
 „ eux dans un pays de joye , où nos per-
 „ sécuteurs ne nous pourront plus faire
 „ de mal ”. Il s'en est rencontré d'au-
 tres , qui après avoir accepté la grâce
 qu'on leur offroit , sont retournez au
 supplice , & se sont jettez dans les flam-
 mes , suivant en cela l'exemple & l'ex-
 hortation de leurs pères qui leur disoient ,
 „ venez , mes enfans , délivrez-vous de
 „ la persécution de ces méchans hom-
 „ mes , nous vous mènerons dans un
 „ pays , où il ne manque rien pour la dou-
 „ ceur de la vie ”. On fit une recherche
 dans ces derniers tems de tous les ladres
 du pays ; on en trouva dans les hôpitaux
 entre autres malades trois cens cinquante
 quatre Chrétiens , que l'on divisa sur
 deux vaisseaux pour les envoyer aux Iles
 Phi.

Philippines, en forme de présent aux Espagnols qui y commandent.

Les Chrétiens d'ordinaire sont conduits comme les autres criminels au lieu du supplice : mais les Prêtres, soit qu'ils soient Portugais, Espagnols, ou Japonnois, y sont conduits sur quelque méchant cheval, avec un baillon à la bouche : la moitié de la barbe & de la tête rasée. L'endroit où le poil est rasé est peint de couleur rouge : le baillon qu'ils ont à la bouche tient à une corde, laquelle étant attachée bien fortement par derrière les oblige d'avoir toujours la tête haute, & cela se pratique ainsi, pour empêcher ces Prêtres d'émouvoir par leurs discours, ou par leurs signes, ceux qui les voyent mener au supplice.

SEIZIÈME QUESTION.

Quels sont les meubles de leurs maisons ?

LEurs maisons sont toutes bâties de bois, dont ils ont si grande abondance dans le pays, qu'encore qu'il s'en consume quantité pour le chauffage & pour

pour les bâtimens , il ne laisse pas d'y être à fort bon marché. Le premier plan de leurs maisons est élevé de quatre pieds au dessus du rez de chaussée ; & comme elles sont fort sujettes à être brûlées , elles ont toutes un espace & un lieu , qui est moins exposé à ce danger , & où ils mettent ce qu'ils ont de meilleur. Leurs murailles sont faites de planches & couvertes de grosses nattes , qu'ils joignent fort exactement les unes avec les autres.

Ils habitent la partie la plus basse de leurs maisons , & tiennent fort propres les chambres où ils reçoivent leurs amis.

Les maisons des personnes de condition sont divisées en deux appartemens , d'un côté est le logement des femmes qui ne paroissent jamais. L'appartement où ils reçoivent ceux qui leur vont rendre visite est de l'autre côté. Les femmes ont plus de liberté dans les maisons des marchans & des bourgeois , celles-là se laissent voir. On traite les personnes de ce sexe avec beaucoup de circonspection , & l'on trouveroit fort mauvais que dans la conversation on leur eût manqué de respect , jusques dans les
moins.

moindres choses, ou qu'elles eussent souffert ce manquement de respect.

La vaisselle dont ils se servent est peinte & dorée, les portes & les cloisons de leurs chambres, sont couvertes de papier, même dans les maisons les plus magnifiques, mais ce papier est tout couvert d'or. Ils ont plusieurs chambres de plain-pied séparées les unes des autres par des cloisons de planches; ces cloisons sont disposées comme nos paravents, si bien qu'en couchant ces cloisons les unes sur les autres ils peuvent faire de plusieurs petites chambres une grande salle; le plafond de leurs chambres est embelli de peintures. Ils tiennent sur leurs fenêtres des fleurs dans des pots, le pays fournit ces fleurs pendant toute l'année. Presque toutes les maisons ont une galerie, qui sert de passage pour aller au jardin. Les jardins sont ornez de *termes*, & de bois toujours verts; ils sont ordinairement disposés de telle sorte que l'on en a la vue du principal appartement de la maison. Les belles vaisselles, les cabinets, les beaux vernis du Japon, ces coffres qu'on nous apporte de ce même pays, ne leur servent point pour orner la partie de leur maison, qui est en vue. Ils
les

Ils tiennent dans des lieux où personne n'entre, que leurs amis les plus particuliers ; pour le reste de la maison ils l'ornent de porcelaine, de pots pleins de *Tcha*, ou thé, de peintures, de livres manuscrits, & de leurs armes, & armoiries.

DIX SEPTIÈME QUESTION.

Comment ils reçoivent ceux qui les visitent.

LEs personnes de condition aussi bien que les autres, reçoivent leurs amis & les étrangers avec beaucoup d'honnêteté. On fait asséoir, on présente du tabac & du *Tcha*, ou thé, on apporte du vin si l'on en demande, le maître du logis le présente lui-même dans une tasse vernissée. On donne le régal de la musique tant que dure le repas, & il y a cela de bon parmi eux, qu'après avoir fait la débauche ils se retirent sans faire du bruit, & sans chercher de querelles. Il n'y a point de cabarets ni de tavernes dans le pays ; & cependant ils ne laissent pas de manger souvent ensemble,

ble, mais c'est dans leurs maisons particulières. & cela n'empêche pas que ceux qui * voyagent ne soient fort bien logez, & ne trouvent des hôtelleries fort commodes.

DIX HUITIÈME QUESTION.

Quelle forme de Mariage ils ont.

ILs se marient sans s'être connus, les pères & mères du côté de l'homme & de la femme, ou leurs plus proches parens, font le mariage. S'il se rencontre qu'après quelque tems le mari ne soit pas content de sa femme, il peut se séparer d'elle; le mari n'est point puni pour voir des femmes publiques †; il peut même, outre sa femme, avoir encore des concubines: mais la femme, comme nous l'avons dit, est punie pour le moindre crime: on la punit même de mort pour avoir
parlé

* *Le Hollandois fait cette remarque, à cause que le contraire se pratique en Hollande.*

† *Le Hollandois fait encore cette remarque, à cause que le contraire se pratique en Hollande.*

parlé en secret à un homme. Et la grande contrainte des femmes & la grande liberté des hommes font qu'elles s'étudient de connoître bien l'humeur de leurs maris, & qu'elles ont mille adresses pour s'en conserver l'affection. Les femmes publiques sont esclaves des Seigneurs dans le pays desquels elles se prostituent. Il y a par tout de ces lieux publics, de peur que les hommes n'attendent à la pudicité des personnes libres, ou des femmes mariées.

XIX. QUESTION.

Comment ils élèvent leurs Enfans.

ILs élèvent leurs enfans avec beaucoup de soin; ils ne leur crient point incessamment aux oreilles, ni ne les rudoyent point. Lorsqu'ils pleurent ils ont une patience merveilleuse pour les appaiser, connoissant bien que c'est un défaut de l'âge, & que les enfans ne peuvent pas profiter des réprimandes qu'on leur feroit en ce tems. Cette conduite leur réussit si bien, que les enfans de onze ou douze ans y paroissent sages

sages comme des vieillards. Ils savent les coutumes de leur pays, ils parlent & répondent à propos. Ils ne leur font rien apprendre qu'ils n'aient atteint l'âge de sept ou huit ans, ils ne croient pas que devant cet âge ils soient capables d'instruction ; & quand le tems de les envoyer à l'école est venu, ils les font étudier sans les contraindre. Ils ne les obligent point à apprendre des choses pour lesquelles ils croient qu'ils ont quelque répugnance. Ils tâchent de les animer à suivre la vertu, par les exemples qu'ils leurs mettent souvent devant les yeux, des personnes de leur condition qui se sont élevées. Ils leur donnent pour modèle la conduite de leurs parens qui se sont établis par la vertu, & ils réussissent mieux dans cette éducation pleine de douceur, que les autres qui y emploient la rigueur & le châtement. Cette conduite d'ailleurs est fort propre à l'humeur de ceux du pays, qui ne se peut gagner par la force & par la violence.

XX. QUESTION.

Comment les Enfans succèdent aux biens de leurs Pères.

Lorsqu'ils sont en âge de pouvoir prendre connoissance des affaires, & de vivre selon leur condition, le père quitte sa profession, & la laisse exercer à l'aîné de ses enfans, il le loge dans le principal appartement de sa maison, il le met en possession de la plus grande partie de ses biens; & lorsqu'il est lui-même assez riche, il lui abandonne la maison toute entière, & en prend une autre, ne retenant de son bien que ce qui est nécessaire pour sa propre subsistance, & pour celle de ses autres enfans.

Les femmes n'apportent rien en mariage à leurs maris. Les personnes de condition donnent bien quelque argent à leurs filles lorsqu'elles le marient, mais cet argent se renvoie dès les premiers jours du mariage; car ils ne veulent rien recevoir de leurs femmes, de peur, disent-ils, qu'elles n'en tirent avantage, & qu'elles ne leur en fassent quelque jour des reproches.

XXI. QUESTION.

De la fidélité de cette Nation.

Cette Nation est estimée fidelle, elle l'est en effet par principe d'honneur, qui fait leur plus grande passion : aussi il n'arrive guères que l'on attaque l'honneur de personne, & ils exposent fort résolument leurs vies pour le défendre. J'en rapporterai ici cet exemple. Quand ce *Fideri*, dont nous avons parlé, fut trahi par son tuteur, il avoit auprès de soi la femme du Roi de *Cocora* ; les enfans de *Cocora* y étoient aussi avec plusieurs femmes de Rois & de Seigneurs du pays, qui demeuroident en sa Cour comme en ôtage. *Cocora* se déclara avec le tuteur contre *Fideri* : *Fideri* fit dire à cette Dame qu'elle le vînt trouver. Elle lui manda qu'elle devoit obéissance à son mari, qu'il falloit commander à son mari de lui ordonner ce que Sa Majesté desiroit d'elle. *Fideri* fut piqué de cette réponse, & lui fit dire qu'elle vînt dans son château, ou qu'il l'y feroit venir par force. Cette femme qui étoit de grande

grande condition, & croyoit que ce fût manquer à son honneur & à celui de son mari de sortir de sa maison, se résolut de mourir plutôt que d'obéir à ce commandement. Mais comme elle connoissoit qu'elle ne pouvoit pas résister à l'autorité du Prince, elle s'enferma avec sa nourrice, ses enfans, & quelques unes de ses demoiselles, qui étoient résolues de mourir avec elle. Elle fit dresser quantité de bois à l'entour de cette chambre, écrivit son testament, fit même quelques vers sur sa mort, & remit ces papiers entre les mains d'un Gentilhomme de son mari, le chargeant de les aller présenter à son maître, aussitôt qu'il verroit sa chambre en feu: ce qui fut exécuté comme elle l'avoit commandé. Ils se gardent encore cette fidélité les uns aux autres, que si quelqu'un prie son ami de défendre son honneur & sa vie, ils se tiennent si obligez de cette confiance, qu'il n'y a danger auquel ils ne s'exposent volontiers pour la mériter. Lorsqu'il s'est fait quelque crime, & qu'on tâche par la torture d'obliger l'un des criminels à déclarer ses complots, quoique les tourmens soient insupportables,

& qu'ils sachent que la mort les doit finir, ils ne les dénoncent jamais.

XXII. QUESTION.

† *Quel est le trafic du Pays, & par les mains de qui il passe.*

Tout le commerce qui se fait dans le Japon passe par les mains des étrangers; ce commerce n'est pas grand à proportion des richesses du pays, par cette raison peut-être qu'ils ont en abondance toutes les choses qui sont nécessaires à la vie. Entre les étrangers, les Chinois y ont trafiqué de tout tems, les Espagnols & les Portugais y ont négocié l'espace de cent ans, les Anglois aussi quelque tems; mais ils s'en sont retirez à cause du peu de profit qu'il y a à faire. Il y vient tous les ans deux vaisseaux des Royaumes de Camboya & de Siam, mais ce trafic est fort diminué depuis peu. Les Hollandois y sont bien éta-

blis

† *On a joint à la suite de cette Relation, quelques Mémoires touchant le Commerce du Japon.*

blis. Toutes les marchandises des étrangers sont portées dans la ville de *Meaco*, qui est comme un étape où ils portent leurs marchandises, pour les vendre & en acheter d'autres. Il y en vient quelquefois de plus de trois cens milles avant dans le pays. Et comme ce pays est fort inégal & plein de montagnes, toutes les voitures se font sur des chevaux, dont le nombre est incroyable.

On y apporte tous les ans quatre ou cinq mille picols de soye, quantité d'ouvrages de soye, deux cens mille peaux de cerf, 100. mille peaux vertes, beaucoup de chanvres & de toiles, de la laine, du vif argent, du spialter ou zinch, des cloux de girofle, du poivre, du musc, du bois de sappan, du bois de Brefil, du sucre, de la porcelaine, du canfre, du borax, du calamba, des dents d'éléphant, du corail rouge, &c. toutes sortes de merceries que les Chinois y apportent ordinairement.

XXIII. QUESTION.

Quel est le trafic dans le Pays, & quels voyages ils font par Mer.

IL y a à *Meaco* plusieurs marchans fort riches, ils y ont eu autrefois grand commerce avec les peuples de la Chine: Les Rois mêmes de ces deux pays s'envoyent tous les ans des ambassadeurs respectivement l'un à l'autre: mais il arriva que dans un tumulte les Japonois qui se trouvèrent dans une ville de la Chine prirent les armes, & saccagèrent cette ville: le Roi de la Chine fut étonné d'apprendre qu'un si petit nombre d'hommes eût eu l'avantage sur tout un peuple de ses Sujets. Il en considéra la conséquence, & fit sortir de ses Etats tout ce qu'il y avoit de Japonois. On dressa une colonne où étoit gravé l'Edit de leur bannissement, & la défense aux Chinois de passer au Japon, ce qui peut-être a été observé plus étroitement autrefois qu'on ne l'observe à cette heure: peut-être aussi que les Chinois lorsqu'ils viennent au Japon, font

font ce voyage secrètement, ou sous d'autres prétextes. Du côté du Japon ils n'y trouvent point de difficulté ; car soit que l'Empereur veuille rendre le bien pour le mal, ou qu'il ait considéré que les siens s'étoient attiré par leur faute ce mauvais traitement, il permet l'entrée du Japon aux Chinois, de même qu'aux autres Nations qui ont la permission d'y venir.

Depuis que les Japonois furent bannis de la Chine, ils allèrent à *Tây-Ouan*, où les Chinois leur portoit leurs marchandises : mais on fit enfin défenses aux Chinois de continuer ce trafic. Cent ans ou environ après cette défense ils se remirent à ce commerce : & les Japonois obtinrent de l'Empereur du Japon des passeports & des permissions d'aller à *Tây-Ouan*, à *Cambaya* & à *Siam*. Dans ces passeports étoient contenus les réglemens de la manière dont ils se devoient comporter à l'égard de ceux du Pays, & cela pour prévenir le desordre qui leur étoit déjà arrivé, comme nous avons dit : mais diverses considérations ont obligé depuis Sa Majesté Japonaise à révoquer ces passeports, & à ne point souffrir que ses Sujets sortent du pays.

Une des raisons de cette défense est qu'ils croient qu'il y va de l'honneur de la Nation, de l'exposer à recevoir des traitemens semblables à ceux qu'elle avoit déjà reçus à la Chine.

L'autre raison est qu'il leur importe d'empêcher qu'on ne fasse pas quelque transport d'armes hors du pays, chose dont ils sont fort jaloux. Il n'y a pas longtems que l'on fit mourir un Chinois avec son fils, tous deux ayant été surpris dans ce trafic de contrebande. Ils allèguent pour troisième raison la crainte que les Japonois, en traitant avec les étrangers, n'apportent dans le pays la Religion & les opinions des Chrétiens.

XXIV. QUESTION.

Du profit du Commerce.

IL n'y a aucun impôt sur la marchandise, l'Empereur ni le Seigneur, dans le pays de qui se fait le trafic, n'en tirent aucun avantage: avec cela les gains sont fort médiocres, soit à cause de la dépense du long transport des marchandises,

ou

ou de la grande quantité de peuple qui se mêle du trafic.

XXV. QUESTION.

Quelle correspondance il y a de l'Empereur avec ses voisins.

L'Empereur du Japon n'entretient point d'Ambassadeurs auprès d'aucun Prince, qu'auprès de l'Empereur de la Chine. Le Roi d'Espagne, celui de Siam, & le Pape même, lui en ont envoyé en diverses rencontres. Il les a tous reçus avec magnificence, mais il n'en a point renvoyé à ces Princes. *

XXVI. QUESTION.

Marchandises qu'on tire du Japon.

L'Empire du Japon a tout ce qui peut être nécessaire à la vie; de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain;

dit
* Il a fait mourir les derniers Ambassadeurs Portugais.

du plomb, & de tous ces métaux en abondance ; du coton, du chanvre, du poil de chèvre, de la foye en picols, trois ou quatre mille picols de filofelle, beaucoup de peaux de cerf, & ouvrages de menuiserie : beaucoup de drogues qui font en usage dans la médecine, & grande abondance de ce qui est nécessaire pour la nourriture des hommes, ou pour leur entretien.

XXVII. QUESTION.

Quelle est leur Monnoye, quelles font leurs Mesures & leurs Poids.

Comme on ne parle qu'une langue dans tout le Japon, & que tout le monde y est habillé de la même façon, il y a de même par tout une même monnoye, un même poids & une même mesure. Les *Casies* à la vérité ont été autrefois de différente valeur dans des Provinces différentes, mais l'Empereur les a fait refondre, & a fait faire une nouvelle monnoye de *Casies* de cuivre qui court par tout ; il a même acheté l'ancienne plus qu'elle ne valoit, pour
retirer

retirer par ce moyen tout ce qu'il y avoit dans le pays de cette vieille monnoye : ce qu'ils ont fait en quatre ans de tems. Outre ces *Casies* il y a encore trois sortes de monnoyes d'or, dont la plus haute pèse le poids de six réales qui font quarante tayles ; chaque tayle peut valoir cinquante sept sols ; dix pièces de la moyenne pésent ensemble six réaux & demi, & font six tayles & demi : les dix pièces de la troisième & de la plus petite de ces monnoyes d'or pésent cinq huitièmes d'une réale, & chacune de ces pièces fait un tayle, & une seizième partie d'un tayle. Pour l'argent, l'alliage est le même que celui des écus. Les pièces d'argent sont en forme de bâtons, sans qu'elles aient de poids certain ; on pèse ensemble autant de ces bâtons, ou lingots d'argent, qu'il en faut pour faire cinquante tayls ; on les envelope ensemble dans un sac de papier, & on compte les sacs sans les dépaqueter. Il y a encore une petite monnoye d'argent qui a la figure d'une fève ronde, qui n'a point aussi de poids arrêté, & qui pèse depuis une maes ou schelling jusques à dix maes ; les casies suivent après, il y en a de différente valeur, le millier vaut depuis

puis huit jusques à vingt six schellins *.
L'aune, le boisseau pour mesurer les
grains, & le poids des cattis sont les
mêmes par tout le pays.

XXVIII. QUESTION.

*Quel Bétail & quel Gibier on trouve dans
le pays.*

ILs ont toutes les sortes d'oiseaux, de
gibier, de venaison, & de bétail que
nous avons ici; grand nombre de che-
vaux, vaches & taureaux: ils ne châtrent
point le bétail, & ainsi ils n'ont point
de bœufs. On y trouve grand nombre
de cerfs, sangliers, cochons, ours, ci-
gnes, canars, grues, faucons, faisans,
pigeons, poules, & toutes les sortes de
petits oiseaux que l'on se puisse imagi-
ner.

* Ou Escalins Monnoye de Holliande de
six sols pièce.

XXIX. QUESTION.

Quelles sont les Eaux Médicinales.

Les ont divers bains d'eaux chaudes ; qui passent par des mines de cuivre, de salpêtre, de soufre, de sel, de fer & d'étain: ils s'en servent utilement pour la guérison de plusieurs maladies; J'en ai vu un entre autres qui venoit d'une mine d'étain, & sortoit d'une grotte qui étoit au pied d'une montagne. L'entrée avoit bien dix pieds d'ouverture, & autant que la vue se pouvoit étendre dans l'obscurité de cette grotte, on voyoit tout autour de l'ouverture des pierres taillées en pointes comme des dents d'éléphant attachées aux côtez de cette grotte: la chaleur de cette eau est tempérée, elle coule incessamment: on y peut sans peine tenir la main. J'en ai vu une autre qui étoit aussi au pied d'une montagne proche la mer, elle a cela de particulier, qu'elle ne coule que deux fois le jour, & chaque fois l'espace d'une heure: mais lorsque le vent souffle du côté de l'Est, & qu'il est violent,

la fontaine coule à trois & quatre différentes reprises dans le tems de vingt quatre heures.

Il y en a une autre qui fort d'une espèce de puits, dont les côtez sont garnis de pierres fort grosses & fort pelantes. Quand l'heure à laquelle elle doit couler est venue, elle coule avec un vent si fort, & donne une si grande abondance d'eau, que ces grosses pierres dont je viens de parler, en sont ébranlées. La première eau en sort à la hauteur de trois ou quatre brasses; & cette eau est chaude jusques à un degré, auquel on ne peut point échauffer notre eau ordinaire. Elle conserve aussi sa chaleur beaucoup plus longtems que l'eau commune; le canal par où doit couler cette eau est revêtu de pierres des deux côtez des murailles, de peur qu'elle ne brule la campagne. De ce canal on la conduit en plusieurs petites maisons, où les malades se logent.

XXX. QUESTION.

Comment se passe l'Audience que l'Empereur donne aux principaux Seigneurs du Pays, aux Gentilshommes &c. & avec quelle suite ils s'y présentent.

L'Empereur donne son audience tous les jours des fêtes solennelles, entre lesquelles le premier jour de l'an est la première, & la plus grande. Le troisième jour du troisième mois est la seconde. La troisième se rencontre au cinquième jour du cinquième mois. La quatrième le septième jour du septième mois. La cinquième le neuvième jour du neuvième mois.

Outre ces jours de fête il la donne encore deux fois tous les mois à la nouvelle & à la pleine lune. Le rang dans cette audience est réglé; & la suite avec laquelle on va au Palais de l'Empereur de même. Ceux des grands Seigneurs du pays qui ont cent mille livres de rente, y vont avec cent personnes, les autres plus ou moins selon leurs facultez; & il y a de ces Seigneurs de la première
qualité

qualité qui ont chez eux jusques à quatre ou cinq mille hommes & femmes. Ils ne peuvent entrer dans la ville, ni avoir auprès d'eux dans la première enceinte du château où logent les grands Seigneurs, que le nombre d'hommes permis à ceux de leur condition, & ceux qui en peuvent avoir cent dans la première enceinte. Lorsqu'ils entrent dans la seconde où demeurent les Conseillers d'Etat & les Princes, ils n'en peuvent avoir que vingt, mais personne ne peut entrer à cheval dans cette enceinte.

Ceux qui sont de qualité à y entrer autrement sont portez dans des palanquins, ou dans des chaises, les autres y entrent à pied. Les rues de ces Palais sont pavées au milieu de grandes pierres de taille, & au côté de petits cailloux; mais ils les tiennent avec cela si propres, qu'il n'y paroît pas la moindre ordure. Pour ce qui est de la troisième enceinte du Palais, où est la demeure de l'Empereur, personne n'y peut entrer qu'à pied & sans aucune suite. Seulement les plus grands Seigneurs ont deux valets auprès d'eux, & un jeune garçon pour porter leurs souliers; ceux d'une

d'une condition médiocre un valet, & celui qui porte leurs souliers; & les autres un porteur de souliers seulement.

Dans cette multitude infinie de monde l'on n'y entend pas le moindre bruit ni la moindre parole, tout le monde composant ses actions, & y demeurant avec le même respect que s'il étoit en présence de l'Empereur. Non seulement les supérieurs gardent entre eux leur rang, mais même leurs valets aussi: il n'y a point de lieu où l'on se puisse asséoir, mais tout autour sont des galeries où sont rangez & à couvert les soldats de la garde. Il y a par tout des gens qui ont l'œil pour empêcher les désordres. Les moindres bruits qui se commettent en ce lieu sont punis de mort. Ils y sont avec tant de respect, qu'il y a peu d'exemple que l'on en vienne à cette rigueur.

L'on garde encore un tel ordre dans toutes les villes, que les rues sont divisées selon une certaine mesure, & fermées chacune par des grilles que l'on ferme, & où l'on fait garde pendant la nuit: personne ne peut passer en ce tems-là d'un quartier à l'autre, s'il ne montre au Corps de garde le sceau du

Gou-

Gouverneur de la ville, qu'il va prendre chez le commissaire de la rue, qui lui donne la permission par écrit. Ainsi l'on n'entend jamais parler qu'il se soit fait aucun desordre la nuit.

XXXI. QUESTION.

Quelle est leur Ecriture, leur Arithmétique, & s'ils ont des Histoires.

LEs Chinois, les Japonois, ceux de la Corée & du Tonquin, ont chacun un langage particulier, & tout-à-fait différent l'un de l'autre; si bien qu'ils ne s'entendent point, & leurs lettres mêmes sont différentes. Mais ceux de ces quatre Nations qui ont étudié, ont une manière d'écriture, qu'ils savent lire chacun dans leur langage. Ils écrivent fort nettement avec des pinceaux: tous leurs messages se font par billets; & comme leur écriture abrège beaucoup, ils mettent peu de tems à les écrire. Leurs requêtes, leurs écrits, leurs lettres, & tous les formulaires de leurs secrétaires tiennent peu de place, & sont exprimez par peu de caractères, quoi-
qu'ils

qu'ils contiennent beaucoup de choses. La manière des Italiens de tenir des livres de compte, n'approche point de l'exaëtitude avec laquelle ils tiennent les leurs. Ils font toutes les règles d'arithmétique, la division, la multiplication, la règle de trois, & les fractions, aussi vite que pas un de nos plus habiles Hollandois. Ils ont grand nombre de livres; & plusieurs d'entre eux ont des bibliothèques: elles n'y font pas néanmoins si communes qu'en Hollande. Les annales du pays se gardent chez le *Dairo*, c'est lui qui les continue. Tous les livres qui se font sortent de cette Cour, c'est l'occupation de ceux de cette famille. Les Seigneurs & les Gentilshommes du *Dairo* y travaillent aussi avec leurs femmes & leurs filles; car pour l'ordinaire elles ne se marient point, & partagent avec les hommes cette occupation: si bien que cette Cour, qui est composée d'environ huit cens personnes, presque toutes d'une même race, n'a point d'autre pensée que de goûter les plaisirs de la vie, & de s'exercer dans l'étude de la sagesse; c'est ce qui se considère principalement dans cet Empire. On ne s'y avance que par cette voye,

&c.

& chacun y tient le rang que son esprit & son étude lui ont acquis : ce genre de vie leur donne une si bonne opinion de leurs personnes , qu'ils n'ont point d'estime pour le reste des hommes , & nulle conversation avec ceux qui ne sont pas de leur cour ni de leur profession. Le quartier de la ville où ils demeurent , est séparé du reste par des murailles. Ils se distinguent aussi par une façon particulière d'habits ; leur langage est plus figuré que celui du commun , & ils écrivent de cette écriture qui n'est lue & entendue que par les savans. Il y a plus de cent Prêtres entre eux qui passent pour être plus nobles que l'Empereur même , & auxquels on donne par cette raison des titres plus relevés.

Ils entendent parfaitement bien l'art de fondre le fer , & ils le fondent à découvert. Plus il fait froid , plus croient ils que le tems est propre à cette fonte ; ils se servent pour cet effet d'une tonne , la remplissent de terre franche ou de glaise , ne laissant au milieu qu'une ouverture de demi pied de diamètre , ils la renforcent par dehors avec des cercles de fer , & fondent leur

leur fer à force de vent. Ils le tirent de ces tonnes avec leurs cuillères, & le jettent dans leurs formes, avec toute l'adresse des plus grands maîtres en ce métier.

L'imprimerie & l'artillerie ont été connues au Japon environ un siècle & demi avant qu'elles fussent en usage en Europe, si on en croit leurs histoires. Ils ont appris ces arts des Chinois. Leurs histoires ou chroniques sont pleines d'événemens étrangers. J'aurois encore mille particularitez à dire des révolutions de cet Etat, de ses loix, de ce qu'il y a de plus particulier, de la manière de vivre de ses habitans, mais qui seroient trop longues pour les joindre aux réponses que j'avois à faire à vos demandes, auxquelles ayant satisfait le mieux qu'il m'a été possible, je finirai ici, & je demeurerai, &c.

A D D I T I O N S

E T M E M O I R E S

T O U C H A N T L E

J A P O N.

* **L**A plupart veulent que les Japonnois soient venus des Chinois, dont je suis d'accord. Ce n'est pas pourtant que je croye que tous ceux du Japon soient absolument sortis des Chinois, n'y ayant point de doute que les Tartares Orientaux n'aient aussi habité le Japon, & qu'ils n'y soient entrez par les terres de Yedo, qui en sont proches & voisines, n'étant séparées ni détachées du Japon que par un petit détroit, qu'on peut traverser avec de petits bateaux. Peut-être y sont-ils entrez lorsque les eaux étoient prises de glace; car il est constant qu'il y fait grand froid, & que les hivers y sont fort rudes. Trois choses m'obligent de le croire. La première,

* *L'origine de ceux du pays.*

mière, que ceux du Japon coupent leurs cheveux comme les Tartares, & n'en laissent que fort peu, le reste de la tête est ras, comme s'ils étoient chauves; ils s'arrachent le poil du menton avec des pincettes; ce qui n'a jamais été en usage ni pratiqué dans la Chine. La seconde, est qu'en parlant ils emploient quelquefois le D, & P'R, ce qui n'est point usité parmi les Chinois, qui n'ont aucun de ces deux caractères. Pour P'R, c'est une lettre qu'ils ne peuvent jamais prononcer, quelque soin & diligence qu'ils y employent. La troisième raison, est que la langue du Japon est fort différente de celle de la Chine, avec laquelle elle n'a aucun rapport ni convenance.

* Or ceux là se trompent qui écrivent que les Grands & les principaux de la Chine furent releguez au Japon & dans les autres Isles pour punition de leur revolte; que là ils changèrent presque toutes leurs anciennes coutumes & façons de faire, & en prirent de nouvelles, pour cacher par ce moyen leur origine & l'histoire de leur rebellion, qu'ils tirent en effet des Chinois. Ceux du Japon

** Erreur touchant l'origine des Japonais.*

Japon tirèrent leur Religion & leurs sciences de ceux de la Chine, environ 600. ans après la naissance de Christ; comme je le prouve manifestement dans mon abrégé de l'histoire des Chinois, qui contient leurs commencemens & leur origine jusqu'au siècle où nous sommes. Il est bien vrai que ceux du Japon ont changé quelques-uns de leurs caractères, & en ont ajouté d'autres d'un usage plus commode, & pour écrire en leur langue avec plus de facilité. Du reste il n'est fait aucune mention de ce bannissement ou exil dans toute l'histoire de la Chine; quoiqu'elle ne laisse pas de remarquer de petites choses, & qui font d'une bien moindre conséquence. Ajoutez que l'habit dont ceux du Japon se servent, est le même que celui dont les Chinois s'habilloient dès le tems de la famille de Hana, sous laquelle on inventa le rezeau pour lier les cheveux, avec les robes qui descendent jusqu'aux talons, qui avoient les manches fort longues & fort larges, comme une espèce de surplis, & autres semblables habits qu'on portoit de ce tems-là, & dont les Chinois se servent encore à présent. Par là il est aisé de voir que tant s'en faut que

que ceux du Japon ayent changé de mode pour les habits , qu'au contraire ils la gardent & retiennent encore aujourd'hui.

† Je remarque au reste dans les histoires de la Chine, (d'où j'ai apporté avec moi leurs principaux livres aussi bien que ceux de Géographie) que beaucoup de Chinois furent au Japon sous le regne de Xius, & que même ils y demeurèrent; ce qui arriva de cette sorte. S'il y eut jamais Empereur de la Chine considérable pour les belles actions, ce fut Xius sans doute; mais n'étant point content d'avoir conquis & subjugué toute la Chine, il en voulut aux Tartares principalement, & aux autres nations étrangères. Il envoya pour ce dessein des armées navales dans les prochaines Iles, même jusqu'aux Indes; ses armes furent par tout victorieuses sous la conduite de ses Lieutenans, mais son jugement l'abandonna au milieu de ses plus heureux succès, & de tant de belles qualitez. Il tomba dans une folie ordinaire aux grands Seigneurs de la Chine, qui n'ont aucune connoissance de l'autre monde; il s'imagina qu'on

Tom. IV.

G

pou-

† *Opinion plus véritable.*

pouvoit trouver quelque moyen de rendre perpétuelle cette vie qui ne dure qu'un moment, & dépensa beaucoup pour ce dessein, comme je le remarque ailleurs. Enfin un de ses Amiraux qui avoit été au Japon, & avoit vu que ce grand & excellent pays n'étoit peuplé & gardé que de peu de personnes, & encore gens grossiers & sauvages, se mit en tête de s'en faire un Royaume. Il donna avis à l'Empereur d'un nouveau pays qui avoit été découvert, où on trouvoit un remède qui rendoit les hommes immortels; mais que pour y faire une descente, il avoit besoin de trois cens jeunes hommes à marier, & d'autant de filles qui sembloient être destinées & ordonnées par le Ciel pour le trouver. Xius écoute une proposition si vaine, lui accorde une armée navale avec tout ce qu'il desiroit; l'Amiral retourne au Japon, & y mène cette jeunesse au nombre de six cens, & beaucoup d'autres qui lui voulurent tenir compagnie. Commencant de faire cultiver un pays si fertile, & de dresser ce peuple à la douceur & à la civilité, il jeta ainsi les premiers fondemens du Royaume du Japon. Ceux qui savent de quel poids & autorité est l'histoire

toire de la Chine, & avec quel soin & diligence elle est écrite, sauront aisément par même moyen (comme je le dis ailleurs) si on doit douter de ce recit. Les Chinois écrivent aussi que le Roi du Japon avoit accoutumé d'envoyer des Ambassadeurs & des présens à l'Empereur de la Chine; mais ces ambassades ont cessé depuis que l'Empereur Tartare fondateur de la famille de Ivena, après avoir subjugué entièrement la Chine, commença d'envoyer des armées navales au Japon : car les Japonnois ne s'étant pas contentez de les avoir repoussez, chassèrent de leur pays tous les Tartares qu'ils purent trouver; de sorte qu'ils n'ont rien osé entreprendre sur le Japon depuis ce tems-là. C'est là dessus qu'ils reprochent aux Chinois qu'ils ont manqué de courage en s'assujettissant aux Tartares, & c'est de là que sont venues ces haines naturelles, qui ont fort souvent dégénéré en cruelles guerres entre ceux du Japon & les Chinois : ceux du Japon ayant souvent fait des descentes dans la Chine, & pillé les principales places maritimes, sur tout l'île ou Presqu'île de Corée, qu'ils ont souvent mise à feu & à sang. M. Polo de Venise trai-

re de cette guerre des Tartares de la famille de Ivena contre ceux du Japon, mais brièvement.

* Ceux de la Chine nomment le Japon Gueique, Voçu, & Gepuen. Quant au premier nom, il vient de ce que cet Amiral qui fut envoyé au Japon par Xius, étoit de la famille Chinoise de Guei. Pour le nom de Voçu, c'est le nom d'un peuple & non pas d'un pays; ils appellent ainsi ceux du Japon, comme des hommes qui parlent une langue barbare. Le nom propre est Gepuen, qui signifie le lever & la naissance du soleil, parceque c'est le plus éloigné de tous ceux qui sont connus vers l'Orient, & que c'est la première terre, qui, à l'égard de ceux de la Chine, est éclairée du soleil; car c'est de là qu'ils le voyent lever & paroître, ne croyant pas autrefois qu'il y eût d'autre monde, ni par conséquent que le soleil en fît le tour. Les Chinois appellent aussi le pays qui est à leur couchant, & le plus proche d'eux, Jeuco, c'est-à-dire la vallée obscure, où ils croient que le soleil se cache quand il est nuit. Le nom de Gepuen
dont

* *D'où vient le nom de Japon:*

dont ceux du Japon s'appellent, ne diffère pas beaucoup de celui de Jeuco, & peut être une dialecte, ou un mot corrompu de la langue Japonnoise. Marco Polo l'a nommé Zipangri, y ajoutant l'R à la façon de Tartares, comme si on disoit Gepuengin: car Ge signifie le soleil, Puen le lever ou la naissance, & Gin un homme. Mais je ne saurois comprendre d'où le Royaume de Japon a pu aussi recevoir le nom de Chryse: peut-être est-ce un mot Tartare, dont ils nomment le Japon, de même que la Chine le Catay.



M E M O I R E

Pour

L'E'TABLISSEMENT

DU COMMERCE

AU JAPON,

Dressé suivant l'ordre de

Monseigneur COLBERT

Par Mr. CARON.

AYant eu l'honneur d'être entretenu le 31. du passé par Monsieur *Colbert* & par V. E. sur les voyes les plus propres de mettre en train le négoce de la Compagnie, & sur la ferme résolution du Roi de la maintenir de tout son pouvoir, & de la couvrir de sa royale protection; j'ai appris, entr'autres choses, ce que j'avois déjà oui dire en Hollande, que la Compagnie a dessein de faire peupler l'Île de *Madagascar* avec l'aide

l'aide Sa Majesté: d'y envoyer un nombre de gens de guerre & d'ouvriers, & de s'en servir d'entrepôt & de rendez-vous. Ce dessein est à la vérité bien concerté. Les vaisseaux, qu'on enverra aux Indes, pourront se fournir promptement & abondamment de vivres en cette Ile, & apparemment la Compagnie en tirera les autres avantages qu'elle s'en promet, & qui pour n'avoir pas été recherchés par la Compagnie Hollandoise, ne lui sont pas connus, ni à moi non plus. Cependant, sauf l'opinion de V. E., l'Ile de *Madagascar* est un peu éloignée des quartiers du Sud, savoir de la Côte de l'*Inde*, de celle de *Malabar*, de *Bengale*, de *Surate*, de *Coromandel*, & de *Perse*: & l'on pourroit bien, à ce qu'il me semble, trouver une autre place plus propre vers ces quartiers du Sud, qu'on pourroit fortifier plus facilement & mieux, parce qu'elle seroit de petite étendue.

Monseigneur *Colbert* m'a fait aussi connoître que le dessein de la Compagnie est d'établir son commerce premièrement dans les quartiers du Sud, ce qui étoit bien mon avis aussi: & je trouve qu'on ne sauroit mieux commen-

cer que par l'envoi de deux petits vaisseaux , de 400. tonneaux chacun , à la *Chine* , & au *Japon* , pour demander la liberté du commerce , & pour le mettre en train , après en avoir eu la permission ; car il se passera à cela au moins deux ans , & peut-être plus.

Ces navires , outre les envoyez du Roi , & les présens pour ces pays-là , devront avoir pour commencement de négoce une petite cargaison , consistant en draps , en ras de Chalons , en étamines , en sergettes , en perpétuanes , & en toute autre sorte de lerges ; le tout assorti de couleurs rouge , violet , incarnat , cramoisi , bleu céleste , & autres semblables couleurs , avec un peu de noires , un peu de blanches , & un peu de gris de perle , le tout pour environ 50000. livres. Il faudra y charger aussi pour environ 25000. d'ambre jaune , & de quincaillerie de la sorte demandée à la *Chine* & au *Japon* , & que les Hollandois y envoient depuis quelques années , pour autres 25. mille livres de poivre , que les vaisseaux iront acheter à la Côte de *Malabar* : & 250000. livres d'argent comptant.

Cette somme , qui monte à 350000. livres ,

livres, sera employée en foyes, & en étoffes de foye, propres pour la *France*, & non pour le *Japon*; parcequ'il n'est pas permis de porter aucunes marchandises au *Japon* qu'après avoir eu audience de l'Empereur, & après en avoir obtenu la liberté du négoce. Il faut donc que le vaisseau qui ira premièrement au *Japon*, aille à vuide, & ne serve que pour l'ambassade de Sa Majesté, sans être chargé ni de marchandises, ni de marchans. Il n'y a point d'endroit au monde où la politique & le point d'honneur soient si scrupuleux. On s'y arrête beaucoup moins dans le reste des Indes. Ce sera une très bonne affaire pour la Compagnie, que la liberté du commerce à la *Chine* & au *Japon*. Celui du *Japon* pourra être fait avec tout ce qu'on y portera de la *Chine*, avec des foyes, & des étoffes de foye, de *Bengale*, & de *Tunquin*; & avec un assortiment de toute sorte d'étoffes de laine faites en France.

Les présens du Roi pour les Empereurs de la *Chine* & du *Japon*, seront composez de toute sorte d'armes à feu, des plus curieuses de l'arsenal: de fins

& beaux draps les plus exquis qu'on pourra trouver : des plus fines serges, & de quelques riches brocards de soye. Il faudra faire entendre que tout cela est du fruit du pays. On pourra envoyer encore quelques pièces rares par l'usage & par l'invention. Il faudra, entre autres, qu'il y ait dans le présent pour le Japon, trois machines de la nouvelle invention pour éteindre le feu. On en trouve à Amsterdam, & elles seront agréables au Japon, parceque les maisons y sont assez sujettes à l'incendie : plus trois marbres en forme de bassins, cizelez sur le bord, aux armes de l'Empereur du Japon. Un bassin sera de marbre blanc, l'autre de marbre rouge, l'autre de marbre blanc & noir. On se sert de ces bassins au Japon à se laver les mains : & il n'y en a point d'autres que d'un marbre vert sombre, mêlé de brun. Il les faudra semblables à la figure qui est à la marge : & les enfermer soigneusement dans des caisses de bois pour empêcher toute sorte d'accidens. On ne doit pas faire difficulté de prendre cette peine & de faire cette dépense pour le Japon, parceque les étrangers n'y payent aucune sorte de droits ni d'impôts de tout le commerce

merce qu'ils y font , soit d'entrée , soit de sortie , quelque opulent & riche que ce commerce puisse être. Ils sont obligez seulement d'aller tous les ans une fois faire la révérence à l'Empereur & à ses Ministres , & leur faire quelques présents , petits dans le fonds , quoique proportionnez néanmoins à leur commerce. C'est un honneur pour les Nations étrangères que cette visite ; car les vaisseaux de l'Empire sont obligez à la même chose ; mais cette visite & ces présents annuels ne se feront pas au nom du Roi , mais au nom de ses Sujets négorians au Japon.

Les lettres pour ces Empereurs seront écrites en caractères d'or , non sur du parchemin , mais sur de grand papier fort épais , lequel doit être fin pourtant & uni le plus qu'il se pourra. La lettre sera mise en une boîte d'or garnie d'un cercle de diamans , & la boîte enfermée en un sac carré de drap d'or très riche & cousu d'or trait. Le sac en une boîte d'argent de même forme , en laquelle il entre bien justement & sur laquelle il y ait une chasle gravée des deux côtez , & on mettra enfin cette boîte d'argent en une cassette de bois marbré

& poli, le plus beau qu'on pourra trouver. Il faut que la lettre ait toutes ces parures, & quant à la forme, il la faut d'une bonne grandeur, & de la longueur du papier, prenant bien garde de ne la plier point la moitié, en sorte que le haut & le bas portaissent l'un sur l'autre.

Il faudra donner à l'Envoyé des instructions amples, exactes, & précises, & l'engager à les suivre dans la dernière exactitude; car tout dépend absolument de la conduite & des déportemens de l'Envoyé. Cela se peut observer dans les ambassades faites au *Japon*, l'une de la part du Roi d'Espagne l'an 1624. par deux Chevaliers de la Toison d'or; & l'autre de la part de la Compagnie de Hollande l'an 1628. & dans l'ambassade faite à la *Chine* de la part de la même Compagnie l'an 1656. Il ne fut point donné d'audience aux Ambassadeurs Espagnols ni aux Hollandois au *Japon*; & il ne fut rien octroyé à ceux-ci à la *Chine*: tout cela pour avoir voulu agir à leur fantaisie, & s'être écartez de leur instruction. Les Ecclésiastiques de la Religion Romaine sont fort estimez & considérez à la Cour
de

de la Chine. Ils pourront aider beaucoup aux affaires de la Compagnie Française, & les mettre en bon chemin. Au reste, comme d'une part la négociation est difficile, & de l'autre qu'il faut prendre les *Monsons* à point nommé pour le voyage, le retardement d'un mois, ou de vingt jours seulement, en cette occurrence, entraîne la perte d'une année. Et comme il peut arriver d'ailleurs que la négociation languisse & soit retardée en ces Cours par des accidens, soit de maladie, ou de mort du Roi, & d'autres, qu'on ne sauroit prévoir; il est très nécessaire de se hâter, & Votre Excellence voit sans doute fort clairement que le plutôt qu'on mette la main à l'œuvre, ce sera le meilleur, afin qu'on puisse semer à loisir pour recueillir ensuite une ample moisson; jusqu'à ce que l'on puisse avoir le fruit attendu & désiré, il faut faire compte qu'il se passera beaucoup de tems malgré nous. C'est tout-à-fait mon avis que si ce commerce de la *Chine* & du *Japon* réussit à souhait, il rendra beaucoup plus de profit que celui de tout le *Sud*. Il y a grande quantité de cuivre au *Japon*, & qu'on peut avoir à 6. ou à 7. sols la livre au plus :

il peut servir de lest aux navires destinez pour le retour : & être vendu ici quinze sous la livre.

L'envoi qu'on fera à la *Chine*, doit prendre port en la rivière de *Nanquin*, située entre les 30. & 31. degrez de latitude *Nord*. On y peut cingler à pleines voiles jusqu'à quatorze lieues de la ville. Il seroit meilleur de prendre port en la rivière de *Pekin*, car elle est plus haute & plus proche de la Cour; mais elle a moins de fonds. Le dernier Ambassadeur de la Compagnie de Hollande ne sachant où il valoit mieux aborder, alla jetter l'ancre à *Canton* située vers le 20. degré, mais il échut assez mal, parceque *Canton* est une Province remplie de Tartares. Cependant c'est un pays où il semble que l'on pourroit faire un débit considérable d'étoffes de laine; chose qu'il faudra observer dans la suite.

Pour exercer ce commerce de la *Chine* & du *Japon*, qui est en effet si utile & si nécessaire, & celui des pays des *Mulays* & de tout *POuest*, & particulièrement des *Molukes*, de la côte de *Ceram*, & des quartiers qui en dépendent, & où croît le poivre de *Bantam*, de *Palimbang*, de *Jamby*, de *Benjar-mas-sing*,

Sing, de *Solor*, de *Timor*, tous lieux situés à l'Ouest; pour exercer ce commerce, dis-je, il sera fort nécessaire d'un rendez-vous propre, qu'on ne sauroit mieux choisir qu'en l'île de *Banca*. La Compagnie de Hollande s'est mille fois repentie de n'avoir pas fortifié cette île, & de n'en avoir pas fait la Capitale de sa résidence & de ses forces: & cela à cause des grandes guerres & des sièges qu'elle a soutenus à *Batavia* contre le Roi de *Bantam* d'un côté, & contre celui du *Grand Mataram* de l'autre, qui ne la laisseront jamais paisible & en repos. Il y a de très beaux & bons endroits en cette île de *Banca* pour l'ancrage des vaisseaux, & pour en bâtir, & pour en radouber. Le bois propre pour cela se tirera de la côte de *Java*, & on tirera de là, & de plusieurs autres endroits, tout ce qui sera nécessaire pour les ateliers. Il y faudra bâtir des logemens, & une forteresse, afin d'être en sûreté. L'île de *Banca* est presque toute couverte de bois. Il faudra en couper une partie, défricher la terre, & la planter de quelques milliers de cocotiers. Cet arbre de coco est d'une extrême utilité, & fait beaucoup de profit. La Compagnie reconnoitra avec le
tems

tems la bonté de cette Ile à l'égard de sa situation, & de tous les avantages qu'on en tirera. Il y faudra établir des officiers habiles & de mérite. Il y a présentement à Amsterdam un certain *Vander-Muyden*, qui a été Conseiller ordinaire des Indes & Gouverneur de Ceylan. On y attend l'été prochain un nommé *Coyet*, qui a été aussi Conseiller des Indes & Gouverneur de *Formose*. Ces deux hommes rendroient de grands services à la Compagnie. Il y a encore en Hollande un *Denis des Maitres*, qui a servi la Compagnie de Hollande en qualité de marchand, & quelques pilotes très expérimentez dans les mers des Indes, à la connoissance des côtes & des marées, & des endroits périlleux, de laquelle dépend souvent la conservation des navires. Il seroit fort nécessaire d'attirer de ces sortes de gens, & de se fournir pour ce long voyage de gens qui l'ayent fait plusieurs fois; parceque comme l'on ne doit pas donner bataille contre un ennemi puissant, sans des soldats courageux & des officiers expérimentez & sages; il ne faut point non plus entreprendre ce grand ouvrage, ou en espérer d'heureux succès, si l'on n'a des gens.

gens pour les conduire douez d'expérience & de capacité. J'ai appris il y a déjà du tems que la Compagnie a pris à son service un Hollandois, nommé *Mr. de Ligne*. Il a une grande connoissance de tous les quartiers du Sud, & est habile homme d'ailleurs. Il est bien desirable que la Compagnie engage beaucoup de telles gens à son service, pour le bien & le profit de ses affaires, parcequ'il y a beaucoup de lieux aux Indes, & tous importants, où il faut s'établir. Je veux croire que quand ils sauront que je suis au service de la Compagnie Francoise, ils se résoudront plus facilement à y entrer.

Il faut avoir un grand soin des marchandises & des victuailles, prenant très exactement garde que rien ne manque aux emballages & aux futailles, car autrement les unes & les autres se gâtent, & il arrive que les marchandises, pour être endommagées, ne rapportent aucun profit, & que les victuailles pour être gâtées rendent le monde malade & le font mourir, avec quoi la Compagnie tombe dans l'inconvénient d'un cavalier démonté. Un bon cavalier a un soin particulier de son cheval,

val, & ne lui plaint pas l'avoine. La Compagnie doit faire de même envers les matelots, & les soldats, & le reste du commun qui la sert. C'est le cheval qui tire la charrue, on ne sauroit rien faire sans lui. La Compagnie de Hollande l'a bien appris à ses dépens, & avec de grandes pertes, durant plus de cinquante ans qu'il lui a fallu pour remédier aux défauts de son établissement, & pour redresser toutes choses. Les hommes sont chers aux Indes, parcequ'il coûte beaucoup à les y passer, & parcequ'on n'y en peut trouver de frais; les Indiens ne sont nullement propres à naviger sur des vaisseaux Européans: & ils sont de plus grands voleurs & meurtriers. La Compagnie de Hollande ne s'en sert jamais.

Il faut observer soigneusement d'avoir toutes les barriques & pipes neuves, pour mettre l'eau deux fois au moins, remplies & rafraichies de nouvelle eau une fois par semaine; sans cela l'eau devient noire, & cause de grandes maladies. Il faut observer aussi que toutes les pipes d'eau, de vin, de vinaigre, d'huile, de bœuf, de lard, & de chair, & généralement toutes celles qu'on enferme au
fond

fond de calle , soient des futailles fortes , neuves , & reliées de cercles de fer. Les cercles de bois se rompent durant les chaleurs , & ce qui est dedans se perd , comme on en a fait plusieurs & fort dommageables épreuves. Il faut encore plus prendre garde que les ancrs , les cables & les cordages ne soient ni affoiblis , ni endommagés , ni étouffés , en les estivant. Egards qui semblent de peu d'importance , & dont cependant l'inobservation peut causer de grands retardemens , & d'autres malheurs , par la raison qu'un petit accident empêche souvent un grand exploit. La Compagnie doit les considérer tous , & d'autant plus que les cargaisons de ces navires seront riches , & les équipages nombreux. Je croi , & l'apparence le dit , qu'on aura en Hollande plus commodément , & à meilleur prix , tout ce qu'il faudra pour l'équipage des navires.

J'ai parlé ci-dessus des lettres qu'il plaira au Roi d'écrire aux Indes. Voici un modèle pour celle de Sa Majesté à l'Empereur de la Chine.

„ Au grand Empereur des Tartaries
„ Orientale & Occidentale, Roi de la
„ Chine, &c. un perpétuel accroisse-
„ ment.

„ ment de bonheur, & longue vie, sou-
„ haite le Roi de France & de Navar-
„ re.

„ J'ai appris avec joye l'accroisse-
„ ment de votre Empire, & les triom-
„ phes que vous avez remportez sur vos
„ ennemis depuis quelques années. Moi,
„ qui marche sur les traces de mes an-
„ cêtres, Rois de mes Royaumes, Prin-
„ ces très glorieux, renommez par tout
„ le monde, j'ai une inclination parti-
„ culière de faire connoissance avec Vo-
„ tre Majesté, célèbre dans tout l'uni-
„ vers. C'est ce qui m'a porté à vous
„ offrir ma bonne affection, & à vous
„ faire connoître le desir que j'ai de fai-
„ re tout ce qui pourra donner du con-
„ tentement à Votre Majesté. J'envoye
„ expressément pour cela à Votre Ma-
„ jesté le porteur de cette lettre, N. N.
„ mon Envoyé, avec les présens ici
„ marquez, le tout comme un signe de
„ ma cordiale affection; ils consistent
„ en J'assure Votre Majes-
„ té que je serai ravi qu'il y ait quelque
„ chose dans mes Royaumes qui lui
„ puisse être agréable, & qu'il n'y a
„ rien que je ne fasse très volontiers
„ pour entretenir une longue correspon-
„ dance

„ dance & alliance entre les Royaumes
„ de Votre Majesté & les miens. C'est
„ en cette vue que je prie Votre Majesté
„ d'accorder à mes Sujets un libre accès
„ & un libre commerce dans ses Etats a-
„ vec ses Sujets, sans nul trouble & nul
„ empêchement. Je lui ouvre de tout
„ mon cœur toutes les portes des miens,
„ afin que Sa Majesté en fasse transpor-
„ ter tout ce qu'elle trouvera de propre
„ & d'utile à son service. Ecrit en mon
„ Palais du Louvre.

A Paris.

(L.S.) Le grand Sceau. Le Roi,

LOUIS.

II. **I**Nstruction pour N.N. Envoyé du
Roi de France, au Grand Cham,
Empereur de Tartarie, & Roi de la
Chine, suivant laquelle il se conduira
pour l'exécution des ordres qui lui ont
été donnez.

Sa Majesté ayant agréé & trouvé bon
les très humbles propositions, &
très instantes prières, qui lui ont été fai-
tes

tes par les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, d'aider & de favoriser leur commerce de sa royale protection; & ces Directeurs lui ayant représenté en particulier le desir qu'ils ont d'établir leur commerce à *la Chine*, si la liberté leur en étoit octroyée par le Roi de ce pays-là; Sa Majesté a trouvé bon de la faire demander par une expresse députation, afin de l'obtenir plus aisément du Roi de *la Chine*, & avec plus d'avantages: & afin aussi de donner plus de poids, & plus de crédit au commerce de la Compagnie. C'est à ce dessein que Sa Majesté a fait choix de votre personne pour vous envoyer en son nom au Roi de *la Chine*, avec sa lettre royale, & les préens qui sont mentionnez dedans. Vous la délivrerez avec toute sorte de respect & de révérence, par les voyes qui vous seront ouvertes & montrées quand vous ierez à *la Chine*.

Vous ferez votre voyage d'ici aux Indes, suivant l'instruction qui vous sera donnée pour cela par la Compagnie, & vous le poursuivrez de là à *la Chine* lorsqu'elle vous l'ordonnera. Vous ferez vos efforts d'aller à la hauteur de *Macau*, place Portugaise, située entre le 19. &
le

le 20. degré de latitude au dessous du Tropique du Nord. Vous chercherez là des pilotes Chinois, & tâcherez d'attirer en votre Compagnie tous les hommes qui connoissent par expérience la côte de la Chine, & qui vous pourront conduire à la rivière de *Nanquin*. S'il ne vous est pas possible d'en rencontrer de tels, ou pas assez pour vous confier sur eux du succès de votre voyage, vous monterez plus haut jusqu'au 23. degré vers la rivière de *Chincheu*. Les Hollandois y seront apparemment établis. Vous trouverez infailliblement en chemin beaucoup de vaisseaux Hollandois, & de bâtimens Chinois, qui vous fourniront le moyen de faire sûrement votre route, jusqu'en ladite rivière de *Nanquin*, car il y a toujours des gens sur ces bâtimens avec qui vous pourrez parler.

Il pourra arriver qu'avant d'être à la hauteur de *Macau*, vous foyez rencontrez par les vaisseaux du fameux Pirate *Jacquim*. On dit qu'il fait sa retraite dans la grande Ile d'*Aynan*, & qu'il a de nouveau une autre puissante armée de mer. Vous vous garderez de cingler droit où vous verrez plusieurs voiles, ou de les attendre si elles viennent à vous.

vous. Vous les éviterez le plus qu'il vous fera possible, en continuant pourtant votre route. Vous ne devez point avoir peur d'un, ni de deux, ni de trois navires; mais vous devez cependant être toujours sur vos gardes, vous mettre en défense & en bon ordre, à toutes occasions. Si vous rencontrez des vaisseaux Hollandois, & que vous ayez besoin de quelques munitions de navire, vous les pourrez demander, en offrant de les payer raisonnablement. Vous leur cacherez soigneusement votre dessein, & leur direz seulement, *nous allons vers le Nord reconnoître ce qui s'y peut faire.*

Etant arrivé, Dieu aidant, en la rivière de *Nanquin*, vous ferez voile avec toutes les circonspections possibles pour éviter les mauvais accidens. Les sables vous retiendront à environ quinze lieues de la ville, & là les pêcheurs Chinois viendront en grand nombre à votre bord. Vous en louerez un, celui que vous jugerez le plus propre, & vous enverrez avec lui deux de vos gens du commun au Gouverneur de la Ville, avec une lettre en François, & la traduction en Chinois. Vous lui manderez qu'il est arrivé en ce lieu un Envoyé exprès de
la

la part du Roi de France, avec des lettres & des présens pour le grand Empereur de la Chine : & qu'il lui plaise d'envoyer au plutot quelqu'un à la Cour savoir l'état des affaires, afin de pouvoir ensuite travailler à exécuter la députation en toute la diligence & en la manière convenable, suivant les ordres de l'Empereur. Il faudra attendre patiemment la réponse, ne laissant pas entrer trop de monde à la fois dans vos vaisseaux. Agissez cependant avec toute sorte de courtoisie & de civilité envers un chacun, & que vos gens qui iront par la ville faire emplette des choses nécessaires, en usent de même, se gardant de toute surprise & mauvaise aventure. S'il y a, par exemple, vingt ou trente Chinois à bord d'un vaisseau par visite, ou pour curiosité, & qu'il y en voulût entrer davantage, vous leur ferez dire qu'ils prennent la peine d'attendre que les autres en soient sortis, & qu'alors on les recevra volontiers. Il pourroit arriver aussi que le Gouverneur de la ville, ou le Viceroy de la Province, vous priveroient de quelques effets, & vous feroient en cela quelque injustice, fondez sur ce méchant prétexte que vous ne seriez pas

encore en la protection de son Roi. Il faudra vous servir de toute votre prudence en ces fâcheuses rencontres: ne refusez pas tout à plat, & n'accordez pas aussi tout ce qu'on demandera. Il faudra faire de nécessité vertu, vous tenant content d'avoir eslué ces importunités, non comme vous auriez voulu, mais comme vous aurez pu. Vous prierez toujours & sans cesse le Gouverneur & les autres Magistrats d'accélérer l'arrivée de votre expédition de la Cour selon leur pouvoir, & de donner les passeports nécessaires pour aller sûrement avec vos gens à *Pekin*, qui est la résidence du *Grand Cam*.

Le Gouverneur de *Nankin* vous fera conduire, & remettre entre les mains du Chancelier du Royaume à *Pekin*. Vous le supplierez d'abord de vous permettre par grâce de porter en personne aux yeux de l'Empereur la lettre & les présens de Sa Majesté, avec toutes les solemnitez accoutumées, & de vous procurer une favorable audience. Quand le jour en sera venu, & que vous serez devant l'Empereur, vous lui déclarerez que vous êtes envoyé expressément de la part du Roi votre Seigneur, pour
savoir

savoir l'état de sa santé, & pour lui souhaiter un regne long & heureux. Vous lui présenterez ensuite vos services, & vous supplierez très humblement la Majesté de vouloir répondre favorablement à la lettre du Roi votre Seigneur. Il est indubitable, qu'avant votre audience, vous aurez assez de tems de vous entretenir avec diverses personnes, pour en tirer le plus de lumières que vous pourrez, vous le ferez particulièrement avec les Ecclésiastiques Romains, qui sont en cette Cour-là & fort estimez & considérez. Vous avez pour eux des lettres de recommandation des Prélats de Paris. Vous les engagerez de tout votre pouvoir à vous aider en votre dessein.

Après avoir délivré la lettre & les présens du Roi, vous en ferez d'honnêtes au Chancelier de l'Empire, & aux autres Ministres qui vous pourront servir, à chacun à proportion de son emploi, & selon la coutume du pays. Vous ne manquerez point de gens qui vous conseilleront justement, à qui, & comment, il en faut faire; parceque tous les Chinois, & particulièrement les Marchands, ravis de votre venue dans le re-

gard du négoce lucratif qu'ils espéreront de faire avec les François, s'intéresseront dans la liberté du négoce que vous venez demander. Ils vous conseilleront droitement ce qu'il faudra faire pour l'obtenir le plutôt, & le mieux, & rechercheront sincèrement votre amitié. Vous serez honnête, civil, & affable à tous, selon que votre expérience vous aura déjà enseigné de l'être, & particulièrement aux gens qui sont en charges, & à ceux qu'on vous aura donné pour escorte en chemin, & pour gardes à la Cour : faisant vos efforts d'obliger tout le monde à publier le mérite de votre personne, & de votre Nation. Et il faut pour cela tenir sévèrement en devoir toute votre maison, & les autres gens qui dépendent de vous.

Après avoir eu audience de l'Empereur, & lui avoir fait vos présens, & aux Grands de la Cour, vous solliciterez le Chancelier d'obtenir de Sa Majesté l'octroi & la liberté demandée dans votre lettre : & particulièrement celle de vendre les marchandises, & d'employer le capital que la Compagnie vous aura donné. Quand vous l'aurez obtenue, vous
vous

vous en servirez : & votre soin principal doit être d'observer très exactement quelles manufactures de France sont les plus demandées, quelles sortes de marchandises sont le plus de débit à la Chine, & ce qui peut y donner le plus de profit. Vous employerez ensuite votre capital en marchandises, savoir les deux tiers en fine soye crue, blanche, par assortiment, vous informant toujours soigneusement s'il n'y en a pas de meilleure sorte que celle qu'on vous montrera ; car il est certain que s'il n'y a pas des gens fort connoisseurs commis à cet achat, on ne vous en présentera pas d'abord de la meilleure sorte. La Province de *Nanquin* produit la meilleure soye de la *Chine*, mais elle n'est pas toute d'une sorte. Vous employerez l'autre tiers en étoffes de soye, savoir en peling blanc, simple, demi double, & triple, presque tout ouvré, & peu d'uni. Les étoffes de *Nanquin* se vendent presque toutes par assortiment, tant pour l'usage du pays, que pour le négoce du Japon. Elles consistent en *Pelings*, *Lintées*, *Panghsils*, *Ghibans*, & *Armofin*. Les Hollandois n'apportent de tout cela que des *Pelings* en leur pays, parceque c'est ce qui donne

le plus de profit. Vous apporterez néanmoins cent pièces des fortes nommées pour servir de montre, & à même dessein, quatre vingts ou cent livres de soye de Bogi, de soye de poil, de soye à coudre, & de soye à broder; & pas plus de chacune, parceque votre cargaison ne sera pas portée au *Japon*, mais apportée en France. Il ne se fait ni velours, ni brocards, ni damas, ni satin, ni pous de soye en la Province de *Nanquin*. Les Portugais en ont établi des manufactures dans celle de *Canton*, vers le Sud. On en pourroit apporter pour servir de montre. Le *Picol* de soye qui est de 125. livres poids de Hollande, se vendoit de mon tems à la *Chine* 300. piaftres. La première sorte, c'est environ 4. livres 15. sous la livre; la seconde sorte 4. livres 5. sous; & la troisième sorte 3. livres 10. sous la livre. Sur ce pied la soye de *Nanquin* assortie coute 4. francs la livre, & se vend au moins sept francs au *Japon*. Il est fort important en l'achat des soyes ouvrées, & des étoffes de soye, d'acheter tout au poids à raison de la bonté. Les unes & les autres donnoient autrefois soixante & quatre vingts pour cent de profit au *Japon*.

pon. Les étoffes simples content 4. francs 10. sous à 5. francs la pièce. Les entières content entre 12 & 15. Tout consiste à avoir égard au poids, & à la qualité de la soye. Il faut agir avec d'autant plus de circonspection en ce premier achat, que ce sera la leçon où la Compagnie étudiera ici ce négoce, & où les Chinois observeront notre capacité.

Votre négoce de vente & d'achat doit être exécuté avec toute la diligence possible, pour ne perdre point de tems : & quand il sera achevé, vous ferez demander votre congé à l'Empereur par le Chancelier. Vous le supplierez très humblement de remercier Sa Majesté, de l'assurer que les agens de la Compagnie ne manqueront pas de revenir l'année prochaine, & toutes les années ensuite avec un grand fonds d'argent & de marchandises : & de requérir humblement en votre nom la bienveillance & la protection de Sa Majesté pour notre Nation.

Enfin tenez un Journal exact & juste de tout ce qui se passera sur mer, & sur terre, tant soit peu remarquable. Donnez le à tenir à quelque sujet capable, curieux, & desirieux d'apprendre, qui fas-

se toutes les recherches possibles , & mette tout par écrit. Il seroit bon de laisser à *Pekin* deux ou trois jeunes hommes d'esprit , prudents , & de bonnes mœurs , pour apprendre le Chinois. Il en faut avoir permission du Chancelier , & l'on laisse à votre discernement les termes de la demande & le tems de la faire. Il sera bien le mois d'Octobre avant la fin de votre négociation ; c'est le tems que les vents du Nord commencent à souffler , vous vous en servirez pour vous rendre au lieu qui vous aura été marqué à votre départ des Indes pour la Chine. Dieu veuille donner sa bénédiction à votre voyage & à vos affaires.

Quand le commerce aura été octroyé au Japon , & qu'il y sera établi , les navires qu'on y enverra se devront rendre environ la mi-Mai vers la ligne , pour pouvoir être à la fin de Juin à la *Chine* , & partir de là au commencement d'Août pour le *Japon* ; car c'est-là le meilleur tems : & si on ne le prend pas , la navigation est sujette à beaucoup de fatigues & à beaucoup de dangers.

*Au Souverain , & Très haut Empereur &
Régent du Grand Empire du Japon , dont
les sujets sont très soumis & obéissans.
Le Roi de France souhaite une longue
& heureuse vie , & beaucoup de prospé-
rité en son Regne.*

Plusieurs guerres, que mes ancêtres, les Rois de France, ont faites, & plusieurs victoires qu'ils ont remportées, tant sur leurs voisins, que sur les Royaumes éloignez, ayant été suivies d'un grand repos dont je jouis à présent; les marchans de mes États, qui négocient en toute l'Europe, ont pris occasion de me supplier très humblement de leur ouvrir le chemin de voyager, & de négocier dans les autres parties du monde, comme font les autres Nations de l'Europe. Leur supplication m'a été d'autant plus agréable, qu'elle est appuyée & du desir des Princes & Seigneurs mes Sujets, & de ma propre curiosité, d'être exactement informez des mœurs & des coutumes des grands Royaumes hors de l'Europe, dont nous n'avons rien su jusqu'ici que par les relations de nos voisins

qui voyagent en Orient. J'ai donc résolu, pour satisfaire & à ma propre inclination & aux prières de mes Sujets, d'envoyer mes Députez en tous les Royaumes de l'Orient. J'ai choisi pour envoyer à Votre Haute & Souveraine Majesté *François Carron*, qui fait la langue Japonnoise, & qui a eu plusieurs fois l'honneur de faire la révérence à Votre Majesté, & d'en avoir audience. C'est pour cela que je l'ai fait venir exprès en mon Royaume: & parcequ'il est, comme je le sai fort bien, de bonne extraction, déchu de sa fortune à la vérité par le malheur des guerres, mais rétabli par moi en son premier état, & élevé en honneur & en dignité, pour être plus digne d'aborder Votre Haute & Souveraine Majesté, avec le respect convenable. Je l'ai choisi d'ailleurs, de peur qu'un autre, pour ne savoir point les sages ordonnances & coutumes établies par Votre Majesté, ne commît quelque chose contraire à leur intention, & ne vint ainsi à déplaire à Votre Majesté: & qu'ainsi mes lettres & ma demande vous soient présentées par ledit *François Carron* avec les solemnitez requises, & soient par là mieux reçues de Vo-

tre Majesté: & afin aussi qu'il lui fasse connoître ma bonne affection, & le franc desir que j'ai d'accorder à Votre Souveraine Majesté ce qu'elle me demandera, en reconnoissance de l'octroi des demandes que je lui fais; lesquelles consistent en ce que les marchans de mes Royaumes & Etats, unis en corps de Compagnie, ayent le commerce libre en tout l'Empire de Votre Majesté, sans trouble, ni empêchement. Je vous envoie le présent ici marqué bien que ce soit chose de peu de valeur. Je souhaite qu'il soit agréable à Votre Souveraine Majesté, & qu'il se trouve en mes terres quelque chose qui lui soit utile, je lui en laisse volontiers toutes les portes ouvertes & libres.

A Paris la 24. année de mon Regne.

(L. S.) Le grand Sceau. Le Roi

LOUIS.

III. *Instruction pour François Carron, Envoyé du Roi de France & de Navarre à l'Empereur du Japon, pour lui délivrer la lettre & le présent de Sa Majesté: & suivant laquelle il se conduira pour l'exécution des affaires projetées, & qui lui sont commises.*

LA Compagnie vous donnera une Instruction pour votre voyage aux Indes, & pour ce que vous ferez vers le Sud. Quand vous en aurez rempli tous les ordres, vous en partirez à la *Mossoum*, pour pouvoir être à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, sous la ligne. Vous prendrez de là votre route à la *Chine*, droit au lieu de l'établissement de la Compagnie; non pour y prendre aucunes marchandises, mais pour apprendre seulement l'état de ses affaires, & afin d'en faire rapport au *Japon*: car il est fort nécessaire que si l'on a obtenu la liberté du négoce à la *Chine*, on le fasse savoir aux Ministres du *Japon*.

Vous irez de là au Nord chercher le *Japon*. Vous prendrez garde sur toutes
cho-

choses de n'aborder à aucune place hors d'une extrême nécessité , & du péril de la vie : & vous vous rendrez à la baye de *Nangasaky* située à 33. degrez 40. minutes. Vous y entrerez sans crainte jusqu'à demie lieue de la ville. Il est infailible qu'avant d'arriver à ladite baye, il viendra à votre bord des barques de la garde des côtes. On vous demandera d'où est le navire, & à qui il est. Vous répondrez que le vaisseau vient de France avec une lettre & des Envoyez exprès du Roi de France pour le Haut & Souverain Empereur du Japon, & qu'il leur plaise de vous montrer l'ancrage, & d'aller ensuite faire rapport de votre arrivée au Gouverneur de la ville, prendre ses ordres & vous les apporter, parceque vous vous réglerez là dessus parfaitement. La chose paroitra nouvelle & rare, & vous saurez promptement ce que vous aurez à faire. Si l'on ne vous mène pas d'abord chez le Ministre de l'Empereur, établi audit lieu en qualité d'Agent & d'Intendant des affaires étrangères, à cause que vous êtes l'Envoyé d'un Roi; on députera à votre bord des gens de qualité pour Commissaires. Ils auront grand train, & plusieurs interpré-

tes, vous ferez couvrir de tapis le lieu où vous les recevrez, & les ferez asseoir dessus. Ces Commissaires vous interrogeront, & feront écrire mot à mot toutes vos réponses, & tous vos discours. Leurs demandes seront quelles affaires vous amènent ? D'où vous venez ? Quel est votre pays ? De quel Royaume vous êtes ? A quel dessein vous êtes venu ? Et ce que vous avez apporté ? Il faudra répondre que vous venez du Royaume de France : que vous êtes envoyé du Roi de France, avec une lettre & un présent pour les porter (après la permission nécessaire) au très Haut & Souverain Empereur du Japon : que vous avez apporté des victuailles & les choses nécessaires pour votre voyage seulement : que toute votre commission & votre ordre consiste uniquement à demander, à la façon accoutumée dans le Japon, audience de l'Empereur, afin de pouvoir délivrer en la forme requise, & avec les solennitez accoutumées, la lettre & le présent de votre Roi à sa Haute & Souveraine Majesté du Japon.

Ces Commissaires vous interrogeront ensuite fort amplement sur diverses choses, & sur celles mêmes dont ils seront instruits,

instruits, & feront écrire vos réponses comme auparavant. Entr'autres quel pays est la France? Quelle est son étendue? Quels ses limites? Ce qui y croît? Si le Roi en est Souverain absolu? Quelles armées il entretient? Contre qui il fait la guerre? Qui sont ses alliez? quelle est la police, quelle est la Religion, quelles les coutumes de son Royaume? Et cent questions semblables. Davantage quelle personne vous êtes, vous son Envoyé, de quelle qualité, & condition, & quel est votre emploi? Si vous avez des charges? Quelle sorte de lettre est celle du Roi? Comment elle est écrite, comment elle est cachettée, comment elle est empâquetée, & de quelle façon vous la gardez?

Il vous sera fait bien des semblables questions, tant par les Ministres de *Nangasacky*, que par ceux de la Cour, & par d'autres personnes considérables. Il faut que vous preniez fort garde à vos réponses: qu'elles soient non-seulement toujours prêtes en votre mémoire, mais encore que vous en teniez registre pour l'uniformité, en sorte qu'il ne se trouve pas la moindre variété en vos discours. Les Japonnois observent naturellement
les

les étrangers de fort près, & sur tout depuis la surprise qu'on leur fit l'an 1628. qu'un Ambassadeur Hollandois leur en fit acroire. La Compagnie de Hollande l'avoit envoyé pour féliciter l'Empereur de son avènement à l'Empire. Il dit qu'il étoit Envoyé du Roi de Hollande: & là-dessus, il reçut le traitement & les honneurs qu'on fait-là à l'Ambassadeur d'un Roi; mais celui-ci ayant mal gardé son caractère, & s'étant équivoqué dans ses réponses, parcequ'enfin la vérité ne se déguise pas longtems aisément, il fut reconnu pour Ambassadeur de la Compagnie, & on le renvoya avec deshonneur, & sans lui vouloir donner audience. Il faut donc que vous agissiez avec bien de la prudence, & bien de l'attention, pour ne tomber en aucun des pièges qu'on tendra à votre langue, & afin que le respect dû au Roi, votre Seigneur, soit maintenu, & que ses demandes soient accordées.

Vous répondrez sur tous ces articles franchement & sans déguisement: que la France est le premier & le plus considérable Royaume de l'Europe; le plus grand, & situé dans le plus heureux climat.

climat, le plus fertile, & le plus riche, qui fournit de plusieurs choses toute l'Europe, à chacun selon ses besoins. Qu'il a ses limites à l'*Espagne* d'un côté, à l'*Allemagne* d'un autre, & à l'*Italie* de l'autre, étant flanqué de deux grandes mers, l'une la *Méditerranée*, l'autre celle qui entoure l'*Angleterre*.

Que la France a une si grande puissance qu'elle tient en bride toute l'Europe, & tous ses voisins en balance, sans s'agiter pour cela extraordinairement, qu'elle entretient toujours cinquante mille hommes bien équipés, tant de cavalerie, que d'infanterie : qu'elle en peut lever trois fois autant dans les nécessitez pressantes, qu'elle est gouvernée par un Roi Souverain, qui a pouvoir sur la vie & sur les biens de ses Sujets, de quelque qualité qu'ils soient ; lequel dès son enfance a fait diverses guerres contre ses voisins, principalement contre l'*Espagne*, l'*Italie*, & l'*Allemagne* ; qu'il a encore envoyé de puissantes armées de trente à quarante mille hommes en *Hongrie*, en *Pologne*, & en *Suede*, &c. les unes pour attaquer, les autres pour défendre, selon l'intérêt de la France. Que ce grand Prince est à présent en paix avec tout le monde.

monde, l'ayant faite & acquise par la puissance de ses armes, & par sa sage politique. Que son Royaume est une école de sciences, d'arts, de loix, & de coutumes auxquelles presque toute l'Europe se conforme, & où on envoie de toutes parts la Noblesse s'instruire & s'élever.

Vous direz sur l'article de la Religion, que celle des François est de deux fortes: l'une, la même que celle des Espagnols, l'autre la même que celle des Hollandois: que Sa Majesté ayant appris que la Religion des Espagnols est desagréable au Japon, elle a ordonné qu'on y envoie de ses Sujets qui professent la Religion des Hollandois. Que c'est ce qui s'exécutera ponctuellement: & que les François ne seront jamais convaincus de vouloir contrevenir aux commandemens de l'Empereur. Ils feront une objection, savoir, si le Roi de France dépend du Pape, comme le Roi d'Espagne, & d'autres. Vous répondrez qu'il n'en dépend point, le Roi de France ne reconnoissant personne au dessus de lui, & qu'il est facile de voir la nature de la dépendance que Sa Majesté a au Pape, en ce qui arriva il y a deux ans, pour

un outrage fait à Rome en la personne de l'Ambassadeur de Sa Majesté. Car le *Pape* ne l'ayant pas fait réparer assez tot, Sa Majesté envoya une armée en Italie, dont tous les Princes, & le *Pape* même, ayant été effrayez, le *Pape* lui envoya un *Legat à latere*, chargé de supplications très humbles & très instantes, auxquelles Sa Majesté ayant égard, rappella ses troupes déjà campées sur les terres du *Pape*. Qu'ainsi le Roi n'est pas seulement très souverain & absolu dans ses Etats, mais qu'il fait encore la loi à plusieurs autres Potentats, étant un jeune Prince, âgé de vingt cinq ans, vaillant, sage, & puissant, plus que tous ses ancêtres; & de plus si curieux, qu'outre une particulière connoissance de toute l'Europe, il recherche avidement de savoir la constitution des autres pays du monde.

Voilà les plus particulières questions qui vous seront faites, ausquelles il faut que vos réponses soient toujours égales, & que vous ajustiez là dessus tous vos discours, & tout ce que vous ferez, sans varier aucunement dans la substance de vos paroles.

Vous ferez conduit à terre, & logé,
pen-

pendant que les couriers dépêchez à la Cour porteront les nouvelles de votre venue. Vous aurez grand soin alors que tous vos gens se comportent sagement, civilement, & humblement avec les Japonnois, & de vous conduire en toutes choses comme le Gouverneur vous prescrira. S'il arrivoit que vous ne fussiez pas tout-à-fait logé & traité à votre aise, n'en témoignez ni incommodité, ni chagrin: & penlez toujours que c'est de l'Empereur que vos aises & vos commoditez doivent venir. Vous garderez vos plus beaux habits, & que vous n'aurez jamais mis au Japon, vous & ceux de votre suite, pour quand vous ferez à la Cour, & pour le jour de l'audience. Dès que vous y arriverez vous ferez chauffer vos gens avec de petits escarpins de cuir, & des pantouffles. Les planchers des maisons sont couverts de tapis au Japon, c'est pourquoi il faut ôter ses souliers en y entrant, & en avoir sans cartiers afin de les quitter plus facilement.

Dès les premiers ordres qui viendront de la Cour à votre sujet, & peut-être avant, on vous demandera à voir la lettre du Roi, & on en voudra faire la traduction.

duction par écrit. Vous ne le refusez point, & délivrerez une copie de la minute qu'on vous en aura donnée. La cassette, où sera la lettre du Roi, doit être enfermée dans le plus beau de vos coffres, ou en quelque beau cabinet. Vous le porterez en la haute place de votre chambre, sur quelque estrade, ou quelque pied haut élevé. Vous n'en devez jamais approcher la tête couverte. Ce n'est point la coutume du Japon d'être couvert près des gens de qualité & des gens de mérite, comme on fait assez souvent en Europe. Il faudra suivre en cela la coutume du pays, & sur tout, quand on ouvrira le cabinet, ou le coffre, où sera la cassette de la lettre, quand on la regardera, & quand on la remuera. Si les Japonnois ne vous donnent personne pour la remuer & apporter quand vous le direz, vous choisirez deux officiers des plus honorez de votre suite, qui tête nue & les bras étendus la prendront des deux mains, & la porteront là où vous ordonnerez. On mettra cette cassette dans une caisse qu'on emballera bien : & on la fera porter seule dans un *Palanquin*, (qui est une sorte de brancard) en vous menant à la Cour. Fai-
tes

tes toujours marcher ce brancard devant vous, & le suivez incessamment. C'est pour témoigner votre respect envers la personne du Roi votre Seigneur, & envers sa lettre : & pour exciter les Japonnois à en user de même, comme ils ne manquent point de faire aux lettres & aux Ambassadeurs des Rois. Si votre commission & cette lettre étoient pour féliciter d'un mariage, pour des affaires d'Etat, pour offrir assistance, ou pour la demander, ou même pour une simple congratulation, comme on a dit que les Hollandois en envoyèrent faire une l'an 1628. ; il faudroit alors observer bien d'autres cérémonies : aller avec plus de train & d'appareil, qu'il n'en sera apparemment nécessaire en cette occasion ci ; parcequ'il ne s'agit que d'une liberté de négoce pour un Corps de marchans : & les marchans sont beaucoup moins estimez au Japon qu'en Europe. Cependant les Japonnois, selon toutes les apparences, ne vous recevront pas si simplement. Mais s'il arrivoit néanmoins au contraire, que le défrai ne fût ni à votre gré, ni assez splendide, il vous faut abstenir très particulièrement d'en rien témoigner, & recevoir & prendre
toutes

toutes choses avec tous les remerciemens possibles, & tout le contentement apparent que vous pourrez démontrer : & à même tems vous ferez acheter sous main ce de quoi vous ne pourrez vous passer. Ayez soia jusqu'au scrupule de témoigner en toutes rencontres des civilités & affabilités extrêmes aux Commissaires qui vous mèneront, & à ceux qui vous garderont à la Cour. Suivez toujours leur conseil, lors même qu'il est le plus contraire à votre humeur, & à toutes les maximes, & lumières du raisonnement d'Europe. Leurs mœurs & leurs coutumes ont mille choses toutes opposées aux nôtres : ils les estiment ; & ils méprisent au contraire ce que nous suivons. L'unique moyen d'être respecté & considéré parmi eux, c'est de se faire à leurs manières, comme une longue expérience l'a montré.

Les présens du Roi pour l'Empereur sont spécifiés exactement dans la lettre du Roi à l'Empereur. Vous vous informerez de ceux que vous devez faire aux Ministres, & aux autres personnes de qualité. Vous trouverez assez de gens qui vous conseilleront justement ce que vous leur devez présenter : & ils ne vous diront

diront point d'en trop faire, les officiers étant taxez en ce qu'ils reçoivent des étrangers, & ne se hazardant jamais à prendre par dessus. Vous compolerez ces présens des étoffes de laine, qu'on vous aura données pour cela. Lorsque vous approcherez de sa personne, on le-
ra bien aisé, & on vous en estimera beaucoup, si vous ôtez votre épée & la donnez à garder à un de vos gens, avant qu'on dise de le faire, comme il arriveroit assurément qu'on vous le diroit. Vous n'aurez rien sur la tête, pas même une calotte, tout le tems que vous verrez le visage de l'Empereur. Ce fera un grand Seigneur qui vous présentera à Sa Majesté, savoir celui qui sera de garde ce jour-là. Il sera à genoux proche des présens & de la lettre, au milieu de l'espace qui vous séparera de l'Empereur. Il recevra vos paroles, & les lui portera, vous lui direz le commandement que vous avez reçu du Roi, d'assurer de sa bonne volonté & affection Sa Majesté Impériale, à qui vous souhaitez une longue & heureuse vie, & toute sorte de prospérité en son regne: Vous la supplierez de vouloir favorablement octroyer les demandes contenues dans la lettre

tre du Roi votre Seigneur, & de vouloir prendre en sa protection la Nation Françoisé qui viendra au Japon. il pourra arriver que l'Empereur aura avec vous un peu d'entretien, il sera court, sans doute, & s'il a des demandes à vous faire, ce sera par l'entremise du Seigneur qui vous aura mené à l'audience. Ils en usent de même avec toutes sortes d'Ambassadeurs, non par mépris, mais par honneur; & c'est ainsi qu'ils l'expliquent. Votre audience vous sera donnée à la nouvelle, ou à la pleine lune, parcequ'alors tous les Rois, les Princes, & autres Grands du Japon viennent à la Cour voir l'Empereur, & lui faire la révérence.

Après votre audience, vous irez saluer les Ministres du Conseil, qui auront quelque influence en votre négociation. Vous leur ferez des présens: vous les supplierez de vous avoir une favorable & prompte réponse à la lettre de Sa Majesté. On ne vous fera point languir après, & elle vous sera apportée avec des présens de Sa Majesté. Vous recevrez le tout avec beaucoup de révérence & de respect, & ferez porter toujours la lettre de Sa Majesté comme la lettre du Roi

voire Maitre. Vous reconnoîtrez, à votre retour, par des présens réciproques ceux qu'on vous aura faits en chemin en allant à la Cour; ne faisant profusion de rien, & ne demeurant redevable de rien. Vous en userez de même envers le Gouverneur de *Nangasacky*, quand vous y ferez de retour: & vous le supplierez très instamment de favoriser la Nation Française qui viendra au *Japon*; supportant les ignorances dans les manières & coutumes du pays, & les lui faisant enseigner le mieux qu'il se pourra. Vous partirez ensuite, & si le tems le souffre, vous passerez par la *Chine*, pour voir ce que fait la Compagnie. Ne vous exposez pas néanmoins aux vents & tempêtes qu'il fait sur la côte de la *Chine* durant la *Mousson* du Nord. Allez ensuite, supposé que le libre commerce du *Japon* ait été obtenu, comme l'on espère, à la côte de *Java*, prendre terre à *Bantam*, pour vous transporter de là au grand *Mata-*
ram.

IV. Ordonnance de l'Empereur du Japon
envoyée par deux Commissaires de S. M.
Impériale à tous les Gouverneurs des
Pays & terres maritimes & des envi-
rons, portant ordre d'empêcher les Portu-
gais d'aborder au Japon.

„ Les commandemens exprès & réi-
„ térez contre la promulgation de la
„ Religion & Doctrine des Chrétiens ont
„ été bien & duement publiez & répan-
„ dus par tout. Mais s'étant trouvé
„ qu'ils n'ont pas eu le pouvoir de les
„ retenir d'agir à l'encontre, il leur a
„ été défendu d'aborder avec leurs ga-
„ liottes, & autres bâtimens de mer, les
„ côtes du Japon. Mais au mépris de
„ ces défenses, quelques uns sont venus
„ à Nangasacky, où aussi en punition
„ d'une telle offense, il a été ordonné
„ de les mettre à mort. On vous man-
„ da l'année dernière par un comman-
„ dement exprès, expédié par écrit à
„ chacun en particulier pour les pays &
„ terres, qu'en cas que quelque bâti-
„ ment de mer vînt à se montrer sur les
„ côtes ou dans les ports, il y fût ad-
„ mis

„ mis à jeter l'ancre, qu'on mît forte
„ garnison dessus, & que leur message,
„ & ce qu'ils proposeroient fût envoyé
„ à Sa Majesté. Ce commandement-
„ là est révoqué & aboli, & l'on
„ vous donne celui-ci à la place, que
„ l'on vous ordonne & enjoint à chacun
„ en particulier, par ces présentes, d'ex-
„ écuter exactement. C'est que ces bâ-
„ timens-là, sans écouter ni ouïr au-
„ cune parole de ceux qui seront dessus,
„ quelque affaire que ce puisse être,
„ quelque allégation qu'ils puissent ex-
„ poser, on les détruise & consume par
„ le feu entièrement, & que tout le
„ monde du bâtiment, jusqu'au dernier,
„ soit mis à mort.

„ Il est de plus fortement commandé
„ à chacun de vous, de construire & é-
„ lever dans les pays & terres de son
„ Gouvernement, des redoutes à senti-
„ nelles, sur la pointe des montagnes,
„ tout le long des côtes, & de faire fai-
„ re continuellement bonne garde pour
„ découvrir les bâtimens de mer des *Por-*
„ *tugais*, afin qu'incessamment, & en
„ toute diligence, la nouvelle de leur
„ venue se répande par tout. Car s'il
„ avient

„ avient que quelque tel bâtiment soit
 „ découvert d'un lieu éloigné, plutôt
 „ que des plus proches, & l'avis expé-
 „ dié plutôt, on imputera à crime de
 „ s'être laissé dérober la vue de ce bâti-
 „ ment, & de ne l'avoir pas découvert
 „ avant & plutôt que les sentinelles plus
 „ éloignées; & le Gouverneur ainsi pris
 „ en négligence, sera privé de ses Gou-
 „ vernemens & emplois.

„ A l'instant qu'on aura découvert
 „ un bâtiment *Portugais*, de quelque
 „ grandeur qu'il soit, on en enverra la
 „ nouvelle en poste au Seigneur d'*Ar-
 „ nua*, aux Régens de *Nangasacky*, & à
 „ *Osacca*, sans oublier de l'envoyer aussi
 „ aux lieux & pays voisins.

„ Il vous est bien expressément dé-
 „ fendu d'attaquer ni molester aucun bâ-
 „ timent *Portugais* en mer, mais seule-
 „ ment lorsqu'il sera en quelque rade,
 „ havre, ou port de cet Empire; en
 „ quoi vous vous conduirez selon les
 „ ordres qui vous seront envoyez par le
 „ Seigneur d'*Arnua*, ou les Régens de
 „ *Nangasacky*, à moins que la nécessité
 „ ne vous forçât à agir avant que de les
 „ avoir reçus; & en ce cas, vous exé-

„ cuterez ce qui vous est prescrit ci-
 „ dessus.

„ Quant aux bâtimens d'autres Na-
 „ tions, vous aurez, selon la teneur des
 „ Ordonnances par écrit, que vous a-
 „ vez reçues ci-devant, à les compter,
 „ visiter, & examiner : & après les a-
 „ voir remplis d'une forte garde, sans
 „ avoir laissé personne descendre à terre,
 „ les envoyer en toute sûreté à *Nanga-*
 „ *sacky*.

V. *Relation d'un fait mémorable arrivé en*
l'île de Formosa, proche de la Chine,
du tems qu'elle appartenait à la Compa-
gnie des Indes Orientales de Hollan-
de, entre le Gouverneur & deux grands
vaisseaux Japonnois.

„ L'An 1627. le Conseil de *Batavia* a-
 „ voit envoyé en Ambassade au *Ja-*
 „ *pon* le Sieur *Pierre Nuyts*. Cet hom-
 „ me n'ayant nulle expérience de ces
 „ pays-là, & ne voulant suivre que son
 „ propre esprit, eut un fort méchant
 „ succès ; car il fut contraint de s'en re-
 „ tourner sans rien faire, & même avec
 „ deshonneur. On ne laissa pas de lui
 „ don-

„ donner à son retour à Batavia le Gou-
„ vernement de *Formosa*. La principa-
„ le cause de son mauvais succès, c'est
„ qu'il s'étoit dit Ambassadeur du Roi
„ de *Hollande*, bien qu'en effet il n'étoit
„ envoyé que par le Conseil de *Bata-*
„ *via*. Les *Japonnois* le crurent, comme
„ il le disoit, Ambassadeur d'un Roi,
„ & le traitèrent comme tel. Mais a-
„ yant reconnu de qui il étoit envoyé,
„ ils furent fort indignez de la superche-
„ rie, & qu'on les eût pris pour dupes.
„ Ils ne voulurent plus traiter avec ce
„ trompeur, & ils le renvoyèrent sans
„ réponse.

„ Les *Japonnois* avoient encore alors
„ la liberté de sortir de leur pays pour
„ aller où il leur plaisoit; & comme le
„ commerce de *la Chine* leur étoit le plus
„ connu, ils venoient tous les ans à
„ *Formosa*, d'où ils retournoient char-
„ gez de soye, & d'autres riches mar-
„ chandises de *la Chine*. Il y en vint
„ deux grands vaisseaux l'an 1629. por-
„ tant quelques 500. hommes, & au-
„ dessus, partie marchans. C'étoient
„ les premiers *Japonnois*, qui y étoient
„ venus, depuis l'arrivée de *Nuyts*. Ce
„ Gouverneur, qui avoit toujours gar-

„ dé un vif ressentiment de l'affront
„ qu'il avoit reçu au *Japon*, (quoi-
„ qu'il le méritât tout à fait) & qui s'é-
„ toit bien promis de s'en venger de tout
„ son pouvoir à la première occasion,
„ empoigna celle-ci avidement. Mais
„ comme il n'osoit employer la force
„ ouverte, de peur de causer du préju-
„ dice au commerce de la *Compagnie de*
„ *Hollande au Japon*, il résolut d'y em-
„ ployer l'artifice & la malice. Il en-
„ voya d'abord pour visiter ces deux
„ navires, & pour les désarmer, comme
„ on fait ceux de la *Compagnie au Japon*;
„ c'est-à-dire apporter à terre canons,
„ armes, munitions, voiles, & gouver-
„ nail : chose qui ne s'étoit jamais pra-
„ tiquée à *Formosa*. Les *Japonnois*, sur-
„ pris & émus de cette nouveauté, y fi-
„ rent une longue résistance; mais com-
„ me ils manquoient d'eau, cette extrê-
„ mité les obligea de subir la loi du plus
„ fort : car le Gouverneur ne voulut
„ jamais permettre qu'ils en fissent un
„ seul tonneau, qu'ils n'eussent été au-
„ paravant visités & désarmés. Ils y
„ consentirent donc : mais après avoir
„ bien & solennellement protesté aupa-
„ ravant

„ ravant de la violence qu'on leur fai-
„ soit.

„ Ayant fait eau, & ayant employé
„ quelques jours à trafiquer, ils deman-
„ dèrent leur équipage maritime, pour
„ continuer leur voyage à la *Chine*. Le
„ Gouverneur, qui ne commençoit que
„ de se venger, le leur refusa, avec des
„ feintes civilitez, sous le spécieux pré-
„ texte du danger des corsaires, qui in-
„ festoient alors les côtes de la *Chine*.
„ *J'attens à toute heure*, leur dit-il, *des*
„ *navires de Batavia pour la Chine*, &
„ *des ordres pour y envoyer ceux qui sont*
„ *déjà en ce port. Ils vous escorteront. Le*
„ *risque est trop grand pour deux vaisseaux*
„ *seuls; & l'on me rendroit responsable au*
„ *Japon de vous avoir laissé aller sans es-*
„ *corte, en une conjoncture dangereuse.* Les
„ Japonnois s'apperçurent bientôt que
„ c'étoit-là une excuse frivole, & un
„ vain amusement, dans la vue de leur
„ faire perdre, par un esprit de haine,
„ la *monsson de la Chine*, c'est-à-dire la
„ saison de l'année en laquelle seule on y
„ peut aller.

„ Ils la perdirent en effet par la mé-
„ chanceté de ce Gouverneur; & quand
„ ils la virent passée, sans qu'on eût eu

„ nouvelle des vaisseaux de *Batavia*, dont
„ il les leurroit, ils l'allèrent trouver de
„ nouveau, & le prièrent de leur ren-
„ dre l'équipage de leurs navires, pour
„ retourner au *Japon*, puisque le tems
„ d'y passer étoit venu, au lieu que ce-
„ lui d'aller à la *Chine* étoit passé. *Com-*
„ *ment*, dit le Gouverneur de *Formosa*
„ aux *Japonnois*, faisant fort l'étonné &
„ le surpris, vous voudriez retourner au
„ *Japon*, avec votre capital, sans avoir
„ fait le commerce pour lequel vous vous
„ êtes mis en voyage, & par conséquent,
„ sans fruit de tant de peines & de tant
„ de dépenses! Ce n'est point là un parti
„ à prendre. Donnez-vous un peu de pa-
„ tience, nos navires viendront; & si vous
„ ne pouvez aller à la *Chine*, nous tâ-
„ cherons de vous faire employer votre ca-
„ pital ici, de manière que vous y puis-
„ siez gagner assez. Le Gouverneur leur
„ donna journellement d'autres belles
„ paroles semblables; mais son dessein
„ étoit uniquement de leur faire perdre
„ aussi la saison de retourner au *Japon*;
„ afin de les consumer en frais, & de
„ les dégouter ainsi de revenir jamais à
„ *Formosa*.
„ Les *Japonnois*, qui ne pouvoient
„ dou-

„ douter de la méchante volonté du
„ Gouverneur *Hollandois*, répondirent
„ qu'ils ne pouvoient risquer leur re-
„ tour, qui étoit certain en partant sans
„ délai, contre l'incertitude de l'arrivée
„ des vaisseaux *Hollandois*, dont il les fla-
„ toit, & contre celles du négoce qu'il
„ leur proposoit; & que soit qu'ils fis-
„ sent affaire ou non, il alloit de tout
„ pour eux de ne pas perdre le tems
„ de retourner chez eux. L'évidence
„ de leurs raisons sautoit aux yeux,
„ mais ils n'en avangoient pas davan-
„ tage leurs affaires. Le Gouverneur
„ les accabloit de discours & de promes-
„ ses vagues, où il n'y avoit ni bon
„ sens ni solidité. Il redoublèrent leurs
„ instances, & les plus humbles prié-
„ res, qu'on les laissât aller, protestant
„ qu'ils recevraient leur congé pour la
„ plus grande faveur qu'on leur pût
„ faire. Le Gouverneur repliqua que
„ de les laisser ainsi retourner à vuide
„ au *Japon*, lui pourroit être imputé
„ à crime en ce pays-là: qu'il avoit
„ eu le malheur d'y déplaire à la Cour,
„ lorsqu'il y avoit été envoyé en ambas-
„ sade, la fortune l'ayant mis fort in-
„ justement dans la mésfortune des *Japo-*

„ *ponnois* : que ceci augmenteroit leur
„ mépris & leur haine pour lui : qu'il
„ ne pouvoit donc consentir à leur de-
„ sir.

„ Les *Japonois* voyant qu'ils ne ga-
„ gnoient rien, se retirèrent à leur lo-
„ gement. Ils délibérèrent sur les mo-
„ yens d'obtenir promptement leur con-
„ gé. Ils proposèrent d'y employer les
„ présens, l'intercession de quelques a-
„ mis, & toutes les autres voyes qu'ils
„ purent imaginer ; mais nul expédient
„ ne leur paroissoit efficace, & ils vo-
„ yoient trop pleinement que le Gou-
„ verneur étoit résolu de leur faire per-
„ dre la saison de retourner au *Japon*
„ cette année-ci. L'indignation d'un si
„ injuste traitement, leur intérêt, & la
„ passion de retourner chez eux, les
„ déterminèrent à une entreprise des-
„ plus hardies, mais pourtant judicieu-
„ se : c'étoit de forcer le Gouverneur
„ le poignard à la gorge de les laisser
„ partir, ou de périr dans l'entreprise.

„ Ils élurent entr'eux pour la con-
„ duite de ce complot neuf personnes,
„ qui étoient les principaux, de même
„ que les plus braves des deux navires.
„ Ils se devoient saisir de la personne du

„ Gou-

„ Gouverneur, de son fils, qui étoit
„ toujours à son côté, & des autres
„ gens qui se pourroient rencontrer a-
„ vec lui. A ces 9. chefs des conjurez,
„ ils en joignirent vingt quatre, aussi
„ d'élite, qui devoient les accompagner,
„ comme leurs serviteurs, ou de leur
„ suite. C'est la coutume des *Japonnois*
„ de mener toujours beaucoup de mon-
„ de avec eux. Ces 24. hommes étoient
„ destinez à se jeter sur les Gardes du
„ Gouverneur, qui étoient toujours
„ dans la salle, au nombre de douze,
„ avec 5. ou 6. halibardiers. Après
„ ces deux petits corps, on en forma un
„ autre de cinquante hommes, pour les
„ suivre de loin, avec ordre d'entrer
„ chez le Gouverneur par pelotons ; &
„ puis un autre encore de 100. hom-
„ mes, divisez en petites bandes, pour
„ se tenir aux environs du château,
„ prêts à se rassembler au premier signal,
„ & à se jeter dans le Palais du Gou-
„ verneur. Les choses ainsi disposées,
„ ils mirent, comme ils purent, leurs
„ deux vaisseaux en état de se mettre en
„ mer, ayant fait deux voiles pour cha-
„ que navire, de quelques vieilles voiles
„ & déchirées, qu'on ne s'étoit pas sou-

„ cié d'emporter, comme ne pouvant
„ servir.

„ La conjuration ainsi formée assez
„ prudemment, fut exécutée de même,
„ & avec beaucoup de valeur, dans le
„ mois de Juillet. Les Japonnois armez
„ de deux sabres, un long & un court,
„ comme c'est la coutume, se mirent
„ en marche, comme ils l'avoient con-
„ certé. Les neuf qui faisoient la tête,
„ avec leur nombreuse suite, entrèrent
„ au Palais, & demandèrent à parler au
„ Gouverneur. Ils furent reçus, selon
„ la coutume, avec beaucoup de civili-
„ té, & introduits dans sa chambre. Il
„ étoit seul avec son fils, & un Con-
„ seiller du Conteil d'Etat & Justice. Ils
„ débutèrent par un long étalage de
„ plaintes d'être retenus à *Formosa* depuis
„ plus d'un an, sans accusation intentée
„ contre eux, sans plaintes, sans cou-
„ leur de justice, mais sous le bizarre
„ prétexte du danger de la mer; chose
„ qui les regardoit proprement, & nul
„ autre. Que cependant sous cette vai-
„ ne couleur, on leur avoit fait per-
„ dre la saison de passer à *la Chine*, le
„ but de leur voyage, ce qui leur a-
„ portoit un extrême dommage en
„ deux

„ deux manières ; l'une que leur comp-
 „ tant & leurs marchandises destinées
 „ pour ce pays-là, leur demeuroient
 „ sur les bras ; l'autre c'est qu'ils a-
 „ voient avancé l'année passée le prix
 „ de 25. mille livres pesant de foye à
 „ des marchans *Chinois*, à condition de
 „ la leur délivrer à la première saison,
 „ & que ce gros capital demeurant mort
 „ à *la Chine*, faute de s'y être rendus à
 „ tems pour le retirer, joint à l'intérêt
 „ qu'il leur en falloit payer, les acca-
 „ bloit ; sans faire mention du risque
 „ des débiteurs, qui étoit pourtant une
 „ chose de poids dans le négoce. Ils
 „ ajoutèrent, que joignant à ces pertes
 „ les frais pendant un an de détention,
 „ ou de retardement dans son port, qui
 „ ne pouvoient être que très grands
 „ pour deux vaisseaux, qui portoient 5.
 „ à 600. hommes, il étoit clair que son
 „ procédé envers eux les ruinoit entiè-
 „ rement. Qu'ils avoient tous leurs fa-
 „ milles au Japon, à qui il falloit donner
 „ à vivre, & qui se consumoient en leur
 „ absence.
 „ Ayant ainsi exposé les griefs, ils
 „ ajoutèrent qu'ils vouloient bien oublier
 „ ces torts, quoique si considérables,
 „ mo-

„ moyennant qu'on les laissât désormais
„ aller; de quoi ils le supplioient très
„ humblement & très instamment, &
„ qu'on ne les retînt pas davantage à
„ leur ruine entière, sans profit pour les
„ *Hollandois*, ni pour lui-même. Le
„ Gouverneur de l'*Ile* reprenant ses feintes
„ dissimulations précédentes, fit des
„ réponses illusoires, comme il en avoit
„ fait cent fois, de belles promesses, &
„ grandes protestations; tout aboutissant
„ à les faire attendre encore un peu, &
„ qu'il les renvoyeroit contens. Les raisonne-
„ mens ayant duré assez longtems,
„ sans rien produire, on en vint à la
„ contestation, qui ne faisant pas plus
„ de fruit, les *Japonois* changèrent de
„ ton, & dirent qu'ils ne vouloient pas
„ attendre davantage, & qu'absolument
„ ils vouloient s'en aller. Ils répétèrent
„ cela tant de fois, avec chaleur & avec
„ fermeté, que le Gouverneur s'échauffa
„ aussi violemment; & les regardant avec
„ indignation, il leur dit qu'il n'en feroit rien,
„ mais qu'au contraire ils demeureroient. Les
„ *Japonois* mais ainsi au désespoir, se regardoient
„ l'un l'autre, & sembloient s'entendre
„ qu'il étoit tems d'exécuter le
„ com-

„ complot. Le chef fit le signal, & fu-
„ bitement lui & deux autres se jetté-
„ rent sur le Gouverneur, & lui lièrent
„ les mains au cou. Trois autres pren-
„ nent le Conteailler à la gorge. Un au-
„ tre se saisit de l'enfant, & l'enveloppe
„ en sa robe; & les deux autres sortent,
„ & donnent le signal de se jetter sur
„ tout ce qui se rencontreroit. A l'ins-
„ tant les 3. troupes de *Japonnois*, au
„ nombre de 174. qui attendoient ce si-
„ gnal, bien préparez, font main basse,
„ en criant, *tue, tue*. Le Corps de gar-
„ de, & toute la maison du Gouver-
„ neur furent passez au fil de l'épée, ex-
„ cepté peu de personnes qui se sauvé-
„ rent à la fuite. Tout ce qui étoit dans
„ le voisinage, artisans, marchans, offi-
„ ciers, & domestiques de la Compa-
„ gnie, & tout ce qu'on put attraper, fut
„ égorgé; & enfin, les *Japonnois* ne vo-
„ yant plus personne paroître, ils se re-
„ tirèrent dans le logis du Gouverneur,
„ & s'y barricadèrent.

„ La nouvelle du massacre avoit ce-
„ pendant volé au château, qui se mit à
„ tirer plusieurs volées de canon, mais
„ sans oser pointer au logis du Gouver-
„ neur; de peur d'accabler sa famille,
„ aussi.

„ aussi-bien que l'ennemi : car l'on ne
„ favoit pas distinctement la conjura-
„ tion, ni l'état des choses. Les Japon-
„ nois, qui appréhendoient d'être fou-
„ droyez du canon, obligèrent le Gou-
„ verneur à faire signal de ne pas tirer
„ davantage, le menaçant de l'égorger,
„ s'il ne crioit des fenêtres qu'il étoit
„ sain & qu'il ne couroit aucun danger;
„ & ils le forcèrent de l'écrire de même
„ au château, & de faire défenses de ti-
„ rer. Les officiers du château affem-
„ blèrent là-dessus le Conseil ; il fut ré-
„ solu d'obéir à l'ordre du Gouverneur,
„ & de lui envoyer deux députez, pour
„ savoir ce qui étoit arrivé, & l'état
„ des choses, & deux autres aux Japon-
„ nois, pour leur demander ce qui les a-
„ voit portez à commettre subitement un
„ tel carnage, & quelle étoit leur inten-
„ tion. Les Japonnois répondirent qu'on
„ ne pouvoit pour l'heure parler au
„ Gouverneur, & que pour eux, ils ne
„ pouvoient non plus donner de répon-
„ se : qu'ils avoient assez fait pour un
„ jour, mais que le lendemain, ils s'ex-
„ pliqueroient & feroient connoître leur
„ intention. C'étoit une excuse frivole,
„ dont ils payoient celles avec lesquelles
„ on

„ on s'étoit moqué d'eux un an durant ;
„ car dans le même tems ils traitoient a-
„ vec le Gouverneur & avec le Conseil-
„ ler, qu'ils tenoient tous deux à la gor-
„ ge, & qu'ils obligèrent à signer les
„ articles suivans.

„ Premièrement, que leur entreprise
„ entière, selon qu'elle avoit été faite &
„ exécutée, étoit reconnue pour juste,
„ légitime, & nécessaire pour leur pro-
„ pre conservation, & pour la réputa-
„ tion des *Japonois*.

„ Secondement, qu'ils seroient libres
„ de retourner au *Japon*, quand bon
„ leur sembleroit, & que pour cet effet
„ on leur rendroit incessamment l'équi-
„ page entier de leurs deux vaisseaux, &
„ tout ce que l'on en avoit amené à
„ terre.

„ 3. Qu'afin que les *Hollandois*, qui
„ étoient au port, ne pussent venir après
„ eux, pour les insulter, on pour les ra-
„ mener, ils seroient obligez d'envoyer
„ à terre leurs gouvernails & leurs voi-
„ les, le soir avant leur départ, qui se-
„ roit le premier jour d'Aout.

„ 4. Que pour sûreté de l'exécution
„ de l'accord, on leur donneroit pour

„ ô-

„ ôtages 5. *Hollandois* des principaux d'
„ l'île.

„ 6. Que puisque leur détention vio-
„ lente, & contre le droit des gens, les
„ avoit empêchez de passer à *la Chine*
„ pour recevoir les ving cinq mille li-
„ vres pesant de soye qu'ils y avoient
„ achetée & payée l'année précédente,
„ le Gouverneur leur en feroit livrer
„ autant, de la même qualité, qu'ils
„ choisiroient dans les magasins de la
„ Compagnie, & qu'il prendroit en
„ change les reçus & obligations des
„ marchans *Chinois*, qui leur devoient
„ livrer ces 25. mille livres pesant, &
„ qu'il s'en feroit payer.

„ Voilà les conditions que les *Japon-*
„ *nois* se firent accorder par le Gouver-
„ neur, desquelles ils ne voulurent rien
„ relâcher dans la suite. Leur résolu-
„ tion étoit de tuer le Gouverneur & son
„ fils, & de se tuer eux-même après, en
„ cas que leur conspiration n'eût pas eu
„ un entier succès; & cela, pour con-
„ server l'honneur de la Nation *Japon-*
„ *noise*, qui tient pour principal point de
„ Religion, & pour loi inviolable, de
„ mourir plutôt, que de souffrir un affront.

„ Le Gouverneur, reconnoissant fa-
„ mé-

„ méchante conduite, ne voulut plus a-
„ gir de sa tête. Il assembla le Conseil,
„ & leur communiqua ce qu'on l'avoit
„ forcé d'accorder. Il y fut conclu de
„ ratifier l'accord tout du long, & sans
„ marchander, & de donner une entiè-
„ re satisfaction aux Japonnois. Tout fut
„ donc exécuté de bonne foi. On leur
„ rendit, comme ils le fouhaitoient, l'é-
„ quipage de leurs vaisseaux; on leur
„ donna les ôtages; on porta à leur bord
„ la soye; on desarma tous les navires
„ Hollandois; & cela fait, les Japonnois
„ élargirent le Gouverneur; & à même
„ tems, ils levèrent l'ancre.

„ Le principal motif du Conseil à ra-
„ tifier un accord si honteux à la Nation
„ Hollandoise, & si dommageable à la
„ Compagnie, fut l'appréhension que
„ son établissement au Japon ne portât la
„ peine de ce qui se passeroit à Formosa.
„ On ne doutoit pas que l'Empereur ne
„ fit mourir tous les Hollandois qui é-
„ toient en ses Etats, ne confisquat leurs
„ effets par reprelailles, & ne les bannît
„ ensuite à perpétuité; & cela seroit in-
„ failliblement arrivé, si l'on eût exercé
„ des actes d'hostilité contre ces navires
„ Japonnois. Car autrement il étoit fort

„ aisé

„ aisé de les faire périr & tout leur mon-
„ de, sans qu'il s'en pût sauver un seul:
„ vû qu'il y avoit alors 600. hommes de
„ garnison au château, & en d'autres
„ redoutes aux environs de la ville, &
„ sept navires au port, montez de plus
„ de 600. hommes propres au combat.
„ Les Japonnois n'auroient pu résister à
„ cette puissance. Ils le savoient bien:
„ ils disoient franchement que leur en-
„ treprise n'étoit qu'un coup de des-
„ poir: qu'ils étoient fort résolus & fort
„ contens de périr, pourvû qu'ils se ven-
„ geassent de l'outrage qu'ils avoient re-
„ çu du Gouverneur. Celui-ci fit si bien
„ par ses soumissions, & par ses pro-
„ messes, qu'il se conserva la vie. D'ail-
„ leurs c'étoit un homme de si peu de
„ courage, qu'il n'auroit pas voulu la
„ perdre quand les choses auroient tour-
„ né encore plus à sa honte & à son des-
„ honneur, s'il eût été possible.

„ Dès que les Japonnois furent de re-
„ tour en leur pays, les principaux al-
„ lèrent en diligence à la Cour, & y
„ contèrent tout ce qui s'étoit passé à
„ *Formosa*, en faisant de grandes plaintes
„ contre l'injustice & contre la violence
„ des *Hollandois*. La Cour fut fort ir-

„ ritée

ritée de leur procédé, & elle résolut
de s'en venger hautement. Il y avoit
alors neuf navires de la Compagnie
au Japon. On les mit tous en arrêt :
on renferma dans une prison les ôta-
ges de *Formosa* : on apposa le scellé à
leurs magasins, dans lesquels étoit
renfermée la cargaison de ces neuf na-
vires, & un grand nombre d'autres ef-
fets, & enfin on leur interdit tout
commerce & trafic. Les *Hollandois*,
frapés comme d'un coup de foudre,
ne savoient à quoi imputer un si ri-
goureux traitement, ni ce qu'ils de-
voient faire ou dire. Ils passèrent quel-
ques jours dans l'étourdissement de
leur surprise. Enfin, ils présentèrent
des requêtes très humbles & très ins-
tantes, d'avoir la liberté de vendre
leurs marchandises, & de renvoyer
leurs navires. Elles ne furent pas ré-
pondues, & ce qui les désespéroit, c'est
qu'on ne leur disoit point la raison de
ces hostilités, non plus que ce qu'on
vouloit qu'ils fissent. On ne leur di-
soit pas même que l'Empereur eût du
mécontentement contre les *Hollandois* ;
au contraire, on affectoit tellement de
les traiter avec la civilité & l'accueil

„ ordinaire , qu'il ne sembloit pas qu'il
„ fût mal satisfait d'eux. Mais ces ru-
„ des hostilités, savoir la détention de
„ leurs vaisseaux & de leurs effets, & l'in-
„ terdiction de tout commerce, faisoient
„ bien connoître qu'on étoit fort irrité
„ contr'eux ; & la Cour se persuadoit
„ qu'ils étoient bien informez quelle en
„ étoit la cause. Ils présentèrent plu-
„ sieurs requêtes aux Ministres, & ils en
„ envoyèrent plusieurs directement à
„ l'Empereur. Ils n'y pouvoient avoir
„ de réponse ; mais tantot on leur di-
„ soit que le Conseil étoit fort occupé,
„ tantot que l'Empereur étoit malade, &
„ on ajoutoit toujours qu'ils prissent pa-
„ tience, sans se lasser. Cela se faisoit
„ ainsi à l'imitation, ou pour mieux di-
„ re, par vengeance des amusemens sem-
„ blables, dont leur Gouverneur de *For-*
„ *mosa* avoit lassé la patience des *Japonois*.
„ Le point sur lequel les *Hollandois* insis-
„ toient le plus dans leurs requêtes, &
„ dans leurs représentations aux Minis-
„ tres, étoit le déperissement de leurs
„ marchandises dans les magasins où on
„ les avoit renfermées, & le dommage
„ qui naissoit de l'interdiction de les
„ vendre. Comme il y avoit beaucoup
„ de

„ de justice en ce fait-là, le Conseil y
 „ eut enfin égard, & on leur donna per-
 „ mission de tout vendre ; mais la Cour
 „ nomma des Commissaires pour assis-
 „ ter aux ventes, avec ordre qu'à mé-
 „ re que les marchandises se délivre-
 „ roient, le provenu en fût enregistré
 „ exactement, & déposé dans le même
 „ magasin ; & ainsi de suite, jusqu'à ce
 „ que tout fût vendu, après quoi, on re-
 „ mettoit le scellé aux magasins, ce
 „ qu'on exécuta ainsi ponctuellement,
 „ de manière que les *Hollandois* ne tou-
 „ chèrent pas un sou de cette vente, qui
 „ avoit produit plus d'un million d'é-
 „ cus.

„ Cependant l'on avoit écrit à *Bata-*
 „ *via*, par la voye des vaisseaux *Portugais*
 „ & *Chinois* la funeste aventure des *Hol-*
 „ *landois* au Japon, & le misérable état
 „ où les affaires de la Compagnie s'y
 „ trouvoient réduites. Le Conseil de *Ba-*
 „ *tavia* étoit fort empêché comment il
 „ se falloit prendre avec cette Nation é-
 „ galement jalouse & superbe, & avec
 „ qui il importoit extrêmement à la
 „ Compagnie de se bien entretenir, pour
 „ les grands profits qu'on tire du com-
 „ merce qui s'y fait. On n'osoit y en-

„ voyer des navires, de peur qu'ils ne
„ fussent arrêtez comme les autres. Le
„ parti qu'on prit, fut d'y faire aller un
„ vaisseau, sous le nom d'un marchand
„ de *Batavia*, comme étant le vaisseau
„ d'un négociant particulier, qui n'a-
„ voit rien de commun avec la Compa-
„ gnie. La chose réussit comme on s'é-
„ toit proposé, les officiers du vaisseau
„ allèrent se présenter droit aux *Japonois*
„ en descendant à terre, leur demandant
„ la liberté de vendre la cargaison de
„ leur vaisseau, qu'ils déclarèrent apar-
„ tenir à un marchand particulier & é-
„ tre pour son compte propre & uni-
„ que. Un verbal de cet exposé fut en-
„ voyé à la Cour, qui y ajouta foi, &
„ qui ordonna que ce navire jouît de la
„ liberté du commerce, comme tous les
„ marchans particuliers l'avoient. Qu'il
„ fût traité avec civilité, & qu'il eût
„ permission de s'en retourner quand il
„ voudroit. Tout cela fut exécuté. Le
„ navire déchargea, vendit, acheta, &
„ rechargea; & ensuite retourna à *Bata-*
„ *via*, sans trouble, ni traverses. Le
„ Conseil des *Indes* eut par cette voye
„ d'amples informations de l'état des af-
„ faires de la Compagnie *Hollandoise* au
„ *Ja-*

„ Japon, & qu'il étoit toujours au même
 „ état. Il y demeura 5. ans entiers fans
 „ altération, & fans le moindre adoucisse-
 „ ment. Il n'y avoit pas moyen de faire
 „ ouvrir la bouche aux Japonnois, ni sa-
 „ voir d'eux ce qu'ils vouloient faire des
 „ Hollandois qui étoient au nombre de 6.
 „ à sept cens : de leurs neuf vaisseaux &
 „ de ce grand capital qu'ils tenoient en
 „ arrêt. Les Ministres gardoient là-des-
 „ sus un profond silence, & tout ce
 „ qu'ils pouvoient arracher d'eux de
 „ tems en tems, se réduisoit à ces deles-
 „ pérantes remises, *Attendez, ne vous*
 „ *impatiencez pas.* Le Conseil de *Bata-*
 „ *via* perdoit l'esprit à ce procédé
 „ Japonnois, & ne savoit qu'imagi-
 „ ner pour délivrer ses gens & les
 „ vaisseaux de cette captivité, avec tou-
 „ tes les richesses qui avoient été fai-
 „ sies en même tems. A la fin, ils pri-
 „ rent l'expédient de sacrifier le coupable,
 „ en envoyant ce malheureux Gouver-
 „ neur de *Formosa* aux Japonnois, pour
 „ en disposer à leur volonté. On l'a-
 „ voit fait amener prisonnier à *Batavia*,
 „ dès qu'on avoit appris son étrange a-
 „ vanture, fruit funeste de sa folle

„ conduite, & il y avoit été toujours
„ gardé en prison.

„ Il tomba pâmé d'horreur & d'effroi,
„ lorsqu'on lui signifia l'arrêt du Con-
„ seil, & l'ordre de l'exécuter incessam-
„ ment. Il s'emporta en gémissemens :
„ il attestoit ciel & terre : il protestoit
„ contre la Compagnie d'une sentence
„ qu'il chargea d'injustice & de barba-
„ rie. Il implora la compassion du peuple,
„ le conjurant de le protéger. Il sup-
„ plioit qu'on lui fît son procès, protes-
„ tant être prêt de mourir, si l'on trou-
„ voit qu'il méritât la mort ; mais qu'on
„ ne le mît point entre les mains de ses
„ ennemis, & d'un peuple cruel & of-
„ fensé. Mais tous ses cris & ses la-
„ mentations ne servirent de rien, la
„ Compagnie fit mettre le navire qu'on
„ destinoit à le porter, en état de partir.
„ On y embarqua l'infortuné *Pierre*
„ *Nuyts*, malgré lui, & par force. C'é-
„ toit l'an 1634.

„ Le vaisseau arriva heureusement au
„ *Japon* : & aussitôt qu'il eut jetté l'an-
„ cre à *Firando*, le port accoutumé de
„ la Compagnie, le Président & Conseil
„ des *Hollandois* envoyèrent une requête
„ à la Cour, portant que l'homme qui
„ avoit

„ commis une action, laquelle avoit dé-
 „ plu à l'Empereur, étoit arrivé au ja-
 „ pon; qu'il plût donc à S. M. I. de don-
 „ ner maintenant par grace main levée
 „ des navires *Hollandois*, de leur équipa-
 „ ge, & des effets de la Compagnie &
 „ de leur permettre de partir. L'Em-
 „ pereur ayant reçu la requête, envo-
 „ ya incontinent des Commissaires, avec
 „ les principaux *Japonnois* qui avoient eu
 „ le démêlé à *Formosa*, reconnoître si
 „ c'étoit véritablement le même hom-
 „ me, ce même *Nuits*, Gouverneur de
 „ cette Ile-là, avec qui ils avoient eu
 „ prise. L'examen fut fait avec des pré-
 „ cautions & une exactitude à peine i-
 „ maginables, & avec des formalitez
 „ pleines de bagatelles; mais enfin, le
 „ personnage ayant été reconnu à tous
 „ les indices possibles, on écrivit à la
 „ Cour Impériale que c'étoit l'homme
 „ en question.

„ La Cour en étant assurée, ordon-
 „ na aux Commissaires de faire au Pré-
 „ sident, & au Conseil des *Hollandois*,
 „ les questions suivantes de la part de
 „ l'Empereur. Premièrement, si cet
 „ homme, ci-devant Gouverneur de
 „ *Formosa*, est venu de lui-même, & de

„ son propre mouvement ; & en ce cas ,
„ à quel dessein il vient : ou bien , si c'est
„ le Général de *Batavia* qui l'envoie ,
„ & en ce cas , à quel dessein il est en-
„ voyé.

„ Secondement , s'il se présente pour
„ se justifier , pour charger les *Japonois* ,
„ & pour plaider sa cause ; ou si c'est
„ pour reconnoître sa faute & pour l'a-
„ vouer , pour en témoigner son repentir , & pour en demander le pardon.

„ Troisièmement êtes vous contens , &
„ consentez vous que ce personnage soit ,
„ ou grillé sur les charbons , ou brûlé ,
„ ou écorché , ou mis en croix , selon
„ que S. M. I. & son Conseil trouve-
„ ront qu'il aura mérité d'être traité , &
„ que le cas l'exigera ?

„ Voilà ce qu'elle vous demande ; &
„ afin que vous y puissiez répondre plus
„ murement , elle vous donne trois jours
„ pour y penser. L'Empereur requiert
„ au reste que vous lui donniez votre ré-
„ ponse par écrit.

„ Le Conseil *Hollandois* eut bien de la
„ peine à convenir de la réponse qu'il
„ falloit faire. Le Général & Conseil
„ de *Batavia* avoient envoyé un modèle
„ de ce qu'il falloit dire aux Ministres ,

„ en

„ en leur remettant le coupable; mais il
„ avoit laissé la liberté au Conseil *Hol-*
„ *landois* de *Firando* de changer ce mo-
„ delle, selon que les occurrences le re-
„ quiereroient. On se partagea en deux
„ avis, l'un de livrer le coupable sans
„ apologie; l'autre au contraire de ne
„ l'abandonner pas absolument & sans
„ réserve. Car une partie étoit d'avis
„ d'avouer tout le tort, en l'immolant
„ à la discrétion des *Japonnois*, parce-
„ qu'en effet ses parties n'étoient pas e-
„ xemptes de crime en leur procédé. Mais
„ les *Hollandois* du Conseil, qui avoient
„ connoissance comment les choses s'é-
„ toient passées, étoient du premier a-
„ vis, lequel étoit aussi conforme à l'ins-
„ truction de *Batavia*. On résolut donc
„ de faire la réponse que le Général a-
„ voit proposée, & l'on la suivit mot à
„ mot. Elle portoit que cet homme,
„ nommé *Pierre Nuyts*, étoit ce Gou-
„ verneur de *Formosa*, qui cinq ans au-
„ paravant y avoit commis le crime, qui
„ avoit attiré le courroux de l'Empereur,
„ à qui le Général l'avoit envoyé pour
„ subir la peine qu'il lui plairoit d'or-
„ donner. Qu'au surplus, les *Hollandois*
„ étoient fort persuadés de l'équité de S.

» M. I. en l'exercice de la Justice, & que
» S. M. I. ne fait souffrir personne sans
» cause & sujet, mais au contraire, qu'elle
» le pardonne dans sa clémence les fau-
» tes mêmes de ses propres Sujets; &
» qu'ainsi ils se promettoient qu'elle
» pardonneroit d'autant plus à un étran-
» ger, qui s'étoit rendu coupable par i-
» gnorance, & pour n'avoir pas su les
» coutumes des *Japonois*, & nullement à
» dessein d'offenser Sa Majesté. Que c'é-
» toit-là le dessein dans lequel on livroit le
» coupable entre les mains de la justice.
» Après quoi S. M. étoit très humble-
» ment suppliée de relâcher tant de pau-
» vres gens innocens, qui périssoient en
» cette longue détention de cinq ans pas-
» sez, & de leur donner la liberté d'em-
» mener les vaisseaux de la Compagnie,
» avec leurs effets.

» Cette réponse franche, qui remet-
» toit absolument le coupable à la discrétion
» de l'Empereur, sans condition,
» l'appaisa entièrement, & lui donna &
» à toute sa Cour beaucoup de satisfac-
» tion de la conduite des *Hollandois*. On
» leva sur le champ la saisie faite de leurs
» vaisseaux, de leur monde, & de leurs
» effets, avec permission de partir quand
» il

„ il leur plairoit On leva l'interdiction
 „ de négoce qui leur avoit été faite ; &
 „ quant au coupable S. M. ordonna qu'on
 „ le fit sortir de la prison où l'on l'avoit
 „ renfermé à son arrivée, & qu'on lui
 „ donnât prison libre. Les Japonnois ap-
 „ pellent *prison libre*, avoir des gardes,
 „ & c'est-là uniquement en quoi elle
 „ consiste: on demeure & l'on va où
 „ l'on veut: on fréquente qui l'on veut,
 „ & on fait tout ce qu'on veut. La
 „ contrainte consiste uniquement à avoir
 „ toujours ses gardes autour de soi ; car
 „ ils ne quittent point le prisonnier. Ces
 „ gardes sont des soldats de l'Empereur,
 „ à qui on n'est point obligé de rien don-
 „ ner du tout. Il est fort certain que si
 „ l'on avoit pris un autre tour dans la ré-
 „ ponse que l'on donna à l'Empereur, le
 „ Gouverneur *Nuyts* eût été exécuté à
 „ mort ; & tout ce qu'on auroit pu ob-
 „ tenir en sa faveur, eût été sur le gen-
 „ re du supplice, & que c'eût été la croix,
 „ ou la décolation.

„ Il n'est pas facile de représenter la
 „ joye du Conseil de *Batavia* à la vue de
 „ leurs neuf vaisseaux du Japon, avec
 „ tout leur monde, même les otages de
 „ *Formosa*, & avec une riche cargaison ;

„ apprenant par dessus tout cela, que
„ l'Empereur s'étoit appaisé envers la
„ Compagnie, & aussi, chose tout à
„ fait admirable, envers l'auteur de tout
„ le mal.

„ La Compagnie fait tous les ans un
„ présent à l'Empereur du *Japon*. Elle
„ en envoÿa un l'année suivante, qui é-
„ toit l'an 1636. beaucoup plus riche
„ qu'à l'accoutumée. Il y avoit entr'au-
„ tres, un chandelier de laiton à trente
„ branches, pièce rare & sans pareille,
„ tant par la beauté de l'ouvrage, que
„ pour la hauteur, qui étoit de quator-
„ ze pieds. Il arriva, par un rare bon-
„ heur, que ce présent vint à la Cour,
„ justement comme on étoit occupé aux
„ apprêts des funérailles de l'Empereur
„ défunt, père de l'Empereur regnant,
„ auquel on devoit faire des obléques
„ d'une magnificence extraordinaire: &
„ cette pièce augmentoit merveilleuse-
„ ment la décoration du mausolée. S.
„ M. I. l'admira, disant qu'on n'avoit
„ jamais vu une si belle pièce au *Japon*.
„ Elle demanda avec empressement d'où
„ cela venoit, & à quel dessein une tel-
„ le rareté avoit été apportée. Un des
„ Ministres d'Etat, celui qui avoit cette

„ année-là les affaires des *Hollandois* en
„ son département, & qui étoit bien
„ leur ami, répondit de son propre mou-
„ vement, & sans avoir été aucunement
„ ni instruit, ni requis par les *Hollandois*:
„ *Sire, ce sont les Hollandois, qui ont envoyé*
„ *ce chandelier, pour servir aux funérailles de*
„ *l'Empereur votre père, qu'ils ont su de-*
„ *voir se faire en ce tems.* L'Empereur
„ extrêmement satisfait d'un présent si
„ beau, & fait si à propos, s'informa
„ s'ils demandoient quelque chose. Rien
„ autre, *Sire*, répondit le Ministre, *que*
„ *la grace de V. M. I. pour un Gouverneur*
„ *Hollandois, qui s'est rendu coupable en-*
„ *vers elle, pour avoir manqué contre la*
„ *loi & les coutumes de Japon, non à des-*
„ *sein, mais par pure ignorance.* L'Em-
„ pereur répondit qu'on eût à le relâ-
„ cher, & à le leur rendre à l'heure mê-
„ me, & ordonna de plus de faire un
„ riche présent d'argent & de marchan-
„ dises aux *Hollandois*, qui avoient ap-
„ porté ce chandelier. Tout cela fut exé-
„ cuté sur le champ; car il n'y a point
„ ici de délai aux ordres du Souverain.
„ Les *Hollandois* qui étoient à la Cour,
„ & ceux qui étoient à leur bureau or-
„ dinaire, sur la côte de mer, furent a-

„ gréablement surpris d'un événement si
„ favorable & si imprévu , & ils ne pu-
„ rent découvrir de plusieurs jours d'où
„ leur venoit cette faveur singulière. Car
„ selon les loix du *Japon*, il est défendu
„ de demander la grace des prisonniers
„ d'Etat qu'au bout de neuf ans , & il
„ n'y en avoit que deux que *Nuyts* avoit
„ été remis à l'Empereur. La Compa-
„ gnie aprit deux choses de cette fâcheu-
„ se & dangereuse aventure. La pre-
„ mière, de s'entretenir toujours par
„ tous les soins imaginables un bon ami
„ auprès de la personne du Roi ; puis-
„ qu'un ami pouvoit rendre si à propos
„ de si excellens offices. L'autre, qu'il
„ falloit traiter rondement avec les *Ja-*
„ *ponnois*, sans prétendre se servir avec
„ eux de la politique de *Machiavel*, par-
„ ceque c'est un peuple adroit & fin,
„ autant que nul autre du monde, & de
„ plus fort jaloux & fort sévère sur
„ l'honneur & sur l'autorité.

VI. *Récit historique de la démolition d'une Forteresse, & de quelques Edifices construits à Firando, dans le Japon, par les Hollandois établis dans cet Empire. Tiré & traduit de leur Journal de l'année 1640.*

„ A *Firando*, l'An 1640. Premier
 „ Novembre.

„ **N**OUS avons reçu des avis de la
 „ Cour par diverses voyes, portant que l'Empereur a été informé du
 „ bâtiment que nous faisons, & en est
 „ mécontent: que S. M. I. a envoyé
 „ un Commissaire à ce sujet, mais sans
 „ avoir communiqué ses ordres, ni son
 „ instruction, au Conseil: & que les
 „ Ministres de nos amis nous recommandent tous de bien prendre garde à notre conduite, parcequ'assurément il
 „ y a quelque chose de très important
 „ sur le tapis.

„ Le 4. le Gouverneur de *Nangasacky* nous fit donner avis qu'il se mettoit
 „ en chemin pour aller au devant du

„ Commissaire de S. M. I. nommé *I-*
„ *noie Tsikingoe*, qui venoit par mer, &
„ devoit arriver incessamment.
„ Le 8. sur le soir, on découvrit les
„ barques du Commissaire & du Gou-
„ verneur de *Nangasacky*, & à l'instant
„ nous les fîmes saluer du canon de nos
„ vaisseaux, qui continuèrent de tirer
„ jusques à leur arrivée. Nous nous
„ trouvâmes à leur débarquement, pour
„ rendre nos devoirs au Commissaire &
„ lui faire la bien venue. S. E. nous de-
„ manda de le mener au plus grand de
„ nos vaisseaux, ce que nous fîmes. Ce
„ vaisseau se nommoit *l'Eléfant blanc*.
„ Nous y régâlâmes S. E. & le Gou-
„ verneur de *Nangasacky*, & leur nom-
„ breuse suite, le mieux qu'il nous fut
„ possible. Ils allèrent par tout le vais-
„ seau, haut & bas, & en tous endroits,
„ ne cessant de l'admirer, avec de gran-
„ des exclamations. La nuit venant, ils se
„ rendirent en grande pompe & magni-
„ ficence à *Firando*. Nous les y accom-
„ pagâmes, & leur y donnâmes le di-
„ vertissement d'un feu d'artifice, que
„ nous avions fait préparer, avec d'au-
„ tres régals; & ayant diverses fois con-
„ gratulé le Seigneur Commissaire sur
„ son

„ son heureuse arrivée, avec toutes les
 „ marques de respect & de soumission
 „ que nous pouvions donner, nous re-
 „ çûmes notre congé, & nous primes le
 „ chemin de notre loge.

„ Le 9. sur les 8. heures du matin,
 „ le Commissaire & Gouverneur sus-
 „ nommez vinrent avec une grosse suite
 „ faire la visite du bureau de la noble
 „ Compagnie, tant des dehors, que du
 „ dedans, des greniers aux caves, avec
 „ les magasins, lesquels étoient alors
 „ pleins de marchandises. Il n'y eut pas
 „ un seul endroit qu'ils ne visitassent de
 „ près, avec une particulière exactitude,
 „ non seulement des yeux, mais aussi
 „ des mains; ce qui se faisoit pourtant
 „ avec courtoisie: car tantot c'étoit l'un,
 „ & puis c'étoit l'autre de leurs officiers,
 „ & sous divers prétextes, pris néan-
 „ moins la plupart de leur curiosité, ou
 „ de la nouveauté des choses. C'étoit à
 „ dessein de trouver quelques ornemens
 „ d'Eglise, ou quelque pièce servant au
 „ culte de notre *Religion Chrétienne*; mais
 „ n'ayant rien trouvé de tel, ils entré-
 „ rent en une salle, où après quelques
 „ discours peu importans de part & d'au-
 „ tre, ils s'en retournèrent au Palais du
 „ Sci-

„ Seigneur de *Firando*, où le Commis-
„ faire étoit logé, & où peu après il
„ nous manda de le venir trouver, avec
„ tous nos commis, & tous les officiers
„ de notre bureau, sans exception, à
„ quoi nous obéîmes sur le champ. Voi-
„ ci le discours qu'ils nous tint.

„ *Sa Majesté Impériale est très bien in-*
„ *formée que vous autres, ni plus ni moins*
„ *que les Portugais, êtes tous Chrétiens.*
„ *Vous gardez le Dimanche. Vous dai-*
„ *tez de la naissance de Christ, & vous*
„ *mettez cette date sur le frontispice de*
„ *vos maisons, & de tous les bâtimens que*
„ *vous faites de mer & de terre, où ce nom*
„ *est ainsi exposé aux yeux de notre Nation.*
„ *Votre Souveraine Loi est celle des dix*
„ *Commandemens; votre Prière est l'O-*
„ *raison de Christ; & votre confession*
„ *de foi, celle de ses Disciples. Vous la-*
„ *vez d'eau les Enfans qui naissent, &*
„ *vous offrez en votre culte religieux du*
„ *pain & du vin. Votre livre est l'Evan-*
„ *gile. Les Prophètes & les Apôtres*
„ *sont vos Saints. Bref, (car à quoi bon*
„ *un plus grand détail?) votre créance &*
„ *celle des Portugais n'est qu'une même*
„ *affaire, & la différence qu'il y peut a-*
„ *voir entre vous, que vous prétendez con-*
„ *fidé-*

„ fidérable, nous Pestimons légère. Nous
 „ avons bien su de tout tems que vous é-
 „ tiez Chrétiens; mais comme nous vous
 „ voy ons ennemis l'un de l'autre, les Por-
 „ tugais & vous, nous pensions que c'étoit
 „ un autre Christ que vous adoriez, &
 „ non celui des Portugais. L'Empereur,
 „ après cet énoncé, vous fait signifier par
 „ moi, son Envoyé exprès, que vous ayez
 „ à mettre bas incessamment toutes vos ha-
 „ bitations & bâtimens, où cette datte est
 „ marquée, sans exception d'aucun, com-
 „ mençant par le quartier Septentrional:
 „ C'étoit celui que nous avions achevé
 „ le dernier.

„ Nous ne voulons point souffrir que vous
 „ observiez le Dimanche ouvertement afin
 „ que la mémoire de ce nom prenne entière-
 „ ment fin.

„ Le Capitaine, ou chef de votre Na-
 „ tion en cet Empire, ne pourra plus de-
 „ mais y demeurer qu'une année, mais vous
 „ le changerez annuellement, de peur qu'un
 „ plus long séjour ne produise un épanche-
 „ ment de votre doctrine parmi le peuple du
 „ pays. Faites état que le contraire de ce
 „ qui vous vient d'être prescrit donneroit
 „ des défiances de votre docilité aux ordres
 „ de l'Empereur. Pour ce qui est du reste

„ de

„ de la conduite que vous aurez à garder à
„ l'avenir, les Seigneurs Régens de Firan-
„ do vous le feront savoir.

„ La réponse que nous fîmes fut en
„ ces termes. Nous savons que sur l'im-
„ plication des commandemens de l'Empe-
„ reur il ne faut dire autre chose qu'oui,
„ & obéir; & que quand même il y au-
„ roit quelque remontrance, ou quelque
„ supplicat on à faire, ce n'est point à
„ présent qu'il faut le découvrir, mais
„ dans la suite tout ce qu'il a plu à
„ S. M. I. de nous commander, nous l'exé-
„ cuterons ponctuellement, & entière-
„ ment. Nous donnâmes cette réponse
„ d'un ton sérieux & ferme, & en ter-
„ mes graves, mais toutefois très res-
„ pectueux.

„ Notre réponse faite, on nous don-
„ na congé & nous passâmes en la
„ grande salle, où nous nous assîmes,
„ attendant d'apprendre quelque chose
„ sur notre funeste affaire. Il y vint
„ après quelques momens des Gentils-
„ hommes du Commissaire, qui étoient
„ dans la salle lorsqu'il nous parla,
„ lesquels nous rapportèrent que dès
„ que nous avions été levez, il avoit
„ témoigné hautement beaucoup de fa-
„ tis-

„ tatisfaction, & beaucoup de joye de
„ notre réponse, par rapport à la dispo-
„ sition parfaite où nous avions témoi-
„ gné d'être d'obéir rondement, & qu'il
„ avoit dit ces mots ensuite. *Je n'eusse*
„ *jamais cru cela d'eux; mais je ne me*
„ *pouvais ôter de l'esprit, sur la connois-*
„ *sance que j'ai de la Nation Chrétien-*
„ *ne, par la grande fréquentation que*
„ *j'en ai faite, qu'ils ne manqueroient*
„ *point de se jeter, ou sur des plaintes, ou*
„ *sur des excuses, ou sur des supplica-*
„ *tions. C'a été leur salut, que cela ne*
„ *soit point arrivé; car par là ils sont*
„ *échapez, & ils m'épargnent beaucoup de*
„ *travail, beaucoup de meurtres, & beau-*
„ *coup d'effusion de sang.*

„ Aussitôt que nous fumes revenus
„ en notre maison, nous mimes tout
„ notre monde à déménager en grande
„ hâte, selon que l'ordre le requeroit.
„ Comme nous étions après il nous fut
„ rapporté en très grand secret, que
„ quand le commandement de S. M.
„ I. nous avoit été signifié par le Com-
„ missaire, en présence des Seigneurs
„ de *Firando*, & du Régent de *Nanga-*
„ *sacky*; s'il nous étoit arrivé d'uter de
„ remontrances sur notre qualité d'a-
„ gens

„ gens & de commis, que nous ne
„ pouvions disposer du bien de nos
„ maitres, & de demander des délais,
„ sous couleur de les informer & de
„ requérir les ordres; ou bien de nous
„ jeter, soit sur les plaintes de mauvais
„ offices à nous rendus, qui nous atti-
„ roient l'indignation de l'Empereur,
„ soit sur les supplications, pour avoir
„ du tems : en un mot, que si nous a-
„ vions témoigné la moindre répu-
„ gnance à l'exécution immédiate des
„ ordres de Sa M. l. qu'il nous signi-
„ fioit, vingt gardes armez, assis à nos
„ côtes, & derrière nous, auroient re-
„ çu un signal, auquel il leur étoit don-
„ né ordre de nous foudroyer de ces pa-
„ roles, *Desobéissans aux commandemens*
„ *de l'Empereur, vous êtes indignes de*
„ *vivre*; & à même tems, ils nous au-
„ roient perçez de coups. On auroit à
„ même tems arrêté tous nos subalter-
„ nes, que nous avions amenez; &
„ aussitôt on auroit fait avancer les
„ troupes des Seigneurs de *Fingo*, de
„ *Tsickingo*, & d'*Arnua*, qui n'étoient
„ qu'à une heure de la place, où le
„ Commissaire les avoit fait avancer,
„ sans qu'on en fût le sujet. On seroit
„, subi-

„ subitement entré dans notre *Ise*, qui
 „ ne pouvoit résister, & de-là on au-
 „ roit pris & détruit notre flotte, (qui
 „ étoit considérable,) selon que les oc-
 „ currences en eussent fourni le moyen.
 „ Sur le soir, le Seigneur de *Firando*
 „ nous fit avertir, en grand secret, par
 „ une personne affidée, que Monseigneur
 „ le Commissaire ayant envoyé deux
 „ fois, d'une heure à l'autre, observer
 „ quelle diligence on faisoit à déména-
 „ ger & à abattre, le rapport qu'il en
 „ avoit eu l'avoit mis en colère, & qu'il
 „ avoit dit & répété, avec quelque em-
 „ portement: *Je connois les artifices du*
 „ *Capitaine des Hollandois, qui est un*
 „ *homme rusé. Je m' imagine qu'à l'heure*
 „ *qu'il est, il dépêche à la Cour, aux*
 „ *Conseillers & Ministres d'Etat, Samin-*
 „ *kedo, Cangado, Tacckemondo & à*
 „ *d'autres Seigneurs ses amis, & affec-*
 „ *tionnez à sa Nation, comme eux, que*
 „ *je sai qui le font beaucoup. Mais je sai*
 „ *aussi que ni leurs Excellences, ni nul au-*
 „ *tre Ministre d'Etat, que moi seul, qui*
 „ *ai reçu tête à tête de la bouche de l'Em-*
 „ *pereur les instructions & les ordres sur*
 „ *cette importante affaire, n'en ont aucune*
 „ *connoissance. Oui assurément, ce Capi-*
 „ *taine*

„ taine n'oublie ni prières, ni promesses,
„ ni préens, pour obtenir seulement quel-
„ que délai. Cependant, si je découvre
„ quelque sorte de lenteur dans l'exécution
„ de l'ordre que je lui ai signifié, & que
„ les gens n'aient pas tous plus vigou-
„ reusement qu'ils ne font à abatre leurs
„ édifices, je ferai couper la tête aux 8. ou
„ 10 principaux Hollandois, en présence
„ du Capitaine ou Résident. Et si cela ne les
„ fait pas encore aller avec l'empressement
„ requis à accomplir les commandemens de
„ l'Empereur, je ne retarderai pas d'un
„ moment les exécutions de ses ordres,
„ quelque chose qu'il en puisse arriver. Le
„ Gouverneur de Firando nous faisoit
„ donner cet avis en particulier par mo-
„ tif d'affection, & nous exhortoit cor-
„ dialement, mais franc & net, de nous
„ hâter tout autrement que nous ne fai-
„ sions à abatre nos édifices: qu'il par-
„ tageoit avec nous la détresse où nous
„ étions jettez, & y étoit sensible, d'au-
„ tant plus qu'il avoit un intérêt perfon-
„ nel dans notre triste aventure, puisque
„ la chose se passoit en un lieu de son
„ Domaine & Seigneurie propre. Nous
„ finies remercier S. E. avec toute l'ar-
„ deur imaginable; & considérant qu'il
„ y

„ y alloit de notre salut particulier, &
 „ du commerce entier de la Compagnie,
 „ de redoubler nos efforts à mettre nos
 „ maisons à bas avec un extraordinaire
 „ empressement, nous fîmes venir sur le
 „ champ 200. hommes de nos vaisseaux,
 „ louames du monde, & primes encore
 „ pour nous assister les marchans avec
 „ qui la Compagnie avoit coutume de
 „ traiter, tant pour l'achat que pour la
 „ vente, au nombre d'autres 200. hom-
 „ mes, gens forts & robustes, qui
 „ joints à ceux qui étoient déjà à l'ou-
 „ vrage, firent un incroyable effort pen-
 „ dant toute la nuit, à transporter les
 „ effets & marchandises hors des maga-
 „ zins du côté Septentrional en ceux du
 „ côté opposé, & dans les chambres &
 „ les sales, & en des magasins & des
 „ maisons des Bourgeois de *Nangasacky*,
 „ que nous empruntâmes pour cela.
 „ Le 10. on travailla avec tant de vi-
 „ gueur, 6. ou 700 hommes que nous
 „ avions, que le coin Septentrional de
 „ l'édifice fut ruiné à fleur de terre.
 „ Nous eûmes au soir un message se-
 „ cret du Gouverneur de *Firando*, qui
 „ nous conseilloit d'aller rendre visite à
 „ Monseigneur le Commissaire, qui n'at-
 „ ten-

„ tendoit pour s'en retourner à la Cour,
„ que de voir la démolition de nos édi-
„ fices avancée, mais que nous prissions
„ bien garde de ne témoigner ni de pa-
„ role, ni de contenance, aucun mé-
„ contentement ni déplaisir de ce qui se
„ passoit : chose que nous exécutâmes
„ ainsi avant la nuit.

„ Le Commissaire nous fit un accueil
„ fort affable, & après quelques com-
„ plimens, il se mit à témoigner
„ beaucoup d'affliction & d'ennui des
„ peines & du chagrin qu'il avoit endu-
„ rez à notre sujet, mais que cela étant
„ venu du bon plaisir de Sa Majesté Im-
„ périale il devoit le supporter non seu-
„ lement patiemment, mais aussi d'un
„ esprit content, comme il le faisoit
„ aussi. Nous répondîmes dans le mê-
„ me esprit, & d'un air & d'un ton
„ calme & nullement embarrassé, que
„ nous étions parfaitement disposés à ob-
„ béir & à nous soumettre, avec une
„ entière résignation, à tout ce qui
„ nous seroit imposé ou prescrit de la
„ part de Sa Majesté Impériale, & que
„ nous supplions très humblement & a-
„ vec ardeur S. E. de vouloir nous
„ marquer & prescrire la conduite que
„ nous

„ nous aurions à tenir à l'avenir. Le
 „ Commissaire, prenant un air plus que
 „ sérieux, & un ton de voix triste,
 „ nous répondit ces paroles : *Ce m'est*
 „ *un grand sujet d'affliction d'avoir été dé-*
 „ *puté Commissaire de Sa Majesté Impéria-*
 „ *le pour vous apporter une nouvelle &*
 „ *des ordres, dont je n'ignore pas le mor-*
 „ *tifiant effet, & vous n'en pouvez pas*
 „ *douter en considérant la connoissance &*
 „ *l'amitié qu'il y a depuis longtems entre*
 „ *nous, dont nous nous sommes donné ré-*
 „ *ciproquement des marques aux occasions.*
 „ *Mais mettez vous par grace à ma pla-*
 „ *ce, & considérez que j'étois chargé de*
 „ *cet ordre, & que c'étoit le commande-*
 „ *ment d'un très haut & redoutable Em-*
 „ *pereur, dont la volonté doit toujours être*
 „ *exécutée avec promptitude & avec zèle.*
 „ *Pour ce qui regarde la conduite que vous*
 „ *aurez à tenir, tant sur le commerce, que*
 „ *pour les deportemens civils, on vous en*
 „ *donnera l'ordre dans la suite. Vous*
 „ *pourrez cependant vous servir de vos ma-*
 „ *gazins, & de vos logemens du côté du*
 „ *Midi, jusques à la fin de vos affaires,*
 „ *& du départ de votre Flote, & vous*
 „ *pourvez confidemment vous reposer là-*
 „ *dessus. Nous remerciames avec tout*
 „ Tom. IV. L „ le

„ le zèle possible ce Seigneur Commis-
 „ faire de sa bonté & de son affection
 „ envers nous, dont nous le suppliames,
 „ très instamment d'accorder la conti-
 „ nuation à notre Nation, & nous pri-
 „ mes ainsi congé de S. E. toujours si
 „ consterne de notre désastre, que nous
 „ n'étions pas capables de goûter l'a-
 „ doucissement qu'on y apportoit.

„ Le 11. nous achevâmes de mettre
 „ bas tous nos édifices du côté du Sep-
 „ tentrion, & à droite & à gauche, dont
 „ on rangea soigneusement les matériaux,
 „ pierre & charpente, les uns sur les
 „ autres, en pyramide, au milieu de l'*I-
 „ le*, où est la place ou le marché. Le
 „ Commissaire ayant vu les choses en
 „ cet état, partit de *Firando* au coucher
 „ du soleil, pour s'en retourner à la
 „ Cour, avec tout son train & toute sa
 „ suite, en dix grandes barques. Il fut
 „ accompagné par les Seigneurs & par
 „ les Magistrats de *Firando*, & nous l'ac-
 „ compagnâmes aussi. Mais qui pour-
 „ roit exprimer notre douleur, en pas-
 „ sant devant notre Ile couverte des rui-
 „ nes de nos édifices, qui étoient sur
 „ pied seulement quatre jours aupara-
 „ vant?

R E.



RELATION

Du naufrage d'un

VAISSEAU HOLLANDOIS,

Sur la Côte de l'Isle de Quelpaerts:

*Avec la description du Royaume
de Corée.*

NOus partimes du Texel sur le soir du 10. de Janvier de l'année 1653. avec un fort bon vent, & apres avoir essuyé beaucoup de tempêtes & de mauvais tems, nous mouillames le 1. Juin à la rade de Batavia. Comme nous nous fumes rafraichis là pendant quelques jours, Monsieur le Gouverneur Général de la Compagnie des Indes nous ayant commandé d'aller à Tapowan, nous mimes à la voile le 14. du même mois, & partimes avec notre même vaisseau qu'on

L 2

nom-

244 *Relation du Naufrage*

nommoit l'Eprevier. Monsieur Corneille Lesser vint avec nous, pour prendre possession du Gouvernement de Tapowan & de Formosa, & de leurs dépendances; à la place de Monsieur Nicolas Verbourgh, qui avoit été là trois ans, suivant la coutume du pays. Nous fumes si heureux, que le 16. de Juillet nous jettames l'ancre devant Tapowan. Aussitot Monsieur Lesser prit terre, & fit décharger notre navire. Ensuite, de l'avis du Conseil, il nous donna ordre d'aller au Japon; de sorte que le 30. du même mois ayant notre charge & notre congé, nous nous remimes en mer. Le lendemain, après avoir eu beau tems presque tout le jour, sur le soir, au sortir du canal de Formosa, il s'éleva une tempête, qui augmenta beaucoup durant la nuit.

Le premier jour d'Aout, nous aperçumes dès le matin une petite Ile assez proche de nous. On fit aussitot tous ses efforts pour se mettre derrière à l'abri, pour trouver quelque endroit où l'on pût jeter l'ancre, car toute cette mer est presque sans fonds. Nous en vinmes pourtant à bout, mais ce ne fut pas sans grande peine, à cause que nous crai-

gnions

gnions d'approcher d'un radeau qui bru-
loit assez près de nous. Notre pilote en
mettant la tête à la fenêtre avoit heureau-
tément découvert cette Ile, & sans cela
nous étions perdus, parceque nous n'en
étions pas éloignés de la portée du
mousquet. Le brouillard étant dissipé,
& faisant fort clair, nous nous trouva-
mes si proche des côtes de la Chine,
qu'il nous étoit aisé de voir des hommes
armez, répandus par bande le long du
rivage, attendant notre perte pour en
profiter. Mais Dieu merci leur attente
fut vaine, quoique la tempête augmen-
tat plutôt que de diminuer. Nous de-
meurâmes donc le reste du jour à leur
vue, & toute la nuit à l'ancre.

Le lendemain, le vent étant tombé,
nous remarquâmes que le nombre des
Chinois étoit augmenté de beaucoup; ce
qui nous obligea d'être toujours sur nos
gardes, résolus de nous éloigner d'eux le
plutôt qu'il nous seroit possible. Mais
le calme, qui dura tout le jour & la
nuit suivante, nous en empêcha. Nous
trouvâmes cependant le troisième que l'o-
rage nous avoit détourné environ vingt
lieues de notre route, si bien que nous
nous vîmes une seconde fois en vue de

la côte de Formosa. Nous voguames entre cette Ile & la terre ferme par un tems un peu froid, & ce qui nous faisoit le plus, c'est que l'inconstance des vents & les calmes nous retinrent dans ce canal jusqu'à l'onzième du mois, qu'un vent de Sud-Est émut une tempête accompagnée d'une grosse pluie, qui nous força d'aller Nord-Est, & Nord-Est à l'Est. Les trois jours suivans, le tems fut encore plus orageux, & nous fumes battus de tant de fortes de vents, que nous ne faisions incessamment que hausser & caler les voiles. Cependant les divers & fréquens coups de mer, avoient fort affoibli notre vaisseau, & les pluies continuelles nous empêchant de prendre hauteur, nous fumes contraints d'abatre tout à fait les voiles, & de nous abandonner à la merci des vents.

Le quinzième le vent souffla avec tant d'impétuosité, qu'on ne pouvoit s'entendre parler, ni déployer le moindre coin de voile; & pour comble de maux, notre navire faisoit eau en si grande abondance, qu'on ne pouvoit l'étancher quelque effort qu'on pût faire. D'ailleurs nous étions si souvent couverts des va-

gues,

gues, que nous nous attendions à tous momens d'être noyez. Le soir notre esquif & presque toute notre galerie furent emportez, ce qui ébranla fort notre beaupré, & nous fit appréhender de perdre notre proue. On fit tout ce qu'on put pour réparer le desordre, & pour empêcher les suites; mais ce fut inutilement, car les coups de vent étoient trop violens, & se suivoient de trop près, outre que le flot nous submergeoit de moment en moment. Enfin ne voyant point d'autre remède pour nous sauver, que d'abandonner notre vaisseau & les marchandises de la Compagnie; on résolut de déployer une petite voile sur l'avant, afin d'éviter les plus grosses vagues. Mais comme on travailloit à cela, une vague qui nous surprit par la poupe, pensa enlever tout ce qu'il y avoit de matelots sur le tillac. Elle laissa tant d'eau dans le navire, que le maître pilote s'écria, Camarades, hâtez-vous de couper le mât, & de songer à Dieu, car si nous avons encore un ou deux semblables coups de mer, nous sommes tous perdus, & toute notre science & notre travail ne sauroient nous en garantir. Nous étions en cet état, lorsque le deuxième sable de

la seconde veille étant prêt à finir, celui qui faisoit sentinelle s'écria, *Terre, terre,* & qu'on n'en étoit qu'à une portée de mousquet; l'obscurité de la nuit & la pluie qui tomboit en abondance, avoient empêché de la découvrir plutôt. On essaya vainement d'ancrer, parcequ'il n'y avoit point de fonds, & que l'agitation de la mer & la violence du vent étoient des obstacles insurmontables. Les ancres donc ne trouvant point de résistance, où elles pussent s'attacher, trois flots redoublés nous surprenant dans cette occupation, entrouvrirent tellement le vaisseau, que ceux qui étoient couchez à fond de calle furent noyez, sans avoir pu monter en haut, ni se lever. De ceux qui étoient sur le tillac, une partie se jeta dans l'eau volontairement, & l'autre fut emportée çà & là par la mer. Nous abordâmes quinze en un même endroit, la plupart nuds & fort bleffez. Nous crûmes au commencement qu'il n'y avoit que nous de sauvez, mais lorsque nous fumes montez sur les rochers, on entendit quelques voix d'hommes qui se plaignoient, sans qu'il nous fût possible de rien voir, ni de secourir personne à cause de l'obscurité de la nuit.

Le feizième tous ceux d'entre nous qui pouvoient marcher, furent crier & chercher de toutes parts sur la grève, pour voir si nous ne découvririons point encore quelqu'un qui eût pris terre. En effet, nous en rencontrames de répandus de côté & d'autre, & nous nous trouvames trente six, la plupart dangereusement bleffez. En visitant ensuite les débris du navire, on apperçut un homme entre deux aïx, dont le corps avoit été si pressé, qu'il ne vécut depuis que trois heures. Il est aisé de juger que nous souffrions une extrême douleur de voir notre vaisseau brisé; & de soixante-quatre personnes, nous voir réduits à trente six en moins d'un quart d'heure. Cela ne nous empêcha pas d'aller le long de la côte, pour rendre les derniers devoirs aux corps que la mer auroit jettés sur le rivage. Nous ne trouvames que notre conducteur Egbertz d'Amsterdam, étendu sur le sable à dix ou douze toises de l'eau, le bras passé sous la tête, que nous enterrames au même endroit. Cependant comme nous n'avions presque rien pris les deux ou trois derniers jours, à cause qu'il avoit été impossible de rien préparer, nous cherchames sur le sable,

pour voir si la mer n'auroit point amené à bord une partie de nos vivres ; mais nous ne pumes recouvrer qu'un sac de farine, un tonneau où il y avoit encore de la chair salée & quelque peu de lard, & ce qui fut le meilleur pour les blessés, un baril de vin clairer. Ce qui nous mit le plus en peine fut de savoir comment nous ferions du feu ; car ne voyant ni n'entendant personne, nous nous imaginions être dans une Ile déserte. Sur le soir le vent & la pluie s'étant un peu apaisés, nous ramassâmes de quoi nous faire un couvert, nous servant du reste de nos voiles.

Le dix septième comme nous déplorions le misérable état de notre condition présente, tantôt nous plaignant de ne voir personne, & tantôt nous flatant d'être proche du Japon, & qu'on pourroit rencontrer là quelqu'un, qui nous donneroit les moyens d'aller au quartier des Hollandois, notre vaisseau n'étant pas en état d'être radoubé ; nous apperçûmes un homme éloigné de nous de la portée du canon. Nous l'appellâmes & lui fîmes signe ; mais il ne nous eut pas plutôt vus qu'il prit la fuite. Un peu après midi nous en vîmes trois autres, dont

dont l'un portoit un mousquet, & ses compagnons des arcs & des flèches. S'étant approchez de nous de la portée du fusil, ils s'arrêtèrent, & voyant que nous allions à eux, ils s'enfuirent, quoiqu'on s'efforçât de leur montrer par signes, que nous ne voulions rien d'eux que du feu. Enfin un de nous autres résolut de les attaquer ; mais ils lui rendirent les armes sans combattre, avec quoi nous allumâmes du feu, dont nous avions grand besoin. Ces gens étoient vêtus à la Chinoise, à la reserve du chapeau, qui étoit fait d'un tissu de crin de cheval, & nous appréhendions fort qu'ils ne fussent Chinois fauvages ou des Pirates. Sur le soir il vint environ cent hommes armez & vêtus comme les premiers, qui après nous avoir comptez, nous tinrent comme investis toute la nuit.

Le dix huitième nous employâmes toute la matinée à faire une plus grande tente, & sur le midi il survint près de deux mille hommes tant cavaliers que fantassins, qui se rangèrent en bataille devant notre couvert. Notre secrétaire & le maitre pilote, avec celui de proue & un garçon, allèrent au devant d'eux. Mais lorsqu'ils furent en présence du chef, il

commanda qu'on leur mît à chacun un gros carquant de fer au col avec une clochette, comme on en met en Hollande aux brebis. En cet état, on les obligea de ramper & de se prosterner devant le Commandant; ce qui fut accompagné d'une si grande clameur des soldats, que tous tant que nous étions dans notre tente nous nous mîmes à crier, c'en est fait, & il nous faut préparer à recevoir un pareil traitement. Ce qui fut exécuté aussitôt. Après qu'on nous eut laissés quelque tems couchez tout à plat, le ventre contre terre, on nous fit signe de nous mettre à genoux. Pendant que nous étions en cette posture on nous demanda des choses que nous ne pûmes entendre, & de notre côté nous fîmes tout ce qu'il nous fut possible, pour leur faire comprendre que nous voulions aller au Japon à Nanguafaky. Mais ils comprenoient si peu ce que nous leur voulions dire, qu'il sembloit que le Japon leur fût inconnu, & en effet, ils nomment ce pays-là Jeenaré, ou Jirpon. Le Commandant voyant qu'il ne pouvoit tirer autre lumière de nos discours, nous fit verser à chacun plein une coupe d'arac †

&

† *Breuvage fait de Ris, il s'en fait aussi de cocos & d'autres choses.*

& nous renvoya dans notre tente. Les gens qui nous y amenèrent, pour voir les vivres que nous avions, ne trouvèrent qu'un peu de lard & de chair salée, qu'ils présentèrent à leur Chef. Une heure après ils nous apportèrent du ris cuit dans de l'eau ; & comme ils nous croyoient fort affamez, ils ne voulurent pas nous en donner beaucoup, de peur de nous faire mal. L'après-dinée ils revinrent avec des cordes à la main, ce qui nous alarma fort, nous imaginant qu'ils nous vouloient étrangler ; mais notre crainte cessa, les voyant courir en foule vers les débris de notre navire, pour en tirer à terre ce qui leur pourroit servir. Le soir ils nous donnèrent encore du ris à manger, & notre maitre pilote ayant pris hauteur, trouva que nous étions à l'Isle de *Quelpaerts*, qui est au trente troisième degré trente deux minutes.

Ces gens s'occupèrent encore tout le dix neuvième à pêcher les tristes restes de notre naufrage, séchant les hardes, & brulant le bois pour avoir le fer, car ils aiment fort ce métal. Cependant comme nous commencions à nous aprivoiser, nous approchames du Commandant des

254. *Relation du Naufrage*

pes & de l'Amiral de l'Isle, qui étoit aussi venu-là, & leur présentames à chacun une lunette d'approche, & un pot de vin rouge, avec la tasse d'argent de notre Capitaine, que nous avions rencontrée entre des rochers. Ils trouvèrent ce breuvage si agréable, qu'ils ne cessèrent point d'en boire qu'ils ne fussent fort gais. Après qu'ils nous eurent rendu la tasse, & fait beaucoup de démonstrations d'amitié, nous nous retirames dans notre tente.

Le vingtième ils achevèrent de bruler tout le bois du navire & d'en tirer le fer, pendant quoi il arriva une chose assez plaisante. Le feu qu'ils faisoient s'étant pris à deux canons chargez à balles, il fit un si grand bruit, qu'ils s'enfuirent tous & furent assez longtems sans oser revenir, & n'approchèrent depuis du vaisseau, que sur les assurances que nous leur donnames par signes, qu'ils n'avoient plus rien de semblable à craindre. Ce jour là ils nous apportèrent deux fois à manger.

Le matin du vingt unième, le Commandant appella quelques uns de nos gens, & leur fit comprendre par signes qu'il falloit que nous lui apportassions

tous

tout ce que nous avions sauvé dans notre tente, afin qu'on y mît le sceau, ce qui fut fait en notre présence. Il arriva même pendant que cela se faisoit, qu'on lui amena des gens, qui s'étoient approprié des choses du débris de notre naufrage, comme du fer, des peaux & quelque autre chose, dont ils étoient encore chargés. Ils furent châtiés à l'heure même, & devant nous, pour nous témoigner que leur intention n'étoit pas de nous rien ôter de notre bien. On donna donc à chacun de ces voleurs trente ou quarante coups sur la plante des pieds, d'un bâton gros comme le bras & de la hauteur d'un homme. Ce supplice est si rude, que les doigts des pieds en tombèrent à quelques uns. Vers le midi on nous fit signe qu'il falloit partir. On donna des chevaux à ceux qui étoient en santé, & on fit porter les malades dans des hamacs. En cet état nous partîmes environnés de quantité de gardes à pié & à cheval, & au bout de quatre lieues nous arrivâmes sur le soir à une petite ville nommée *Tadianc*; où après avoir repu assez légèrement, ou nous mena tous dans un magasin qui avoit assez l'air d'une écurie.

Le

Le lendemain vingt deuxième, nous partimes dans le même ordre, & dès le point du jour. Nous marchames jusques à un petit Fort, où il y avoit deux galiotes assez proches. On s'arrêta là pour manger, & sur le soir nous arrivames à la ville de *Moggan*, ou *Moc-ao*, où le Gouverneur de l'Isle fait sa résidence. On nous mena tous dans la place qui est devant l'Hôtel de Ville, où il y avoit environ trois mille hommes sous les armes, & dont quelques uns se détachant, nous présentèrent de l'eau à boire dans des tasses; mais comme ils étoient armez à faire peur, nous crumes qu'ils avoient envie de se défaire de nous. Leur habillement même nous confirmoit dans cette crainte, car ils avoient je ne sai quoi d'affreux, & qu'on ne voit point au Japon ni à la Chine. Notre secrétaire, accompagné des mêmes personnes avec lesquelles il fut présenté la première fois au Commandant, fut mené au Gouverneur. Comme ils eurent été quelque tems prosterner contre terre, on nous fit signe d'en faire autant, après nous avoir fait approcher d'un espèce de balcon qui étoit devant le logis, où il étoit assis comme un Roi.

La première chose qu'il nous fit demander par signes, fut de savoir d'où nous venions & où nous allions. Nous répondimes comme l'autre fois que nous étions de Hollande, & que nous allions à Nanguafaky au Japon, sur quoi il nous témoigna, en baissant un peu la tête, qu'il comprenoit quelque chose à ce que nous disions. Il ordonna ensuite qu'on nous fît passer quatre à quatre devant lui, & nous ayant fait à tous la même question, & en ayant eu une même réponse, il commanda de nous mener dans la maison où l'oncle du Roi qui avoit voulu s'emparer du trône, avoit été confiné, & y étoit mort. Aussitôt que nous fumes entrez, la maison fut environnée de gens de guerre, on nous donna régulièrement par jour à chacun 12. onces de ris pesant & autant de farine de froment, mais du reste fort peu de chose, & si mal apprêté que nous n'en pouvions manger. De sorte que nos repas n'étoient ordinairement que de ris, de farine, & de sel, & nous ne buvions que de l'eau. Le Gouverneur nous paroissoit fort habile, & nous expérimentames souvent depuis que nous ne nous étions pas trompez. Il étoit alors âgé
de

de soixante & dix ans , né dans la Capitale du Royaume, & fort considéré à la Cour. En nous congédiant, il nous fit signe qu'il alloit écrire au Roi, pour savoir ce qu'il feroit de nous. Comme ces ordres ne pouvoient venir de longtems, à cause que nous en étions éloignez de quatre vingts lieues, dont les trois quarts & demi se font par terre : nous le suppliames de nous faire donner quelquefois de la viande, & quelque autre chose à manger. Nous obtinmes aussi de lui que six d'entre nous fortiroient par jour, tant pour prendre l'air, que pour blanchir chacun son linge. Ce qui nous fut accordé fort à propos, car nous nous ennuyions fort d'être renfermez & d'être réduits au pain & à l'eau. Il nous fit aussi l'honneur de nous mander souvent, & de nous faire écrire quelque chose devant lui, en sa langue & en la notre. Ce fut là où nous commençames à entendre quelque mots de leur langue, & comme il nous traitoit quelquefois, & qu'il se divertissoit à nous réjouir par de petits amusemens, nous conçumes quelque espérance de pouvoir passer un jour au Japon. Il eut aussi si grand soin de nos malades, qu'on peut dire que nous fumés.

mes mieux reçus de cet Idolatre que nous ne l'eussions été des Chrétiens.

Le vingt neuvième d'Octobre notre secrétaire, le maitre pilote, & le second chirurgien, furent amenez devant le Gouverneur. Ils y trouvèrent un homme assis, qui avoit une grande barbe rousse. D'abord le Gouverneur nous demanda pour qui nous prenions cet homme, & comme on lui eut répondu qu'on le prenoit pour un Hollandois, il se prit à rire, & dit que nous nous trompions, & que c'étoit un Corelien. Après divers discours de part & d'autre, cet homme qui s'étoit tu jusques alors, nous demanda en Flamand quelles gens & de quel pays nous étions, à quoi nous répondimes que nous étions Hollandois, partis d'Amsterdam pour le service de la Compagnie, & qu'allant par ses ordres au Japon, la tempête nous avoit jettez dans l'Isle où nous étions. Que notre vaisseau s'étant rompu, nous ne demandions rien plus ardemment à Dieu, que de trouver quelque moyen de continuer notre route. Nous primes ensuite la liberté de lui demander son nom & sa patrie, à quoi il répondit qu'il s'apelloit Jean Jans Wettevrée, natif de Riip.

Riip † en Hollande, d'où il étoit parti volontairement en 1626. dans le vaisseau nommé *Hollandia*; & qu'en 1627. allant au Japon dans la fregate *Ouderkerk* le vent les avoit jettez sur la côte de Corée. Qu'ayant besoin de prendre de l'eau, & qu'étant du nombre de ceux qui étoient commandez pour aller à terre, charger l'esquif de provisions, il avoit été pris lui troisiéme par les habitans du lieu. Qu'il y avoit dix sept ou dix huit ans que ses deux camarades étoient morts à la guerre, lorsque les Tartares envahirent la Corée. Que l'un d'eux qui étoit de son même lieu se nommoit *Thierri Gerards*, & l'autre *Jean Pieterz d'Amsterdam*. Et comme nous lui eumes demandé où il demouroit pour lors, & par quelle aventure il se trouvoit dans cette Île, il nous apprit qu'il demouroit dans la Capitale du Royaume de Corée, d'où le Roi l'avoit dépêché, pour savoir quelles gens nous étions, & qui nous avoit amenez sur ses terres. Il ajouta que pendant son long séjour en Corée, il avoit souvent demandé congé au Roi de pouvoir passer au Japon, sans avoir jamais pu obtenir d'au-

tre

† *Le Riip est un grand village, dans la Nbr d-Hollande.*

tre réponse, sinon, qu'il ne falloit point s'y attendre à moins que d'avoir des ailes & de voler jusques-là. Que la coutume de cette Cour étoit de retenir tous les étrangers qui se trouvoient dans leur pays; mais du reste qu'on ne leur laissoit manquer de rien, leur fournissant des vivres & des habits, pendant toute leur vie. La seule consolation donc qu'il nous donna, fut qu'on nous traiteroit, comme on l'avoit traité, en cas qu'on nous menât devant le Roi. Au reste la joye que nous eumes d'avoir trouvé un si bon ruche-
man, dissipa toute notre tristesse, & nous fit oublier tous nos maux. Aussi y avoit il sujet d'être surpris, & même de s'étonner, de voir qu'un homme de cinquante huit ans, comme étoit celui-ci, eût tellement oublié sa langue maternelle que nous eumes au commencement bien de la peine à l'entendre; il est vrai aussi qu'il ne lui fallut qu'un mois pour s'y remettre. Le Gouverneur, après avoir fait écrire en bonne forme toutes nos dépositions, les envoya à la Cour, & nous dit de prendre courage, & que nous aurions réponse dans peu de tems. Cependant il nous faisoit tous les jours de nouvelles faveurs, jusques-là qu'il per-
mit

mit à Wettevrée, & aux Officiers qui étoient venus avec lui, de nous visiter à toute heure, & de l'informer de nos besoins.

Au commencement de Décembre il vint un nouveau Gouverneur, les trois ans de notre bienfaiteur étant expirez. Nous en fumes fort affligez, ne doutant point que ce changement ne produisît pour nous quelque chose de fâcheux. Il feroit difficile d'exprimer tous les témoignages de bonté & d'amitié qu'il nous fit à son départ, jusques-là que nous voyant mal vêtus pour notre hiver, il nous fit faire à chacun deux paires de souliers, une casaque bien doublée, & des chausses de peau. Outre cela il nous traita splendidement, & nous témoigna qu'il étoit marri de n'avoir pu nous faire passer au Japon, ou de nous emmener avec lui en terre ferme. Il ajouta à cela que nous ne devions pas nous attrister de son départ, puisqu'étant à la Cour, il feroit tout ce qu'il pourroit pour notre liberté, ou pour nous y attirer. Il nous rendit les livres que nous avions sauvez avec quelques autres petites hardes, accompagnant cela d'une bouteille d'huile précieuse dont il nous fit présent, & dont nous

nous pouvions avoir besoin dans la suite : Le nouveau Gouverneur commença par réduire notre pitance au ris , au fel & à l'eau. On s'en plaignit au vieux Gouverneur, qu'un vent contraire retenoit dans l'Isle ; mais il nous fit répondre que , son tems étant expiré , il ne lui étoit plus permis de nous entendre, qu'il en écriroit pourtant à son Successeur, & en effet tant qu'il fut dans l'Isle, on nous donna, quoique petitement, de quoi suspendre nos plaintes.

Après le départ de ce bon Seigneur, qui fut au commencement de Janvier de l'année 1654. on nous traitta bien plus mal qu'on n'avoit point encore fait ; on nous donnoit de l'orge pour du ris , & de la farine d'orge, au lieu de farine de froment. Que si l'envie nous prenoit de manger quelque autre chose , il falloit vendre notre orge, & nous passer avec douze onces de farine. Cette dureté fut cause que nous songeâmes à faire un meilleur usage que nous n'avions fait jusques alors, de la liberté que nous avions de nous promener fix à la fois. Nous étions conviez à prendre l'effort par le Printems qui aprochoit ; voyant d'un autre côté que les ordres du
Roi

Roi ne venoient point, & que nous étions au hazard de finir dans cette Isle le reste de nos jours dans une rude captivité. Après avoir donc longtems délibéré tous ensemble des moyens de nous emparer d'une barque pendant une nuit obscure, nous résolûmes fix d'entre nous d'exécuter cette entreprise sur la fin du mois d'Avril. Mais par malheur un de la troupe étant monté sur la muraille, pour découvrir le vaisseau dont nous devions nous saisir, il fut aperçu & senti de quelques chiens, qui redoublant leurs cris, obligèrent les Gardes à veiller avec plus de soin, ce qui nous fit manquer une belle occasion de nous sauver.

Au commencement du mois de Mai, notre maitre pilote avec cinq autres, dont trois sont encore en vie, étant sorti à son tour, remarqua en se promenant qu'il y avoit dans un petit hameau proche de la ville une barque bien équipée, que personne ne gardoit. Il envoya aussitôt un de la troupe prendre un petit pain, & quelques petits bouts de planche. Avec cela, après avoir fait boire un trait d'eau à chacun de ses gens, il s'embarque sans se mettre en peine d'aucune autre chose. Pendant qu'ils tâchent de tirer la barque

Que au delà d'un petit banc voisin, quelques habitans découvrirent leur dessein, & le premier qui s'en aperçut, sortant de chez lui avec un mousquet, s'avance dans l'eau pour les obliger à retourner. Mais cela ne les empêcha pas de sortir, à la reserve d'un, qui n'ayant pu joindre les autres, fut contraint de revenir à terre. Les cinq autres voulant lever la voile, le mât & la voile tombèrent dans l'eau; ils retirèrent promptement l'un & l'autre, & rajustant le tout avec bien de la peine, comme ils voulurent lever une seconde fois la voile, le bout du mât se rompit, & fut hors d'état d'être raccommodé. Tous ces retardemens donnèrent le loisir aux habitans de se jeter dans une autre barque, & il leur fut aisé de les attraper, car les autres n'avoient rien pour s'éloigner. Comme ils vinrent à se joindre, nos gens sautèrent aussitôt avec légèreté dans leur bord, espérant de s'en rendre maîtres, malgré les armes de leurs ennemis. Mais ayant trouvé que cette dernière barque étoit pleine d'eau & hors d'état de servir, ils relâchèrent tous ensemble. Après avoir pris terre, on les mena au Gouverneur, qui leur fit attacher la main à un gros

Tom. IV. M *billot,*

billot, par le moyen d'une grosse chaîne, & lorsqu'on les eut fait coucher par terre, & qu'on nous eut tous amenez en leur présence, bien liez & garrottez, on leur demanda s'ils avoient fait cette action à notre insu, ou si nous en avions été informez ; & comme ils soutinrent constamment que nous n'en avions rien su, on les interrogea par le moyen de Wettevrée, pour savoir quel étoit leur dessein, & comme ils eurent répondu que c'étoit d'aller au Japon: Comment, ajouta le Gouverneur, avez-vous osé entreprendre ce trajet avec une si petite barque sans pain & sans eau? Ils répliquèrent qu'ils avoient mieux aimé s'exposer une bonne fois à la mort, que de mourir à tous momens. Nous fumes déliez aussitôt, mais pour les six malheureux, ils reçurent sur les fesses découvertes chacun vingt cinq coups d'un bâton long d'une brassée, large de quatre doigts & épais d'un pouce, plat du côté qui frappe & rond de l'autre. Ces coups furent si violens, que les patients furent contraints de garder un mois le lit, du reste nous fumes privez entièrement de la liberté de sortir, & gardez fort exactement de jour & de nuit.

Sur

Sur la fin du mois de Mai, on reçut ordre de nous mener à la Cour, sans pouvoir conjecturer si nous devions nous en réjouir, ou nous en affliger. Six ou sept jours après on nous mit dans quatre barques avec les fers aux pieds, & une main attachée à un billot, pour nous empêcher de nous jeter dans l'eau. En effet, sans cette précaution, cela se feroit pu faire aisément, les Soldats étant tous malades de l'agitation du vaisseau. Après avoir résisté deux jours à un vent contraire, nous relâchâmes, on nous ôta nos fers, on nous remit dans notre ancienne prison de l'Isle de *Quelpaerts*. Cette Isle que les habitans nomment *Sebesure*, est éloignée de la côte de *Corée* de douze ou treize lieues du côté du midi, & peut en avoir quatorze ou quinze de tour. Elle a une baye au Nord, où se retirent diverses barques d'où elles partent pour la terre ferme, mais dont l'abord est très dangereux à ceux qui ne la connoissent pas, à cause de quantité d'écueils cachez, & parcequ'il n'y a qu'un seul endroit où l'on puisse mouiller, & être à l'abri, car par tout ailleurs on en est souvent forcé de donner à la côte du Japon. Toute cette Isle est pres-

que bordée de roches, mais du reste très abondante en chevaux & en troupeaux, qui payent de grands droits au Roi. Si bien que les habitans malgré la quantité de leurs harats & de leurs vaches, ne laissent pas d'être fort pauvres, & méprisez de ceux qui demeurent en terre ferme. Il y a dans cette Isle un fort haute montagne couverte d'arbres, & quantité de plus petites qui sont découvertes, qui renferment beaucoup de vallons fort abondans en ris.

Les quatrième & cinquième jours d'après, le vent changea & on nous embarqua de grand matin, avec les mêmes précautions que la première fois. Sur le soir nous approchames fort de la terre ferme, & après avoir passé la nuit à la rade, nous primes terre le lendemain, où on nous ôta nos chaines, mais on redoubla nos gardes.

Le jour suivant on nous amena des chevaux de fort bonne heure, pour aller à la ville d'*Heynam*, & comme nous avions été sur mer séparés les uns des autres, & que nous avions débarqué en divers lieux, nous fumes fort aises de nous retrouver tous ensemble à ce premier gîte. Le lendemain après avoir re-

ru

pu assez légèrement, nous arrivâmes à la ville de *Jeham*, où Paul Jean Cools de Purmerend notre canonier mourut, qui n'avoit point eu de santé depuis notre naufrage. Le jour venu le Gouverneur de la ville le fit enterrer, puis étant montez à cheval nous arrivâmes le soir à la ville de *Nadioo*; le lendemain nous couchâmes à *Sanfiangb*, de là à la ville de *Tongap*, après avoir traversé une haute montagne, où l'on voit à l'endroit le plus élevé le fort de *Ilpam-Sanfiang* qui est très grand. Nous fumes de là à la ville de *Teyn*, & le jour suivant on nous fit repaître à la petite ville de *Kunige*. Nous arrivâmes sur le soir à la grande ville de *Chentio*, où le Roi tenoit autrefois sa Cour, & où réside présentement le Gouverneur de la Province de *Thillado*. C'est une ville très marchande & très célèbre dans le pays, quoiqu'elle soit éloignée d'une journée de la mer. Nous fumes coucher de là à la ville de *Jesfan*, qui est la dernière de la Province de *Tbillado*, puis à la villette de *Gunân*, de là à *Jensan*, & enfin à *Consô*, où réside le Gouverneur de la Province de *Tiongfiando*. Le lendemain nous passâmes une grande rivière, & entrâmes dans la Pro-

vince de *Sengado*, où est *Sior*, la Capitale du Royaume. Après avoir couché divers jours de suite en différens lieux, nous traversâmes une rivière large comme la Meuse est devant Dordrecht, à une lieue au de là se voit la ville de *Sior*, où le Roi tient sa Cour. Nous comptâmes soixante & quinze lieues de chemin depuis l'endroit où nous débarquâmes, jusques-là, allant toujours au Nord, biaisant un peu vers le couchant. Quand nous fumes dans la ville, on nous mena tous ensemble dans une maison, où on nous laissa deux ou trois jours, après quoi on nous mit dans de petites loges, trois à trois, & quatre à quatre, chez des Chinois qui sont établis là. Ensuite on nous mena tous en corps devant le Roi, qui nous fit des questions sur toutes choses par l'entremise de *Wettevrée*. Comme nous lui eumes répondu le mieux qu'il nous fut possible, nous représentâmes à Sa Majesté que la tempête nous ayant privé de notre navire, nous le supplions de nous renvoyer au Japon; afin de pouvoir par le moyen des Hollandois qui sont là, retourner un jour en notre patrie, pour jouir du plaisir de revoir nos femmes,

femmes, nos enfans & nos amis. Le Roi nous fit dire que ce n'étoit pas la coutume de Corée, de laisser sortir les étrangers du Royaume: qu'il nous falloit résoudre de finir nos jours dans ses Etats, & qu'il nous feroit donner ce qui nous seroit nécessaire. Ensuite il nous commanda de faire en sa présence les choses que nous savions le mieux, comme de chanter, de danser, & de sauter à notre mode; puis il nous fit donner à manger assez bien à leur manière, & distribuer aussi à chacun deux pièces de soie pour nous habiller à leur mode. Nous fumes tous mandez le lendemain devant le Général de la milice, qui nous fit dire par Wettevrée que le Roi nous mettoit dans les Gardes du Corps, & qu'en cette qualité on nous distribueroit soixante & dix cattys de ris tous les mois. On nous donna à chacun un papier, qui contenoit notre nom, notre âge, notre patrie, quelle avoit été notre profession, & notre emploi présent, le tout en lettres coupées à leur mode, scellé du grand Sceau du Roi, & de celui du Général, qui n'est qu'une empreinte d'un fer chaud. Cette commission fut accompagnée d'un mousquet, de poudre & de plomb; avec ordre de faire une salve le premier jour &

le quatrième de chaque mois devant le Général; d'être prêts à toute heure pour aller en campagne avec lui, soit pour accompagner le Roi, ou pour quelque autre sujet. Pendant le printems & l'automne ce Général fait faire revue à ses troupes trois fois le mois, & les Soldats outre cela font autant de fois l'exercice en particulier. Un certain Chinois & Wettevrée furent préposés pour nous commander, le premier comme Sergent & l'autre pour avoir inspection sur nous, & pour nous instruire des coutumes & façons de faire des Corefiens. La plupart des Grands amoureux de la nouveauté, nous invitoient à manger chez eux, pour nous faire faire l'exercice à notre manière, & pour nous faire tirer des armes & danser. Sur tout leurs femmes & leurs enfans avoient grande envie de nous voir, parceque le menu peuple de l'Ile de *Quelpaerts* avoit fait courir le bruit que nous étions monstrueux, & que lorsque nous buvions nous étions obligés de retrousser notre nez derrière l'oreille. Ces contes ridicules furent causés que les honnêtes gens de *Sior*, paroissoient fort étonnés de nous voir mieux faits que les hommes de leurs pays.

pays. Ils admiroient sur tout la blancheur de notre teint, & se pressioient tellement pour nous voir, que nous avions peine au commencement de fendre la presse dans les rues, & on ne nous laissoit point en repos dans la maison, tant la curiosité étoit grande. Le Général à la fin y mit ordre, défendant à qui que ce soit de nous approcher sans sa permission, d'autant plus que les esclaves des Grands prenoient la liberté de nous venir tirer de nos chambres, pour se railler & se divertir de nous.

Au mois d'Aout le Tartare vint demander le tribut ordinaire, ce qui obligea le Roi à nous envoyer tous dans un grand fort, pour y être gardez pendant tout le tems que cet Ambassadeur seroit dans le pays. Cette place est à six ou sept lieues de *Sior*, bâtie sur une montagne nommée *Numma Sanfang*: il faut trois heures pour monter jusques en haut, du reste elle est si forte, que le Roi s'y retire en tems de guerre, & la plupart des Grands du Royaume y demeurent. Il y a toujours là des provisions pour trois ans, & pour beaucoup de monde. Nous y fumes jusqu'au commencement de Septembre que le Tartare se retira.

Sur la fin du mois de Novembre, il gela si fort, que la rivière, qui est à une lieue de la Capitale, comme je l'ai dit, fut prise, & on voyoit passer dessus jusqu'à trois cens chevaux chargez. Le Général ayant pitié de nous, à cause du froid que nous endurions, en informa le Roi, qui commanda de nous distribuer des peaux, sauvées de notre naufrage, dont la plupart étoient pourries, nous permettant même d'en vendre pour acheter de quoi nous vêtir chaudement. De l'argent qui en revint, deux ou trois résolurent d'employer leur part à l'acquisition d'une petite cabane, aimant mieux souffrir du froid, que d'être éternellement tourmentez par leurs hôtes, qui ne se lassoient point de nous envoyer chercher du bois dans des montagnes éloignées de deux & trois lieues. Ce travail étoit insupportable, à cause du froid, & que les chemins étoient rudes & fâcheux. La maisonnette qu'ils achetèrent leur revint à neuf ou dix écus, & pour les autres s'étant vêtus, le moins mal qu'ils purent, ils passèrent ainsi l'hiver.

Le Tartare étant revenu au mois de Mars.

Mars † on nous défendit, comme auparavant, sous des peines très expresse, de ne point sortir de nos maisons. Le jour qu'il parut pour s'en retourner, Henri Janz d'Amsterdam maitre pilote & Henri Janz Bos de Harlem canonier, sous prétexte d'aller chercher du bois, résolurent d'aller attendre cet Ambassadeur sur son chemin. Lorsqu'ils le virent paroître à la tête de plusieurs gros de Cavallerie & d'Infanterie qui l'accompagnoient, ils prirent les rênes de son cheval d'une main, & de l'autre détournant leurs habits à la mode de Corée, il lui montrèrent qu'ils étoient vêtus à la Hollandoise. Cela causa d'abord un grand trouble parmi la multitude; & le Tartare leur demanda fort qui ils étoient, mais ils ne purent jamais le lui faire entendre. L'Ambassadeur cependant leur ordonna de suivre, & de se rendre où il alloit coucher. Comme il fut là il s'enquit fort s'il n'y avoit personne qui pût expliquer ce qu'on lui disoit, & comme on lui eut parlé de Wettevrée, il lui manda de le venir trouver en diligence. Ce trucheman en ayant donné avis au Roi, on tint un Conseil où il fut résolu qu'on feroit

M 6 un

un présent à l'Ambassadeur, pour étouffer l'affaire, en sorte qu'elle ne vînt point à la connoissance du grand-Cham. Nos deux pauvres malheureux furent donc ramenez à *Sior*, dans une prison où ils moururent bientôt après, sans avoir pu savoir si c'étoit de mort naturelle ou violente : pas un de nous n'ayant pu obtenir la permission de les voir. Aussitôt que cette affaire fut divulguée, on nous fit aller au Conseil de guerre, où on nous demanda si nous avions eu quelque connoissance du dessein de nos camarades, & quoi que nous pussions dire soutenant que non, cela ne nous put garantir d'être condamnés à recevoir chacun cinquante coups sur les fesses, pour n'avoir pas donné avis du départ de nos camarades. Cependant nous aurions reçu effectivement cette correction, si le Roi ne nous eût fait grace, disant que nous étions de pauvres misérables, que la tempête, plutôt que l'envie de piller, avoit jettez dans son pays. Toute la peine donc qu'il nous imposa, fut de nous renvoyer chez nous, avec défense d'en sortir jusqu'à nouvel ordre.

En Juin qu'on croyoit que le Tartare dût venir, le Général nous manda, &c.
nous.

nous fit dire par notre trucheman qu'il y avoit un vaisseau échoué en l'Isle de *Quelpaerts*, & que Wettevrée n'étant plus d'âge à faire ces voyages, il falloit que les trois d'entre nous qui entendoient le mieux le Corelien, se disposassent à partir. Suivant cette proposition on choisit l'assistant, le sous pilote & un canonier, qui partirent deux jours après pour apporter des nouvelles de ce naufrage.

Le Tartare étant arrivé au mois d'Aout, il nous fut défendu sous peine de punition corporelle de ne sortir du logis, que trois jours après son départ. La veille de son arrivée nous reçûmes par un exprès des lettres de nos camarades, qui nous apprirent qu'on les avoit confinez aux extrémités du Royaume du côté du midi, où ils étoient gardez fort exactement: afin que si le Grand-Cham avoit eu le vent de l'affaire de nos deux malheureux, & qu'il voulût avoir les autres, on lui pût dire qu'en passant à *Quelpaerts* ils étoient pérís tous trois. Le Tartare vint encore à la fin de l'année, & nous fumes, comme les autres fois, gardez dans nos maisons, fort sévèrement par les ordres du Roi.

* Quoique le Tartare eût déjà envoyé deux fois en Corée, depuis l'entreprise de nos deux camarades, sans en avoir parlé : néanmoins la plupart des Grands faisoient tous leurs efforts auprès du Roi pour nous perdre. On tint Conseil trois jours pour cela ; mais enfin ni le Roi, ni son frère, suivis du Général & de quelques autres, ne furent pas absolument de cet avis. Le Général opinoit à nous faire combattre l'un après l'autre contre deux Corensiens à la fois, donnant de mêmes armes aux uns & aux autres. Que par ce moyen on se déferoit de nous, sans qu'on pût dire que le Roi eût fait mourir de misérables étrangers. Quelques personnes plus charitables, qui savoient qu'on nous tenoit enfermez, & que nous ne savions rien de ce qui se passoit, nous firent dire en secret ce que je viens de dire, sur quoi Wettevrée ne disoit autre chose, sinon, que si nous pouvions encore vivre trois jours, nous en vivrions bien davantage. Or comme le frère du Roi qui présidoit à cette assemblée, passoit par notre quartier pour y aller & même fort proche de nous, cela nous donna le moyen de nous jeter

à ses pieds, & d'implorer sa faveur, avec le visage prosterné en terre. Cet objet le toucha tellement de compassion, qu'il travailla depuis avec tant d'efficace pour nous, que nous ne sommes redevables de la vie qu'au Roi & à lui. Comme cela fit du dépit à beaucoup de gens, qui pouvoient tenter d'autres moyens de nous présenter devant les Tartares, on trouva bon de nous reléguer en la Province de *Thillado*, où l'on nous devoit donner de la part du Roi cinquante livres de ris par mois. Nous partimes donc en Mars de *Sior* sur des chevaux qu'on nous amena, accompagnez de nos connoissances jusqu'à la rivière, qui est à une lieue de la ville. Ce fut là que nous dimes le dernier adieu à *Wettevrée*, car depuis ce jour-là nous ne l'avons ni vu, ni oui parler de lui. Nous repassâmes dans toutes les mêmes villes que nous avions vues en allant à la Cour, de sorte qu'étant venus coucher à *Jeam*, nous en partimes le lendemain matin, & entrâmes sur le midi dans une grande ville nommée *Diusiang*, ou *Thillapenig*, qui est entièrement commandée par une grande citadelle qui est tout contre. Le Penigse qui est le premier en l'absence du Gouverneur,

verneur, fait là sa résidence, sous le nom de Colonel de la Province: ce fut pour lui que le sergent qui nous menoit nous donna des lettres du Roi. Il fut dépêché sur l'heure même pour aller querir nos trois camarades, qu'on avoit éloignez l'année précédente, & qui étoient à douze lieues de là, dans un fort où le Vice-Amiral commandoit. On nous logea cependant tous ensemble dans une maison publique, & trois jours après les absens étans revenus, nous revîmes ensemble les trente-trois malheureux qui restoient du naufrage.

On nous apporta en Avril quelques peaux qui étoient restées à *Quelpaerts*, (dont nous n'étions éloignez que de dix-huit lieues,) parcequ'elles ne valloient pas la peine de les envoyer à *Sior*. Nous nous en accommodâmes le moins mal qu'il nous fut possible, & fîmes quelques petites provisions dans notre nouvelle demeure. La seule chose à quoi nous étions obligez étoit d'arracher deux fois le mois toute l'herbe de la place qui est devant le château, & de la tenir nette.

* C'est

* Cette année notre Gouverneur étant accusé de quelque malversation, fut obligé d'aller à la Cour pour se justifier, où on dit qu'il fut au hazard de perdre la vie. Mais comme le peuple l'aimoit fort, & que les Grands le favorisoient à cause de son extraction, qui est des plus illustres du Royaume, il en sortit si bien, qu'on lui augmenta ses dignitez. Il nous fut fort bon, aussi bien qu'aux habitans du pays, mais il nous vint en Février un Gouverneur fort différent de l'autre; car outre qu'il nous surchargea de travail, il nous voulut forcer à aller chercher à trois lieues de là dans les montagnes, le bois que son prédécesseur nous faisoit donner gratuitement. Dieu merci, une apoplexie nous en délivra dans le mois de Septembre, dont personne ne fut affligé, tant chacun étoit mal satisfait de lui.

En Novembre il nous vint un nouveau Gouverneur, qui se soucioit si peu de nous, que lorsque nous lui demandions des habits ou quelque autre chose, il répondoit que le Roi ne lui avoit donné aucun ordre là-dessus. Qu'il n'étoit tenu de nous fournir que le ris de notre pen-

penſion, & que pour les autres néceſſitez c'étoit à nous à y pourvoir, comme nous le jugerions à propos. Nos habits cependant étant uſez à force de porter du bois, & le froid commençant à nous incommoder, nous réſolûmes, n'étant pas honteux parmi ces peuples de demander l'aumône, de profiter de la curioſité qu'ils avoient de ſavoir de nous mille choſes. Pour amaffer donc de quoi nous vêtir, & n'être plus obligez à courir une demie lieue pour avoir une poignée de ſel, nous préſentâmes requête au Gouverneur pour obtenir de lui la permiſſion de mandier, expoſant qu'il ne nous étoit plus poſſible de gagner notre vie à porter du bois, à cauſe que nous étions nuds, & qu'il ne nous pouvoit revenir de tout ce travail qu'un peu de ſel & de ris. qu'on le ſuplioit donc de ſouffrir que nous allaſſions dehors tour à tour. C'eſt ce qu'il nous accorda, & de notre part nous fûmes ſi bien uſer de cette grace, qu'en peu de tems nous fûmes remparez contre le froid.

* Au commencement de cette année le Gouverneur fut rappellé, & celui qui lui ſuccéda ne manqua pas de nous cauſer

ser de nouvelles traverses. Il nous défendit de fortir, & nous dit que si nous voulions travailler pour lui, il nous feroit donner à chacun trois piéces de toiles de coton. Mais après avoir bien révé sur ces offres, qui ne pouvoient pas nous mettre à couvert des autres nécessitez, sur tout dans une année mauvaise comme celle-là, & pensé que nous userions plus d'habits à son service qu'il ne nous en donneroit: nous lui représentâmes fort respectueusement qu'il ne devoit point exiger cela de nous: sur quoi il arriva un accident, qui l'obligea à donner les mains à nos demandes. Ces gens craignent tellement les fièvres chaudes, que la seule pensée leur fait peur, & comme quelques uns de nous en étoient affligés, il consentit à nous laisser mandier par troupes, pourvu qu'on ne fût pas absent plus de quinze jours ou trois semaines, & qu'on n'allât ni du côté de la Cour, ni du côté du Japon. Pour la moitié qui restoit au logis, il les chargea d'avoir soin des malades, & d'arracher l'herbe de la place.

* Pendant le mois d'Avril de cette année le Roi mourut, & avec la permission.

sion du Grand Cham, son fils lui succéda. Cela ne nous empêcha pas de continuer notre métier, & sur tout chez les Moines Coréans, qui sont très charitables, & qui étoient très reconnoissans du plaisir que nous leur donnions en leur racontant nos aventures, & leur parlant des coutumes des autres pays. Ils se plaisoient tellement à nous entendre, qu'il ne tenoit pas à eux qu'on ne passât les jours & les nuits dans ces entretiens.

† Le Gouverneur qui vint après celui-ci, nous fut si favorable, qu'il disoit souvent que s'il ne tenoit qu'à lui, il nous renvoyeroit en notre pays, ou du moins en quelque lieu où il y eût de nos gens. Nous obtinmes de lui la confirmation de sortir sans aucune restriction. Cette année fut si sèche, qu'elle causa une grande disette de grains & de toutes sortes de denrées. § L'année suivante fut encore plus déplorable. La plupart du monde mourut de faim, & les chemins étoient pleins de voleurs. Le Roi leur fit une cruelle guerre, & empêcha par ce moyen beaucoup de meurtres & de brigandages. Il ordonna aussi d'enter-

rer

rer les corps qu'on trouveroit à la campagne sans sépulture. Les glands, les pommes de pin, & les racines des champs faisoient toute la nourriture du peuple. La famine fut si grande qu'il y eut des villages pillés, & les magasins du Roi furent forcés impunément, † parceque ce desordre se commettoit par les esclaves des Grands, & que cette calamité dura deux années de suite.

§ On s'en ressentit même encore un peu l'année suivante; car là où le menu peuple n'avoit rien semé, il ne recueillit rien; toutefois cela fut réparé par l'abondante recolte qui se fit en d'autres lieux qui étoient arrosés par des rivières, ou qui étoient voisins des marais, sans quoi le pays eût été absolument détruit. Le lieu où nous étions ne pouvant plus fournir à notre entretien, le Gouverneur en écrivit à l'Intendant de la Province, qui lui fit réponse que le Roi ayant assigné là notre subsistance, il ne pouvoit pas nous transférer ailleurs sans un ordre de Sa Majesté. Sur la fin de Février, le Gouverneur suivant les ordres de la Cour, nous dispersa en trois Villes, il en envoya dou-

zc

ze à *Sayfiano*, cinq à *Siunfchien*, & autant à *Namman*; car nous n'étions plus alors que vingt deux en tout. Cette séparation nous affligea au dernier point, à cause de la consolation que ce nous étoit d'être tous ensemble en un lieu où nous étions assez bien, & où nous avions d'assez bonnes provisions, & il y avoit sujet d'appréhender qu'on ne nous envoyât en un lieu qui se ressentit encore de la famine. Mais cette affliction se changea en joye, car ce changement donna lieu à notre retraite, comme je le dirai dans la suite. Au commencement donc du mois de Mars, après avoir pris congé de notre Gouverneur, & l'avoir bien remercié de toutes ses bontez, nous partîmes de là à pié, mettant les malades & ce que nous avions de bagage sur les chevaux qu'on nous donna. Ceux qui alloient à *Sayfiano* & à *Siunfchen* prirent notre même route, & nous couchâmes tous dans une même ville le premier soir, & le lendemain. Mais le troisième jour nous entrâmes dans *Siunfchien*, où nous laissâmes cinq de nos camarades. Nous passâmes la nuit suivante dans une maison à la campagne, & en étant partis de grand matin, nous arrivâmes sur les neuf heures

heures à *Sayfang*, où ceux qui nous avoient conduits, nous mirent entre les mains du Gouverneur ou Amiral de la Province de *Tbillado*, qui fait là sa résidence. Il ordonna aussitôt de nous loger & de nous donner les meubles qui nous étoient nécessaires, & régla notre entretien sur le pié que nous en avions joui jusqu'alors. Ce Seigneur nous parut un très bon & très honnête homme. Deux jours après notre arrivée il s'en retourna à la Cour, & trois jours après son départ, il en vint un autre pour lui succéder, qui fut proprement notre fléau. Car il ne nous permettoit pas de nous éloigner de lui, & souffroit que nous fussions exposés à toutes les rigueurs de l'été & de l'hiver. La plus grande grace qu'il nous accordoit, étoit d'aller couper du bois qui fût propre à faire des flèches à ses gens, dont tout l'exercice est de tirer incessamment de l'arc: les Grands se piquant entre eux à qui aura les meilleurs tireurs. Il nous obligeoit encore à beaucoup d'autres choses fâcheuses, mais Dieu nous en vengea. L'hiver approchant, & la ville où nous étions qui se fentoit encore de la misère de l'année passée, ne nous ayant pas secouru des choses

choses nécessaires pour nous garantir du froid : nous représentâmes au Gouverneur le bon état où étoient nos camarades dans les autres villes, & le suppliâmes de trouver bon que nous pussions aller chercher de quoi nous remparer contre le froid. Il nous accorda la permission de nous absenter pour trois jours, à condition que la moitié demeureroit en faction auprès de lui, pendant que l'autre moitié seroit dehors. Cette permission nous fut fort avantageuse, parceque les Grands, qui nous plaignoient, favorisoient nos courtes, & on souffroit que nous fussions quelquefois un mois dehors. Nous raportions cependant tout en commun avec ceux qui demeuroient dans la Ville & cela continua jusqu'au départ du Gouverneur, à qui le Roi manda de se rendre à la Cour. En y arrivant il le déclara Général des armées, charge qui est toujours occupée par la seconde personne du Royaume. Celui qui vint en sa place nous exempta de toutes charges, & ordonna que nous serions traités aussi favorablement que nos camarades, qui étoient dans les deux autres villes. Nous n'étions donc plus obligés qu'à faire montre deux fois le mois, à
garder

garder notre maison tour à tour, à demander congé quand nous voulions sortir, ou du moins à en avertir le secrétaire, afin qu'en cas de besoin, on fût où on nous pourroit trouver. Nous remerciames bien Dieu de nous avoir délivré d'un si méchant homme, & de nous en avoir envoyé un si bon. Celui-ci, entre les graces dont je viens de parler, nous régaloit souvent & fort obligeamment, plaignant notre disgrâce & nous demandant pourquoi étant le long d'une côte de mer, nous ne tentions pas de passer le détroit qui nous séparoit du Japon. Nous lui répondimes que nous n'osions rien entreprendre contre les intentions du Roi, d'ailleurs que nous ne savions pas la route, & que nous n'avions pas de barque. Il répliquoit à cela qu'il y avoit assez de barques le long de la côte, à quoi on répondoit qu'elles ne nous appartoient pas, & que manquant son coup, on seroit puni comme larron & comme déserteur. Le Gouverneur rioit de notre scrupule, ne devinant pas que nous ne parlions de la sorte, qu'afin que l'on ne se défiât point de nous, que nous ne songions jour & nuit qu'à nous emparer d'une barque,

& que ceux qui ne nous vouloient pas de bien avoient empêché jufqu'alors qu'on ne nous en vendît une. Cependant on eut nouvelle que notre dernier Gouverneur n'avoit pas encore été en poffeffion plus de fix mois de fa nouvelle dignité, lorsqu'il fut cité devant le Roi pour répondre de fes mauvaises actions. Il étoit accusé d'avoir fait mourir plusieurs personnes tant du peuple que de la Nobleffe, pour des fujets fort légers. Il fut condamné à recevoir quatre vingts dix coups de bâton fur les os des jambes, & banni à perpétuité.

Sur la fin de l'année on vit une Comète, & puis on en vit deux à même tems, la première parut au Sud-Eft environ deux mois, & la féconde au Sud-Oueft, mais leurs queues étoient oppofées. La Cour s'en allarma fi fort, que le Roi fit redoubler les Gardes danstous fes ports & fur fes vaiffeaux. Il fit même porter des vivres dans les places fortes, & quantité de munitions. Il faisoit faire l'exercice tous les jours à toutes fes troupes tant de Cavalerie que d'Infanterie, & ne s'attendoit à rien moins qu'à une irruption de l'un ou l'autre de fes voifins. Jusques-là qu'il fit défendre d'al-
lumer

lumer du feu de nuit dans les maisons qui pouvoient être vues de la mer. Le commun mangea tout son fait , & ne garda la plupart que ce qu'il leur falloit pour subsister petitement avec du ris, parceque lorsque le Tartare vint s'emparer de leur pays & de leur bien , ils avoient vu les mêmes signes au Ciel. Ils se souvenoient aussi qu'avant que les Japonnois leur déclarassent la guerre, il leur avoit paru quelque chose de semblable. Par tout où nous nous trouvions , on nous demandoit quelles conséquences on tiroit en notre pays de ces Comètes. Nous leur disions que cela pronostiquoit quelque signalé jugement de Dieu, & ordinairement la peste, la guerre ou la famine, & souvent tous les trois. Et comme ils l'avoient expérimenté , ils se confirmoient dans notre sentiment.

* Nous passâmes , assez doucement cette année & la suivante , faisant tous nos efforts pour nous rendre maitres d'une barque sans pouvoir réussir. Nous voguions quelquefois avec un petit bateau qui nous servoit à chercher de quoi vivre le long du rivage , & à faire quel-

N 2

quelquefois le tour de certaines petites Isles, pour voir s'il ne se présentoit rien qui fût à notre bienfiance, & qui pût servir à nous sauver. Nos camarades qui étoient dans les deux autres villes, nous venoient voir de tems en tems, & de notre côté nous leur rendions visite plus ou moins, selon qu'il plaisoit à nos Gouverneurs; car il y en avoit de plus indulgens les uns que les autres. Mais nous prenions en patience les plus rudes traitemens : nous paroissant que Dieu nous faisoit une grande faveur de nous donner de la santé, & même de quoi l'entretenir pendant une si longue captivité.

* L'année d'après nous perdîmes notre protecteur & notre bon ami, car son tems étant expiré, le Roi l'honnora d'une plus belle charge. Pendant les deux ans de son Gouvernement on ne sauroit croire combien de graces & de faveurs il fit indifféremment à tout le monde, aussi étoit-il parfaitement aimé à la ville & à la campagne, & le Roi même & les Grands faisoient une estime toute particulière de son savoir & de sa

con-

* 1666.

conduite. Pendant qu'il fut en charge, il fit faire de grandes réparations, tint les côtes libres, & maintint & augmenta les forces de la marine. De toutes ces choses le Roi lui en fut si bon gré, qu'il l'éleva aux premières dignitez de la Cour. On fut sans Gouverneur les trois jours qui suivirent son départ, car il suffit pour celui qui quitte, que son poste soit rempli le troisième jour par son successeur, & on accorde ces trois jours au nouveau Gouverneur, afin qu'il puisse, de l'avis de quelque Devin, choisir un moment heureux pour entrer en possession de sa charge. Lorsqu'il fut installé, il ne se contenta pas de nous vouloir traiter dans toute la rigueur que le Gouverneur banni avoit voulu nous faire ressentir, il vouloit encore qu'on pillât perpétuellement du grais: ce que nous refusâmes, représentant que son prédécesseur ne nous avoit rien prescrit de semblable. Que nos appointemens ne fussent qu'à peine pour nous nourrir, il étoit juste de nous laisser le tems qui restoit de nos factions, pour amasser de quoi nous vêtir, & de quoi subvenir à nos autres nécessitez. Que le Roi ne nous avoit pas envoyez pour travailler, & que si cela étoit, il

nous seroit plus avantageux de renoncer à ses gages, & de demander qu'on nous envoyât au Japon, ou en quelque autre lieu où il y eût de nos gens. Pour toute réponse on nous commanda de nous retirer, avec menace qu'on sauroit bien nous réduire. Mais il en fut bien empêché, car peu de jours après, comme il étoit dans un fort joli vaisseau, le feu qui par mégarde se prit aux poudres, enleva toute la proue, & tua cinq hommes. Sur quoi il faut remarquer que ces peuples tiennent leurs poudres dans un magasin devant le mât. Le Gouverneur croyant pouvoir tenir cet accident secret, n'en fit rien savoir à l'Intendant de la Province, mais il se trompa fort, parce que le feu fut apperçu d'un des espions que le Roi tient sur ses côtes, & même dans le cœur du pays pour savoir ce qui s'y passe. Cet espion donc ayant averti l'Intendant, celui-ci en écrivit à la Cour, où le Gouverneur fut aussitôt mandé, & reçut par ordre des Juges quatre vingts & dix coups de bâton sur les os des jambes, & fut banni à perpétuité. Cela fut cause qu'en Juillet nous eumes un autre Gouverneur, qui marchant à notre égard sur les traces du dernier, nous

de-

démandoit tous les jours cent brasses de natte. Nous lui fîmes comprendre que cela étoit impossible, & lui représentâmes en substance tout ce que nous avions dit à ses prédécesseurs. Mais il ne s'en émut pas davantage, nous témoignant que si nous n'étions pas propres à ces sortes d'ouvrages, il sauroit bien trouver à quoi nous occuper, & il l'eût fait comme il le disoit, s'il ne fût point tombé malade. Nous conclumes de sa dureté, que notre misère étoit sans ressource, parceque les nouveaux Officiers imposent bien plutôt de nouvelles peines, qu'ils ne suppriment celles qui sont établies. Ainsi on avoit ajouté à nos factions, d'arracher les herbes de la place de Penigle, & d'aller ensuite choisir & couper du bois propre à faire des flèches. Ces réflexions nous déterminèrent à profiter de l'indisposition de notre nouveau tiran, & à recouvrer à quelque prix que ce fût une barque, aimant mieux tout risquer, que de gémir plus longtems dans les fers au milieu des Idolâtres, & de souffrir d'eux toutes sortes d'insultes. Pour exécuter notre résolution, nous fumes d'avis de nous servir d'un Corelien de notre voisinage, qui avoit grande habitude avec nous, &

à qui nous avions souvent donné de quoi se défendre de la misère. Nous lui proposâmes donc de nous acheter, ou faire acheter une barque, sous prétexte d'en avoir besoin pour aller mandier du coton dans les îles voisines, promettant de lui en faire bonne part au retour. Il s'acquitta si bien de cette commission, qu'il fit marche fort brusquement d'une barque de pêcheur, & on lui donna aussitôt de quoi la payer. Le vendeur s'étant aperçu que c'étoit pour nous, voulut rompre son marché, à la persuasion de quelqu'un qui lui disoit que c'étoit pour nous sauver. Que si cela arrivoit on le feroit mourir, & en effet cela étoit vrai, mais comme on s'offrit à payer le double il y consentit, préférant un gain présent à un mal à venir. Lorsque ces deux Coreliens se furent retirez, nous pourvûmes d'abord la barque de voiles, d'ancres & de cordages, de rames & de tout ce dont nous crûmes avoir besoin, pour partir au premier quartier de la lune, à cause que c'étoit le tems le moins douteux. Nous retinmes deux de nos camarades, qui par bonne fortune pour eux nous étoient venus voir, & qui ne se firent pas prier. Sachant aussi que Jean Pierre de

Vries,

Vries, qui étoit un habile matelot étoit à *Siun/chien*, nous l'envoyâmes prier de venir, avec ordre de lui représenter que tout étoit prêt. Le Messager ne l'ayant pas trouvé dans sa garnison, fut le chercher à *Namman* qui est à seize lieues de là, d'où il l'amena, ayant fait plus de cinquante bonnes lieues de chemin en quatre jours. Le jour & l'heure étant pris, pour partir le quatrième de Septembre à la lune couchante; quoique nos voisins se défiaient de quelque chose, nous ne laissâmes pas sur le soir après avoir mangé un morceau, de passer par dessus les murailles de la ville, pour porter le reste de nos provisions, qui consistoient en ris, des pots, de l'eau, & une poêle à frire. Comme la lune étoit couchée, nous ne fumes vus de personne. La première chose que nous fîmes fut de passer dans une Ilelte qui étoit à la portée du canon; où nous primes de l'eau douce plein une tonne qui se trouva dans notre barque, de-là nous passâmes sans faire bruit devant les vaisseaux de la ville, & tout contre les fregates du Roi; avançant le plus qu'il nous étoit possible dans le canal. Le calme qui avoit été grand jusqu'alors cessa, & il s'éleva un

vent favorable qui nous convia de mettre à la voile, ce que nous fîmes en invoquant Dieu de bon cœur, & nous abandonnant à sa conduite. Le matin qui étoit le cinquième de Septembre, comme nous étions prêts de sortir du canal de l'Isle, un pêcheur nous appella, mais nous ne voulumes pas répondre, dans la crainte que ce ne fût quelque garde avancée des vaisseaux de guerre qui sont aux environs. Au lever du soleil le vent tomba, ce qui nous obligea de baisser nos voiles, & de ramer, pour nous éloigner & nous empêcher d'être découverts. Sur le midi le tems commença à se rafraichir, & sur le soir nous mîmes la voile au vent, prenant notre route suivant notre imagination du côté du Sud-Est. Le soir le vent s'étant fortifié, nous franchîmes la pointe de Corée, & fumes hors de toute appréhension d'être suivis, & comme ce tems dura toute la nuit nous avançames fort.

Le matin sixième jour, nous nous trouvâmes fort proches de la première Isle du Japon, & le soir, favorisez toujours du même vent, nous vinmes sans le savoir devant l'Isle de Firando, où nous n'osâmes pas aborder, parceque pas un de

de nous n'avoit été au Japon, & que la rade nous étoit inconnue. De plus les Coreïens nous avoient souvent assuré qu'il n'y avoit point d'Isles à côtoyer pour aller à Nanguafaky. Nous passâmes donc outre pour gagner le haut d'une Isle plus avancée, qui d'abord nous paroissoit fort petite & fort proche, & en effet nous la passâmes la nuit.

Le septième jour nous continuâmes notre route avec un vent froid & par un tems assez inconstant le long de quantité d'Isles qui nous sembloient sans nombre, & comme nous étions prévenus qu'il n'y avoit point d'Isles à passer, nous tâchions de gagner le dessus. Le soir nous pensâmes toucher à une Islette, & nous y eussions passé la nuit sur le fer, à cause que le Ciel sembloit fort orageux, mais nous découvrîmes une si grande quantité de feux dans tous les environs, que nous résolûmes de demeurer à la voile, ayant le vent arrière, mais assez froid.

Le matin du huitième jour nous nous trouvâmes au même endroit d'où nous étions partis le soir, ce que nous attribuâmes à la force de quelques courans. Sur quoi nous résolûmes de regagner la haute mer, mais à peine eûmes nous fait

deux lieues qu'il s'éleva un vent contraire si violent, qu'il nous réduisit d'abord à la nécessité de chercher terre, & comme il augmentoit de moment à autre, ayant traversé une baye, sur le midi nous y jettames l'ancre, sans savoir en quel pays nous étions. Pendant que nous cuisions quelque petite chose pour manger, les habitans passaient & repassaient auprès de nous sans nous rien dire & sans s'arrêter. Sur le soir le tems s'étant un peu radouci, nous vîmes venir une barque, qui portoit six hommes qui avoient chacun deux couteaux à la ceinture : ils passèrent en ramant assez proche de nous, & mirent à terre un homme vis-à-vis du lieu où nous étions. Cela nous fit lever l'ancre, & mettre promptement à la voile, nous servant aussi de nos rames pour sortir de cette baye le plus vite qu'il nous seroit possible & regagner la haute mer. Mais cette barque nous empêcha, car s'étant mise à nos trousses, elle nous attrapa bientôt. Il est vrai que si nous eussions voulu nous servir de nos longs bâtons de bambucs, il nous eût été aisé de l'empêcher de nous joindre, mais voyant partir du rivage diverses autres barques pleines de gens, qui,

qui, selon la description qu'on nous en avoit faite, devoient être des Japonnois, nous cessâmes de nous allarmer. Comme ils crioient & nous demandoient par signes où nous voulions aller, nous arborâmes le pavillon des armes d'Orange, que nous avions préparé pour cela, criant Hollande, Nanguasaky. Sur quoi ils nous firent signe de caler la voile, & de prendre terre, ce que nous fîmes aussitôt. Ils firent passer ensuite un de nos gens dans leur barque, & rangèrent le reste devant une de leurs pagodes.

Après avoir ancré & avoir mis des barques en garde autour de la notre, ils prirent encore un de nos hommes qu'ils mirent avec l'autre, leur faisant diverses questions sans le pouvoir entendre. Notre venue allarma toute la côte, & on ne voyoit pas un homme qui ne fût armé de deux épées, mais ce qui nous rassuroit, c'est qu'ils s'efforçoient de nous montrer *Nanguasaky*, & sembloient nous vouloir dire qu'il y avoit-là de nos gens. La nuit une grande barque, qui portoit la troisième personne de l'île de *Gotto*, vint nous aborder. Ce Seigneur voyant que nous é-

tions Hollandois, nous fit comprendre par signes que nous avions cinq vaisseaux à *Nanguasaky*, où il espéroit de se rendre avec nous dans quatre ou cinq jours si nous en avions envie. Il nous fit entendre que nous étions dans l'Ile de *Gotto* qui obéit à l'Empereur du Japon, mais pour satisfaire à l'envie qu'il avoit de savoir d'où nous venions, nous eumes bien de la peine à lui faire comprendre que nous venions de *Cortée*, &c qu'il y avoit treize ans passez que nous avions fait naufrage dans une Ile dépendante de ce Royaume là. Que nous ne souhaitions rien tant présentement que d'arriver à *Nanguasaky* auprès des gens de notre pays. Que pour satisfaire à cette passion nous nous étions exposez dans une méchante barque, sur une mer qui nous étoit inconnue où nous avions fait quarante lieues sans boussole pour aborder au *Japon*, & sans nous foudier de tout ce que les Corefiens nous avoient dit pour nous persuader que les Japonois faisoient mourir cruellement tous les étrangers qui abordent en leur pays.

Nous passames les trois jours suivans au même lieu bien gardez dans notre barque, où on nous apportoit de l'eau,
du

du bois, de la viande, & pour nous garantir de la pluie qui tomba pendant tout ce tems-là en abondance on nous donna une natte.

Le douzième jour on nous pourvut des vivres nécessaires pour aller à *Nanguafaky*, & le soir même nous mouillâmes de l'autre côté de l'île où nous passâmes la nuit.

Le treizième jour le Seigneur dont nous avons parlé leva l'ancre, accompagné de deux grandes barques & de deux petites, il étoit chargé de lettres pour l'Empereur & de quelques hardes. Nos deux camarades étoient dans l'une de ces grandes barques, & nous ne les rejoignîmes qu'à *Nanguafaky*. Sur le soir nous vîmes la baie de cette ville, & sur le minuit nous mouillâmes devant & nous vîmes là nos cinq vaisseaux. Plusieurs Habitans de *Gotto*, & même des Grands, nous firent des présens & de grandes amitez, sans vouloir rien prendre de nous.

Le quatorzième jour on nous mena tous à terre, où les truchemens de la compagnie nous reçurent. Lorsqu'ils eurent écrit toute les réponses que nous fîmes à leurs diverses questions, on nous mena

mena chez le Gouverneur, & on nous présenta à lui sur le midi. Après que nous eumes satisfait à sa curiosité, il loua fort notre action, d'avoir surmonté tant de difficulté & de dangers pour recouvrer notre liberté. Il ordonna ensuite aux Truchemens de nous mener à notre Commandant, qui étoit Monsieur Guillaume Volguers, qui nous reçut très bien. Monsieur Nicolas le Roi son Lieutenant nous fit aussi un très bon accueil, & généralement toute la Nation. Au sortir de là on nous fit habiller à notre mode.

Le premier jour d'Octobre Monsieur Volguers partit de l'Isle, & le vingt troisième il sortit de la baye avec sept vaisseaux. Cependant le Gouverneur de *Nanguafaky* qui nous vouloit garder un an, nous fit mener devant lui le vingt cinquième du même mois, & après nous avoir examinez tout de nouveau, il nous rendit au Directeur de la Compagnie, qui nous fit loger chez lui, d'où nous partimes quelques jours après pour *Batavia*. Nous arrivames là le vingtième de Novembre, & donnames notre Journal en débarquant au Général, qui après nous avoir fort bien

re-

d'un Vaisseau Hollandois. 305

reçus, promet de nous embarquer dans les vaisseaux qui partiroient de là le vingt huitième de Décembre. Ces navires, après avoir essuyé quelques tempêtes, arrivèrent à Amsterdam le vingtième de Juillet de l'année 1668., où nous rendîmes grâces à Dieu de nous avoir délivrés d'une captivité de treize ans & vingt huit jours, le suppliant d'avoir compassion de nos pauvres confrères qui étoient restez, dont voici les noms, & de ceux qui sont retournez en leur Patrie.

Noms de ceux qui sont revenus de Corée.

Henry Hameli de Gorcum., Secrétaire du vaisseau, & auteur de cette relation.

Godefroy Denis, de Rotterdam.

Jean Pieters de Uries, de Frise.

Gerard Jans, de Rotterdam.

Mathieu Yboken, d'Enchuse.

Corneille Thierry, d'Amsterdam.

Benoist Clerc, de Rotterdam.

Denis Godefroy, de Rotterdam.

Nous

Nous de ceux qui sont demenez en Corée.

Jean Lape, d'Amsterdam, Assistant.

Henry Cornelis de Vrèelandt.

Jean Nicolas, de Dort.

Jacob Jans, de Norwege.

Antoine Ulders, d'Embden.

Nicolas Arents, d'Ost-Voren.

Alexandre Bosquet, Ecoissois.

Jean d'Utrecht.



DESCRIPTION

D U

ROYAUME DE CORE'E.

LE Royaume que nous nommons *Corée*, & que les Habitans du pays appellent *Tiocencouk*, & quelquefois *Caosi*, s'étend depuis le trente quatrième degré de latitude, jusqu'au quarante quatrième, si bien qu'il a près de cent cinquante lieues de longueur du Midi au Sep-

ten-

rention, & environ soixante & quinze de large de l'Orient à l'Occident. Aussi les Coreïens le représentent-ils sous la figure d'un quarré long, comme une carte à jouer. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quantité de pointes de terre qui avancent extrêmement en mer.

Il est divisé en huit Provinces, qui, dit-on, renferment trois cens soixante villes, sans compter les châteaux ni les forteresses qui sont toutes sur les montagnes.

L'abord de ce Royaume est très difficile par mer, & fort dangereux pour ceux qui ne connoissent pas ses côtes, à cause qu'elles sont bordées d'écueils & de bancs en divers endroits. Du côté du Sud-Est, il est fort voisin du Japon, n'y ayant entre la Ville de *Pousan* & celle d'*Osacco*, que vingt cinq ou vingt six lieues. Entre deux est l'Isle de *Suissima*; que ceux de *Corée* nomment *Taymutto*. Elle leur appartenait autrefois, mais par un traité de paix fait avec ceux du Japon, ils l'échangèrent contre celle de *Quelpaerts*.

Du côté du Couchant, ce Royaume est séparé de la *Chine* par le Golfe de *Nanquin*; mais il y touche du côté du Nord,

Nord, par le moyen d'une longue & haute montagne, qui empêche que la *Corée* ne soit une île. Il n'est borné du côté du Nord-Est que par une vaste mer, où on trouve tous les ans une grande quantité de baleines, dont une partie porte encore les crocs & les harpons des François & des Hollandois, qui vont ordinairement à cette pêche aux extrémités de l'Europe, vers le Nord-Est. On prend là aussi beaucoup de harengs en Décembre, Janvier, Février & Mars : ceux qu'on pêche pendant ces deux premiers mois, sont gros comme ceux de Hollande, mais ceux qu'on prend après sont plus petits, & ressemblent à celui que nous appelons hareng à frire, & qu'on mange en Mars & en Avril. D'où nous inférons qu'il y a assurément un passage entre la *Corée* & le *Japon*, qui répond au Détroit de *Waygatz*. Sur quoi nous avons souvent demandé aux matelots de *Corée*, qui fréquentent la mer du Nord-Est, quelles terres étoient au delà, & ils nous ont tous répondu qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût autre chose de ce côté-là qu'une mer sans bornes.

Ceux qui vont de *Corée* à la *Chine*, s'embarquent au plus étroit du Golfe,

carr

car le chemin par terre est trop incommode, à cause de la difficulté qu'il y a de traverser la montagne & sur tout en hiver, parcequ'il y fait fort froid, & qu'en Eté on y rencontre quantité de bêtes farouches. Il est vrai qu'il est aisé de faire le trajet du côté du Nord en hiver, parceque le Golfe gèle ordinairement assez fortement pour cela. Le froid est très grand en *Corée*, car en 1662. nous étant retirez dans les cloîtres qui sont sur les montagnes, il tomba de la neige si prodigieusement, que pour aller d'une maison à l'autre il falloit faire des chemins sous la neige. Pour aller à découvert, ils portent sous les pieds de petits ais ou des espèces de raquettes, ce qui les empêche d'enfoncer, sans les empêcher de monter & de descendre sur la neige. Le grand froid est cause que ceux qui habitent la côte du Nord, ne vivent que d'orge, & encore assez mauvais, le ris & le coton n'y pouvant croître. Les plus accommodez de cette Province-là font venir leur farine du côté du Midi, mais le menu peuple de ce quartier n'est vêtu que de grosse toile de chanvre & de méchantes peaux. En récompense la racine de *Nisj*, ou *Gim-seug*,

feng, croît là en grande abondance. Ils la donnent en payement au Tartare pour leur tribut ; & en font aussi un grand commerce à la *Chine* & au *Japon*. Le reste du pays est fertile, & produit toutes les choses nécessaires à la vie, & sur tout du ris & d'autres grains. Ils ont du coton & du chanvre, & même des vers à soie ; mais il ne savent pas préparer la soie pour en faire des étofes. Ils ont chez eux de l'argent, du plomb, des peaux de tigre, & la racine de Nisy, sans parler du bétail, de la volaille, & de beaucoup d'autres choses. Il ont quantité de chevaux & de vaches, ils se servent de bœufs pour labourer, & de chevaux pour les voyages & pour le transport des marchandises. Ils ont aussi des ours, des cerfs, des sangliers, des pourceaux, des chiens, des chats, & divers autres animaux. Nous n'y avons point vu d'éléfants, mais on y voit des kaymans ou crocodiles de différente grandeur, qui se tiennent dans les rivières. Leur dos est à l'épreuve du mousquet, mais ils ont la peau fort tendre sous le ventre. Il s'en trouve qui ont dix huit à vingt
au-

aunes * de long, la tête large, le groin de pourceau, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, l'œil perçant, mais fort petit, les dents blanches & fortes, rangées comme celles d'un peigne. Ils ne remuent en mangeant que la machoire d'en haut. L'épine du dos de cet animal a soixante vertèbres, & il a de longues grifes aux pieds, sa queue est aussi longue que le reste de son corps. Ils mangent également la viande, & le poisson, & sont frians de chair humaine : les Coreïens nous ont souvent dit qu'on avoit trouvé une fois trois petits enfans dans le ventre de l'un de ces crocodiles. Ils ont outre cela beaucoup de serpens & d'animaux venimeux. Pour les oiseaux, ils ont des cignes, des oyes, des canars, des herons, des cigognes, des aigles, des faucons, des millans, des pigeons, des becaffes, des pies, des corneilles, des alouettes, des pinçons, des grives, des vanneaux, des faisans, des poules, & de tout en quantité aussi bien que d'autres oiseaux inconnus en Europe.

La Corée est gouvernée par un Roi,
dont

* Sept aunes de Hollande sont quatre aunes de France.

dont l'autorité est absolue, quoiqu'il reconnoisse le Tartare ; car il ordonne de tout comme il lui plaît, sans prendre le conseil de personne. Il n'y a point de Seigneurs de Places, c'est à dire, qui ait des villes, des Isles ou des villages en propriété, & tout le revenu des Grands procède des biens dont ils n'ont que la jouissance ; & du grand nombre de leurs esclaves ; car nous en avons vu tel qui en avoit deux ou trois cens. Ainsi les terres & les charges, dont le Roi honore les particuliers, lui reviennent toutes après leur mort.

Pour ce qui regarde la guerre, le Roi entretient beaucoup de soldats dans sa Capitale, qui ne sont occupez qu'à faire garde autour de sa personne, & à le suivre quand il va dehors. Toutes les Provinces sont obligées une fois en sept ans, d'envoyer tous les hommes libres en garde chez le Roi pendant deux mois ; si bien que durant toute cette année-là la *Corée* est sous les armes, pour envoyer les uns après les autres tout le monde à la Cour. Chaque Province a son Général, qui a sous lui quatre ou cinq Colonels, lesquels ont chacun autant de Capitaines, qui dépendent d'eux, & qui ont

ont tous le commandement de quelque ville, ou de quelque forteresse; jusques là qu'il n'y a point de village où il n'y ait du moins un Caporal qui commande, & qui a des dixeniers au dessous de lui. Ces Caporaux sont obligez de donner tous les ans à leurs Capitaines un roule des gens qui sont dans leur dépendance, & par ce moyen le Roi fait toujours précisément de combien de monde il peut faire état, lorsqu'il en a besoin. Leurs cavaliers sont armez d'une cuirasse, d'un pot & d'une épée, & portent outre cela un arc, des flèches & un fléau semblable aux nôtres, excepté que les leurs sont garnis de petites pointes de fer. Les fantassins portent comme eux un corselet, un morion & l'épée, avec le mousquet ou la demie pique. Les Officiers n'ont que des arcs & des flèches. Les soldats sont obligez d'être fournis à leurs dépens, de quoi tirer cinquante coups à balle. Chaque ville fournit aussi tour à tour un certain nombre de Religieux, qu'elle tire de l'étendue de son ressort, pour garder & entretenir à leurs dépens les forts & les châteaux qui sont dans les détroits & aux penchans des montagnes. Ils passent pour les meilleurs

leurs foldats, & obéiffent à des Officiers pris de leur corps, qui obfervent les mêmes réglemens que l'autre milice, fi bien que le Roi fait encore à un homme près combien il y en a en état de le fervir. Ceux qui ont atteint l'âge de foixante ans font exemts de faction, & leurs enfans prennent leur place. Le nombre des perfonnes libres qui ne font point dans les troupes du Roi, & qui n'y ont point été, joint aux efclaves, fait environ la moitié des gens du pays. Au refte fi un homme libre couche avec une femme efclave, ou un efclave avec une femme libre, les enfans qui en naiffent font efclaves, & pour ceux qui naiffent de père & de mère efclaves, ils font au maitre de la mère. Comme la *Corée* eft prefque toute bordée de la mer, il faut que chaque ville entretienne un vaiffeau, équipé & pourvu de toutes chofes. Leurs navires ont ordinairement deux mâts, & font à trente ou trente deux rames, qui ont chacune cinq ou fix rameurs, de forte qu'il y a fur ces efprèces de gallères, tant en rameurs qu'en foldats, près de trois cens hommes. Ces vaiffeaux ont quelques petites pièces de canon, & quantité de feux d'artifice. Chaque Provin-

ce

cé à cause de cela a son Amiral, qui fait la revue des vaisseaux tous les ans, dont ils rendent compte au grand Amiral, qui se trouve aussi quelquefois aux revues. Si quelqu'un des Amiraux ou des Officiers qui sont sous eux tombent en faute, il est puni de bannissement ou de mort, comme nous vîmes bannir au printems de l'année 1666. notre Gouverneur qui avoit le commandement sur dix sept vaisseaux, pour avoir caché au Roi que le feu s'étoit pris aux poudres & avoit emporté cinq hommes.

Les principaux Officiers de terre & de mer qui composent le Conseil du Roi, s'assemblent chez lui tous les jours, & le servent en toutes les affaires qui se présentent, sans le pouvoir obliger à rien. Il faut qu'ils attendent qu'on leur demande leur avis pour le donner, & qu'ils soient nommez pour une affaire avant que de s'en mêler. Ces gens-là tiennent les premiers rangs auprès du Roi, & vivent & meurent dans ces emplois, ou jusqu'à quatre vingts ans, supposé qu'ils ne fassent rien de mal qui les en rende indignes. Il en est de même des autres charges intérieures de la Cour, qu'on ne quitte, que pour monter à de plus hautes. Les

Gouverneurs de Places & les Officiers subalternes changent tous les trois ans, il y en a peu même qui servent ce tems entier, parcequ'ils sont presque toujours acculez de diverses malversations, pendant leur exercice. Le Roi tient par tout des espions pour être informé de la conduite de chacun, ce qui est causé qu'on en punit souvent de mort ou de bannissement perpétuel.

Le revenu du Roi, pour l'entretien de sa maison & de ses troupes, consiste aux droits qu'on prend sur tout ce que la terre produit, ou qu'on tire de la mer. Il y a pour cela dans les villes, & dans chaque village, des magasins pour serrer cette dixme, car les fermiers, qui sont ordinairement des gens du commun, prennent le dixième de toutes choses, qui se prend sur le champ au tems de la récolte, & avant qu'on ait rien enlevé. Les Grands vivent de leurs propres revenus, comme j'ai déjà dit, & pour ceux qui sont en charge, ils vivent des pensions que le Roi leur donne à prendre sur les fonds des lieux où ils résident, assignant aux troupes de terre & de mer ce qui se lève dans le pays. Il faut outre cette dixme que les hommes qui ne sont point en-

rolez, travaillent trois mois de l'année à tout ce à quoi le pays les veut employer. On distribue tous les ans à chaque soldat & à chaque cavalier trois pièces de toile pour se vêtir, qui valent en tout une pistole, ce qui fait une partie de la solde des milices qui sont dans la Capitale du Royaume. Voilà ce qui se lève sur le peuple, qui ne connoit point d'autres gabelles ou impôts.

La justice des Corensiens est fort sévère, sur tout à l'égard des criminels. Celui qui se rebelle contre le Roi est exterminé avec toute sa race, ses maisons sont rasées, sans que personne ose jamais les rebâtir, tous ses biens sont confisquez pour le public, & se donnent quelquefois à un particulier. Quand le Roi a prononcé un Arrêt, si quelqu'un a la hardiesse d'y trouver à redire, rien n'est capable de le garantir d'un rigoureux supplice, comme nous l'avions vu souvent. Il me souviens entre autres, que le Roi sachant que la femme de son frère faisoit de très beaux ouvrages à l'aiguille, il la pria qu'il pût porter une veste brodée de sa main; mais comme cette Princesse le haïssoit mortellement dans son cœur, el-

le renferma entre les deux étoffes des charmes & des caractères d'une si grande vertu, que le Roi ne pouvoit, dit-on, goûter ni repos ni plaisir pendant tout le tems qu'il portoit cet habit. Après s'être bien tourmenté pour en découvrir la cause, enfin il lui vint en l'esprit ce que ce pouvoit être. Il fit découdre la veste, & trouva la cause de ses agitations & de ses inquiétudes. On ne fut pas longtems à faire le procès à cette misérable. Le Roi la condamna à être enfermée dans une chambre, dont le plancher étoit d'airain, & fit allumer dessous un grand feu, dont la chaleur la tourmenta jusqu'à la mort. Le bruit de cette exécution s'étant répandu dans les Provinces, un proche parent de cette malheureuse, qui étoit Gouverneur de Place, & fort considéré à la Cour pour ses bonnes qualitez & pour sa naissance, se hazarda d'écrire au Roi, qu'une femme qui avoit eu l'honneur d'épouser le Frère de Sa Majesté ne méritoit pas de mourir par un si cruel supplice, & qu'il falloit être plus indulgent pour le sexe. Le Roi irrité de la hardiesse de ce Courtisan, le manda aussitôt, & après lui avoir fait donner

ner vingt coups de bâton sur les os des jambes , il lui fit trancher la tête. Ce crime & ceux dont je vais parler ne sont que personnels , & n'envelopent pas la famille dans le châtement, comme au Japon. Si une femme fait mourir son mari, on l'enterre toute vive jusqu'aux épaules dans un chemin fort fréquenté, & on met à côté d'elle une hache, dont tous ceux qui passent & qui ne sont pas nobles , sont obligez de lui donner un coup sur la tête, jusqu'à ce qu'elle soit morte. Dans la ville où ce malheur arrive , on interdit pour un tems les Juges , on lui ôte même le Gouverneur , la rendant dépendante d'un autre Gouvernement , & ne lui laissant au plus qu'un simple Gentilhomme pour commander. La même peine est ordonnée aux villes qui se revoltent contre leurs Gouverneurs , ou qui portent contre eux de fausses accusations à la Cour. Un homme qui tue sa femme , & qui peut prouver qu'il avoit raison de le faire , comme l'ayant trouvée en adultère, ou en quelque autre grande faute , ne court aucun danger pour cela. Si la femme tuée étoit esclave, on en est quitte pour

en payer trois fois la valeur, à celui à qui elle appartenait. Ils font mourir par de cruels tourmens les esclaves qui tuent leurs maîtres, mais on ne compte pour rien qu'un maître tue son esclave, quand ce seroit pour un léger sujet. Voici comme on punit un homme qui en a tué un autre. Après qu'on a longtems foulé aux pieds le criminel, on fait passer du vinaigre sur le cadavre corrompu, qu'on fait avaler au patient avec un entonnoir, & lorsqu'il en est plein, ils le frappent à coup de bâtons sur le ventre jusqu'à ce qu'il crève. Pour les larrons, ils les foulent aux pieds jusqu'à la mort, & quoique ce supplice soit fort rigoureux, les Corefiens ne laissent pas d'être fort enclins à dérober. Si quelqu'un non marié est trouvé couché avec une femme mariée, on le dépouille nud à la réserve d'un petit calçon. Après lui avoir frotté le visage de chaux, on lui passe une flèche à chaque oreille, & on lui attache un petit tambour sur le dos, qu'on touche aux carrefours pour le tourner en ridicule. Ce supplice finit par quarante ou cinquante coups de bâton sur les fesses nues des hommes, mais on laisse le calçon aux femmes. Les hommes sont d'une

d'une complexion fort amoureuse, & si jaloux, qu'ils n'accordent qu'avec peine & rarement à leurs meilleurs amis la vue de leurs femmes & de leurs filles. Un homme marié trouvé couché avec la femme d'un autre est puni de mort, & sur tout parmi les personnes qui sont le plus en dignité; il faut même que le père du criminel, s'il est en vie, ou son plus proche parent, fasse l'office de bourreau. Le patient peut choisir de quelle mort il veut mourir, mais ordinairement les hommes demandent qu'on les perce à coups d'épée par derrière, & les femmes qu'on leur coupe la gorge. Ceux qui ne payent pas à point nommé ce qu'ils doivent au Roi, ou aux particuliers, sont frapés deux ou trois fois le mois sur les os des jambes, & cela se continue jusques à ce qu'ils aient trouvé de quoi s'acquitter. S'ils meurent avant que d'avoir satisfait entièrement, leurs plus proches parens sont obligez de payer pour eux, ou de souffrir les mêmes peines; si bien que le Roi & les particuliers ne perdent jamais leur dû. Le plus léger supplice de ce pays-là, est d'être battu sur les fesses nues ou sur le gras des jambes; aussi ne le tiennent-ils pas à honte, parcequ'il

est fort ordinaire, & qu'on y est souvent exposé pour avoir dit une seule parole mal à propos. Les Gouverneurs particuliers, non plus que les Juges subalternes, ne peuvent condamner personne à mort sans la participation du Gouverneur de la province. Personne ne peut aussi juger les criminels d'Etat que le Roi n'en ait été instruit. Pour ce qui est des supplices, voici comment ils donnent des coups sur les os de jambes. On lie ensemble les deux pieds du coupable sur un petit banc large de quatre doigts, & après en avoir passé un autre de pareille hauteur sous les genoux, où on les attache, alors on frappe entre les deux ligatures avec un bâton long comme le bras, un peu rond d'un côté, & plat de l'autre, large de deux pouces, & épais d'un écu blanc. Ces espèces de lattes sont ordinairement de chêne ou d'aulne, dont on ne peut donner de suite plus de trente coups, & trois ou quatre heures après on continue jusqu'à ce que la sentence soit exécutée. Lorsqu'il est ordonné qu'on frappera un coupable sur la plante des pieds, on le fait asseoir à terre, & après avoir attaché un pied à l'autre, par les deux gros doigts, on les pose

se

se sur une pièce de bois qu'ils ont entre les jambes , & on les frappe d'un bâton gros comme le bras , & long de trois ou quatre pieds , tout autant de coups que le Juge en a ordonné. Pour ce qui est du supplice des fesses , voici comment il se pratique. Lorsqu'on a fait deshabiller les hommes, on les fait coucher par terre le ventre dessous , & on les attache à un petit banc. Pour les femmes on leur laisse un calçon mouillé, & en cet état on les frappe d'une latte plus longue & plus large que les précédentes. Comme cent coups passent pour une peine de mort, plusieurs en meurent aussi, & même avant que d'en avoir reçu cinquante. Lorsqu'on est condamné à recevoir des coups sur le gras des jambes , on les donne avec des baguettes grosses comme le pouce. Ce châtiment est commun aux femmes & aux jeunes apprentifs. Pendant que toutes ces fortes de coups se donnent , les cris des criminels sont si lamentables , qu'il semble que les spectateurs ne souffrent pas moins que les patients.

Pour la Religion, les Coreïens n'en ont presque point. Le menu peuple fait bien quelque grimace devant les Ido-

les, mais ils ne les révèrent guères, & les Grands les honorent encore moins, parcequ'ils se croient être quelque chose de plus qu'une Idole. Pour marque de cela, lorsqu'un de leurs parens ou de leurs amis vient à mourir, ils se trouvent tous pour faire honneur au mort à l'offrande qu'un Prêtre fait devant l'Image; & ne craignent point de faire trente & quarante lieues pour assister à cette cérémonie, soit pour témoigner leur reconnaissance à quelque Seigneur, ou pour marquer l'estime qu'ils font de quelque favant Moine, & qu'ils en conservent la mémoire. Les jours de fête le peuple se range dans une espèce de temple; & allument tous chacun un morceau de bois de senteur. Après l'avoir mis dans un vase, ils le viennent offrir à l'Idole, & le mettant devant elle, ils font une profonde révérence & se retirent. Voilà leur culte. Pour leur croyance, ils sont persuadés que celui qui fait bien en sera récompensé, & que celui qui fait mal en sera puni. Du reste ils ne savent ce que c'est que de prédication, ni de mystère, aussi ne disputent ils point de Religion, croyant tous une même chose.

chose, & la pratiquant également par tout le Royaume. Pour les Moines, ils offrent deux fois le jour des parfums devant une Idole, & les jours de fête, c'est un Moine accompagné de tous les Moines de la maison, qui font du bruit avec des tambours, des bassins & des chauderons. Les eloitres & les temples dont le pays est presque rempli, sont la plupart sur les montagnes, chacun sous la juridiction d'une ville. Il y a tel monastère, où on voit jusqu'à cinq ou six cens Moines, & telle ville qui en compte dans son ressort jusqu'à quatre mille. Ils sont divisez par bandes de dix, de vingt & quelquefois de trente : le plus vieux commande, & si quelqu'un manque à son devoir, il le peut faire châtier par les autres de vingt ou trente coups sur les fesses, mais si l'offense est grande ils le livrent au Gouverneur de la ville d'où ils dépendent. Comme il est permis à chacun de se faire Moine, tout le pays de Corée en est rempli, sur tout à cause qu'ils peuvent quitter cette profession quand il leur plaît. Cependant les Moines en général ne sont guères plus estimez que les esclaves, à cau-

se des grands tributs qu'ils sont obligez de payer, & des ouvrages qu'ils sont tenus de faire. Leurs supérieurs sont en grande estime, sur tout lorsqu'ils sont savans, car en ce cas-là ils vont de pair avec les Grands du pays, & sont nommez les Moines du Roi, & en portent l'ordre sur leurs habits. Ils jugent comme Officiers subalternes, & font leurs visites à cheval, étant fort bien reçus & régalez par tout où ils passent. Ils ne peuvent rien manger qui ait eu vie, ils rasent leurs cheveux & leur barbe, & la conversation des femmes leur est interdite. Si quelqu'un manque à ces réglemens, on lui donne soixante & dix ou quatre vingts coups sur les fesses, & il est banni du cloître. Dans le tems de leur première tonsure, ou incontinent après, on leur fait une marque au bras qui ne s'efface jamais, & c'est à cela qu'on reconnoit ceux qui ont été en Religion. Ils travaillent pour gagner leur vie, ou font quelque commerce, quelques-uns vont à la quête, & ils ont tous quelque légère pension du Gouverneur. Ils ont toujours chez eux de petits enfans, à qui ils aprennent avec grande application à lire & à écrire. Si les enfans veulent être

tre rasez, ils les retiennent à leur service, tirant tout le fruit de leur travail & de leur industrie jusqu'à la mort du maître, qui les affranchit & les met en possession de ses biens dont ils héritent. Aussi sont ils obligez d'en porter le deuil comme de leur père, en reconnoissance de toute la peine qu'ils se sont donnée pour les instruire & pour les élever. Les cloîtres & les temples sont bâtis au dépens du public, chacun contribuant à proportion de son bien. Il y a encore une autre sorte de gens qui ressemblent à ces Moines, tant pour l'abstinence que pour le service des Idoles, mais ils ne sont pas rasez, & ils se peuvent marier. Ils croient par tradition que tous les hommes ne parloient autrefois qu'un même langage, mais que le dessein de bâtir une Tour pour monter au Ciel avoit causé la confusion des langues. Les Nobles fréquentent beaucoup les cloîtres, pour s'y divertir avec des femmes publiques, ou d'autres qu'ils y meinent: parceque la situation en est ordinairement délicate & plaisante, à cause de la beauté des vues & des jardins, de sorte qu'on pourroit plutôt les nommer des maisons de plaisir que des temples: ce qui se doit en-

entendre des cloîtres communs, où les Moines aiment fort à boire. Il y avoit de notre tems dans la ville de *Sior* deux cloîtres de Religieuses, dans l'un étoient toutes personnes nobles & de qualité, & dans l'autre des filles du commun. Elles étoient toutes rasées, observant les mêmes règles & le même service que les hommes. Le Roi & les Grands fournissent à leur entretien, mais il y a trois ou quatre ans que le Roi qui regne aujourd'hui leur donna la liberté de se marier.

Après avoir parlé du Gouvernement & de l'Etat Ecclésiastique, je dirai quelque chose des Particuliers. Les maisons des Corefiens de condition sont magnifiques, mais celles du peuple sont très-peu de chose, aussi ne lui est il pas permis de bâtir à sa fantaisie. Personne ne peut faire couvrir son logis de tuiles sans permission, ce qui est causé que la plupart ne sont couvertes que de paille ou de roseaux. Elle sont séparées les unes des autres par un mur, ou par un rang de palissades. Elle sont bâties sur des piliers de bois, dont l'intervalle est rempli de pierres jusqu'au premier étage, le reste du bâtiment est de bois enduit par
de-

dehors, & recouvert de papier blanc collé par dedans, les planchers sont faits en voûte, & ils font faire du feu dessous en hiver, ce qui est cause qu'ils sont toujours chaudement comme dans un poêle, le plafond de la chambre étant couvert de papier huilé. Leurs maisons sont petites, n'ayant qu'un étage & un grenier au dessus, où ils serrent leurs provisions. Les Nobles ont toujours un corps de logis sur le devant, où ils reçoivent leurs amis & logent leurs connoissances, & c'est-là aussi qu'ils se divertissent, ayant ordinairement à l'entrée de leurs maisons une grande place ou bassecour, avec un réservoir & un jardin avec des allées couvertes. Pour les femmes leur appartement est dans le fond de la maison, afin qu'elles ne soient vues de personne. Les marchans & les principaux bourgeois ont ordinairement à côté de leur maison un magasin où ils mettent leurs marchandises, & régalent comme j'ai dit leurs amis avec du tabac & de l'arac. Il y a parmi eux d'honnêtes femmes, qui ont la liberté de voir le monde & d'aller en compagnie, & même en festin, mais elles sont assises à part & vis-à-vis de leurs maris. Ils n'ont presque

que de meubles que ce qu'il en faut pour la nécessité. Le pays a quantité de cabarets & de maisons de récréation, où les Corefiens vont voir des femmes publiques qui dancent, chantent & jouent des instrumens. L'Été ces sortes de divertissemens se prennent à la fraîcheur des bois & sous des arbres fort touffus. Ils n'ont point de logis affecté pour loger les passans & les voyageurs, mais celui qui voyage se va asseoir où la nuit le prend, auprès de la palissade de la première maison qu'il rencontre, & là, quoique ce ne soit pas le logis d'un Grand, on lui apporte suffisamment de ris cuit & de viande préparée pour souper : au sortir de là on pourroit encore s'arrêter à une autre maison, & même à plusieurs. Il est vrai que sur le grand chemin de Sior, on trouve des logis où on donne à coucher & à manger à ceux qui voyagent pour le public qui en fait la dépense.

Ils ne peuvent se marier entre parens qu'au quatrième degré, ils ne se font point l'amour, parcequ'on les marie dès l'âge de huit ou dix ans, & les filles dès ce moment là entrent dans la maison de leurs beau-pères, si ce n'est qu'elles soient uni-

uniques. Elles demeurent donc chez le père du mari, jusqu'à ce qu'elles aient appris à gagner leur vie, ou à conduire un ménage. Le jour qu'un homme se marie, il monte à cheval accompagné de ses amis, & après avoir fait le tour de la ville, il s'arrête devant la porte de sa maîtresse, où il est fort bien reçu par les parens, qui prennent la mariée & la mènent chez lui, où se célèbrent les nocces sans autre cérémonie. Quoiqu'une femme ait donné plusieurs enfans à un mari, il dépend de lui de la répudier quand il lui plaît, & d'en prendre une autre, mais la femme n'a pas le même privilège, à moins que le Juge ne l'ordonne. Un homme peut entretenir autant de femmes qu'il en peut nourrir, & aller chez elles à toutes heures sans qu'on y puisse trouver à redire. Mais il n'y a chez lui que sa femme, les autres sont en Ville, ou dans d'autres maisons séparées de son ménage. Les Nobles pourtant, outre leurs femmes, en ont encore deux ou trois autres dans le logis, mais il n'y en a toujours qu'une qui domine & qui a l'intendance de tout. Les autres ont chacune un appartement séparé, où le maître du logis va quand il lui.

lui plait. Dans la vérité, ils ne font pas grand cas des femmes, & ne les traitent guères mieux que des esclaves, les chassant pour les moindres petites fautes & quelquefois sur de simples prétextes, & en ce cas-là ils les obligent d'emmenner leurs enfans, dont ces malheureuses demeurent chargées. Cette liberté de chasser la mère & les enfans sert extrêmement à peupler le pays.

Les Nobles & les personnes libres ont un assez grand soin de l'éducation de leurs enfans, ils leurs donnent de bonne heure des maîtres pour apprendre à lire & à écrire, à quoi cette Nation prend un très grand plaisir. Ils n'usent d'aucune contrainte dans leur manière d'enseigner, faisant tout faire par douceur, représentant à leurs écoliers la science & le mérite de leurs Ancêtres, & la gloire de ceux qui par de semblables moyens ont fait de grandes fortunes, ce qui les pique & les rend assidus. Aussi est-ce une merveille de voir comment ils profitent, & comment ils expliquent les écrits qu'on leur fait lire, car c'est en cela que consiste toute leur doctrine. Outre cette étude particulière, il y a en chaque ville une maison, où les Nobles, par une ancienne

re coutume, dont ils sont grands observateurs, ont soin d'assembler la jeunesse, pour leur faire lire l'état des affaires du pays, & les condamnations des Grands qu'on a fait mourir pour leurs crimes. Pour achever de les perfectionner dans les affaires, il se fait tous les ans des assemblées dans deux ou trois villes de chaque Province, où les étudiants se trouvent pour avoir de l'emploi, soit pour la plume ou pour l'épée. Les Gouverneurs de Places y envoient des Députés habiles pour les examiner, & pour faire choix des plus capables; & sur le rapport qu'on leur en fait, ils en écrivent au Roi. Il se fait aussi tous les ans une assemblée à la Cour, où on examine la conduite de tous ceux qui sont dans l'emploi. Les plus Grands du Royaume se trouvent-là, soit qu'ils soient encore en charge ou non. C'est là qu'on distribue les emplois à ceux qu'on en croit dignes, & le Roi en fait expédier les provisions. Les vieux Officiers qui n'ont été jusqu'alors que dans la plume, ou dans l'épée, font tous leurs efforts en ce tems-là, pour avoir charge en l'une & en l'autre professions, afin d'augmenter leur revenu. La poursuite de ces sortes d'honneurs
ruine

ruine souvent les prétendans, à cause des présens & des festins qu'ils font pour gagner les suffrages. Il y en a même qui meurent en chemin, & la plupart se contentent d'obtenir le titre de l'emploi qu'ils prétendent, & croient que c'est beaucoup d'avoir été désigné à une charge.

Les Pères chérissent fort leurs enfans, dont ils sont réciproquement fort respectez. Ils sont tenus des faits l'un de l'autre, & si l'un des deux se retire après une méchante action, l'autre en est responsable. Il n'en est pas de même des esclaves, qui se soucient fort peu de leurs enfans, parcequ'ils sont assurés qu'on les enlèvera aussitôt qu'ils seront en âge de travailler ou de faire quelque chose. Lorsqu'un homme libre meurt, ses enfans en portent trois ans le deuil; pendant tout ce tems là ils vivent aussi austèrement que les Moines, ne peuvent exercer aucune charge, & si quelqu'un en a une, ou quelque emploi que ce puisse être, il faut qu'il s'en dé fasse. Il ne leur est pas permis pendant ce tems là de coucher avec leurs femmes, & s'il leur naïssoit des enfans durant le deuil, ils ne seroient pas légitimes.

Il ne leur est pas permis non plus de se mettre en colère, ni de se battre, & encore moins de s'enivrer. Ils portent pour marque de deuil une longue robe de toile de chanvre, sans avoir rien dessous qu'une espèce de haire faite d'un tissu de fil tors, presque aussi gros que le fil de bambous ou roseaux, dont on fait les cables de navire. Ils portent aussi en guise de crêpe, une corde faite de cette herbe sur un chapeau tissu de roseaux verts. Ils ne vont point sans un gros bâton ou roseau à la main, ce qui sert à distinguer de qui on porte le deuil, car par le roseau ils marquent le bâton. Au reste comme ils ne se lavent point pendant tout ce tems là, ils sont noirs comme des mulâtres.

Aussitôt que quelqu'un est mort, ses parens courent par les rues, pleurant, hurlant & s'arrachant les cheveux. Ils ont grand soin ensuite de l'enterrer honorablement, en quelque endroit d'une montagne qu'un devin leur indique. Ils se servent de deux bières pour chaque mort, épaisses de deux ou trois doigts, qu'ils ferment exactement, & les mettent l'une dans l'autre à dessein de résister à l'eau, les enjolivant & les gar-

garnissant chacun selon son pouvoir! Ils enterrent ordinairement leurs morts au printems & en automne, & pour ceux qui meurent en été, ils les mettent dans une loge de paille élevée sur quatre pieux, où ils les laissent jusqu'à ce que le ris soit moissonné. Lorsqu'après cela ils les veulent enterrer, ils les rapportent au logis, & renferment avec eux dans leurs cercueils leurs habits & quelques bijoux. De là ils partent avec le corps à la pointe du jour, après avoir fait bonne chère, & s'être fort réjouis toute la nuit. Les porteurs chantent & vont en cadence, pendant que les parens font retentir l'air de leurs cris. Trois jours après les parens & les amis du defunt retournent sur la fosse, où ils font quelques offrandes, & ensuite ils mangent ensemble & font grande chère. Le menu peuple se contente de faire une fosse profonde de cinq ou six pieds fort bien creusée, mais les Grands sont mis dans des tombeaux de pierre, élevez & ayant au dessus une statue de même matière, où l'on voit gravé au bas le nom & les qualitez du mort, spécifiant les emplois qu'il a eus. Toutes les pleines lunes, ils font

font couper l'herbe qui se trouve sur la fosse, & offrent là du ris nouveau. C'est là leur plus grande fête, après celle du nouvel an. Ils ne comptent que par lunes, & de trois ans l'un ils en intercalent une, si bien que cette année là en a treize, au lieu que les deux autres n'en ont que douze. Ils ont des devins qui les assurent si les morts reposent ou non, & si le lieu où ils sont enterrez leur est propre, sur quoi ils sont si superstitieux, qu'ils les changent quelquefois de places deux & trois fois. Après que les enfans se sont bien aquitez de ce qu'ils doivent à leurs pères & à leurs mères, par cette longue cérémonie, s'ils ont laissé du bien, le fils aîné se met en possession de la maison qui lui appartient, avec toutes les terres qui en dépendent. Pour les autres biens ils se partagent entre les garçons, sans que nous ayons oui dire que les filles y eussent aucune part; parceque les femmes n'apportent rien en mariage que leurs habits. Lorsqu'un père vient à l'âge de quatre vingts ans, il se déclare lui même incapable de gouverner son bien, & le cède à ses enfans, qui entretiennent leur père, & continuent toujours à le respecter beaucoup.

L'ainé étant entré en possession du bien, fait bâtir aux dépens de la communauté une maison pour son père & pour sa mère, où il les loge & les nourrit.

Les Coreïens sont fort enclins à dérober, & si sujets à tromper & à mentir, que l'on ne s'y doit pas trop fier. Ils croient avoir fait une bonne action, quand ils ont attrapé quelqu'un, aussi la tromperie n'est elle pas infame parmi eux, & si quelqu'un peut prouver qu'on l'ait trompé dans un marché, soit de chevaux, de vaches, ou de quelque autre chose, il peut en revenir au bout même de trois ou quatre mois. Ils sont toutefois assez simples & crédules, & nous aurions pu leur persuader tout ce que nous aurions voulu, parceque les étrangers en sont fort aimez & sur tout des moines. Ce peuple est efféminé; & ne fait pas avoir dans l'occasion beaucoup de fermeté ni de courage. Du moins c'est ce que plusieurs personnes dignes de foi nous en ont dit, qui ont été témoins des ravages que l'Empereur du Japon fit dans leur pays, lorsqu'il tua leur Roi, sans parler de ce que Vettevrée nous a souvent raconté de l'entrée du Tartare, qui passant sur la
gla-

glace s'empara du Royaume. Car il nous assuroit, comme ayant été présent à tout , qu'il périt plus de Coreïens dans les bois où ils se sauvèrent, que l'ennemi n'en tua. Ils n'ont point de honte de la poltronnerie, & ils déplorent le malheur de ceux qui sont obligez de se battre. Il leur est même souvent arrivé de se retirer avec perte, lorsqu'ils pensoient piller quelque vaisseau venu d'Europe , jetté par la tempête sur leur côte, en voulant aller au Japon. Ils ont une grande horreur pour le sang , & fuyent quand ils en rencontrent. Ils craignent fort les maladies, & sur tout les contagieuses, c'est pourquoi ils enlèvent aussitôt les malades, soit à la ville ou à la campagne, & ils les mettent dans des loges de paille au milieu des champs. Là personne ne leur parle, que ceux à qui on les donne en garde, qui avertissent les passans de se détourner, & lorsque le malade n'a point d'amis qui en ait soin, les autres le laissent plutôt mourir que d'en approcher. Lorsqu'il y a de la peste en une ville, ou en un village, on en ferme les avenues avec une haye d'épine, & on en met aussi sur le

toit des maisons où il y a des malades, afin d'avertir ceux qui pourroient l'ignorer. Ils pourroient dans leurs maladies se servir des simples qui croissent dans leur pays, mais le peuple ne les connoit pas assez, & les médecins sont presque tous au service des Grands, si bien que les pauvres qui ne peuvent faire cette dépense se servent pour médecins d'aveugles & de devins, en qui ils avoient autrefois une si grande confiance, qu'ils les suivoient par tout à travers les rivières, & les rochers, & sur tout dans les temples des Idoles, où il invoquoient les Démon. Mais cette coutume fut entièrement abolie par ordre du Roi en l'année 1662.

Avant que le Tartare se rendit maître de ce Royaume, il étoit rempli de luxe & de débauche, les Coreliens ne faisant que boire & manger, & s'abandonner à toutes sortes de dissolutions. Mais présentement que les Japonnois & les Tartares les tirannissent, ils ont bien de la peine à supporter une mauvaise année, à cause des grands tributs qu'ils payent, sur tout au Tartare, qui vient l'exiger trois fois l'an. Ils croient qu'il n'y a dans tout le monde que douze Royau-
mes

mes ou pays , commandez par un seul Empereur qui réside à la Chine, à qui tous les autres payoient autrefois tribut , mais qu'ils se sont tous mis en liberté depuis que le Tartare s'est emparé de la Chine , n'ayant pu les subjuguier. Ils nomment le Tartare, *Tiekse & Orankay*. Pour notre pays ils le nomment *Nampankouk* , qui est le nom que les Japonnois donnent au Portugal , de sorte que ne nous connoissant pas, ils nous le donnent aussi, l'ayant appris depuis cinquante ou soixante ans, que les Japonnois leur apprirent à cultiver le tabac, à le façonner & à s'en servir , car avant cela il leur étoit inconnu ; & comme ils leur disoient que la semence venoit de *Nampankouk* , ils nomment souvent le tabac *Nampankoi*. Ils en prennent tant aujourd'hui que les enfans y sont accoutumés dès l'âge de quatre ou cinq ans, & il n'y a parmi eux que très peu d'hommes & de femmes qui s'empêchent de fumer. Au commencement qu'on leur en portoit ils l'achetoient au poids de l'argent, & c'est ce qui fait qu'ils estiment *Nampankouk* un des meilleurs pays du monde. Leurs écrits rapportent qu'il y a quatre vingts & quatre mille contrées

différentes, mais la plupart ne le croient pas, & disent qu'il faudroit, si cela étoit, que chaque Islette & banc de sable passât pour une contrée, n'étant pas possible, ajoutent ils, que le soleil en éclairât tant en un jour. Quand nous leur nommions quelque pays, ils se moquoient de nous, soutenant que nous n'entendions parler que d'une ville ou d'un village, leurs côtes géographiques ne s'étendant pas plus loin que Siam, à cause du peu de commerce qu'ils ont avec les étrangers qui sont au de là. Ils ne négocient presque qu'avec les Japonnois, & avec les habitans de l'Isle de *Suiffima*, qui ont un magasin au Sud-Est dans la ville de Poufan. Ils apportent en Corée du poivre, du bois de sapan, de l'alun, des cornes, des buffles, des peaux de cerf & de bouc, & autres marchandises que nos gens & les Chinois vendent au Japon. Ils prennent en échange des denrées & des manufactures du pays. Les Coreïens ont aussi quelque commerce à Pequín, & aux contrées Septentrionales de la Chine, mais il est de grande dépense, car il ne vont là que par terre & à cheval. Aussi n'y a-t-il que les gros mar-

marchands de Sior, qui vont à Pequín, & qui font toujours au moins trois mois en leur voyage. Ce commerce consiste en toile, & du reste les Grands & les principaux marchans achettent & payent avec de l'argent, mais le peuple ne trafique qu'avec du ris & des denrées.

Il n'y a qu'un poids & une mesure dans tout le Royaume, mais les marchands en abusent fort, malgré toutes les précautions & les réglemens des Gouverneurs. Ils ne connoissent de monnoye que les casis, encore n'ont ils cours que sur les frontières de la Chine. Ils donnent l'argent au poids, par petits lingots comme ceux qu'on rapporte du Japon.

Leur langue, leur écriture, & leur façon de compter est fort difficile à apprendre, ils ont beaucoup de mots pour signifier une même chose, & ils parlent tantôt vite & tantôt lentement, sur tout les Savans & les Grands Seigneurs. Ils ont trois sortes d'écritures différentes, dont la première & la principale ressemble à celle de la Chine & du Japon. Ils s'en servent pour l'impression de leurs livres, & pour ce qui concerne toutes les affaires publiques. La seconde est com-

me l'écriture ordinaire parmi nous. Les Grands & les Gouverneurs en usent, pour répondre aux requêtes, & mettre des apostilles aux lettres d'avis, & ailleurs. Le peuple ne fait pas lire cette écriture. La troisième est plus grossière, & sert aux femmes & aux gens du commun. Elle est fort aisée à apprendre & à lire. On écrit de celle-ci plus aisément que des autres les noms & les choses dont on n'a jamais oui parler, cette écriture se faisant avec de petits pinceaux fort nets & déliés. Ils ont beaucoup de vieux livres tant imprimez que manuscrits, qu'ils gardent si chèrement, qu'on n'en confie le soin qu'au frère du Roi. On en conserve des copies aussi bien que des figures, en plusieurs villes, afin qu'en cas d'incendie, on n'en fût pas entièrement privé. Leurs almanacs se font à la Chine, n'ayant pas assez d'adresse & de science pour les faire eux-mêmes. Ils impriment avec des ais, ou formes de bois, & ont une forme particulière pour chaque côté de papier, ce qui fait la feuille. Ils comptent avec de petits bâtons languets, comme nous faisons avec des jettons. Ils ne savent point tenir de livres de comptes ou de marchans.

feu.

seulement lorsqu'ils achettent quelque chose, ils mettent le prix dessus, & écrivent au dessous ce qu'ils en retirent, & voyent par ce moyen aisément le profit & la perte.

Quand le Roi sort il est accompagné de toute la Noblesse de sa Cour, portant son ordre ou quelque ouvrage de broderie devant & derrière sur une robe de soye noire, avec une écharpe fort ample, suivi d'une grande troupe de soldats en fort bon ordre. Devant lui marchent des hommes à cheval & d'autres à pied, dont les uns portent des enseignes & des étendars, & les autres divers instrumens de guerre dont ils jouent. Ils sont suivis des Gardes du corps, qui sont composés des principaux bourgeois de la ville. Le Roi est au milieu, porté sous un dais d'or fort riche, qui passe dans un si grand silence qu'on n'entend pas le moindre petit bruit. Immédiatement devant lui marche un Secrétaire d'Etat, ou quelque autre Officier de grande importance, avec une cassette où il met toutes les requêtes & placets que les particuliers présentent au bout d'un roseau, ou qu'ils font pendre le long des murailles ou des palissades: en sorte qu'on ne voit point ceux

qui les présentent. Ceux qui sont établis pour les ramasser les apportent au Secrétaire, qui les met dans la cassette, & lorsque le Roi est de retour au Palais, on lui présente le tout pour en juger souverainement. C'est ce qu'il fait, & on exécute ses ordres sur le champ, & sans que personne y contredise. Toutes les maisons des rues où le Roi passe sont fermées tant les portes que les fenêtres, & personne n'oseroit les entrouvrir, & encore moins regarder par dessus la palissade, ou par dessus la muraille. Quand le Roi même passe auprès des Grands & des soldats, il faut qu'ils lui tournent le dos, sans oser regarder, ni même touffer. Aussi dans ces rencontres la plupart des soldats se mettent de petits bâtons à la bouche, pour n'être pas accusés de faire du bruit. Quand l'Ambassadeur du Tartare vient, le Roi va en personne avec toute sa Cour pour le recevoir hors de la ville, l'accompagne jusqu'à son logis, & par tout chacun lui fait autant & plus d'honneur qu'au Roi. Toutes sortes de joueurs d'instrumens, de danseurs & de sauteurs, vont devant lui, tâchant à l'envi les uns des autres de bien divertir. Pendant tout le tems
que

que le Tartare est à la Cour , toutes les rues qui sont entre son logis & le Palais sont bordées de soldats , qui sont à dix ou douze piez l'un de l'autre. Il y a deux ou trois hommes qui ne font autre chose , que de ramasser des billets qui sont jettez de la fenêtre du Tartare pour être portez au Roi , qui veut savoir à toute heure ce que fait l'Ambassadeur. En un mot , ce Prince cherche tous les moyens de le contenter , tâchant de lui faire connoître par toutes sortes de bons traitemens le respect qu'il a pour le Grand-Cham , afin qu'il en fasse un favorable rapport à son maître.



L E T T R E

D U

PERE JARTOUX,

J E S U I T E.

*Au P. Procureur-Général des Missions des
Indes & de la Chine.*

Touchant la plante de *Ginseng*.

A Pekin, le 12. d'Avril 1711.

MON REVE'REND PERE,

La Carte de Tartarie que nous faisons
par ordre de l'Empereur de la Chine,
nous a procuré l'occasion de voir la fa-
meuse Plante de *Ginseng* si estimée à la
Chine, & peu connue en Europe. Vers
la fin de Juillet de l'année 1709. nous ar-
rivâmes à un village qui n'est éloigné
que.

que de quatre petites lieues du Royaume de Corée, & qui est habité par des Tartares qu'on nomme *Calcatatze*. Un de ces Tartares alla chercher sur les montagnes voisines quatre plantes de *Ginseng*, qu'il nous apporta toutes entières dans un panier. J'en pris une au hazard que je dessinai dans toutes ses dimensions, le mieux qu'il me fut possible. Je vous en envoie la figure, que j'expliquerai à la fin de cette lettre. Les plus habiles médecins de la Chine ont fait des volumes entiers sur les propriétés de cette plante: ils la font entrer presque dans tous les remèdes qu'ils donnent aux grands Seigneurs, car elle est d'un trop grand prix pour le commun du Peuple. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les épuisemens causez par des travaux excessifs de corps ou d'esprit, qu'elle dissout les flegmes, qu'elle guérit la foiblesse des poulmons & la pleurésie, qu'elle arrête les vomissemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'estomac, & ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, qu'elle remédie à la respiration foible & précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les esprits vitaux, & produit de la lympe dans le sang,

enfin qu'elle est bonne pour les vertiges & les éblouissemens, & qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

On ne peut guères s'imaginer que les Chinois & les Tartares fissent un si grand cas de cette racine, si elle ne produisoit constamment de bons effets. Ceux mêmes qui se portent bien, en usent souvent pour se rendre plus robustes. Pour moi je suis persuadé qu'entre les mains des Européens qui entendent la pharmacie, ce seroit un excellent remède, s'ils en avoient assez pour en faire les épreuves nécessaires, pour en examiner la nature par la voye de la Chymie, & pour l'appliquer dans la quantité convenable, suivant la nature du mal, auquel elle peut être salutaire.

Ce qui est certain, c'est qu'elle subtilise le sang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide à la digestion, & qu'elle fortifie d'une manière sensible. Après avoir dessiné celle que je décrirai dans la suite, je me tâtai le poux pour savoir en quelle situation il étoit: je pris ensuite la moitié de cette racine toute crue sans aucune préparation, & une heure après
je

je me sentis beaucoup de vigueur, & une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant.

Cependant je ne fis pas grand fonds sur cette épreuve, persuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous primes ce jour là. Mais quatre jours après me trouvant si fatigué & si épuisé de travail, qu'à peine pouvois je me tenir à cheval, un mandarin de notre troupe qui s'en apperçut, me donna une de ces racines : j'en pris sur le champ la moitié, & une heure après je ne ressentis plus de foiblesse. J'en ai usé ainsi plusieurs fois depuis ce tems là, & toujours avec le même succès. J'ai remarqué encore que la feuille toute fraîche, & sur tout les fibres que je mâchois, produisoient à peu près le même effet.

Nous nous sommes souvent servi de feuilles de *Ginseng* à la place de Thé, ainsi que font les Tartares ; & je m'en trouvois si bien, que je préférerois sans difficulté cette feuille à celle du meilleur Thé. La couleur en est aussi agréable, & quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur & un gout qui font plaisir.

Pour ce qui est de la racine, il faut la
fai-

faire bouillir un peu plus que le Thé, afin de donner le tems aux esprits de sortir : c'est la pratique des Chinois, quand ils en donnent aux malades , & alors ils ne passent guères la cinquième partie d'une once de racine sèche. A l'égard de ceux qui sont en santé, & qui n'en usent que par précaution , ou pour quelque légère incommodité, je ne voudrois pas que d'une once, ils en fissent moins de dix prises, & je ne leur conseillerois pas d'en prendre tous les jours. Voici de quelle manière on la prépare : on coupe la racine en petites tranches qu'on met dans un pot de terre bien vernissé , où l'on a versé un demi septier d'eau. Il faut avoir soin que le pot soit bien fermé : on fait cuire le tout à petit feu, & quand de l'eau qu'on y a mis il ne reste que la valeur d'un gobelet, il faut y jeter un peu de sucre , & la boire sur le champ. On remet ensuite autant d'eau sur le marc, on le fait cuire de la même manière, pour achever de tirer tout le suc, & ce qui reste des parties spiritueuses de la racine. Ces deux doses se prennent, l'une le matin, & l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette racine

cine, en attendant qu'on les voye marquez sur la nouvelle Carte de Tartarie, dont nous enverrons une copie en France, on peut dire en général que c'est entre le trente-neuvième & le quarante septième degré de latitude Boréale, & entre le dixième & le vingtième degré de longitude Orientale, en comptant depuis le Méridien de Peking. Là se découvre une longue suite de montagnes, que d'épaisses forêts, dont elles sont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces montagnes & dans ces forêts épaisses, sur le bord des ravines, ou autour des arbres, & au milieu de toute sorte d'herbes, que se trouve la plante de *Ginseng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fond des ravines, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forêt, & la consume, cette plante n'y reparoit que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur : aussi se cache-t-elle du soleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire que s'il s'en trouve en quelqu'autre pays du monde, ce doit être.

être principalement en Canada, dont les forêts & les montagnes, au raport de ceux qui y ont demeuré, ressembleraient à celles ci.

Les endroits où croît le *Ginseng*, sont tout-à fait séparés de la Province de *Quan-tong* appelée *Leaotum* dans nos anciennes Cartes, par une barrière de pieux de bois qui renferme toute cette Province, & aux environs de laquelle des Gardes rodent continuellement pour empêcher les Chinois d'en sortir, & d'aller chercher cette racine. Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inspire aux Chinois le secret de se glisser dans ces deserts, quelquefois jusqu'au nombre de deux ou trois mille, au risque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines, s'ils sont surpris en sortant de la Province, ou en y rentrant.

L'Empereur souhaitant que les Tartares profitassent de ce gain préférablement aux Chinois, avoit donné ordre cette même année 1709. à dix mille Tartares d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de *Ginseng*, à condition que chacun d'eux en donneroit à Sa M. deux onces du meilleur, & que le reste seroit payé au poids d'argent fin. Par ce moyen on

on comptoit que l'Empereur en auroit cette année environ 20000. livres Chinoises, qui ne lui couteroient guères que la 4. partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrames par hazard quelques uns de ces Tartares au milieu de ces affreux deserts. Leurs Mandarins qui n'étoient pas éloignez de notre route, vinrent les uns après les autres nous offrir des bœufs pour notre nourriture, selon le commandement qu'ils en avoient reçu de l'Empereur.

Voici l'ordre que garde cette armée d'herboristes. Après s'être partagé le terrain selon leurs étendars, chaque troupe au nombre de cent s'étend sur une même ligne jusqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance: ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit, en avançant insensiblement sur un même romb, & de cette manière ils parcourent durant un certain nombre de jours l'espace qu'on leur a marqué. Dès que le terme est expiré, les mandarins placez avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoient visiter chaque troupe pour lui intimer leurs ordres, & pour s'informer si le nombre est complet. En

cas que quelqu'un manque , comme il arrive assez souvent , ou pour s'être égaré , ou pour avoir été dévoré par les bêtes , on le cherche un jour ou deux , après quoi on recommence de même qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition : ils ne portent ni tentes , ni lits , chacun d'eux étant assez chargé de la provision de millet rôti au four , dont il se doit nourrir tout le tems du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre , se couvrant de branches , ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les mandarins leur envoient de tems en tems quelques pièces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent , après les avoir montrées un moment au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes ont passé six mois de l'année : ils ne laissoient pas , malgré ces fatigues , d'être robustes , & de paroître bons soldats. Les Tartares qui nous escortoient , n'étoient guères mieux traités , n'ayant que les restes d'un bœuf qu'on tuoit chaque jour , & qui devoit servir auparavant à la nourriture de cinquante personnes.

Pour,

Pour vous donner maintenant quelque idée de cette plante, dont les Tartares & les Chinois font un si grand cas, je vais expliquer la figure de celle que je vous envoie, & que j'ai dessinée avec les plus d'exactitude qui m'a été possible.

A. représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle étoit blanche & un peu raboteuse, comme le sont d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur & son épaisseur: elle est toute unie, & assez ronde; sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement *B.* où elle est plus blanche à cause du voisinage de la terre.

Le point *D.* est une espèce de nœud formé par la naissance de quatre branches qui en sortent comme d'un centre, & qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un verd tempéré de blanc: le dessus est assez semblable à la tige, c'est-à-dire, d'un rouge foncé, tirant sur la couleur de mu-
re. Les deux couleurs s'unissent ensuite
par

par les côtez avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles de la grandeur & de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre aussi bien que de l'horizon , pour remplir avec leurs feuilles un espace rond à peu près parallèle au plan du fol.

Quoique je n'aye dessiné exactement que la moitié d'une de ces feuilles *F.*, on peut aisément concevoir & achever toutes les autres sur le plan de cette partie. Je ne sache point avoir jamais vu de feuilles de cette grandeur si minces & si fines : les fibres en sont très bien distinguées ; elles ont par dessus quelques petits poils un peu blancs.

La pellicule qui est entre les fibres , s'élève un peu vers le milieu au dessus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feuille est d'un verd obscur par dessus, & par dessous d'un verd blanchâtre & un peu luisant. Toutes les feuilles sont dentelées, & les denticules en sont assez fines.

Du centre *D.* des branches de cette plante, s'élevoit une seconde tige *D. E.* fort droite & fort unie , tirant sur le blanc

blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont l'extrémité portoit un bouquet de fruit fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet étoit composé de vingt & quatre fruits : j'en ai seulement dessiné deux dans leur grandeur naturelle, que j'ai marquées dans ces deux chiffres 9.9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit, est fort mince, & très unie : elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme ces fruits étoient doubles, (car il s'en trouve de simples) ils avoient chacun deux noyaux mal polis, de la grosseur & de la figure de nos lentilles ordinaires, séparés néanmoins l'un de l'autre, quoique posés sur le même plan *. Chaque fruit étoit porté par un filet uni, égal de tous côtez, assez fin, & de la couleur de celui de nos petites cerises rouges. Tous ces filets sortoient d'un même centre, & s'écartant en tous sens comme les rayons d'une sphère, ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'est pas bon à manger : le noyau ressemble aux noyaux ordinaires ; il est dur, & renferme le germe. Il est toujours

* Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles, il est presque par tout également épais.

jours posé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De là vient que ce fruit n'est pas rond, & qu'il est un peu applati des deux côtez. S'il est double, il a une espèce d'enfoncement au milieu dans l'union des deux parties qui le composent : il a aussi une petite barbe diamétralement opposée au filet auquel il est suspendu. Quand le fruit est sec, il n'y reste que la peau toute ridée qui se colle sur les noyaux : elle devient alors d'un rouge obscur & presque noir.

Au reste cette plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre des tiges qu'elle a déjà poussées, dont il reste toujours quelque trace ; comme on le voit marqué dans la figure par les petits caractères *b. b. b.* Par là on voit que la racine *A.* étoit dans sa septième année, & que la racine *H.* étoit dans sa quinzième.

Au regard de la fleur ; comme je ne l'ai pas vue, je ne puis en faire la description : quelques uns m'ont dit qu'elle étoit blanche & fort petite. D'autres m'ont assuré que cette plante n'en avoit point, & que personne n'en avoit jamais vu. Je croirois plutôt qu'elle est si petite & si peu remarquable qu'on n'y fait pas

pas d'attention, & ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ceux qui cherchent le *Ginseng*, n'ayant en vue que la racine, méprisent & rejettent d'ordinaire tout le reste comme inutile.

Il y a des plantes qui outre le bouquet des fruits que j'ai décrits, ont encore un ou deux fruits tout à fait semblables aux premiers, situez à un pouce, ou à un pouce & demi au dessous du bouquet: & alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parcequ'on ne manque guères de trouver encore cette plante à quelques pas de là sur ce même rumb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il y en a, distingue cette plante de toutes les autres, & la fait remarquer d'abord: mais il arrive souvent qu'elle n'en a point, quoique la racine soit fort ancienne. Telle étoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre H., qui ne portoit aucun fruit, bien qu'elle fût dans sa quinzième année.

Comme on a eu beau semer la graine, sans que jamais on l'ait vu pousser, il est probable que c'est ce qui a

donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dès qu'elle est en terre, que ne la pouvant digérer, il la purifie dans son estomac, & qu'elle pousse ensuite dans l'endroit où l'oiseau la laisse avec sa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort longtems en terre avant que de pousser aucune racine: & ce sentiment me paroît fondé sur ce qu'on trouve de ces racines qui ne sont pas plus longues, & qui sont moins grosses que le petit doigt, quoiqu'elles ayant poussé successivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoique la plante que j'ai décrite, eût quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois, quelques unes qui en ont cinq, ou même sept; & celles ci sont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle que j'ai dessinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hauteur des plantes est proportionnée à leur grosseur & au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits, sont d'ordinaire petites & fort basses.

La

La racine la plus grosse, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, est toujours la meilleure. C'est pourquoi celle qui est marquée par la lettre H. l'emporte sur l'autre. Je ne sais pourquoi les Chinois l'ont nommée *Ginseng*, qui veut dire, *Représentation de l'homme* : je n'en ai point vu qui en approchat tant soit peu, & ceux qui la cherchent de profession, m'ont assuré qu'on n'en trouve pas plus qui eussent de la ressemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hazard des figures assez bizarres. Les Tartares l'appellent avec plus de raison *Orbota*, c'est-à-dire, *la première des plantes*.

Au reste il n'est pas vrai que cette plante croisse à la Chine, comme le dit le P. Martini sur le témoignage de quelques livres Chinois, qui l'ont fait croire dans la Province de Peking sur les montagnes d'*Yongpinfou*. On a pu aisément s'y tromper, parceque c'est là qu'elle arrive, quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conservent que la racine, & ils entrent dans un même endroit tout ce

qu'ils en peuvent amasser durant dix ou quinze jours. Ils ont soin de bien laver la racine, & de la nettoyer en ôtant avec une brosse tout ce qu'elle a de matière étrangère. Ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque bouillante, & la font sécher à la fumée d'une espèce de millet jaune, qui lui communique un peu de sa couleur. Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau, se cuit à un petit feu : les racines couchées sur de petites traverses de bois au dessus de vase se séchent peu à peu sous un linge, ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au soleil, ou même au feu ; mais bien qu'elles conservent leur vertu, elle n'ont pas alors cette couleur, que les Chinois aiment. Quand ces racines sont sèches, il faut les tenir renfermées dans un lieu qui soit aussi bien sec, autrement elles seroient en danger de se pourrir, ou d'être rongées des vers.

Je souhaite, mon Révérend Père ; que la description que je viens de faire du *Ginseng* si estimé dans cet Empire, vous fasse plaisir, & à ceux à qui vous en ferez part. Nous sommes sur le point d'aller en Tartarie pour en achever la

Car-

Carte, car nous avons encore le Nord-Ouest & l'Ouest à faire. Je suis &c.

JARTOUX, Jésuite:

RELATION DE LA TARTARIE ORIENTALE

PAR LE PÈRE MARTINE.

I. *Royaume de Niuche.*

LE premier Royaume qu'on rencontre de ce côté là * c'est celui de *Niuche*, que l'on peut dire avoir été jusqu'à présent inconnu à ceux de l'Europe. Voici ce qu'en dit le Géographe Chinois. „ Ce Royaume au Couchant „ est borné par les terres de *Kilangho*; au „ Midi il touche à la *Corée*, & se nom- „ moit jadis *Soxin*, alors il ne comprenoit „ seulement que le pays qui est situé le „ long de la rivière de *Quentung*, qui

Q 3

„ ti-

* *La Tartarie Orientale.*

„ tire vers l'Orient, & vers *Caiyven* au
„ Septentrion. Ce peuple a été appelé
„ *Kim*. La famille d'Hana nomma ce
„ pays *Yeleu*, & le Roi de Guei, *Hoe-*
„ *kie*. Sous la famille de Tanga on lui
„ donna le nom de *Vico*, sous la famil-
„ le de Taiminga on y bâtit quelques
„ forts, & on l'appella *Niuche*, & ce
„ Royaume lui paya tribut durant quel-
„ ques années ”. Voila ce qu'il dit de la
situation & du nom. Quant aux mœurs,
voici ce qu'il en écrit. „ Ils habitent,
„ *dit-il*, en des cavernes sous terre, s'ha-
„ billent de peaux de bêtes, se plaisent
„ extrêmement à exercer leur force, ap-
„ prouvent le larcin & les rapines, &
„ mangent la chair toute crue, font un
„ certain breuvage ou bière de millet pi-
„ lé, qu'ils mêlent & détrempent avec
„ de l'eau ”. Les arts auxquels ils s'ad-
donnent font, tirer de l'arc avec dexté-
rité & adresse, & la chasse. Il y a bien
des sortes de ces barbares, aussi ont-ils
des mœurs & des façons de faire bien
différentes. Voila ce qu'en dit l'Histo-
rien Chinois fort succinctement, mais
nous l'expliquerons un peu plus ample-
ment. Et bien que j'avoue & confesse
ingénuement n'avoir jamais vu ces pays,
tou-

toutefois j'ajouterai quelque chose à sa relation avec autant de soin & d'exactitude qu'il me sera possible, l'ayant tiré des cartes de la Chine, & des narrations que m'en on faites les Tartares mêmes, avec qui j'ai souvent conversé étant dans la Chine.

* L'antiquité de la Tartarie Orientale paroît premièrement en ce qu'il en est fait mention sous la famille d'Hana, ccv. ans avant la nativité de Notre Seigneur, & qu'elle continue, bien que sous divers noms, selon la coutume des Chinois †. On nomme ce peuple *Kin*, c'est-à-dire de l'or : on les appelle aussi communément les Seigneurs des montagnes d'or, parcequ'on estime que ce pays est très riche & très abondant en or. Les bornes de cette Tartarie sont au Septentrion & au Nord-Est *Niulban*, autre Royaume de Tartarie, au Levant celui d'*Yüpi* qui en est un autre encore, & qui est borné d'une mer qui passe entre le Japon & la Tartarie Orientale : au

Q 4

Midi

* Antiquité de la Tartarie.

† En un autre endroit il dit qu'il y a quatre mille ans qu'ils sont connus aux Chinois, par les guerres qu'ils leur ont faites.

Midi elle touche à la Peninsule de *Corée*, qui est proche du pays de *Leaotung*, dont *Niuhe* est séparé par la grande montagne. Ses limites au Couchant sont le grand fleuve de *Linboang*, qui passe entre ce Royaume de Tartarie & les Terres de *Kilangbo*.

* Entre tous les Tartares, ceux-ci ont toujours été les ennemis capitaux de la Chine, ils y entrèrent sous la famille impériale de Sungi, & désirèrent les Chinois en diverses rencontres; de sorte que les Empereurs même furent contraints de quitter & abandonner les Provinces du Septentrion, pour se retirer dans celles du Midi. Les Tartares s'étant rendus maîtres des Provinces de *Leaotung*, de *Pecheli*, *Xanfi*, *Xenfi* & de *Xantung*, ils auroient sans doute aisément subjugué tout l'Empire, si les Tartares de *Samabania* leurs voisins, n'eussent pas été jaloux & envieux de leurs conquêtes. Ceux-ci qui avoient déjà conquis une grande partie des Etats de l'Asie, entrèrent par les Provinces du Midi & par les plus Occidentales de la Chine, pour

* Les Tartares ennemis des Chinois, & depuis quand.

pour leur faire une rude & furieuse guerre; ils les chassèrent enfin hors de l'Empire, & se rendirent maîtres de la plus grande partie de la Tartarie Orientale. C'est de cette guerre que traite Marco Polo de Venise. Après donc avoir livré plusieurs combats signalés aux Empereurs Chinois, qui s'étoient retirez au Midi, ils eurent l'Empire tout entier pour prix & pour récompense de leurs victoires, & fondèrent la famille d'Juena environ l'an mille deux cens septante & neuf. Mais nous en parlerons plus amplement, lorsque nous traiterons du *Catay* & du *Mangin*.

Ce sont ces Tartares de *Kin*, qui depuis peu se sont rendus maîtres de la plus grande partie de l'Empire, j'ai vu toute cette tragédie de mes propres yeux. Celui qui voudra savoir la suite de cette guerre, qu'il prenne la peine de lire mon petit abrégé de la guerre de Tartarie, où j'explique ce qu'on dit que les Tartares avoient accoutumé de payer tribut à l'Empire de la Chine, avec les raisons qu'ils ont eu de se revolter & de faire la guerre. Mais

parlons de leurs mœurs & façons de faire.

* Ce que les Auteurs Chinois rapportent que les Tartares habitent en des cavernes sous terre, fait assez voir la haine que ceux de la Chine portent à cette nation : car ils ne demeurent point dans des cavernes, mais bien sous des pavillons. Pour moi, je les ai vu avoir les meilleures tentes qui soient en aucun autre endroit : elles sont faites d'étoffe de soie, cirées d'un beau lustre : d'autres les ont de peaux, qu'ils tendent & détendent en un instant. Quand ils les élèvent sur terre un peu plus haut qu'à l'ordinaire, elles semblent être comme suspendues en l'air. Ils les environnent tout autour d'un rets fait de grosses cordes, à la hauteur de cinq ou six pieds, l'arrêtant & retenant avec de petits piquets, de la même façon que les bergers d'Italie assurent leurs logettes. Et pour empêcher que ce rets ne paroisse, ils le couvrent d'un tapis, comme aussi la terre sur laquelle ils s'assèment. Ils mangent les jambes croisées, sans se servir de sièges, mais seulement de petites tables fort basses & simples. On s'assied de la
forte

* *Habitations des Tartares.*

forte presque dans toute l'Asie, si ce n'est dans la Chine, où l'on a des sièges fort hauts & parfaitement bien travaillez, & même des tables qui ne doivent rien à celles de l'Europe. De façon qu'il semble à présent que la plupart de nos coutumes & façons de vivre soient venues des peuples de la haute Asie : car ceux de la Chine croient que c'est une chose incommode & deshonnête de s'asseoir à terre, & de manger sans table, & disent que cela tient du barbare. Les grand Seigneurs ont d'autres tentes pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour leurs valets, & pour la cuisine, qui sont si commodes & si bien ordonnées, qu'on les prendroit pour une maison. Je ne sai si ces cent vingt & quatre citez ou forts, qui furent bâtis sous la famille d'Juena, sont encore dans la Tartarie ou non, je n'ai pu m'en éclaircir : toutefois je leur ai oui dire qu'ils ne manquoient pas de petites maisons, entourées de murailles de terre, qu'on bâtissoit pour les payfans & pour les vieillards, qui ne s'éloignent pas beaucoup de leurs maisons. Le nom aussi que ces Tartares se donnent, me fait croire que *Mugucheu* est quelque grande

ville, car lorsqu'on leur demande d'où ils font, ils répondent pour la plupart qu'ils font de *Muoncheu*, & disent que c'est la plus grande place de tout le Royaume : c'est pourquoi ceux de la Chine les appellent communément *Muoncheugin*, c'est-à-dire, hommes de *Muoncheu*. Au reste, les Tartares ont des citez mobiles, errent avec tout leur bétail & leurs familles entières, & changent de paturage selon l'occasion, comme nous le venons de dire des Tartares Occidentaux.

* Ils s'habillent d'ordinaire de peaux, mais ils ne laissent pas d'avoir des habits de soie & de coton, qu'ils achètent de ceux de la Chine, ou qu'ils échangent avec des peaux de loups, d'ours, de renards, de castors, de loutres, de martes, de fouris de Moscovie, que nous appellons communément martes zibellines, & autres tels animaux. Leurs habits sont fort longs, & descendent jusqu'aux talons, les manches étroites, qui finissent en forme de la corne d'un cheval. Ils se lient d'une ceinture un peu large, & ont un mouchoir à chaque côté pour s'essuyer

* *Habits des Tartares.*

yer les mains & le visage : ils ont aussi un couteau qui pend à leur côté , avec deux bourses , dans lesquelles ils ont du tabac qu'ils aiment beaucoup. Ils reçoivent les étrangers en leur offrant du tabac , & les valets apportent autant de pipes allumées qu'il y a d'hôtes. La vertu , ou plutôt le vice de cette herbe , a déjà pénétré par tout le monde , l'usage n'en étant que trop familier & ordinaire. Ils portent leur cimeterre du côté gauche , & prennent la poignée qui se lève trop par derrière : c'est pourquoi , lorsqu'ils vont à cheval , ils peuvent facilement tirer leur épée de la main droite , sans y employer la gauche. Leurs bottes sont faites de foye , mais pour la plupart de peau de cheval courroyée ; ils ne se servent point d'éperons. La coiffure qu'ils ont leur sied bien. Leur bonnet est rond & bas , lié tout autour d'une bande de fourrure fort riche. Cette peau leur garantit la tête du froid. En été ils portent un bonnet qui est fait de jonc ou de paille. Par dessus la bande de peau , il y a une toile fine de lin rouge , qui environne la bande , & va tout autour du bonnet , ou bien du crin de cheval noir , ou qui est teint en un beau rouge.

Ils ressemblent assez aux Chinois. *
Leur couleur tire sur le blanc , leur taille est ramassée & quarrée. Ils ne sont pas grands parleurs ; & pour leurs autres mœurs & façons de faire, ils ne ressemblent pas mal aux Tartares qui sont dans notre voisinage ; si ce n'est qu'ils semblent un peu plus adoucis & plus civilisez, peut-être à cause du voisinage de la Chine.

Pour ce qui est de leur force , ce que les Chinois en disent est véritable, lorsqu'ils se comparent à eux : mais si vous les considérez absolument & en général, vous trouverez que tout en eux est Asiatique, & qu'ils ne méritent point d'être mis en comparaison avec ceux de l'Europe †, encore qu'ils soient plus soldats que les Chinois ; car la plupart se nourrissent & s'endurcissent à la fatigue dès leur bas âge. La terre leur sert de lit, sur laquelle ils mettent le même tapis dont ils parent & couvrent leurs selles. La première viande qu'ils rencontrent leur est une bonne nourriture. Leur manger est ordinairement de la chair, ils

ne

* *La constitution de leur corps.*

† *Leurs mœurs.*

ne haïssent pas celle qui n'est qu'à demi bouillie & rotie. Ils tuent des chevaux & des chameaux pour les manger. Ils s'adonnent & se plaisent extrêmement à la chasse. Ils ont aussi d'excellens vautours, & de fort bons chiens de chasse. Ils savent parfaitement bien tirer de l'arc, à cause qu'ils s'y exercent dès leur jeunesse. Ils sont grands larrons. Ils ont des casques de fer tout semblables aux nôtres, à la réserve de la partie qui couvre le visage. Leurs cuirasses ne sont pas faites tout d'une pièce, mais de plusieurs pièces attachées avec de petits cloux de fer, de sorte que cela fait grand bruit lorsque la cavalerie marche. C'est une chose étrange qu'il n'y ait personne parmi eux qui sache ferrer les chevaux, quoiqu'ils soient presque toujours à cheval, & que toutes leurs forces consistent en cavalerie.

* De Religion, ils n'en ont presque aucune: ils ont en horreur le Mahométisme, ils ont mauvaise opinion des Turcs, qu'ils appellent *Hoei Hoei*. Peut-être que leur haine est venue de ce que les Turcs aidèrent autrefois à ceux de
la

* *Leur Religion.*

la Chine à les chasser ; ce qui arriva sous le regne du Fondateur de la famille de Taiminga, lorsque les Chrétiens, & les Nestoriens principalement, prirent le parti des Tartares. Mais nous aurons occasion d'en parler dans un autre endroit. Toutefois il y a de l'apparence qu'ils ont tiré des Sacrificateurs des Indes, quelques cérémonies, ou plutôt superstitions : car ils ont des Sacrificateurs qu'ils nomment Lamas, qu'ils aiment & respectent. De plus, ils brûlent les corps morts, (ce qui est familier & ordinaire dans les Indes) & jettent dans le même bucher les femmes, serviteurs, chevaux & armes du défunt. Ils contestent, comme étant fort en peine de ce qui leur arrivera après la mort. Ils reçoivent & embrassent la Religion Chrétienne avec grande facilité, & il y en a même déjà plusieurs qui en font profession. Qui est celui qui pourra nier que le Ciel ne leur ait ouvert le chemin de la Chine, pour y trouver la véritable Religion ? C'est ainsi que la Providence divine permit autrefois que Rome, la maîtresse des nations, fût prise & ruinée par des barbares, afin d'enseigner les principes & les fondemens de la Religion Chrétienne aux
Goths

Goths & aux Vandales , & pour les illuminer ensuite de la véritable lumière de l'Evangile.

* La Langue de ce peuple est aisée; elle semble avoir quelque affinité avec celle des Perses. Il y a des caractères qui ressemblent à quelques unes des lettres Arabes. En lisant ils commencent du haut de la page , & finissent au bas , comme ceux de la Chine, continuant de la droite à la gauche, comme les Hébreux & les Arabes; ce qui est aussi commun à ceux de la Chine. Leur alphabet est tout autre que celui des Chinois , leurs lettres (quoique différentes pour la figure) ont le même son & la même prononciation que les nôtres , savoir A. B. C. Ils se vantent d'avoir plus de soixante lettres au lieu de vingt quatre; à cause qu'ils font une lettre d'une voyelle & d'une consonne jointes ensemble, & les profèrent comme ba, be, &c.

† Les Chinois écrivent qu'on trouve des rubis & de fort belles perles dans cette Tartarie : peut-être les pêchent-ils dans

* La langue des Tartares. † Les raretés qui se trouvent parmi eux.

dans cette mer qui est entre la Tartarie & le Japon. Ils ajoutent qu'on y voit un poisson qui est une espèce de vache, plus grande que ne sont les autres, & qui a d'ordinaire un cham ou perche de long, toutefois sans écailles ni cornes. Je croirois que ce poisson est le même que celui dont le R. P. Christophle d'Acunha fait une description fort ample, lorsqu'il traite de la rivière des Amazones, qu'il a vue toute entière. Cette histoire d'Acunha est imprimée en Espagnol à Madrid l'an M. DC. XL. Il y nomme ce poisson *Pesce Buei*. Il y a aussi en Tartarie une sorte de vautour nommé *Haitungcing*, plus petit que les autres ; mais qui ose bien attaquer des oyces sauvages.

* La plus grande montagne qu'on trouve dans cette Tartarie est celle de *Kin*, c'est-à-dire, la montagne d'or ; peut-être que c'est de là que ce peuple a tiré son nom. Cette montagne a deux branches, l'Orientale & l'Occidentale, qui s'étendent fort au long vers le Septentrion, comme les Alpes ou les monts Apennins en Italie. L'autre montagne est

* *Les plus considérables montagnes.*

est fort haute, se nomme *Chang-pe*, & a bien mille stades. Ils ont un lac de quatre vingts stades, d'où sortent deux fleuves, l'un qui va vers le Midi & se nomme *Yalo*, & l'autre *Quenthung*, qui tire vers le Nord. La rivière de *Sung-bo* prend sa source dans cette montagne, & peu de tems après mêle ses eaux avec celles du fleuve de *Quenthung*. Ainsi mêlez, ils se tournent un peu vers l'Orient, & se déchargent après dans la mer Orientale.

II. DU ROYAUME DE NIULHAN,

Et d'Yego, ou Jesso.

LE Royaume de *Niulhan* est aussi dans la Tartarie; mais il ne laisse pas d'être une dépendance de celui de *Niuhe*, & proprement la partie de ce Royaume qui regarde vers le Nord-Est & le Nord. Les * Tartares *Yupi* qui ne sont pas loin de la mer, sont proches de *Niulhan*.
On

* *Les Yupiens Tartares.*

On les nomme ainsi, parcequ'ils se font des casques & des corselets de peaux de poissons très dures & très fortes. Plus loin il y a une terre ferme de grande étendue, que les Chinois appellent *Yego*, & qui est sans doute la même que celle qu'on nomme d'ordinaire *Jesso*, dans laquelle ils assurent qu'il y a un grand Lac appelé *Pe*.

Masseo, un de notre société, fait cette description de *Jesso* au 5. livre de ses épîtres, description qu'il a prise mot pour mot des Historiens Chinois. Il y a un pays de fort grande étendue plein d'hommes sauvages, & qui touche au Japon du côté du Nord, éloigné de 300. lieues de *Meaco*, selon les autres de deux cens cinquante quatre milles. Ceux d'*Jesso* s'habillent de peaux de bêtes, ont le corps tout velu, la barbe fort grande & des moustaches, qu'ils relèvent avec un pieu lorsqu'ils veulent boire. Cette nation est fort âpre au vin, belliqueuse & redoutable aux Japonnois. Ils lavent leurs playes d'eau salée, lorsqu'ils sont bleffez au combat, & c'est là le seul remède qu'ils ayent. On dit qu'ils portent sur leur poitrine un miroir de cuivre, capable de résister aux coups de fléchés;

ches ; & que les plus riches entre les Tartares en portent aussi. Ils attachent leur épée à leur tête , la poignée pend sur leurs épaules. Ils n'ont aucune cérémonie , si ce n'est celle d'adorer le ciel , &c. Plusieurs sont en dispute pour savoir si cette terre de *Jesso* (que je nomme ainsi avec ceux de l'Europe , laissant le nom d'*Yego* que les Chinois lui donnent) est une Ile ou un continent : mais si nous en voulons croire les Chinois , c'est véritablement une partie de la Tartarie deserte , qui tient à *Niulban* & aux *Yupi* , avec qui elle fait un même continent , & que le *Japon* est une Ile , puisqu'il y a un bras de mer qui le sépare de *Jesso*. Quant à moi , je tiens ma parole de ne rien assurer quand les choses sont douteuses , & je renvoie le lecteur à ma carte , dans laquelle j'ai représenté celle du *Japon* que j'ai rapportée de la Chine.

De plus , on voit par les écrits des Chinois que par delà le pays de *Leaotung* , il y a des terres au Nord-Est vers le continent , qui ont six mille stades , c'est-à-dire près de vingt quatre degrez , par où l'on voit qu'il y a de très grandes étendues de pays jusqu'au détroit d'*Anian* , qui doit être proche de *Quivira*. Je n'ose-
rois

rois pourtant assurer ce détroit , & ce que j'en dis en l'abrégé de mes histoires semble être véritable. Si Dieu permet que je retourne un jour sain & sauf à la Chine, avec ceux de la société qui ont dessein de porter la lumière de l'Evangile dans les terres les plus inconnues de la haute Asie & de la Tartarie, il se pourra aisément faire qu'avec cette occasion nous mettrons aussi cette histoire au jour, pour la plus grande perfection de la Géographie : ce que pourtant nous n'estimons que fort peu ou même rien du tout, au prix de l'espérance du salut des ames de ces peuples.

III. DU ROYAUME DE TANYU.

LAissons l'Orient, & passons un peu plus vers l'Occident, où est ce grand & puissant Royaume des Tartares Orientaux, qui commence au couchant de la rivière de *Quentbung*. & occupe cette grande plaine qui est entre les déserts & les solitudes sabloneuses
&

& arides de *Xamo*. Ce Royaume s'étend même au delà du désert jusques vers la vieille Tartarie, que les Chinois appellent *Samahavia*. Ils nomment cet étendue de pays que nous venons de dire, *Tata* : corrompant le mot à cause de l'*R*, lettre que les Chinois n'ont point dans leur alphabet. M. Polo Vénitien semble avoir connu cette Nation, quand il l'a appelée *Tangu*, changeant tant soit peu le nom. Les Chinois écrivent que ce peuple est un peu plus humain que ne sont les Tartares d'Orient; & il semble qu'il soit très ancien, parce qu'il en est fait mention dans les histoires du tems des premiers Empereurs de la Chine, comme de gens qui leur ont souvent bien taillé de la besogne. Néanmoins ils ont été souvent vaincus par les Empereurs de la Chine qui ont envoyé des Colonies dans leur pays, comme je le fais voir avec plus de soin dans mon abrégé, & de là vient peut-être que leur façon de vivre est plus polie & plus douce que celle des autres Tartares. Voici ce qu'en dit notre historien Chinois. „ Il „ y en a eu de diverses sortes, & selon „ les différentes familles de ceux qui ont „ tenu l'Empire, aussi ont-ils eu des
noms

„ noms * différens. Hiaa, la première
 „ famille qui a régné, les a nommez
 „ *Hiuncho*: celle de Cheva, *Hienyun*:
 „ les familles de Cina & de Hana les
 „ ont appellez *Hiungnu*. Ensuite ils ont
 „ eu divers noms selon les différens Rois:
 „ selon la famille de Tanga ils ont été
 „ nommez *Thokive*, & *Kichen* sous celle
 „ de Sanga. Ces Tartares furent subjugués
 „ au même tems que la famille de
 „ Hana prit fin, & furent entièrement dé-
 „ faits par le Roi Viion. Le rebelle
 „ Queijü fort peu de tems après les défit
 „ presque à platte couture: ensuite le Ro-
 „ yaume vint à ceux de Tho Kve. En
 „ ce tems-là ils souffrirent beaucoup de ceux
 „ de la maison de Tanga, qui les subjugué-
 „ rent enfin. Mais le Roi de la Tartarie
 „ plus Occidentale en ayant chassé les Chi-
 „ nois, ses successeurs leur aidèrent sous la
 „ famille de Sunga à s'emparer de l'Empi-
 „ re de la Chine. D'eux est sortie la fa-
 „ mille d'Ivena, celle de Sunga ayant été
 „ tout à fait éteinte l'an M. CC. LXXVIII.
 „ après la naissance de Christ. Cette fa-
 „ mille d'Ivena a gouverné assez paisible-
 „ ment l'Empire de la Chine durant qua-
 tre

* *Noms différens.*

tre vingts dix ans ; neuf Empereurs de la Chine, Tartares de naissance, en font fortis par une succession continue, mais ils en furent chassés peu de tems après par Hunguvus, & la Chine délivrée de leur joug l'an de Christ M. CCC. LXVIII auquel la famille de Thamin-ga tint l'Empire, dont nous parlerons plus amplement ailleurs. Les Chinois décrivent les mœurs * de ces Tartares de cette sorte. Ils vont çà & là avec leurs troupeaux, cherchant de l'eau & des paturages. Ils s'habillent de peaux des bêtes, & font leurs logettes avec des tapis. Ils ne pardonnent ni à leur père ni à leur frère, quand ils sont en colère. Ils brûlent les corps morts : quand ils portent leurs morts au bucher, ils chantent & sautent, accompagnez de tous leurs amis : d'autres entre eux pendent les corps aux arbres, & les laissent là trois ans durant, & puis en brûlent les os. Voilà ce qu'en disent les historiens de la Chine, à quoi je n'ai rien à ajouter.

† In est une montagne, où les Tartares
Tome IV. R

* Leurs mœurs.

† Les Montagnes les plus remarquables.

Tartares reçurent autrefois une grande défaite sous l'Empereur Hiaouvo , de la famille de Hana , car ils y perdirent leur Roi & les premiers du Royaume. Ils ont même encore à présent accoutumé de pleurer & de soupirer , quand ils passent cette montagne , comme touchés de compassion du malheur de leurs compatriotes. *Lankiusu* est une autre montagne , sur laquelle soixante & dix mille Tartares furent pris tous en vie par l'armée des Chinois , lorsqu'ils étoient encore sous l'obéissance de la famille de Hana. *Jengen* s'appelle la montagne des festins , parce que Hiaovus y régala ses soldats , après que le Capitaine du charroy & le Général de sa Cavalerie eurent pour la troisième fois remporté sur les Tartares une très grande victoire. Là même est la montagne de *Kinúi*. Je ne trouve point d'autres rivières que celles qui se voyent dans la Carte.

Il y a de fort grands * moutons dans cette Tartarie , dont la chair est très excellente , & la queue si grosse , qu'elle pèse souvent plusieurs livres. Il y a beaucoup de bons & forts chevaux , encore qu'ils

* *Le bétail.*

qu'ils aient la corne du pied fort étroite, la tête petite & courte ; ce qui est commun à presque tous les chevaux de Tartarie, qui à la vérité surpassent tous les autres à la course & en vitesse. Il y a grande abondance de chameaux, & d'autres animaux. J'ai remarqué parmi ces peuples deux choses qui m'ont semblé admirables. La première c'est un petit instrument de fer, ou une languette d'acier repliée, qui venant à être touchée des deux lèvres & du doigt rend un son semblable à celui de ces instrumens qui se font à Nuremberg, & qu'on appelle communément *Trompues*, les Tartares en ont de semblables, & s'en servent de même façon quand ils sont sur leurs chevaux, & se plaisent à ouïr ce son. Je n'ai pu apprendre d'où ils peuvent avoir eu ces instrumens ; à moins qu'ils ne les fassent eux-mêmes, ou qu'ils n'aient quelque commerce avec ceux de l'Europe. La seconde chose qui m'a surpris, est une certaine herbe qu'ils disent naître sur les pierres ; * cette herbe est incombustible, lors même qu'on la tient longtems dans

R 2

le

* *L'herbe incombustible des Tartares.*

le feu. Elle y devient bien rouge , & s'y enflamme en quelque sorte ; mais quand on l'en tire , elle recouvre incontinent la première blancheur , qui tire toutefois un peu sur le cendré. Elle ne croît pas fort haute , mais ressemble à la petite espèce de chanvre , sans toutefois avoir la tige ni si dure ni si forte ; car elle se rompt beaucoup plus aisément. Quand on la met dans l'eau , elle se met en pièces & devient comme de la boue. Peut-être que les anciens Romains ont fait de cette même herbe ces draps , dans lesquels ils bruloient leurs corps morts , pour empêcher que les cendres ne se mêlassent avec celles du bucher ; car j'ai de la peine à me persuader & à croire qu'ils les fissent de cette pierre qu'on nomme *Amianthus* , comme *Porcacchi* le veut dans ses funérailles , & *Anselme Boëtius* ou de *Boot* dans son traité des pierres précieuses ; ou , comme d'autres auteurs plus modernes l'assurent , d'alun de plume , ou de talc , ou verre de *Moscovie*. On fait aussi de cette herbe une méche qui dure toujours , & qu'il n'est point besoin de moucher ; mais quand elle est sale , on n'a qu'à la jeter dans le feu , & ôter ainsi les ordures qui s'y sont attachées ;

chées ; car elle se trouve alors en son entier, & reprend sa première netteté.

IV. DU ROYAUME DE SAMAHANIA.

Après la Tartarie Occidentale de *Tanyu*, est un autre Royaume, que ceux de la Chine nomment *Samahania*. Sa situation nous oblige de croire que c'est celui de *Samarcanda*. Il est situé au Sud-Est d'une des plus fortes villes de la Chine qu'on appelle *Socheu*, au couchant de la montagne *Imais*. Les Chinois affirment qu'on y trouve des villes fort remarquables, & des palais bâtis d'une belle architecture & ordonnance, qu'en ce pays-là le Roi a accoutumé de s'habiller de blanc, de se servir de vaisselle & de meubles d'or & d'argent, & de toucher à la viande avec la main. J'ai mes raisons pour croire que ces pays ne sont pas fort éloignés de la Mer Caspienne, ni de l'Alexandrie, qu'Alexandre bâtit autrefois dans la Bactrienne. Les Tartares de la famille de Cinchi, qui envahirent l'Empire de la Chine, &

dont le Venitien parle, étoient de ce pays-là. J'ai d'autres raisons de croire que ce sont les mêmes, qui après avoir été chaftez de la Chine, & s'être joints à Tamerlan, fondèrent le Royaume du grand Mogol, réduisirent presque toute l'Asie sous leur puissance, & firent l'Empereur Bajazeth leur prisonnier. * Je ne trouve aucune mention dans leur histoire que Tamerlan aye jamais fait la guerre à ceux de la Chine; car Tamerlan n'a fait parler de lui qu'après que le premier de la famille de Taiminga eut chassé les Tartares de la Chine, & il n'a point poussé ses conquêtes vers l'Orient, mais bien plutôt vers l'Occident, dans le Royaume de Mogol, jusques dans la Perse & dans les autres lieux qui tirent davantage vers le Couchant. Ce qui n'est pas difficile à prouver, si l'on considère que Tamerlan n'a pas régné fort longtems, & qu'il a vécu environ l'an de Notre Seigneur M. CCCC. VI. Auquel tems tout le Royaume de la Chine étoit sous l'obéissance de l'Empereur Taïcungus, de la famille de Taiminga, & l'un des des-

cen-

* *Tamerlan ne s'est jamais approché de la Chine.*

cendans de cet Hunguvus, qui après avoir chassé les Tartares de la Chine, rétablit l'Empire & rendit la liberté à son pays; homme qui d'une fort basse condition, de petit Sacrificateur & de voleur qu'il étoit, parvint à l'Empire de la Chine.

Le Royaume de *Cascar* touche (si je ne me trompe) au Royaume de *Sambania*. Qui en voudra sçavoir davantage, aye recours au voyage de Benoit Goes, inféré dans le voyage du Révérend Père Nicolas Trigaut.

V. DU ROYAUME DE SIFAN.

LE mot de *Sifan* parmi les Chinois comprend les frontières de leur Empire qui sont vers l'Occident, mais principalement celles qui s'étendent de la Province de *Xensé*, à *Iunnam*, où sont compris les pays d'*Usuqang*, de *Kiang*, & de *Tibet*. Ces noms comprennent plusieurs peuples, ceux de la Chine disent qu'il y en a de plus de cent Nations. Sur ces frontières sont les Royaumes de *Geo* & de *Cangingu*, que le Venitien appelle le Royaume du Prêtre-Jean. Les Chinois

qui ne font point d'état des Royaumes étrangers, louent celui-ci, & avouent que les bonnes mœurs s'y conservent ; que les Loix de la République & du Gouvernement y font excellentes ; qu'il y a beaucoup de villes fortifiées de fossés & de murailles. Témoignage fort avantageux en faveur de l'excellence de ce pays, & dont on doit d'autant plus faire d'état, que ceux qui le rendent sont extrêmement retenus, lorsqu'il est question de donner des louanges ; car la bonne opinion qu'ils ont d'eux mêmes, fait qu'ils n'estiment pas beaucoup ce qui est hors de la Chine. Les Chinois disent que ce Royaume est borné par les montagnes de *Min*, & par la rivière jaune qui y passe. Ces montagnes ont beaucoup d'étendue, & se joignent enfin à celles de *Quenlun*, qu'on nomme autrement les montagnes *Amassées*, d'où la rivière safranée tire son origine.

* Là même, vers le Couchant, il y a un fort grand lac qui s'appelle *Kia*, d'où vient le *Gange* & les autres rivières que j'ai mises dans la carte.

La plupart de ces peuples suivent la doc-

* D'où le *Gange* tire sa source.

doctrine de Fe ou Fo, & croient la métempychole. Ils fondent de grandes idoles de cuivre, font de fort beaux tapis, & ont grand nombre de bons chevaux. Je n'ai rien trouvé de rare de ces peuples que ce que j'en viens de dire.

Le Royaume de *Mien* suit après celui de *Tibet*, il est situé à l'Orient de *Bengale*, & s'étend jusques au Midi de la Province de la Chine nommée *Iunnan*.

VI. LE ROYAUME DE LAOS.

Ce Royaume n'est pas de la Tartarie.

Ceux de la Chine appellent ce Royaume *Laoquo*. On n'en fait rien d'assuré dans l'Europe que le nom: je mettrai ici en peu de mots ce que les Chinois en écrivent, & ce que j'en ai lu dans la relation que le R. P. Leria de la Compagnie de Jésus en a faite, & dont j'ai le manuscrit, que j'estime beaucoup à cause du mérite de son auteur, qui y a passé plusieurs années à prêcher l'Evangile.

Ce Royaume de *Laos*, dit *Leria*, est situé au milieu de l'Asie Méridionale,

éloigné de tous côtez de la mer pour le moins de cent lieues : c'est pourquoi il n'y a presque point de poisson , & bien qu'on en prenne quelques uns dans les rivières , ils ne laissent pas d'être chers , & cependant ne sont pas fort agréables au gout. Il y a quantité de bœufs sauvages & de pourceaux , dont la chair est à grand marché. Ils ont aussi force poules , on en a une dizaine pour cinq ou six sols. On y a tous les fruits qui se trouvent dans les Indes , mais fort peu de ceux que nous avons dans l'Europe , à la réserve des grenades , & des raisins sauvages qui y ont bon gout. Ce pays est très fertile en ris , qui ne craint point la sécheresse , à cause des rivières qui inondent toujours l'Eté , car les neiges des montagnes de *Tibet* (je croi qu'il a voulu dire *Lunnan* , qui est proche de *Tibet*) venant à se fondre , les font tellement croître , que tout le pays s'en trouve inondé , comme l'Egypte l'est des eaux du Nil : ce qui est une marque fort évidente d'une Providence tout à fait divine , puisqu'il ne pleut dans ce Royaume que deux mois de l'année. C'est au tems de ces pluyes qu'on laboure & qu'on sème : si les ri-
vié-

vières n'inondoient point le pays, l'année feroit stérile, & la sécheresse feroit mourir les grains. C'est encore une chose admirable que le tuyau du ris ne croît qu'autant que l'eau monte ; la même chose arrive à *Siam* & à *Camboya* : la moisson du ris se fait en bateau, car à peine léveroit-il, s'il n'étoit dans l'eau.

La même rivière, qui coupe le Royaume de *Laos*, & qui par ses détours arrose tout ce pays, se divise en deux bras, dont l'un touche en passant le Royaume de *Siam*, & l'autre celui de *Camboya* ; où cette rivière élargit tellement son lit, que les plus grands navires y peuvent monter l'espace de quatre vingts lieues.

Le Royaume de *Laos* a cette incommodité, que ce fleuve ne va pas tout à l'entour, ni ne l'arrose pas de tous côtes, comme il fait le Royaume de *Siam* ; c'est pourquoi ces peuples ont été contrains de prendre beaucoup de peine à conduire des canaux ; de peur que le terroir ne devînt stérile. On y cueille du benjoin, qui est une sorte d'encens très excellent. Il y a quantité d'ivoire & d'éléphants. Ce pays produit aussi des Rhinoceros, qui sont ennemis mortels des éléphants : les Chinois en estiment fort

les cornes. Il y a du salpêtre, du fer, des mines d'or & d'argent, de l'étain du plus fin & du meilleur. Comme aussi du musc qui vient du Royaume de *Lu*, qui en est proche; mais si on y transporte l'animal d'où on le tire, il y meurt tout aussitôt, comme le poisson hors de l'eau. Ce Peuple se sert de monnoye d'argent; mais pour acheter les marchandises qui sont de fort bas prix, ils ont de petites coquilles, ils les nomment *caoxis*, dont 1700. valent à peine une piaastre: on en a toutefois assez d'une centaine pour acheter une poule. La langue de ceux de cette nation a un peu de rapport & d'affinité avec celle qui est en usage au Royaume de *Siam*.

* Les Royaumes qui continrent à celui de *Laos* sont, le *Tungking* & la *Cochinchine* au Nord-Est; celui de *Chanpar* le borne à l'Orient, & en est séparé par un désert & des montagnes: *Camboya* & *Siam* lui sont au Midi, & *Pegu* au Couchant: au Nord il touche le Royaume de *Lu* (ou pour mieux dire, à la Province *Iunnan* de la Chine) Voilà tous les Etats avec qui ce Peuple fait commerce;

* Les bornes du Royaume de *Laos*.

ce ; mais son principal trafic est avec ceux du *Tungking* & de *Camboya*. C'est presque en substance tout ce qu'en dit notre P. Leria. Retournons maintenant à l'auteur Chinois. Le Royaume de *Laos*, dit-il , a été une dépendance de l'Empire de la Chine, comprise dans la Province d'*Iunnan* , quoiqu'après la revolte de celui qui en étoit Seigneur ; il soit demeuré libre : il se nommoit *Chaoxui-puen*. C'est une nation fière , arrogante & superbe : ils peignent tout leur corps & leurs paupières , se faisant pour cet effet de petites picures avec une aiguille. Ils demeurent en des maisons hautes : le reste de ce qu'il dit s'accorde avec ce que nous avons touché ci-dessus.

* Le milieu de ce Royaume est au dix neuvième degré Nord , & va presque jusqu'à vingt & deux : la moindre hauteur est de dix sept. Tout le pays s'étend dans une longue campagne, qu'une grande rivière, qui passe au travers de *Iunnan* , coupe par le milieu. Cette rivière, qui se nomme *Lungmuen* , court avec grande violence ; ils font par fois contraints de tirer leurs bateaux hors de

R 7

l'eau ;

* La hauteur du Pôle.

l'eau ; & les ayant transportez par terre , de les y remettre derechef , après avoir passé les endroits les plus difficiles.

* Ceux de la Chine marquent quelques montagnes , qui environnent presque tout le Royaume de *Laos*. La première se nomme *Kinleu*, au pied de laquelle a été autrefois une cité qui en portoit le nom, dont on voit encore les ruines.

Quen est une autre montagne, où l'auteur Chinois remarque beaucoup de raretez. Une caverne grande & belle à voir qu'ils nomment *Cinghiu* ; un pont fort riche, (car le mot de *Pao* le donne assez à connoître) un temple dédié aux idoles & très superbe, qu'ils nomment *Peyun*. Outre cette montagne il y a celles de *Gay* & de *Siang*, qu'on appelle *Gangu*. Les Chinois nomment la plus grande de leurs rivières *Lungmuen*, je ne fai point le nom que lui donnent les Peuples qui en sont proches ; l'autre est *Lai-fu* ; & enfin le lac *Lang*.

* *Montagnes.*

VII. LE ROYAUME DE GANNAN.

Ce Royaume n'est pas de la Tartarie.

LE Royaume que les Chinois nomment *Gannan*, contient les Royaumes de *Tungking* & de *Kiaochi* ou *Cochinchina*: ils ont été nommez d'un nom plus ancien *Nankiao*. Sous la famille de *Cina Siang*, ce n'étoient que des Seigneuries. *Hiaovus*, de la famille de *Hana*, grand conquérant, se rendit maître de tous ces pays: & y ayant mené des colonies, il les gouverna selon la police & les loix de la Chine, & fut le premier qui leur donna le nom de *Kiaochi*, à cause qu'ils avoient la plupart les doigts des pieds croisez, savoir le pouce ou gros orteil, sur le plus proche qui est plus petit. La famille de *Tang* les apella *Kiauchen*: toutefois il n'a jamais paru que ceux de la Chine fissent beaucoup d'état de ces pays, principalement, comme ils disent, à cause des mœurs barbares de son peuple. Mais en voici la véritable cause; c'est qu'il a toujours mieux aimé être libre, vivre selon ses loix, & avoir son propre

Roi;

Roi, & d'ailleurs surpassant ceux de la Chine en force de corps, il défend sa liberté. Lorsque la famille Taiminga commença à gouverner, cette nation fut subjuguée par Hunguvus, & il y a environ deux cens nonante ans qu'elle fut donnée à un petit Prince nommé Chin, en titre de Seigneurie féodale. Peu de tems après il fut tué par trois de ses Gouverneurs, issus de la famille de Ly, qui se saisirent du Royaume.

L'Empereur Junglous ayant appris les révolutions arrivées dans ce Royaume, fit mourir deux de ces Gouverneurs : le troisième ayant pris la fuite, ce Royaume fut derechef réduit en Province. Mais à peine avoit-il mis bas les armes, que le fugitif Ly l'envahit pour la seconde fois, après en avoir chassé les Gouverneurs Chinois, s'étant au préalable avisé fort prudemment de dépêcher une ambassade vers l'Empereur. Siventous tenoit l'Empire pour lors, & ce Prince qui aimoit le repos, & qui étoit plus esclave de ses plaisirs, que maître de son Empire, s'ennuyant des rebellions de ce Peuple, le donna à Ly, & le fit Roi, à condition de le reconnoître, & de lui envoyer tous les trois ans un ambassadeur.

deur avec de grands présens. Ainsi ce pays fut séparé de l'Empire de la Chine environ l'an M. CCCC. XXVIII. après la nativité de Christ. Mais il ne dura pas longtems dans cette forme de gouvernement: car, après avoir été tourmenté de guerres intestines, il fut divisé en trois parties, dont l'une forme le Royaume de *Laos*, l'autre celui de *Tungking*, & la troisième celui de *Cochinchina*. Tellement qu'à prendre les choses dans leur origine, ce ne sont que des parties des Provinces de *Quangsi*, & d'*Iunnan*, que les Chinois appellent toutes *Leao*, c'est-à-dire barbares. Voici la description qu'en fait l'auteur Chinois. Ces habitans sont barbares, ils ne savent ce que c'est que justice & civilité; ils laissent croître leurs cheveux jusques sur les épaules, se coupent la barbe, prennent plaisir à se laver le corps. Ils plongent fort bien sous l'eau, demeurent en de petites logettes, ignorent la diversité des rangs que doivent tenir les Magistrats, reçoivent ceux qui viennent loger chez eux avec des feuilles de betel & d'areca, qui sont communes dans toute l'Asie Méridionale. C'est ainsi que cet auteur méprise toujours les étrangers selon sa coutume.

Ces,

Ces pays ne laissent pas d'être extrêmement fertiles en tout ce qui est nécessaire pour la vie. Ils ont la même Religion que ceux de la Chine, les mêmes caractères & la même façon d'écrire, & quoique la prononciation de ces lettres soit tout autre, elles signifient toutefois la même chose; semblables à des peintures, que diverses Nations nomment diversément, quoique les voyant elles leur représentent à toutes une même chose. Ils abondent en toiles fines, en soies & en coton. Cette huile ou liqueur si agréable, que les Portugais nomment *Rosamalia*, y découle des arbres : elle produit aussi grande quantité de ce bois d'aigle, de couleur de pourpre, que les Espagnols appellent *Lacque*. Ceux de la Chine s'en servent pour teindre leurs étoffes de soie. * Qui en voudra sçavoir davantage, qu'il voye ce que le R. P. Alexandre Rhodes de notre société en a écrit depuis peu en François avec clarté & netteté, ayant travaillé dans cette vigne du Seigneur avec

* Voyez aussi l'extrait du Livre des Missions du Japon, du P. Marini, qui sera dans la suite de ce Recueil.

avec beaucoup d'affiduité durant plusieurs années.

L'auteur Chinois dit qu'il y a aussi force singes, & une forte qui s'appelle *Sing-fing*. Pour les prendre on leur donne du vin à boire dans les forêts, dont ils s'enivrent. On veut que ce soit de leur sang que se fasse la plus belle écarlatte. Il se trouve aussi parmi eux un autre animal qui est fort rare, qu'ils nomment *Fese*. Il a presque la forme humaine, les bras fort longs, le corps noir & velu, marche légèrement & fort vite, & dévore les hommes. Lorsqu'il rencontre un homme, il se prend à éclater premièrement de rire, imitant son ris & la voix avant que de l'attaquer.

Keulen est une montagne *, au pied de laquelle il y a une ville qui a le même nom. Les montagnes de *Quen*, *Lung*, *Gai*, & *Siang*, n'ont rien de fort remarquable.

† *Laisu* est une des principales rivières. Je ne trouve pas que les Chinois y en aient remarqué davantage.

Dans la description que je donnerai de cha-

* Les principales montagnes.

† Les rivières.

chaque Province de la Chine , je n'y avancerai rien , comme de moi-même , que ce que j'y ai vu. J'ai fait le tour de sept , & j'ai tiré le reste des Cosmographes Chinois avec beaucoup de fidélité : car leurs livres sont très exacts , & sont comme un corps d'histoire , dans laquelle ils décrivent le nom & la situation des grandes villes , des citez , des rivières , des montagnes , & ainsi des autres particularitez. Il est vrai qu'ils ne marquent jamais la longitude ou latitude , encore qu'ils soient fort soigneux de faire mention des distances : mais parceque j'en ai fait l'observation en plusieurs endroits , il m'a été facile de les mettre en leur place ; ce qui n'a pas laissé de me donner de la peine. Je me suis principalement servi dans tout ce travail , des cartes & des livres des Chinois , qui sont presque les seules choses que j'en ai rapportées , & que je garde comme un trésor.

VIII. LA PRESQU'ILE CORE'E OU DE CHAOSIEN.

Ceux de l'Europe doutent si la * *Corée* est une Ile ou un continent ; pour moi je fai de science certaine que c'est une Presqu'ile, encore que quelques uns assurent qu'ils ont été tout à l'entour. Cette erreur vient de ce qu'ils ont cru que la grande Ile de *Fungma* †, qui est au Midi de la *Corée*, étoit la *Corée*. En cela je suis l'auteur Chinois, (que je dois plutôt croire que les autres) je fais la *Corée* du même continent que le *Niu-che* des Tartares ; de même façon que les Cosmographes Chinois la représentent, encore qu'ils ne la nomment pas *Corée*, mais *Chaosien* ; car le mot dont nous l'appellons vient du Japon. Voici ce que les Chinois en disent § Au Septentrion elle touche au Royaume de *Niu-che* ; au Nord-Ouest c'est la rivière d'*Yalo* qui la borne, la mer environne le reste. C'est

* *Corée Peninsule.* † *L'Ile de Fungma.*

§ *Limites.*

ce pays que l'Empereur Vúus, fondateur de la famille de Cheva, donna en titre de fief & d'hommage à Kieius, allié de l'Empereur & de la famille de Xanga, environ l'an de Notre Seigneur mille cent vingt un, lorsque la famille de Xanga fut ruinée & éteinte par la mort de ce méchant Empereur Kieus, qui, après avoir été vaincu par Vúus, se brûla tout vif dans le superbe palais qu'il avoit bâti; mort digne d'une vie infame par ses débauches. Sous la famille de Cina elle s'appelloit *Leaotung*. Hiaovus, de la famille de Hana, contraignit le Roi de *Corée* de la reprendre derechef à titre de fief, & lui rendit son nom de *Chaosfen*. Sur la fin de la famille de Cyna, après que le dernier de cette famille eut été défait, il entra dans cette Peninsule, & avec la permission du Roi de *Corée*, on lui permit de demeurer au Midi dans la Province de *Civenlo*. Ce qui fut cause que le fondateur de la famille de Tanga fit la guerre au Roi de *Corée*, & s'en rendit maître & de la capitale *Pingjang*, après avoir défait le Roi de *Chaosfen*, auquel il remit toutefois le Royaume, en lui prescrivant l'hommage & l'obéissance qu'il lui devoit rendre. Mais comme

Hun-

Hunguus, le fondateur de la famille de Taiminga, eut chassé les Tartares de la Chine, le Roi de *Corée*, qui avoit aussi été tourmenté par les Tartares, envoya des Ambassadeurs à Hunguus, pour le féliciter de sa victoire & lui rendre hommage. Il reçut un cachet d'or de l'Empereur, semblable à ceux que l'Empereur de la Chine a accoutumé d'envoyer aux Rois qui tiennent leurs Etats à fief & en hommage. Le Roi de *Corée* lui rendit cette soumission, à cause qu'il se voyoit sur le point d'avoir guerre avec les Japonnois ses voisins, & à cause du secours qu'il espéroit de la Chine, & qu'il reçut aussi à diverses fois. Enfin les Rois de *Corée* furent contraints de payer tribut, avec cette condition de plus, que quand le Roi seroit mort, celui qui seroit élu viendrait toujours lui-même en personne vers l'Empereur à Peking, ou qu'il y enverroit des Ambassadeurs, pour lui rendre les marques d'obéissance que doit un vassal & tributaire à son Seigneur. De mon tems le Roi même vint vers l'Empereur Chungchinus, & contracta à Peking une grande amitié avec les Pères de notre société, qui se servirent de cette occasion pour baptiser plu-

plusieurs *Coréans* ; & entr'autres le grand Eunuque du Roi, qui desiroit bien d'emmener nos Pères avec lui dans la *Corée*, conformément au desir de ce Roi ; mais nos Pères ne se trouvèrent pas en assez grand nombre pour le satisfaire.

L'auteur Chinois écrit que ce Roi, qui fut le premier tributaire, & qui se mit sous la protection de Hunguus, étoit un homme de mauvaise foi, dont les mœurs n'avoient rien que de bas ; qu'il fut tué séditieuxment par ses sujets ; qu'un des Gouverneurs du pays nommé Ly s'empara du Royaume, se déclara vassal de l'Empire, & en tint son Royaume à hommage, de sorte qu'on le fit Roi de *Chaofien*. Il n'y a plus eu d'interruption depuis ce tems-là, comme dit très bien l'auteur Chinois ; & encore à présent ceux de la *Corte* font les mêmes soumissions à l'Empereur des Tartares. Lorsque je vins en Europe, l'an mille six cens cinquante un, ils se rebellèrent contre l'Empereur des Tartares, à cause qu'on leur avoit fait commandement de se raser & d'aller vêtus & habillez à la Tartare. On commença donc en ce tems-là de leur faire une rude guerre.

* Tou-

* Toute cette Peninsule est divisée en huit Provinces ; celle qui est au milieu se nomme *Kinki*, où est la ville de *Ping-jang*, si célèbre & si fameuse, où les Rois tiennent leur Cour. La Province qui est à l'Orient se nomme *Kiangyuen*, & s'appelloit autrefois *Guiepe* ; celle qui est au couchant se nomme *Hoanchai*, qui à proprement parler s'appelloit autrefois *Chaofien* ; comme la Province qui est au Midi, qui se nomme à présent *Civenlo*, & ci-devant *Pienban* : celle qui est au Sud-Est se nommoit autrefois *Xinban*, & à cette heure *Kingxan* : celle du Sud-Ouest a été appelée ci-devant *Maban*, & à présent *Chungcing* ; celle qui est au Nord-Est a à présent le nom de *Hienking*, & eut autrefois celui de *Caokiuli* ; & celle qui est au Nord-Ouest s'appelloit auparavant *Pingan*.

† Je ne trouve pas que le nombre des villes & des citez soit assuré ni exact, il y en a pourtant plusieurs & fort peuplées, lesquelles sont toutes bâties & fortifiées à la Chinoise. Leur forme de gouvernement est de même, ainsi que

Tome IV.

S

leurs

* Sa division & ses noms.

† Les mœurs & le naturel de ceux du pays.

leurs habits & leurs autres manières, leur langue & leur écriture. Ils ont aussi les mêmes cérémonies, la même Religion & la même croyance de la transmigration des ames : ils adorent la même idole qui est celle de *Fe* ou *Fo*. Ils s'adonnent à la Philosophie, sont assidus à l'étude. Ils n'entèrrerent les corps que trois ans après leur décès, les gardent durant ce tems-là dans leurs maisons à la façon des Chinois, dans des bières & cercueils fort propres & parfaitement fermes. Ils leur rendent même des honneurs & des respects pendant quelques jours, comme s'ils étoient encore en vie, pour leur témoigner leur gratitude & leur reconnoissance. Ils diffèrent d'avec les Chinois, en ce qu'ils ne retiennent pas leurs femmes au logis avec tant de précaution ni si étroitement : de sorte qu'elles se trouvent quelquefois dans les compagnies & assemblées d'hommes; & c'est pourquoi ceux de la Chine les font passer pour des fous. * Leur façon de faire en matière de noces & de mariages, est bien contraire à celle de la Chine.

Cha-

* *Costumes différentes qui s'observent dans les noces & mariages.*

Chacun choisit celle que bon lui semble pour sa femme, & ils s'engagent de paroles & se marient, quand les deux parties sont d'accord; sans avoir aucun égard aux sentimens de leur père & de leur mère. La coutume & la pratique des Chinois est bien différente: car il n'y a que les parens qui fassent les mariages à l'insu du fils & de la fille, de sorte que chacun est contraint de recevoir pour femme celle que son père lui a destinée; & on croit communément qu'il y a de la barbarie à en user autrement. La raison qu'ils apportent, est que les filles doivent être si modestes, si pudiques, si chastes, que lors même qu'on leur demande si elles se veulent marier, elles sont obligées de répondre qu'elles ne le veulent point; tant ceux de la Chine aiment la modestie extérieure & apparente: quoique leurs enfans ne laissent pas naturellement d'être enclins à toute sorte d'impudicité & de paillardises, & d'avoir assez de liberté: les parens n'en font pas grand bruit, pourvu qu'elles se passent en cachette.

* Il n'y a rien que le pays de *Corée* ne

S 2

pro-

* *Abondance de toutes choses.*

produise ; il abonde principalement en froment & en ris ; dont il y a de deux fortes, comme au Japon ; savoir de celui qu'on sème & qui croît dans l'eau, & de l'autre qui vient dans les campagnes sèches comme le froment. Cette dernière sorte ne croît seulement qu'au Japon, & est bien plus excellente que l'autre. Ce pays est merveilleusement fertile & abondant en bleds & autres légumes, comme aussi en quantité de fruits, semblables à ceux que nous avons dans l'Europe ; sur tout en poires qui sont excellentes. Il s'y fait du papier de différentes sortes, aussi bien qu'au Japon, & d'excellens pinceaux de poil de loup, dont ceux de *Corte* & de la Chine se servent pour écrire. Il ne se trouve point ailleurs de meilleure gomme de *Sandaracha*, ou de *Cie* à la couleur d'or, dont aussi bien qu'au Japon ils ont accoutumé de vernir toute sorte de meubles. Il y a aussi force racines de *Ginseng* ; & plusieurs montagnes riches en or & en argent ; toutefois ce peuple n'a aucune correspondance ni trafic avec les étrangers, si ce n'est avec ceux du Japon & de la Chine. On pêche des perles dans la mer Orientale.

* Ceux

* Ceux de la Chine remarquent quelques montagnes dans la *Corée*. La première est *Pevo* ; ils veulent qu'elle soit située au Septentrion de la Province de *Kingki*, & qu'elle soit fort longue & fort haute.

La montagne de *Vatu* est au Nord de la Ville royale de *Pingyang*, où le Roi de *Ing* tenoit sa cour du tems de la famille de *Hana*.

Xincao est une montagne ; *Luyang* en est une autre proche de *Pingyang* vers le Nord-Est.

Hoang est une montagne dans la Province de *Chungcing*.

† La rivière de *Ly* passe par la ville royale de la Province de *Kingki*, & se jette vers le Couchant de cette ville avec impétuosité dans la mer.

Tatung est une rivière dans la Province de *Pingan*.

* Les montagnes.

† Les rivières.

VOYAGE
DE
L'EMPEREUR
DE LA CHINE
DANS LA TARTARIE
ORIENTALE.

Ecrit par le Père Verbiest.

En l'Année 1682.

L'EMPEREUR de la Chine a fait un voyage dans la Tartarie Orientale au commencement de cette année 1682. , apres avoir appaisé par la mort de trois Rois rebelles une revolte qui s'étoit formée dans quelques Provinces de l'Empire. L'un de ces Princes revoltez a été étranglé dans la Province dont il s'étoit rendu le maître.

Le

Le second ayant été conduit à *Pekin* avec les principaux Chefs de sa faction, fut mis en pièces à la vue de toute la Cour, les plus considérables d'entre les Mandarins prêtant eux-mêmes leurs mains à cette triste exécution, pour vanger sur ce rebelle la mort de leurs parens, qu'il avoit fait cruellement mourir.

Le troisième qui étoit le plus considérable, & comme le chef de toute la revolte, avoit par une mort volontaire prévenu le supplice qu'il méritoit, & avoit ainsi terminé une guerre qui durait depuis sept ans. La paix ayant été par là rétablie dans l'Empire, & toutes les Provinces jouissant paisiblement de leur ancienne liberté, l'Empereur partit le 23. de Mars pour aller dans la Province de *Leadiùm*, pays de ses ancêtres, dans le dessein d'y visiter leurs sepulchres, & , après les avoir honorez avec les cérémonies ordinaires, de poursuivre son chemin dans la Tartarie Orientale. Ce voyage fut d'environ onze cens milles, depuis *Pekin* jusqu'au terme.

L'Empereur menoit avec lui son fils aîné, jeune Prince âgé de dix ans, qui

a déjà été déclaré héritier de l'Empire. Les trois premières Reines furent aussi de ce voyage, chacune sur un char doré; les principaux Rois qui composent cet Empire en furent aussi, avec tous les Grands de la Cour, & les plus considérables Mandarins de tous les Ordres, qui ayant tous une fort grande suite, & un nombreux équipage, faisoient à l'Empereur un cortège de plus de soixante dix mille personnes.

Il voulut que je l'accompagnasse aussi dans ce voyage, & que je fusse toujours auprès de lui, afin de faire en sa présence les observations nécessaires pour connoître la disposition du ciel, l'élévation du pôle, la déclinaison de chaque pays, & pour mesurer par les instrumens de Mathématique la hauteur des montagnes, & la distance des lieux. Il étoit bien aise aussi de s'instruire sur ce qui regarde les météores, & sur beaucoup d'autres matières de Physique & de Mathématique. Ainsi il donna ordre à un Officier de faire porter sur des chevaux les instrumens dont j'aurois besoin, & me recommanda au Prince son oncle, qui est aussi son beau-père, & la seconde personne de l'Etat; on l'appelle d'un nom Chinois,

nois, qui signifie associé à l'Empire. Il le chargea de me faire donner tout ce qui seroit nécessaire pour le voyage; ce que ce Prince fit avec une bonté toute particulière, me faisant toujours loger dans sa tente & manger à sa table.

L'Empereur avoit ordonné qu'on me donnât dix chevaux de son écurie, afin que j'en pussé changer aisément; & parmi ceux là, il y en avoit qu'il avoit montez lui même, ce qui est une fort grande distinction. Dans ce voyage on marcha toujours vers l'Orient d'Été.

De *Pekin* jusqu'à la Province de *Leaò-tùm* le chemin; qui est d'environ 300. milles, est assez uni; dans la Province même de *Leaò-tùm*, il est de 400. milles, mais beaucoup plus inégal à cause des montagnes. Depuis la frontière de cette Province jusqu'à la ville d'*Ula*, où passe le fleuve que les Tartares appelleht *Songoro*; & les Chinois *Sum-hoa*, le chemin, qui est encore de 400. milles, est fort difficile, étant coupé tantot par des montagnes extrêmement escarpées, tantot par des vallées d'une profondeur extraordinaire, & par des plaines desertes, où l'on fait deux & trois jours de marche sans rien trouver. Les montagnes de ce

pays sont couvertes du côté de l'Orient de grands chênes , & de vieilles forêts, qui n'ont point été coupées depuis des siècles entiers.

Tout le pays qui est au delà de la Province de *Leadtum* est fort désert, on n'y voit de tous côtez que montagnes, que vallées , que cavernes de tigres , d'ours & d'autres bêtes farouches : on n'y trouve presque point de maison, mais seulement de méchantes chaumières sur le bord des fleuves & des torrens. Toutes les villes & les bourgades que j'ai vues dans le *Leadtum*, & qui sont en assez grand nombre, sont entièrement ruinées. On n'y voit partout que de vieilles masures, avec des monceaux de pierres & de briques. Dans l'enceinte de ces villes il y a quelques maisons bâties depuis peu, mais sans aucun ordre : les unes sont faites de terre, les autres des restes des anciens bâtimens, la plupart couvertes de paille, très peu sont faites de paille, très peu de brique. Il ne reste pas maintenant le moindre vestige de quantité de bourgs & de villages qui subsistoient avant la guerre. Car le petit Roi des Tartares qui commença à l'allumer, n'ayant d'abord qu'une

qu'une fort petite armée , fit prendre les armes aux habitans de ces lieux-là , qu'il fit détruire ensuite , pour ôter aux soldats l'espérance de retourner jamais dans leur pays.

La capitale de *Leao-tùm* qu'on nomme *Xin-yam*, est une ville assez belle & assez entière : il y a même encore un reste d'un ancien Palais. Elle est, autant que je l'ai pu remarquer par plusieurs observations, à 41. degrez 56. minutes ; c'est-à-dire deux degrez au dessus de *Pekin*, quoique jusqu'à présent , & les Européans & les Chinois ne lui aient donné que 41. degrez. Il n'y a dans cette ville aucune déclinaison de l'aiman, comme je l'ai remarqué par plusieurs observations réitérées. La ville d'*Ula* qui étoit presque le terme de notre voyage, est à 44. degrez 20. minutes. La boussole y décline du Midi à l'Occident, d'un degré 40. minutes.

Mais reprenons la suite de notre voyage. Depuis *Pekin* jusqu'à cette extrémité de l'Orient, on fit un nouveau chemin , par lequel l'Empereur pouvoit marcher commodément à cheval, & les Reines sur leurs chars. Ce chemin est large d'environ dix pieds , le plus droit

& le plus uni qu'on l'ait pu faire. Il s'étend jusqu'à plus de 1000 milles. On avoit fait des deux côtes une espèce de petite levée haute d'un pied, toujours égale, & parfaitement parallele l'une à l'autre : & ce chemin étoit aussi net, sur tout quand le tems étoit beau, que l'aire où les laboureurs battent le bled dans les campagnes ; aussi y avoit-il des gens sur le chemin, qui n'étoient occupez qu'à le nettoyer. Les Chrétiens n'ont pas tant de soin de balayer les rues, & les places publiques où le Saint Sacrement doit passer dans les processions, que ces Infidèles en ont de nettoyer les chemins, par où doivent passer leurs Rois & leurs Reines, toutes les fois qu'ils sortent de leur Palais.

On fit pour le retour un chemin semblable au premier. On avoit aplani les montagnes autant qu'on l'avoit pu ; on avoit dressé des ponts sur les torrens, & pour les orner on avoit tendu des deux côtes une espèce de nattes, sur lesquelles étoient peintes diverses figures d'animaux, qui faisoient le même effet, que les tapisseries qu'on tend dans les rues aux processions.

L'Empereur ne suivoit presque jamais

ce chemin ; chassant presque toujours. Et lors même qu'il joignoit les Reines ; il le côtoyoit seulement , de peur que le grand nombre de chevaux qui étoient à la suite ne le gâtassent. Il marchoit ordinairement à la tête de cette espèce d'armée. Les Reines le suivoient immédiatement sur leurs chars , avec leur train , & leur équipage. Elles laissoient néanmoins quelque intervalle entre lui & elles. Ensuite marchoient les Rois , les Grands de la Cour , & les Mandarins , chacun selon son rang. Une infinité de valets & d'autres gens à cheval faisoient l'arrière-garde.

Comme il n'y avoit point de ville sur toute la route , qui pût ni loger une si grande multitude de gens , ni leur fournir des vivres , & que d'ailleurs on devoit faire une grande partie du voyage par des lieux peu habitez , on fut obligé de faire porter tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage , & même des vivres pour plus de trois mois.

C'est pourquoi l'on envoyoit devant , par les chemins qu'on avoit faits à côté de celui de l'Empereur , une infinité de chariots , de chameaux , de chevaux , de mulets , pour porter le bagage. Outre

cela l'Empereur, les Rois, & presque tous les Grands de la Cour, faisoient suivre un grand nombre de chevaux de main, pour en changer de tems en tems. Je ne compte point les troupeaux de bœufs, de moutons, & d'autre bétail, qu'on étoit obligé de mener. Et quoique cette grande multitude d'hommes, de chevaux, & de troupeaux allât par un chemin assez éloigné de celui de l'Empereur, elle excitoit cependant une si horrible poussière, qu'il nous sembloit que nous allions dans un nuage ; & nous avions de la peine à distinguer de 15. ou 20. pas ceux qui marchaient devant.

La marche étoit si bien réglée, que cette armée campoit tous les soirs sur le bord de quelque fleuve ou de quelque torrent. C'est pourquoi on faisoit partir de grand matin les tentes & le bagage nécessaire pour cela, & les Maréchaux des Logis étant arrivés les premiers, marquoient le lieu le plus propre pour la tente de l'Empereur, pour celles des Reines, des Rois, des Grands de la Cour, & des Mandarins, selon la dignité d'un chacun, & selon le rang qu'il tient dans la milice Chinoise, qui est divisée en huit Ordres, ou en huit Eten-dars.

Dans

Dans l'espace de trois mois nous fîmes environ 1000. milles en avançant vers l'Orient d'Été, & autant au retour. Enfin nous arrivâmes à *Kam-Hay*, qui est un fort situé entre la mer Méridionale & les montagnes du Nord. C'est là où commence cette muraille célèbre qui sépare la Province de *Leao-tùm* de celle de *Pékeli*, d'où elle s'étend fort loin du côté du Nord par dessus les plus hautes montagnes. Quand nous fûmes entrez dans cette Province, l'Empereur, les Rois, & les Grands de la Cour, quittèrent le grand chemin dont nous avons parlé pour prendre celui des montagnes du Nord, qui s'étendent sans interruption vers l'Orient d'Été. On y passa quelques jours à la chasse, qui se fit de cette sorte.

L'Empereur choisit trois mille hommes de ses Gardes du corps, armez de flèches & de javelots. Il les dispersa de côté & d'autre, de sorte qu'ils occupoient un grand circuit autour des montagnes, qu'ils environnoient de toutes parts. Ce qui faisoit comme une espèce de cercle, dont le diamètre étoit au moins de 3000. pas. Ensuite venant à s'approcher d'un pas égal, sans quitter leur rang, quelque

ob.

obstacle qu'ils trouvaient dans leur chemin, (car l'Empereur avoit mêlé parmi eux des Capitaines, & même des Grands de la Cour pour y maintenir l'ordre) ils réduisoient ce grand cercle à un autre beaucoup moindre, qui avoit environ trois cens pas de diamètre. Ainsi toutes les bêtes qui avoient été enfermées dans le premier, se trouvoient prises dans celui-ci comme dans un filet, parceque chacun mettant pied à terre, ils se feroient si étroitement les uns contre les autres, qu'ils ne laissoient aucune issue par où elles pussent s'enfuir. Alors on les poursuivoit si vivement dans ce petit espace, que ces pauvres animaux épuisez à force de courir, venoient tomber aux pieds des chasseurs, & se laissoient prendre sans peine. Je vis prendre de cette manière deux ou trois cens lièvres en moins d'un jour, sans compter une infinité de loups & de renards. J'ai vu la même chose plusieurs fois dans la Tartarie qui est au delà de la Province de *Leaù-tum*, où je me souviens d'avoir vu entr'autres plus de mille cerfs enfermez dans ces sortes de filets, qui venoient se jeter entre les mains des chasseurs, ne trouvant point de chemin pour se sauver.

On

On tua aussi des ours , des sangliers , & plus de 60. tigres. Mais on s'y prend d'une autre manière, & l'on se sert d'autres armes.

L'Empereur voulut que je me trouvassse à toutes ces différentes chasses, & il recommanda à son beau-père d'une manière fort obligeante d'avoir un soin particulier de moi , & de prendre garde que je fusse exposé à aucun danger dans la chasse des tigres, & des autres bêtes féroces. J'étois là le seul de tous les Mandarins qui fût sans armes , & assez près de l'Empereur. Quoique je me fusse un peu fait à la fatigue depuis le tems que nous étions en voyage, je me trouvois si las tous les soirs en arrivant à ma tente, que je ne pouvois me soutenir, & je me serois dispensé plusieurs fois de suivre l'Empereur, si mes amis ne m'avoient conseillé le contraire, & si je n'avois craint qu'il ne le trouvât mauvais, s'il s'en fût apperçu.

Après avoir fait environ 400. milles en chassant toujours de cette manière, nous arrivâmes enfin à *Xyn-yam* ville capitale de la Province, où nous demeurâmes quatre jours. Les habitans de *Corée* vinrent présenter à l'Empereur un

veau marin qu'ils avoient pris. L'Empereur me le fit voir, & me demanda si dans nos livres d'Europe il étoit parlé de ce poisson. Je lui dis que nous avions un livre dans notre bibliothèque de *Pékin*, qui en expliquoit la nature, & dans lequel il y en avoit même une figure; il me témoigna de l'empressement pour le voir, & dépêcha aussitôt à nos Pères de *Pekin* un courier, qui me l'apporta en peu de jours. L'Empereur prit plaisir à voir que ce qui étoit marqué de ce poisson dans ce livre, étoit conforme à ce qu'il voyoit; il le fit porter ensuite à *Pékin* pour y être conservé soigneusement.

Pendant le séjour que nous fîmes en cette ville, l'Empereur alla visiter avec les Reines les tombeaux de ses ancêtres, qui n'en sont pas fort éloignés, d'où il les renvoya à *Xin-yam*, pour continuer son voyage vers la Tartarie Orientale.

Après plusieurs jours de marche & de chasse, il arriva à *Kirin*, qui est éloigné de *Xin-yam* de 400. milles. Cette Ville est bâtie le long du grand fleuve *Songoro*, qui prend sa source du mont *Cham-pé*, distant de là de 400. milles vers le Midi. Cette montagne si fameuse dans l'Orient
pour

pour avoir été l'ancienne demeure de nos Tartares , est toujours couverte de neiges , d'où elle a pris son nom ; car *Cham-pé* signifie la montagne blanche.

D'abord que l'Empereur l'aperçut , il descendit de cheval , il se mit à genoux sur le rivage , & s'inclina trois fois jusqu'en terre pour la saluer. Ensuite il se fit porter sur un trône éclatant d'or , & fit ainsi son entrée dans la ville. Tout le peuple accourut en foule au devant de lui , en témoignant par ses larmes la joye qu'il avoit de le voir. Ce Prince prit beaucoup de plaisir à ces témoignages d'affection , & pour donner des marques de sa bienveillance , il voulut bien se faire voir à tout le monde , & défendit à ses Gardes d'empêcher le Peuple de l'approcher , comme ils font à *Pékin*.

On fait en cette ville des barques d'une manière particulière. Les habitans en tiennent toujours un grand nombre de toutes prêtes pour repousser les Moscovites , qui viennent souvent sur cette rivière leur disputer la pêche des perles. L'Empereur s'y reposa deux jours , après lesquels il descendit sur le fleuve avec quelques Seigneurs , accompagné de plus de cent bateaux , jusqu'à la ville
d'*Ula*.

d'*Ula*, qui est la plus belle de tout le pays, & qui étoit autrefois le Siège de l'Empire des Tartares.

Un peu au dessous de cette ville, qui est à plus de trente deux milles de *Kirin*, la rivière est pleine d'un certain poisson qui ressemble assez à la plie d'Europe; & c'étoit principalement pour y prendre le divertissement de la pêche que l'Empereur étoit allé à *Ula*: mais les pluies survenant tout à coup, grossirent tellement la rivière, que tous les filets furent rompus & emportez par le débordement des eaux. L'Empereur cependant demeura 5. ou 6. jours à *Ula*: mais voyant que les pluies ne discontinuoient point, il fut obligé de revenir à *Kirin*, sans avoir pris le plaisir de la pêche. Comme nous remontions la rivière, la barque où j'étois avec le beau-père de l'Empereur, fut tellement endommagée par l'agitation des vagues, que nous fumes contraints de mettre pied à terre, & de monter sur une charette tirée par un bœuf, qui nous rendit fort tard à *Kirin*, sans que la pluie eût discontinué durant tout le chemin.

Le soir comme on entretenoit l'Empereur de toute cette aventure, il dit en riant: *Le poisson s'est moqué de nous.* En -
fin,

fin , après avoir séjourné deux jours à *Kirin* , les pluyes commencèrent à diminuer , & nous reprîmes la route de *Lead-tum*. Je ne puis ici exprimer les peines & les fatigues qu'il nous fallut effluer durant tout le cours de ce voyage , sur des chemins que les eaux avoient gâtez & rendus presque impraticables. Nous allions sans cesse par des montagnes , ou par des vallées : & l'on ne pouvoit passer qu'avec un extrême danger les torrens & les rivières qui étoient grossies par des ravines qui y couloient de toutes parts. Les ponts étoient ou renversez par la violence des courans , ou tout couverts par le débordement des eaux. Il s'étoit fait en plusieurs endroits de grands amas d'eau , & une fange dont il étoit presque impossible de se tirer. Les chevaux , les chameaux , & les autres bêtes de somme qui portoient le bagage , ne pouvoient avancer ; ils demeuroient embourbez dans les marais , ou mouroient de langueur sur les chemins. Les hommes n'étoient pas moins incommodés ; & tout s'affoiblissoit faute de vivres & de rafraichissemens nécessaires pour un si grand voyage. Quantité de gens de cheval étoient obligez ou de trainer eux-mêmes
à

à pied leurs chevaux qui n'en pouvoient plus, ou de s'arrêter au milieu des campagnes pour leur faire un peu reprendre haleine. Quoique les Maréchaux des Logis & les Fouriers n'épargnaient ni les travailleurs, ni le bois qu'on coupoit de tous côtez, pour remplir de fascines tous ces mauvais passages : néanmoins après que les chevaux & les charriots, qui prenoient le devant dès le grand matin, étoient une fois passés, il étoit impossible de passer après eux ; l'Empereur même avec son fils, & tous les grands Seigneurs de la Cour, furent obligés plus d'une fois de traverser à pied les boues & les marécages, craignant de s'exposer à un plus grand danger, s'ils les vouloient passer à cheval.

Quand il se rencontroit des ponts, ou de ces sortes de défilez, toute l'armée s'arrêtoit ; & dès que l'Empereur étoit passé avec quelques uns des plus considérables, tout le reste de la multitude venoit en foule ; & chacun voulant passer des premiers, plusieurs se renversoient dans l'eau. D'autres prenant des chemins de détour encore plus dangereux, tomboient dans des fondrières & des bourbiers, dont ils ne pouvoient plus se

retirer. Enfin , il y eut tant à souffrir sur tous les chemins de la Tartarie Orientale, que les vieux Officiers qui suivoient la Cour depuis plus de trente ans , disoient qu'ils n'avoient jamais tant souffert dans aucun voyage.

Ce fut dans ces occasions que l'Empereur me donna plus d'une fois des marques d'une bienveillance toute particulière.

Le premier jour que nous nous mimes en chemin pour le retour , nous fumes arrêtez sur le soir par un torrent si gros & si rapide , qu'il étoit impossible de le passer à gué.

L'Empereur ayant trouvé là par hazard une petite barque , qui ne pouvoit tenir que quatre personnes tout au plus , passa le premier avec son fils , & quelques uns des principaux Rois ensuite. Tous les autres Princes , Seigneurs & Mandarins avec le reste de l'armée attendoient cependant sur le bord avec impatience le retour de la barque , pour se rendre au plutot de l'autre côté du torrent , parceque la nuit approchoit , & que les tentes étoient déjà passées depuis longtems. Mais l'Empereur étant revenu à nous sur une petite barque toute
sem-

semblable à la première, il demanda tout haut où j'étois, & son beaupère m'ayant présenté à lui, qu'il monte, ajouta l'Empereur, & qu'il passe avec nous. Ainsi nous fumes les seuls qui passèrent avec l'Empereur ; & tout le reste demeura sur le bord, où il fallut passer la nuit à découvert. La même chose arriva le lendemain presque de la même manière. L'Empereur se trouva sur le midi au bord d'un torrent aussi enflé & aussi rapide que le premier : il donna ordre qu'on se servît jusqu'au soir des barques pour passer les tentes, les balots & le reste du bagage, & voulut ensuite que je passasse seul avec lui & avec peu de ses gens, ayant laissé sur l'autre bord tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs, qui furent obligez d'y passer la nuit. Le beaupère de l'Empereur même lui ayant demandé s'il ne passeroit pas avec moi, puisque je logeois dans sa tente, & que je mangeois à sa table ; ce Prince lui répondit qu'il demeurât, & qu'il me feroit donner lui-même tout ce qui me seroit nécessaire.

Lorsque nous fumes passés, l'Empereur s'assit sur le bord de l'eau, & me fit assiseoir à son côté, avec les deux fils de
deux

deux petits Rois Occidentaux, & le premier Colaos de Tartarie, qu'il distinguoit dans toutes les occasions.

Comme la nuit étoit belle, & que le ciel étoit fort ferein, il voulut que je lui nommassé en langage Chinois & Européen toutes les Constellations qui paroissent alors sur l'Horison, & il nommoit lui-même le premier toutes celles qu'il connoissoit déjà. Ensuite dépliant une petite carte du ciel, que je lui avois présentée quelques années auparavant, il se mit à chercher quelle heure il étoit de la nuit par l'étoile du Méridien: se faisant un plaisir de montrer à tout le monde ce qu'il avoit d'habileté dans ces sciences. Toutes ces marques de bienveillance, & d'autres semblables qu'il me donnoit assez souvent, jusqu'à m'envoyer même à manger de sa table; toutes ces marques, dis-je, étoient si publiques & si extraordinaires, que les deux oncles de l'Empereur, qui portent le titre d'associés à l'Empire, étant de retour à *Pekin*, disoient que quand l'Empereur avoit quelque chagrin, ou qu'il paroissoit un peu triste, il reprenoit sa gayeté ordinaire dès qu'il me voyoit.

Je suis arrivé en parfaite santé à *Pekin*
Tome IV. T le

le 9. jour de Juin fort tard, quoique plusieurs soient demeurez malades en chemin, ou soient revenus du voyage bleffez & estropiez.

Je ne dis rien de ce que nous avons fait pour la Religion dans ce voyage. On en reserve le détail pour une relation particulière, où l'on verra que par la grace de Notre Seigneur notre faveur à la Cour de la Chine produit des fruits considérables à l'Eglise, & n'ôte pas les croix aux Missionnaires.

J'ajouterai ici les noms Tartares, & la distance de chaque lieu, par où nous avons passé dans la Tartarie Orientale, depuis la capitale de la Province de *Lead-tum* jusqu'à *Kiron*, selon l'ordre des jours que nous avons employez dans cette marche. On en pourra faire une carte topographique qu'on inserera dans la carte de la Province de *Lead-tum* qui se trouve dans l'Atlas du Père Martin Martini, en y changeant seulement les latitudes, suivant les hauteurs du Pole que nous avons marquées ci-dessus. J'ajouterai encore une chose que j'ai apprise des habitans même d'*Ula*. sçavoir que *Nimcrita*, qui est un lieu assez renommé dans ces quartiers-là, est éloigné d'*Ula* de

700. stades Chinoises, dont chacune est de 360 pas géométriques : & qu'en s'embarquant à *Nincrita* sur le grand fleuve *Helum*, dans lequel se décharge le *Songorò*, & quelques autres rivières encore plus considérables ; suivant toujours le courant de l'eau, & allant à l'Orient d'été, ou un peu plus vers le Septentrion, on arrive en quarante jours de chemin à la mer d'Orient, qui est, comme je croi, le détroit d'Anien. J'ai appris cela de la bouche même du Général de la Milice, qui est à *Kirin*, & qui a fait lui-même ce voyage.

Distances des lieux par où nous avons passé dans la Tartarie Orientale.

Le premier jour, nous partimes de Xyn² yam capitale de la Province de Lead-tum, & nous arrivames à Seao-Lyftò, c'est ainsi que ce lieu se nomme en Chinois,
95. stad Chin.

Le 2. jour nous arrivames à Chacay Ngha,
85. stad.

Le 3. jour, à un autre torrent du même nom,
70 stad.

Le 4. à Kiaghuchén,
50. stad.

<i>Le 5. à Feyteri,</i>	<i>80. stad.</i>
<i>Le 6. au torrent de Séipery,</i>	<i>60. stad.</i>
<i>Le 7. au torrent de Ciam,</i>	<i>60. stad.</i>
<i>Le 8. à Courou,</i>	<i>50. stad.</i>
<i>Le 9. au bourg de Sapé,</i>	<i>40. stad.</i>
<i>Le 10. à Quaranny-pyra,</i>	<i>40. stad.</i>
<i>Le 11. à Elten-cme-Ambayaga,</i>	<i>70. stad.</i>
<i>Le 12. à Ypatan,</i>	<i>58. stad.</i>
<i>Le 13. à Suayen-ni-Pyra,</i>	<i>60. stad.</i>
<i>Le 14. à Ylmen,</i>	<i>70. stad.</i>
<i>Le 15. à Scuten,</i>	<i>70. stad.</i>
<i>Le 16. à la ville de Kirin,</i>	<i>70. stad.</i>

Toute cette route est de 1028. stades Chinoises, qui font 369. milles, de 1000. pas géométriques chacun. J'ai déjà dit qu'une stade Chinoise est de 360. pas géométriques.

V O Y A G E
 D E
 L' E M P E R E U R
 D E L A C H I N E
 D A N S L A T A R T A R I E
 O C C I D E N T A L E.

En l'Année 1683.

L'EMPEREUR de la Chine a fait cette année qui est la trentième de son âge, un voyage dans la Tartarie Occidentale, avec la Reine son ayeule, qu'on appelle la Reine Mère. Il partit le sixième de Juillet, accompagné de plus de soixante mille hommes, & de cent mille chevaux. Il voulut absolument que je le suivisse avec un des deux Pères qui sont à la Cour de *Pekin*, dont il me laissa le choix. Je pris le Pè-

re Philippe Grimaldi ; parcequ'il est le plus connu , & qu'il fait parfaitement bien les Mathématiques.

Plusieurs raisons ont porté l'Empereur à entreprendre ce voyage. La première étoit pour entretenir sa milice pendant la paix, aussi bien que pendant la guerre, dans un continuel exercice : & c'est pour cette raison qu'après avoir établi une paix solide dans toutes les parties de ce vaste Empire, il a rapellé de chaque Province ses meilleures troupes ici, & qu'il a résolu dans son Conseil de faire tous les ans trois expéditions de cette nature en diverses saisons ; pour leur apprendre en poursuivant les cerfs, les sangliers, les ours & les tigres, à vaincre les ennemis de l'Empire ; ou du moins pour empêcher que le luxe de la Chine, & un trop long repos n'amolisse leur courage, & ne les fasse dégénérer de leur première valeur.

En effet ces sortes de chasses ont plus l'air d'une expédition militaire, que d'une partie de divertissement. Car, comme je l'ai déjà remarqué, l'Empereur menoit à sa suite cent mille chevaux, & plus de soixante mille hommes, tous armés de flèches & de cimeterres, divisez
par

par compagnies , & marchant en ordre de bataille après leurs enseignes , au bruit des tambours & des trompettes. Pendant leurs chasses ils investissoient les montagnes & les forêts entières , comme si ç'eût été des villes qu'ils eussent voulu assiéger , suivant en cela la manière de chasser des Tartares Orientaux , de laquelle j'ai parlé dans ma dernière lettre. Cette armée avoit son avant-garde , son arrière garde , & son corps de bataille , son aile droite & son aile gauche , commandées par autant de Chefs & de petits Rois. Il a fallu durant plus de soixante & dix jours qu'elle a été en marche , conduire toutes les munitions de l'armée sur des chariots , sur des chameaux , sur des chevaux , & sur des mulets par des chemins très difficiles. Car dans toute la Tartarie Occidentale (je l'appelle Occidentale , non par rapport à la Chine , qui est à son égard vers l'Occident , mais par rapport à la Tartarie Orientale) on ne trouve que montagnes , que rochers , & que vallées. Il n'y a ni villes , ni bourgs ni villages , ni même aucunes maisons. Ces habitans logent sous des tentes dressées de tous côtez dans les campagnes. Ils sont la plupart pasteurs.

& transportent leurs tentes d'une vallée à l'autre , selon que les paturages sont meilleurs : là ils font paître des bœufs , des chevaux , & des chameaux. Ils ne nourrissent point de pourceaux , ni de tous ces autres animaux qu'on nourrit ailleurs dans les villages , comme des poules & des oyes ; mais seulement de ceux qu'une terre inculte peut entretenir des herbes qu'elle produit d'elle-même. Ils passent leur vie ou à la chasse , ou à ne rien faire ; & comme ils ne sèment & ne cultivent point la terre , aussi ils ne font aucune recolte. Ils vivent de lait , de fromage , & de chair , & ont une espèce de vin assez semblable à notre eau de vie , dont ils font leurs délices , & s'enivrent souvent. Enfin ils ne songent depuis le matin jusqu'au soir qu'à boire & à manger , comme les bêtes & les troupeaux qu'ils nourrissent.

Ils ne laissent pas d'avoir leurs Prêtres , qu'ils appellent *Lamas* , pour lesquels ils ont une vénération singulière ; en quoi ils diffèrent des Tartares Orientaux , dont la plupart n'ont aucune Religion , & ne croient point de Dieu. Au reste , les uns & les autres sont esclaves , & dépendent en tout des volontés de leurs

eurs maitres , dont ils suivent aveuglément la Religion & les mœurs ; semblables encore en ce point à leurs troupeaux , qui vont où on les mène , & non pas où il faut aller.

Cette partie de la Tartarie est située au delà de cette prodigieuse muraille de la Chine , environ mille stades Chinoises , c'est-à-dire , plus de trois cens milles d'Europe : & s'étend de l'Orient d'Été vers le Septentrion. L'Empereur alloit à cheval à la tête de son armée par ces lieux deserts , par des montagnes escarpées & éloignées du grand chemin , exposé tout le jour aux ardeurs du soleil , aux pluyes , & à toutes les injures de l'air. Plusieurs de ceux qui se sont trouvez aux dernières guerres , m'ont assuré qu'ils n'avoient pas tant souffert pendant ce tems-là , que pendant cette chasse ; de sorte que l'Empereur , dont le principal but étoit de tenir ses troupes en haleine , y a fait entièrement ce qu'il prétendoit.

La seconde raison qu'il a eue d'entreprendre ce voyage , étoit afin de contenir les Tartares Occidentaux dans leur devoir , & de prévenir les pernicioeux desseins qu'ils pourroient former contre l'Etat.

C'est pour cela qu'il entra dans leur pays avec une si grosse armée, & de si grands préparatifs de guerre, ayant fait conduire plusieurs pièces d'artillerie, pour en faire de tems en tems la décharge dans les vallées, & par le bruit & le feu qui sortoit de la gueule des dragons, qui leur servent d'ornement, jeter par tout l'épouvante sur la route.

Outre cet attirail, il voulut encore être accompagné de toutes les marques de grandeur, qui l'environnent à la Cour de *Pekin*; de cette multitude de tambours, de trompettes, de timbales, & d'autres instrumens de musique, qui forment des concerts pendant qu'il est à table, & au bruit desquels il entre dans son palais, & en sort. Il fit marcher tout cela avec lui, pour étonner par cette pompe extérieure ces peuples barbares, & leur imprimer la crainte & le respect dû à la Majesté Impériale.

Car l'Empire de la Chine n'a point eu de tout tems d'ennemis plus à craindre que ces Tartares Occidentaux, qui commençant depuis l'Orient de la Chine, l'entourent d'une multitude presque infinie de peuples, & la tiennent comme assiégée du côté du Septentrion & de l'Occi-

cident. Et c'est pour se mettre à couvert de leurs incursions, qu'un ancien Empereur Chinois fit bâtir cette grande muraille, qui sépare la Chine de leurs terres. Je l'ai passée quatre fois, & l'ai considérée de fort près. Je puis dire, sans exagération, que les sept merveilles du monde mises ensemble, ne sont pas comparables à cet ouvrage: & tout ce que la renommée en publie parmi les Européens, est bien au dessous de ce que j'en ai vu moi-même.

Deux choses me l'ont fait particulièrement admirer. La première est, que dans cette longue étendue de l'Orient à l'Occident, elle passe en plusieurs endroits, non seulement par de vastes campagnes, mais encore par dessus des montagnes très hautes, sur lesquelles elle s'élève peu à peu, fortifiée par intervalles de grosses tours, qui ne sont éloignées les unes des autres que de deux traits d'arbalète. A notre retour j'eus la curiosité d'en mesurer la hauteur en un endroit par le moyen d'un instrument, & je trouvai qu'elle avoit en ce lieu-là 1037 pieds géométriques, ou dessus de l'Horizon: de sorte qu'on

ne comprend pas, comment on a pu élever cet énorme boulevard jusqu'à la hauteur où nous le voyons, dans des lieux secs & pleins de montagnes, où l'on a été obligé d'apporter de fort loin avec des travaux incroyables l'eau, la brique, le ciment, & tous les matériaux nécessaires pour la construction d'un si grand ouvrage.

La seconde chose qui m'a surpris, est que cette muraille n'est pas continuée sur une même ligne, mais recourbée en divers lieux suivant la disposition des montagnes: de telle manière, qu'au lieu d'un mur, l'on peut dire qu'il y en a trois, qui entourent toute cette grande partie de la Chine.

Après tout, le Monarque, qui de nos jours a réuni les Chinois & les Tartares sous une même domination, a fait quelque chose de plus avantageux pour la sûreté de la Chine que l'Empereur Chinois qui a bâti cette longue muraille. Car, après avoir réduit les Tartares Occidentaux, partie par artifice, partie par la force de ses armes, il les a obligés d'aller demeurer à trois cens milles au delà de la muraille de la Chine: & dans cet endroit il leur a distribué des terres &c.

des paturages ; pendant qu'il a donné leur pays aux autres Tartares ses sujets, qui y ont à présent leurs habitations. Cependant ces Tartares Occidentaux sont si puissans , que s'ils s'accordoient entr'eux , ils pourroient encore se rendre maîtres de toute la Chine , & de la Tartarie Orientale , de l'aveu mêmes des Tartares Orientaux.

J'ai dit que le Monarque Tartare qui a conquis la Chine , usa d'adresse pour subjuguier les Tartares Occidentaux : car un de ses premiers soins fut d'engager par ses libéralitez royales , & par des démonstrations d'une affection singulière , les *Lamas* dans ses intérêts. Comme ces gens ont un grand crédit sur tous ceux de leur Nation , ils leur persuadèrent aisément de se soumettre à la domination d'un si grand Prince ; & c'est en considération de ce service rendu à l'Etat , que l'Empereur d'à présent regarde encore aujourd'hui ces *Lamas* d'un œil favorable , qu'il leur fait des largesses , & qu'il s'en sert pour maintenir les Tartares dans l'obéissance qu'ils lui doivent : quoique dans le fonds il n'ait que du mépris pour leurs personnes , & qu'il les regarde comme des gens grossiers , qui

n'ont aucune teinture des sciences ni des beaux arts, en quoi ce Prince montre sans doute une sage politique, de déguiser ainsi ses véritables sentimens par ces marques extérieures d'estime & de bienveillance.

Il a divisé cette vaste étendue de pays en 48 Provinces, qui lui sont soumises & tributaires. De là vient que l'Empereur qui regne aujourd'hui dans la Chine, & dans l'une & l'autre Tartarie, peut avec justice être appelé le plus grand & le plus puissant Monarque de l'Asie, ayant tant de vastes Etats sous lui, sans qu'ils soient coupez par les terres d'aucun Prince étranger; & lui seul étant comme l'ame, qui donne le mouvement à tous les membres d'un si grand corps.

Car depuis qu'il s'est chargé du gouvernement, il n'en a jamais confié le soin à aucun des Colaos ni des Grands de la Cour. Il n'a jamais même souffert que les Eunuques du Palais, ni aucun de ses Pages, ou des jeunes Seigneurs qui ont été élevez auprès de lui, disposassent de rien au dedans de sa maison, & réglassent d'eux-mêmes aucune chose. Ce qui paroitra bien extraordinaire, sur tout si l'on examine de quelle manière les
prés-

prédécesseurs avoient accoutumé d'en user.

Il châtie avec une équité admirable les Grands aussi bien que les petits, il les prive de leurs charges, & les fait descendre du rang qu'ils tiennent, proportionnant toujours la peine à la gravité de leur faute. Il prend lui-même connoissance des affaires qui se traitent au Conseil Royal, & dans les autres Tribunaux, jusqu'à se faire rendre un compte exact des jugemens qu'on y a portez. En un mot, il dispose & ordonne de tout par lui-même : & c'est à cause de l'autorité absolue qu'il s'est ainsi acquise, que les plus grands Seigneurs de la Cour & les personnes les plus qualifiées de l'Empire, même les Princes du Sang ne paroissent jamais en sa présence qu'avec un profond respect.

Au reste les *Lamas* ou Prêtres Tartares, dont nous avons parlé, ne sont pas seulement considérez du Peuple, mais aussi des Princes de leur Nation, qui par des raisons politiques leur témoignent beaucoup d'amitié : & cela nous fait craindre que la Religion Chrétienne ne trouve pas une entrée si facile dans la Tartarie Occidentale. Ils sont encore
fort

fort puissans sur l'esprit de la Reine Mère, qui est de leur pays, & qui a présentement soixante & dix ans. Ils lui ont souvent dit que la secte dont elle fait profession, n'avoit point d'ennemis plus déclarés que nous : & c'est une espèce de miracle, ou du moins une protection toute spéciale de Dieu, que nonobstant cela, l'Empereur qui a beaucoup d'égard & de respect pour elle, n'ait pas laissé jusqu'ici de nous combler d'honneurs & de graces, nous considérant toujours d'une autre manière que les *Lamas*.

Durant le voyage, comme les Princes & les premiers Officiers de l'armée alloient souvent chez la Reine pour lui faire leur cour, & que nous fumes avertis d'y aller aussi ; nous voulumes consulter auparavant une personne de la Cour, qui nous aime beaucoup, & qui parle pour nous à l'Empereur dans nos affaires. Ce Seigneur étant entré dans la tente du Prince, lui dit ce qui se passoit, & sortant aussitôt, *L'Empereur*, nous dit-il, *m'a fait entendre qu'il n'est pas nécessaire que vous alliez chez la Reine comme les autres*, ce qui nous fit assez com-
pren-

prendre que cette Princesse ne nous étoit pas favorable.

La troisième raison que l'Empereur a eue de faire ce voyage, est la santé : car il a reconnu par une assez longue expérience, que quand il est trop longtems à *Pekin* sans sortir, il ne manque guères d'être attaqué de diverses maladies, qu'il évite par le moyen de ces longues courses. Car tout le tems qu'elles durent, il ne voit point de femmes ; & ce qui est bien plus surprenant, il n'en paroît aucune dans toute cette grande armée, excepté celles qui sont à la suite de la Reine Mère. Encore est ce une chose nouvelle qu'elle ait accompagné le Roi cette année, cela ne s'étant jamais pratiqué qu'une seule fois, lorsqu'il mena les trois Reines avec lui jusqu'à la ville capitale de la Province de *Leod-tâm*, pour visiter les sepulchres de leurs ancêtres.

L'Empereur & la Reine Mère prétendoient encore par ce voyage éviter les chaleurs excessives qu'on sent à *Pekin* en été pendant les jours caniculaires. Car dans cet endroit de la Tartarie, il regne aux mois de Juillet & d'Aout un vent si froid, principalement durant la nuit, qu'on est obligé de prendre de gros habits,

bits, & des fourures. La raison qu'on peut apporter d'un froid si extraordinaire, est que cette region est fort élevée & pleine de montagnes. Il y en a une entr'autres, sur laquelle nous avons toujours monté durant cinq ou six jours de marche. L'Empereur ayant voulu savoir de combien elle surpassoit les campagnes de *Pekin* éloignées de là d'environ trois cens milles; à notre retour, après avoir mesuré la hauteur de plus de cent montagnes qui sont sur la route, nous trouvâmes qu'elle avoit trois mille pas géométriques d'élévation au dessus de la mer la plus proche de *Pekin*.

Le salpêtre, dont ces contrées sont pleines, peut encore contribuer à ce grand froid, qui est si violent, qu'en creusant la terre à trois ou quatre pieds de profondeur, on en tiroit des mottes toutes gelées, & des monceaux de glace.

Plusieurs petits Rois de la Tartarie Occidentale venoient de tous côtez de trois cens, & même de cinq cens milles avec leurs enfans pour saluer l'Empereur. Ces Princes qui ne savent la plupart que leur langue naturelle, fort diffé-

différente de celle qu'on parle dans la Tartarie Orientale , nous marquoient des yeux & du geste une bonté toute particulière. Il s'en trouvoit parmi eux, qui avoient fait le voyage de *Pekin* pour voir la Cour, & qui avoient vu notre église.

Un ou deux jours avant que d'arriver à la montagne, qui étoit le terme de notre voyage, nous rencontrames un petit Roi fort âgé , qui revenoit de chez l'Empereur : nous ayant apperçus, il s'arrêta avec toute sa suite, & fit demander par son interprète , lequel de nous s'appelloit *Nanboaij*. Un de nos valets ayant fait signe que c'étoit moi, ce Prince m'aborda avec beaucoup de civilité, & me dit qu'il y avoit longtemps qu'il savoit mon nom, & qu'il desiroit de me connoître; il parla au Père Grimaldi avec les mêmes marques d'affection. L'accueil favorable qu'il nous fit en cette rencontre, nous donne quelque lieu d'espérer que notre Religion pourra trouver une entrée facile chez ces Princes, particulièrement si on a soin de s'insinuer dans leur esprit par le moyen des Mathématiques. Que si on a dessein de pénétrer quelque jour dans leur pays,

le

le plus sûr pour plusieurs raisons que je n'ai pas le loisir d'expliquer ici , seroit de commencer d'abord par les autres Tartares plus éloignez, qui ne sont pas soumis à cet Empire; de là on passeroit à ceux-ci, en avançant peu à peu vers la Chine.

Durant tout le voyage l'Empereur à continué de nous donner des marques singulières de sa bienveillance, nous faisant des faveurs à la vue de son armée, qu'il ne faisoit à personne.

Un jour qu'il nous rencontra dans une grande vallée, où nous mesurons la hauteur & la distance de quelques montagnes; il s'arrêta avec toute la Cour, & nous apellant de fort loin, il nous demanda en Langue Chinoise, *Hao mo*, c'est-à-dire, *vous portez-vous bien?* Ensuite il nous fit plusieurs questions en langue Tartare sur la hauteur de ces montagnes, auxquelles je répondis aussi dans la même langue. Après cela, se tournant vers les Seigneurs qui l'environnoient, il leur parla de nous en des termes très obligeans, comme je l'appris le soir même du Prince son oncle, qui étoit alors à ses côtés.

Il nous a témoigné encore son affection,

tion, faisant souvent porter des mets de sa table dans notre tente, voulant même en de certaines rencontres que nous mangeassions dans la sienne : & toutes les fois qu'il nous a fait cet honneur, il a eu égard à nos jours d'abstinence & de jeûne, nous envoyant seulement des viandes dont nous pussions user.

Le fils aîné de l'Empereur, à l'exemple de son père, nous marquoit aussi beaucoup de bonté ; car ayant été contraint de s'arrêter durant plus de dix jours, à cause d'une chute de cheval dont il fut blessé à l'épaule droite, & une partie de l'armée dans laquelle nous étions, l'ayant attendu, pendant que l'Empereur avec l'autre continuoit sa chasse ; il ne manqua pas durant ce tems-là de nous envoyer tous les jours, & même quelquefois deux fois le jour, des viandes de sa table. Au reste, nous regardons toutes ces faveurs de la Maison Royale, comme les effets d'une providence particulière, qui veille sur nous & sur le Christianisme, de laquelle nous avons d'autant plus de sujet de remercier Dieu, que l'affection de l'Empereur ne se montre pas toujours si constante envers les Grands de l'Empire, & même les Princes du Sang.

Pour

Pour ce qui regarde les autres particularitez de notre voyage, elles sont semblables à ce qui arriva l'année passée au voyage de la Tartarie Orientale que j'ai décrit amplement dans ma dernière lettre, c'est-à-dire, que nous nous sommes servis des chevaux de l'Empereur, & de ses litières; que nous avons logé dans les tentes, & mangé à la table du Prince son oncle, auquel il nous avoit particulièrement recommandez.

Durant plus de 600. milles que nous avons faits en allant & en revenant (car nous ne sommes pas retournés par la même route) il a fait faire un grand chemin à travers les montagnes & les vallées pour la commodité de la Reine Mère qui alloit en chaise; il a fait encore jeter une infinité de ponts sur les torrens, couper des rochers & des pointes de montagnes, avec des peines & des dépenses incroyables. Le Père Grimaldi décrira dans sa lettre les autres circonstances.

Quant au fruit que la Religion peut tirer de notre voyage, j'en ai parlé ailleurs. Il suffit de dire que l'Empereur, aux volontez duquel nous ne pouvons faire la moindre résistance, sans exposer toute cette Mission à un danger manifeste,

ta,

te, nous a ordonné de le suivre. Je n'ai pas laissé néanmoins de parler deux fois à ce Seigneur de la Cour, qui est notre ami particulier, pour nous dispenser de faire désormais ces longues courses, & moi principalement qui ne suis plus en âge de cela. J'ai tâché d'obtenir au moins qu'on se contentât de mener seulement un de nous. Les lettres de nos Pères m'ont toujours été rendues durant le chemin, & j'ai eu la commodité de leur écrire, à cause des couriers qui alloient continuellement à la ville royale, ou qui en venoient.

J'écris tout ceci à la hâte, pour continuer à vous rendre compte de nos occupations.

ECLAIRCISSEMENT
 N E' C E S S A I R E
 POUR JUSTIFIER
 L A
 G E' O G R A P H I E
 Q U I E S T

supposée dans ces lettres.

*O*N pourra s'étonner que l'Auteur de ces lettres fasse mention dans la première d'une espèce de guerre entre les Tartares Orientaux, & les Moscovites, vû l'extrême distance où ces peuples paroissent être l'un de l'autre dans nos Cartes Géographiques. Mais ceux qui savent combien les Moscovites ont étendu les bornes de leur Empire le long de la Mer de la Tartarie, jugeront la chose moins difficile. D'ailleurs ceux qui ont vu ces pays, y ont fait des découvertes fort contraires à ce que nos Géogra-

graphes nous en ont appris jusques ici. Tout nouvellement Monsieur d'Arcy, qui commande un des vaisseaux du Roi dans la flotte de Monsieur le Maréchal d'Estrées, nous a raconté qu'ayant servi en Pologne, & ayant été fait Gouverneur d'une place vers la Moscovie, des Ambassadeurs Moscovites y avoient passé en s'en retournant. & que les ayant régalez d'une manière à les mettre en assez belle humeur, un d'eux lui fit voir une nouvelle Carte des pays, qui sont entre la Moscovie & la Chine, & lui dit que de trois villes qu'il lui montra, dont les noms étoient Lopla, Abasinko, Nerginsko, toutes trois de la domination des Grands-Ducs, quoique situées dans la grande Tartarie, il y avoit un chemin à Pekin, qui n'étoit que de vingt cinq ou trente journées. Il faut qu'on tienne cette Carte fort secrète en Moscovie. Car le lendemain le Moscovite fut au desespoir de l'avoir donnée, disant que ce seroit pour lui une grosse affaire si on le savoit. L'Officier étoit revenu depuis en France en a donné une copie au Roi, & une autre à Monsieur le Marquis de Seignelai. Pour confirmer cela on peut ajouter ce qu'un François a écrit de Moscovie depuis moins de deux mois, qu'en y levoit actuellement des

F I N.

A D D I T I O N

Qui appartient au voyage précédent.

POur entendre l'endroit de la dernière lettre où il est parlé des *Lamas*, il faut prendre garde de ne pas les confondre avec les *Bonzes*. Les *Lamas* sont les prêtres des Tartares idolâtres, & les *Bonzes*, ceux des Chinois. Ceux ci sont dans un grand mépris à la Chine, sur tout parmi les gens de condition; & ceux là, comme dit la lettre, sont en vénération, dans toute la Tartarie, même auprès des Grands. Aussi les *Bonzes* sont ils tous de la lie du peuple, & un ramas de canailles, la plupart grands scélérats. Mais ces *Lamas* ont parmi eux des gens de qualité, & il n'y a pas longtems que leur Pontife étoit un frère du Roi de *Tibet*. De plus ils vivent communément dans une grande apparence de régularité.

Mais

Mais pour favoir plus à fond ce qui regarde ces prêtres Tartares si souvent nommez dans les histoires de la Chine, & toujours en passé de n'avoir que trop de part aux affaires de la Monarchie : je rapporterai ici ce qu'un Jésuite de Perse en a appris d'un prêtre Armenien qui a été au *Tibet*, & d'un autre voyageur de la même Nation homme sage & de bonne foi lequel y a demeuré quatre ans, dont le recit doit paroître d'autant plus vrai que le Père Gruber qui a passé par là en venant de la *Chine* s'accorde parfaitement avec lui.

Il y a deux Royaumes en Asie qui portent le nom de *Tibet* : l'un s'appelle le petit, l'autre le grand. Le *petit Tibet* confine au Royaume de *Cachemir*, qui est cette agréable contrée de la domination du *Mogol* que nous a décrite Mr. Bernier, abondante en toutes sortes de fruits comme les plus fertiles Provinces de l'Europe, embellie par tout de jardins, & arrosée de fort claires eaux, ayant des habitans doux, sociables, de bon accueil pour les étrangers. Le *petit Tibet* est tout le contraire, quant à la nature du pays; car

c'est une terre stérile, un climat froid, & un peuple fort pauvre.

Le *grand Tibet* que quelques uns appellent le *Tebat*, & d'autres le *Boutan*, confine à la Tartarie Chinoise. Il n'est guère plus agréable ni plus fertile que le petit. D'ordinaire on n'y fait point de pain. De la farine d'orge, *démêlée* avec l'eau de thé qui vient de la *Chine*, ou avec quelque autre liqueur en tient lieu. Quelques uns font néanmoins du pain d'orge, & la plupart des pauvres y mangent la chair crue. Les rivières fournissent de fort beau poisson, & il y a quantité de laitage. La terre n'y produit ni vin, ni fruits. On y fait de l'eau de vie assez forte avec de l'orge & d'autres grains, on se sert d'un peu de froment qui y croît pour faire d'autres liqueurs nourissantes. Le *Tibet* abonde en musc, c'est un animal sauvage de couleur fauve, un peu plus gros & un peu plus long qu'un chat, ayant deux dents fort grandes à la mâchoire de dessus, & son parfum au nombril. La chasse de cet animal est la plus ordinaire du pays; il y a beaucoup de mines d'or & d'argent, mais comme les habitans ne savent pas travailler aux mines, ils n'ont que ce qu'ils

qu'ils trouvent en creusant la terre au hazard, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit assez commun

L'air y est excellent, & on y est rarement malade; les hommes y sont robustes, assez équitables & punissant très-sévèrement les voleurs. La foi des mariages y est exactement observée, mais les personnes libres y vivent avec un grand libertinage. Ils n'enterrent point les morts. Ils les exposent aux bêtes & aux oiseaux dont ils croient qu'il vaut mieux être mangé, que de pourrir & servir de nourriture aux vers.

Dans *Lassa*, qui est la capitale & l'unique ville du pays, commande un Mandarin de la Chine, qui y est envoyé par l'Empereur, à qui cet Etat est soumis. Par où l'on peut encore juger de l'immense étendue de l'Empire Chinois, y ayant plus de trois mois de chemin depuis le *Tibet* jusqu'à cette ville située au pied de la grande muraille. Quoique cet entre-deux soit extrêmement desert, & qu'on n'y trouve que des bêtes farouches; cependant il y passe fréquemment des caravannes qui vont du *Tibet* à la *Chine*, dont la capitale n'est éloignée que de deux autres mois. Outre le Manda-

rin qui commande dans le *Tibet* pour l'Empereur de la *Chine* , il y a encore sous l'autorité du même Monarque un Prince Calmuque qui a une juridiction séparée, & à qui l'on donne le nom de Roi.

Mais on peut dire que le plus grand Seigneur du pays c'est le Pontife des *Lamas*, qu'ils appellent ou le *grand Lamas*, ou le *grand Lam*, ou le *grand Lamasem*, & qui est assurément ce fameux Prêtre-Jean, que quelques uns sans fondement ont placé en Ethiopie.

F I N.

A V I S,

Sur la Navigation d'Antoine Jenkinson
en la

MER CASPIENNE.

L *A Mer Caspienne est un des endroits du monde qui ont été jusqu'à cette heure mal connus, & qui mérite par cette raison qu'on en recherche de nouvelles descriptions, & principalement de sa côte Septentrionale, qui*

qui n'a point été connue des Auteurs modernes ni des anciens, ce qui est cause de la diversité qu'on voit dans les mesures qu'ils donnent de l'étendue de cette mer. Héródote & Aristote savoient de leur tems qu'elle n'avoit point de communication apparente avec les autres mers ; & cependant du tems de Plin, comme on le voit dans ses écrits, même au tems de l'Empereur Justin, & bien longtems après, on croyoit encore que ce fût un Golphe & une partie de la mer Septentrionale. La raison de cette erreur étoit qu'elle est salée, d'où ils tiroient une fausse conséquence qu'il falloit qu'elle eût communication avec les autres mers qui ont cette qualité, sans considérer que cette qualité pouvoit venir d'une autre cause, & qu'il y a de grands lacs dont les eaux sont salées. Pour ce qui est des côtes, on connoit assez celle qui s'étend depuis l'embouchure du Volga jusqu'à Ferabat ; tous ceux qui passent de Moscovie en Perse font cette navigation, & le passage en est fort ordinaire. Olearius dans son voyage de Perse nous donne exactement cette côte, & l'étendue qu'il lui donne de six vingts lieues d'Allemagne, revient assez à l'estime qu'en fait Héródote ; mais il veut en suite corriger tous les anciens & toutes les Cartes modernes, supposant que la

plus grande étendue de cette mer soit du Nord Ouest au Sud-Ouest, & non pas de l'Occident à l'Orient, comme la met Hérodote avec tous les anciens & avec les Géographes Orientaux, j'entends le Prince Abulfeda & le Géographe de Nubie Alderisi. Et cependant Olearius ne fonde un changement de cette importance, que sur ce que depuis la Province de Chorassien qui est le long de la côte Orientale de cette mer, jusqu'en Circasie, il n'y a que six degrez de longitude, c'est-à-dire quatre vingts dix lieues d'Allemagne. Or il est constant entre ceux qui entendent la matière des longitudes, que nous n'avons point encore de pratique exacte pour connoître combien il y a de degrez de longitude entre deux lieux qui sont Est & Ouest l'un de l'autre; & il y a peu d'apparence que dans des pays aussi peu polis que ceux-là, il y ait même des gens qui puissent faire cette observation avec les circonstances nécessaires. Il s'en faut donc, selon mon sens, tenir seulement à ce qu'il dit de la côte qu'il a couru depuis le Volga, jusqu'à Ferrabat; & pour le reste des côtes de cette mer, en croire les anciens, ceux du pays, & Jenkinson principalement, un des plus grands navigateurs de son siècle, & qui a couru cette mer depuis l'embouchure du Vol-

ga jusqu'à Mingislawe, & qui nous a laissé la seule description que nous en ayons. Car Erastostenes, dont nous avons les mesures des côtes de cette mer, n'avoit point connu la côte Septentrionale. Selon Jenkinson, comme on le verra dans son voyage, la plus grande étendue de cette mer est à peu près de l'Est à l'Ouest, comme les anciens l'ont mise. Jenkinson la fait de deux cens lieues d'Allemagne; car il compte soixante & quatorze lieues depuis la bouche du Volga jusqu'au Cap de Boghelatan. Olearius au contraire, dans sa Carte de l'expédition Allemande, ne met que la moitié de cette distance; & ainsi, comme l'a fort bien remarqué le savant M. Vossius, il coupe la moitié de cette mer; ce que Scaliger avoit fait aussi devant lui.

Outre cette raison qu'on a eue d'insérer cette relation dans ce Recueil, on l'a encore fait à cause qu'elle nous donne connoissance des pays qui sont sur la côte Occidentale de cette mer, qui jusqu'à présent nous sont fort inconnus, & qui dans la plupart des Cartes sont remplis de figures de monstres, dont les Géographes ont tâché jusques à cette heure de couvrir leur ignorance. Pour la mer Caspienne proche de la Chine; on verra dans la suite de ce Recueil que cette mer est

bien plus proche de la Chine qu'on ne l'a cru par le passé. Au reste, la relation de Jenkinson s'accorde fort bien avec celle d'Abulfeda, le plus exact de tous les Géographes, & le seul de qui nous devions espérer la position des villes d'Orient. Il la décrit de la sorte.

Cette mer est fallée, quoiqu'elle n'ait point de communication apparente avec l'Océan; elle a huit cens milles de longueur, & 600. de largeur, elle a la figure d'un ovale. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des auteurs qui lui donnent celle d'un triangle. Elle a trois noms différens, celui de mer de Cozar, de Georgian, & de Taberstan. La partie de cette mer la plus avancée vers le Couchant, est sous le soixante sixième degré de longitude, & sous le quarante unième degré de latitude; le fleuve El-cur, que Ptolomée appelle Cyrus, entre dans cette mer, à cent cinquante trois milles au Midi de Derbent. De là en tirant vers le Sud-Ouest, on trouve la ville d'Ardevil dans la Province de Mogan plus avancée vers le Midi. Si de ce point l'on marche deux cens trente un milles le long de la côte Méridionale, on ren-

con-

contre les pays de Taberstan, & les Provinces d'Elgel, & de Deilum, la côte court après vers l'Orient & vers la ville d'Abseron sous le soixante & dix neuvième degré quarante cinq minutes de longitude, & sous le trente septième degré vingt minutes de latitude ; elle continue de s'étendre vers l'Orient jusques sous le quatre vingtième degré de longitude, & quarantième de latitude ; elle monte après vers le Nord jusques à 50. degrez de latitude, & au même endroit elle en en a soixante & dix neuf de longitude. C'est dans ce retour qu'elle fait vers le Nord, que sont les Provinces de Turkestan & la montagne de Seachuat. On trouve plus avant la rivière Elatach, la plus grande de toutes les rivières de ces quartiers ; elle se rend par plusieurs embouchures dans la mer, inonde & fait des marais des terres qui en sont proche. Ceux qui habitent ces quartiers, & qui y navigent, disent que les eaux de cette rivière se mêlant avec l'eau de la mer, celles de la mer deviennent de différentes couleurs, & qu'on y peut naviger quelques jours à l'endroit de l'embouchure,

re , sans que les eaux se trouvent salées.

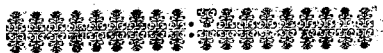
* *Le Sherif Alderisi , cité jusques à cette heure sous le nom de Géographe de Nubie , lui donne aussi sa plus grande étendue du Couchant à l'Orient , fait sa longueur de huit cens milles , & la largeur de six cens.*

Outre la connoissance que Jenkinson nous donne de la mer Caspienne , il décrit aussi son voyage dans les Provinces qui sont le long du Faxartes & de l'Oxus , & le peu qu'il en dit donne de grandes lumières pour l'histoire & pour la position de ce pays. Ce n'est pas qu'il éclaireisse tous les doutes que l'on a jusques à cette heure sur le cours de l'Oxus , & sur celui de la rivière qu'il appelle Ardosk , qui est apparamment le Faxartes ; car c'est des
Géo-

* *In septimâ parte climatis quarti. Itaque dicimus mare Tabarestan esse mare separatum , nulli cæterorum marium connexum , & ejus longitudinem porrigi ab Occidente in Orientem aliquanto cum flexu ad Septentrionem , spatio octingentorum milliarium , latitudinem verò sexcentorum milliarium.*

Géographes Orientaux qu'il faut attendre cet entier éclaircissement , que l'auteur de ce Recueil ne désespère pas de pouvoir mettre un jour dans la suite de ce Recueil. On y auroit déjà pu mettre la Province de Maurahabr, & le Chorrasçen, que Gravius a traduit d'Abulfeda ; mais on ne l'a point fait à cause que cette traduction a déjà été imprimée en Latin.

Cet avertissement est de l'éditeur du Recueil de Voyages curieux, imprimé à Paris en 4. volumes folio.



VOYAGE

D'ANTOINE

JENKINSON,

*Pour découvrir le chemin du
Cathay par la Tartarie. Ecrit
par lui-même aux Mar-
chands Anglois de Moscow.*

LE 23. d'Avril 1558. Je partis de *Moscou*, & m'embarquai avec *Richard* & *Robert Johnson* & quelques autres personnes, muni de lettres du Czar pour divers Princes dans les Etats desquels nous devons passer. Le 28 nous arrivâmes à une ville nommée *Collom* à vingt lieues du *Moscow*. A une lieue au delà du *Collom* nous vinmes à *Pocca*. C'est là que le *Moscow* se jette, & y perd son nom.

nom. Huit lieues au dessous de *Pocca*, nous trouvâmes un château que nous laissâmes à droite, & le deuxième de Mai nous vinmes à *Peroßlaw*; à huit lieues du susdit château.

Le 3. Nous arrivâmes aux mesures de *Rezan*. Le 4. à un vieux château à 12. lieues de *Rezan*, & le 6. à un autre château nommé *Cassim*, de la juridiction d'un Prince *Tartare*, sujet du Czar. Nous laissâmes *Cassim* à gauche, & le 8. nous arrivâmes à la ville de *Morom*, à vingt lieues de *Cassim*, à 56. degrez de latitude. Le 11. nous trouvâmes la ville de *Nisi-Novogrod*. C'est là que *Pocca* se jette dans le fleuve *Wolga*. Il y a 25. lieues de *Morom* à *Nisi-Novogrod*. On trouve du miel en quantité dans toute cette étendue de pays qu'il y a entre *Rezan* & *Nisi-Novogrod* & sur les bords de *Pocca*.

Nous séjournâmes à *Nisi-Novogrod* jusqu'au 19, en attendant le nouveau Gouverneur que le Czar envoyoit à *Astracan*, & qui arriva ce jour-là. Nous partîmes ce même jour en bonne compagnie, & 500. barques de conserve chargées de soldats, de vivres, de munitions & de marchandises. Le 22. nous arrivâmes à

Bast-

Basligrod, à laquelle le Père du Czar d'aujourd'hui a donné son nom. Car *Basligrod* ou *Gorod*, veut dire ; citadelle de *Basile*, & c'étoit la dernière conquête de ce Prince sur les *Tartares* ; mais *Jean Basilowitz* qui regne à présent a étendu ses frontières jusqu'à la mer Caspienne.

Le 25. nous arrivâmes à *Sabowshar*, à 16. lieues de *Basligrod*. Les habitans de ce canton ne sont Chrétiens que depuis la conquête du Czar *Basilowitz* : mais la plupart sont encore payens, & vivent dans les bois & dans les deserts.

Le 27. nous arrivâmes à *Swiasko* à 25. lieues de *Sabowshar*, & le 29. à une lieue de la ville de *Cazan*. Il y a là une rivière qui se nomme *Cazanca-recca*, & va se jeter dans le *Wolga*. *Cazan* est une belle ville à la manière *Tartare* ou *Russe*. Le château est sur une éminence, & entouré ci devant d'un rempart de terre avec des pieux & des palissades, mais le Czar regnant a démoli ce rempart. Cette ville très riche autrefois, & la capitale d'un Royaume *Tartare*, a fait beaucoup de mal aux *Russes* ; mais cet Empereur ci conquist la ville & tout le pays il y a neuf ans, & emmena le Roi de *Cazan* prisonnier, & le fit baptizer & élever à
sa

fa Cour , avec trois autres Princes du même pays.

Nous séjournames à Cazan jusqu'au 13. Juin , & le même jour nous passâmes une Ile qu'on appelle *l'Ile des Marchans* , à cause que c'étoit autrefois le rendez-vous des Tartares de *Cazan* , de *Crim* , & de *Nogai* , qui venoient y trafiquer avec les *Russes*.

Le 14. nous passâmes la rivière de *Cama*. Cette rivière qui vient du côté de *Permia* va se jeter dans le *Wolga* , & n'est qu'à 16. lieues de *Cazan*. Tout le pays qui est entre *Cazan* & le *Cama* à la gauche du *Wolga* , s'appelle *Vachen*. Les habitans sont gentils , & vivent dispersés dans les bois , comme des loups. De l'autre côté du *Wolga* , & vis à vis du *Cama* , c'est le pays des *Czeremisses* , peuples en partie Gentils & en partie Mahométans. Tout le pays à la gauche du *Wolga* jusqu'à *Astracan* , & ensuite prenant le côté du Nord & du Nord-Est de la mer Caspienne jusqu'aux Tartares *Turcomans* , s'appelle le pays des *Mangals* & des *Nagays*. Ces peuples sont Mahométans , & belliqueux : aussi les Russes ont ils toujours eu de fâcheuses guerres avec ces Tartares , mais les guerres civiles , la peste

peste & la famine les détruisirent presque tous en 1558.

Voici la manière de vivre de ces *Nogays*. Ils sont divisez en hordes, dont chacune a son chef à qui l'on obéit comme à des Rois. Ce chef s'appelle *Myrsa*. Ils n'ont ni villes, ni demeures fixes; chaque *Myrsa* mène sa horde où il lui plaît. Femmes, enfans, troupeaux & bagages, tout marche à la fois, & quand le fourage est consumé en un lieu on va à un autre. Ils dressent leurs tentes sur des chariots (*Planstra Scythica*) que des bêtes de voiture traînent, ou portent d'un lieu à l'autre. Leurs richesses n'excitent guères l'envie, cependant chaque homme entretient trois ou quatre femmes, sans parler des concubines. Ils n'ont aucun usage de l'argent, ils ne connoissent ni art ni science, & n'aiment que la guerre, le brigandage, & les meurtres. Ils sont fort mutins, agiles & bon coureurs, grands mangeurs de viande, & boivent du lait de jument. Ils ne sèment ni ne moissonnent, & ignorent si bien l'usage du pain, qu'ils se moquent de nous autres Chrétiens, en cette occasion. Ils soutiennent que l'usage constant de la viande & du lait accroît leurs forces, &

au.

au contraire ils méprisent les notres. Je reviens à mon voyage.

Le pays qui est au côté droit du *Wolga* & qui s'étend jusqu'à la Ville d'*Astracan* est habité par les Tartares *Crims*, qui sont Mahométans, & vivent pour la plupart à la façon des *Nogays*, toujours errans & vagabons, & toujours en guerre avec les Russes.

Le 16. Juin nous arrivâmes à un lieu nommé *Petowfes* à 20. lieues de *Cama*. On pêche là beaucoup d'éturgeons. Le 22. nous passâmes une grande rivière nommée *Sumar*. Le *Sumar* traverse le pays des *Nogays*, & se jette dans le *Wolga*. Le 28. nous vinmes à une hauteur où l'on voit les ruines d'une espèce de fort des *Crims*. Cet endroit est à moitié chemin de *Casan* & d'*Astracan*, & à 51. degrez 47. m. de latitude. Il y a quantité de reglisse dans ces campagnes.

Le 6. Juillet nous arrivâmes à *Petrovolog*. Ce lieu est fameux, parcequ'autrefois les Tartares transportoient de là leurs barques par terre jusqu'au *Dow*, ou *Tanaïs*, pour détroussier ceux qui descendoient le *Wolga* jusqu'à *Astracan*, ou qui alloient par le *Tanaïs* à *Asoph*.

à *Cafa*, & aux autres lieux situez sur le bord de la *Mer Noire* ou *Pont Euxin*. Et c'est ce trajet qui a donné le nom à *Perovolog*. Le *Tanaïs* prend sa source dans la Province de *Rezan*, dans un terrain bas & assez uni. Ce détroit de *Perovolog*, qui est entre les deux fleuves susdits, a deux lieues de largeur, & c'est un très dangereux passage, quoique depuis la conquête d'*Astracan* il soit devenu un peu plus sûr.

Au sortir de *Perovolog* nous entrâmes dans un désert, où nous trouvâmes une très grosse troupe ou *horde* de Tartares *Nogays*. Ils avoient environ mille bêtes de voiture, qui charioient les tentes de ces Tartares, dont le Chef étoit un *Myrfa* des plus considérables entre les *Nogays* nommé *Smilla*.

Le 14. nous laissâmes à droite le vieux *Astracan*, & arrivâmes le même jour au nouveau. Le Czar conquit cette Place en 1552. De *Moscou* à *Astracan* il y a à peu près 600. lieues. *Astracan* est situé près d'une colline dans une Ile. La ville & le château sont de bois, & simplement terrassez. Les maisons, excepté celle du Gouverneur, y sont basses & méchantes. L'Ile est stérile, sans bois
&c.

& sans herbe , & le sol n'y porte point de grains. Il y a beaucoup de poissons & sur tout d'éurgeons , dont les habitants se nourrissent. Ils font sécher le poisson dans les rues à la porte de leur logis , & c'est peut-être cela qui leur attire une telle quantité de mouches , que je n'en ai jamais vu davantage. Lorsque j'arrivai à *Astracan* la famine y étoit extrême , principalement parmi les *Nogaies* ; ce qui fut cause que plusieurs se soumi rent aux Russes leurs ennemis , mais ils en eurent peu de secours , & on les laissa mourir la plupart de faim & de misère. Les Russes vendirent même une bonne partie de ceux qui restèrent en vie , & chassèrent ensuite les autres. Il auroit été facile alors de convertir ces barbares au Christianisme , si les Russes eux-mêmes étoient bons Chrétiens. Mais comment ce méchant Peuple auroit il pitié des autres Nations , puisqu'ils sont durs & impitoyables pour leurs propres compatriotes. J'aurois pu acheter plus de mille jeunes Tartares que les pères & mères vendoient eux-mêmes pour un pain de six sols d'*Angleterre*. *Astracan* est la dernière Place Moscovite du côté de la mer *Caspienne*. C'est là que se fait le

com-

commerce des Russes avec les Persans, les Tartares, les Georgiens, &c. Ce commerce consiste en pelleteries, vaisseles, ouvrages en bois, brides, selles, couteaux, denrées, foyes crues, & autres &c.

L'Ile d'*Astracan* a 12. lieues de longueur & trois de largeur, elle est Est & Ouest à 47. d. 9. m. de latitude.

Je m'embarquai à *Astracan* le sixième jour du mois d'Aout de l'année mil cinq cens cinquante huit, avec les deux Johnfons Anglois, & quelques Tartares & Persans. J'étois chargé avec ces deux Anglois, de la conduite de cette navigation. Nous courumes le long de la rive Orientale du *Volga*, & nous en débouquames à vingt lieues d'*Astracan*, sous la hauteur de quarante six degrez vingt sept minutes. Le *Volga* entre dans cette mer par dix sept embouchures. Au fortir, nous rangeames la côte qui court Nord-Est, avec un vent favorable. Le onzième nous fimes sept lieues, la course est Nord-Est, & nous arrivames en une Ile où l'on voit une haute montagne appelée *Accurgar*, qui la fait connoître de loin. De là, nous courumes dix lieues vers l'Est jusques à *Bawhiata*, autre Ile
plus

plus haute que la première. Entre ces deux Iles du côté du Nord, il y a un Golphe qu'ils appellent la *Mer bleue*. De là, notre route fut Est quart - au - Nord dix lieues ; & le vent s'étant tourné contraire, nous mouillames à une brassée d'eau, & demeurames à l'ancre jusqu'au quinzième, qu'une tempête qui venoit du Sud-Est nous obligea de nous mettre à la mer : le vent se tourna au Nord, & nous primes notre course vers le Sud-Est, & fimes ce jour là huit lieues. Le dix septième, nous perdimes la terre de vue, & fimes trente lieues. Le dix huitième, nous fimes vingt lieues, notre course étoit vers l'Est, & nous nous trouvames par le travers du pays de *Baugbleata*, qui est à soixante & quatorze lieues de l'embouchure du *Wolga*, sous la hauteur de quarante six degrez cinquante quatre minutes. La côte court Est au Sud. Sur une pointe de cette côte est le sepulchre d'un Prophète Tartare, que tous ceux de ce pays visitent avec grande dévotion.

Le dix neuvième, vent Ouest, notre route Est-Sud-Est, nous avançames dix lieues, & passâmes devant l'embouchure d'une grande rivière appelée *Jaïc*, dont
la

la source est dans la Province de *Siberie* ; cette rivière traverse le pays des Tartares Nogais. On me dit qu'à une journée de chemin en remontant cette rivière, il y avoit une ville nommée *Sernchick* sujette à Myrfa Smille Prince des Tartares, qui est maintenant en paix avec les Moscovites ; que la monnoye n'a point de cours dans ce pays ; & que, comme ces Peuples sont continuellement en guerre, ou occupés à la conduite de leurs bestiaux, il ne s'y fait point de commerce.

Notre vaisseau étoit à l'ancre , à l'embouchure de la rivière du *Jäic*, tous nos gens à terre. Pour moi je me trouvois mal , & étois demeuré par cette raison dans la barque avec cinq Tartares , l'un desquels nommé Azi passoit auprès d'eux pour un Saint, à cause qu'il revenoit du voyage de la Méque. Dans ce tems-là, un bateau armé de 30. hommes nous aborda, notre pèlerin de la Méque leur demanda ce qu'ils vouloient, & se mit à faire des prières à sa mode. Sa présence arrêta ces voleurs ; ils dirent qu'ils étoient Gentilshommes , bannis de leur pays, & qu'ils venoient voir s'il n'y avoit point de Moscovites ou autres Infidèles dans ce bateau. Il leur répondit avec

avec une contenance fort assurée, qu'il n'y en avoit point, & leur en fit de grands sermens: ils s'en allèrent là dessus, & la fidélité de ce Tartare nous sauva, & toutes nos marchandises. Nos gens revinrent à bord, & le vent étant bon, nous partîmes le vingtième Aout, & fîmes seize lieues, notre course Est-Sud-Est. Le vingt unième nous passâmes une baie de six lieues de large, fermée par un cap fort aisé à reconnoître, à cause de deux Iles qu'il a au Sud-Est. Nous le doublâmes, la côte retourne en après au N-Est, & fait une autre baie ou golphe dans lequel tombe la rivière de *Jem*, dont la source est dans le pays des Colmacks. Le vingt deux, vingt trois, & vingt quatrième, nous demeurâmes à l'ancre. Le vingt cinquième, le vent fut favorable, & nous fîmes vingt lieues ce jour-là, & vîmes en passant une Ile dont la terre est basse, & qui a à l'entour d'elle quantité de battures & de bancs de sable. Au Nord de cette Ile, il y a un golphe; mais nous nous en éloignâmes pour faire la route du Sud, & fîmes dix lieues, assez empêchez à nous démêler de ses bancs & de ses battures: Nous fîmes

après cela 20. lieues, courant Est-Sud-Est, & découvrimes la terre-ferme, dont la côte nous parut coupée de montagnes. Nous courumes vingt lieues le long de cette côte; & plus nous avançons, plus la terre nous paroissoit haute. Le vingt septième nous traversames un golphe. La côte de ce golphe qui est au Sud étoit plus haute que l'autre: nous trouvames après un cap, dont les terres étoient fort hautes; & l'ayant doublé, il survint une si furieuse tempête du côté de l'Est, que nous crumes y devoir périr. Elle dura trois jours. De ce cap, nous allames chercher un port nommé *Manguflave*, place où nous devions aborder, elle est à douze lieues de l'embouchure du golphe, & du côté du Sud; mais la tempête nous jetta sur la côte qui est au Nord, au delà de *Manguflave*. A son opposite la terre est basse, le lieu peu sûr pour les vaisseaux, & il n'y étoit peut-être jamais arrivé de barques devant la notre.

Nous envoyames nos gens à terre pour traiter avec le Gouverneur, & pour avoir des vivres & des voitures pour charrier nos marchandises à *Sallizure* à vingt cinq journées de notre terrislement.

Nos

Nos Envoyez retournèrent avec beaucoup de belles promesses; & le troisième de Septembre sur leurs assurances nous déchargeames notre barque. Le Prince me reçut bien; mais étant venu à traiter pour des voitures & pour des vivres, ils nous rançonnèrent, nous firent acheter jusqu'à l'eau, & en payer deux fois plus qu'il ne falloit. Il nous fut force de donner ce qu'ils demandoient, & pour chaque chameau qui ne porte que quatre cens pesant, nous leur donnames trois peaux de Russie, quatre plats de bois, & au Prince ou Gouverneur du pays une neuvaine & une septaine; c'est à dire, un présent de neuf choses particulières, & un autre de sept, car ils ne se servent point de monnoyes.

Le quatorzième de Septembre nous partimes avec une caravane de mille chameaux; & ayant fait cinq journées de chemin, nous nous trouvames sur les Etats d'un autre Prince Tartare. Nous trouvames sur le chemin quelques cavaliers de la Maison de Sultan Timer Prince de *Manguslave*. Ils nous firent commandement de la part de leur Prince de demeurer là, fissent ouvrir nos caisses, & prirent sans nous payer ce qu'ils

crurent pouvoir être plus à son gré. Je pris la résolution de l'aller trouver, & lui ayant demandé sa protection, & un passeport pour être en sûreté dans ses Etats, il me l'accorda, & me reçut bien. On me régala par son ordre de viandes & de lait de cavalle; (car pour du pain ils n'en ont point) & en payement des marchandises que ses gens m'avoient enlevées, qui pouvoient bien valoir quinze rubles * de Moscovie, il me donna un passeport, & un cheval qui valoit bien sept rubles; car l'argent n'a point de cours parmi eux. Bien m'en prit de lui avoir rendu cette civilité: car on m'assura que l'ordre étoit déjà donné de me faire détrouffir, si j'y eussé manqué.

Ce Prince est toujours en campagne, & n'a ni châteaux ni villes. Je le trouvai sous une petite loge ronde faite de rozeau, couverte de feutre par dehors & de tapis au dedans. Je vis avec lui l'Evêque de ce pays sauvage, révééré entre eux comme le Pape l'est à Rome. L'un & l'autre me firent diverses questions de nos pays, de nos Loix, de notre Religion,

* Chaque Ruble peut valoir cent huit sols de nostre monnoye.

Religion, & du dessein de mon voyage ; il me parut assez satisfait des réponses que je lui en fis. J'allai retrouver les gens de-la caravanne, avec laquelle je voyageai vingt jours dans le desert sans voir aucune ville ni habitation. Nous avions fait provision de vivres ; mais comme ils nous manquèrent, nous mangeames un de mes chevaux, le reste de la caravanne ayant payé les jours suivans son écot de même manière. Nous fumes trois jours sans trouver de l'eau, & celle que nous trouvames les jours suivans, il la falloit tirer de certains puits fort creux, encore étoit ce de l'eau salée.

Le cinquième jour du mois d'Octobre, nous nous trouvames sur les bords d'un golphe de la mer Caspienne, où les eaux sont fort bonnes. Ceux qui y tenoient la douane pour le Roi des Turquemans, prirent quatre pour cent de nos marchandises, & un présent de sept choses différentes pour le Roi. Nous n'y demeurames qu'un jour, & partimes après nous y être un peu rafraichis. Vous remarquerez que la rivière d'*Oxus* se rendoit autrefois dans ce golphe, mais que maintenant elle ne vient pas jusques-là ; qu'elle tombe dans une autre rivière

nommée *Ardock*. * qui a son cours vers le Nord ; qu'elle passe sous terre l'espace de plus de cinq cens milles, qu'elle en ressort après, & qu'elle se rend dans le lac *Kitay*. Nous partîmes de ce golphe le quatrième d'Octobre, & arrivâmes à un château nommé *Sellizure* le septième du même mois. Un Prince nommé *Azimcan* y réside, avec trois de ses frères ; j'eus ordre de l'aller voir, & je lui présentai les lettres de l'Empereur de Moscovie, avec un présent de neuf choses. Il me reçût bien, & me fit manger en sa présence, on me régala d'un cheval sauvage & de lait de cavalle. Il me renvoya querir une autre fois, & me fit diverses questions sur les Etats des Moscovites, & me donna après cela un passeport.

Le château de *Sellizure*, résidence du Can, est situé sur une haute montagne. La maison du Prince est bâtie de terre, le peuple est pauvre, & n'a point de marchandises. Au Sud de ce château c'est un pays bas, mais fort fertile, où il croît beaucoup de bons fruits, & entre autres un qu'ils nomment *Dynié*,
fort

* Ce qu'il dit ici de l'*Ardock* & de l'*OC*,
n'est fort obscur.

fort gros & plein de suc. Le peuple le mange à la fin du repas, & il leur tient lieu de boisson. Ils en ont un autre nommé *Carbuse*, de la grosseur d'un gros concombre; il est jaune & sucré, & outre cela une espèce de grain qu'ils appellent *Jegur*, dont la * tige ressemble à la canne de sucre; car elle est aussi haute, & le grain est semblable au Rys; & vient par grappe. Toute l'eau dont ils se servent dans le pays est tirée par canaux de la rivière d'*Oxus*, & c'est aussi par cette raison qu'elle ne se décharge plus dans la mer Caspienne. Ce pays court risque d'être un jour désert, quand ces peuples auront achevé de ruiner par leurs canaux le cours de cette rivière.

Le 14. du mois, nous partîmes de *Sellifure*, & nous arrivâmes le treizième à une ville appelée *Urgence*, où nous payâmes un impôt par tête, & autant pour celles de nos chevaux, que pour les nôtres. Nous y demeurâmes un mois, le Prince du pays se nomme Ali-Sultan, & est frère d'*Azimcan*. Il revenoit de la ville de *Corasan* qu'il avoit depuis peu

X 4 con-

* Selon cette description, ce doit être quelque espèce de *Sorgho* ou de *Millet*.

conquête sur le Pertan ; car ils ont continuellement la guerre avec le Roi de Perse. J'eus ordre de l'aller trouver, je lui presentai une lettre de l'Empereur de Moscovie, & il me donna un passeport.

Urgence est dans une plaine, elle a plus de quatre milles de circuit ; les murailles sont de terre, ses maisons sont aussi de terre & mal bâties. J'y remarquai une grande rue couverte par en haut qui sert de marché, elle a été prise quatre fois en 7. ans qu'ont duré leurs guerres civiles. Les marchans y sont fort pauvres par cette raison, & je ne trouvai à y vendre que quatre pièces de serge. Il y a fort peu de trafic à faire, l'on n'y trouve point d'autres marchandises que celles qui viennent de *Boghar* & de la *Perse*. Le pays qui est entre les bords de la mer Caspienne & cette ville, est appelé le pays des Turkmans. Azincan y commande avec cinq de ses frères ; le plus puissant porte le nom de Can, mais cette supériorité n'est reconnue qu'au lieu où il fait sa résidence ; car chacun des autres veut être Souverain dans ses Etats, & ne songe qu'à

qu'à détruire son voisin. Ils viennent de différentes femmes, & ainsi ils n'ont point les sentimens que les autres ont pour leurs frères. Chacun de ces Sultans a quatre ou cinq femmes, avec plusieurs concubines & de jeunes garçons, & mènent une vie fort déréglée. Ces frères sont presque toujours en guerre, & les vaincus se retirent à la campagne avec leur bétail, vivant des pilleries qu'ils font sur les caravanes & sur les marchands qu'ils attaquent au lieu où ils savent qu'ils doivent se fournir d'eau, & continuant cette vie vagabonde jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé quelque occasion de rentrer dans leurs États. Le peuple n'a point de demeure arrêtée, & passe d'un lieu à un autre avec les troupeaux de moutons, de chameaux, & de chevaux. Leurs moutons sont fort gros, avec des queues qui présentent quelquefois quatre vingts livres. Ils ont grand nombre de chevaux sauvages, que les Tartares prennent souvent avec leurs faucons de la manière suivante. Ces faucons sont dressés à s'abattre sur les têtes de ces bêtes; ils les battent de leurs ailes, & les embarrassent en sorte

que le chasseur a le tems de les joindre, & de les tuer à coups de flèches ou d'épée. Il n'y a point d'herbe dans tout le pays; mais de certains arbrisseaux dont le bétail se nourrit & devient fort gras. Ces Tartares n'ont ni or ni argent; ils troquent de leur bétail contre les choses qui leur sont nécessaires; ils ne connoissent point l'usage du pain, mais ils sont grands carnaciers, & aiment principalement la chair de cheval; leur boisson est de lait aigre de cavalle, dont ils s'enivrent souvent aussi bien que les Tartares Nogais. Depuis le lieu où nous débarquâmes jusqu'à ce second golphe, nous ne trouvâmes point d'autre eau que de l'eau de puits. Le vingt sixième de Novembre nous partîmes d'*Urgence*; & après avoir fait cent milles le long de la rivière d'*Oxus*, nous traversâmes une autre rivière † nommée *Ardock*, où nous payâmes quelques petits droits. *Ardock* est une grande rivière fort rapide, qui vient de l'*Oxus*; & qui, après avoir couru mille milles vers le N., se cache
sous

† *L'obscurité qui est dans la description de ces deux rivières, est aussi dans le texte Anglois.*

sous terre. Cinq cens milles après elle reparoit, & tombe dans le lac de *Kisai*. Le septième de Décembre nous arrivâmes à un château nommé *Kaité*, qui appartient à Sultan Saramet; il n'y eut que la crainte du Prince d'*Urgence* qui l'empêcha de voler notre caravanne, & il se contenta de nous obliger à lui faire un présent. Nous lui donnâmes une peau de vache de roussi pour chaque chameau, & d'autres petits présens à ses officiers.

La nuit du dixième du même mois, comme nous eumes posé nos gardes, nous primes quatre cavaliers qui nous avouèrent qu'il y avoit quantité de voleurs dans ce pays. Nous les liâmes, & les envoyâmes au Sultan de *Kayé*, qui vint aussitôt avec trois cens hommes, auquel ils confessèrent qu'ils étoient de la troupe d'un Prince banni, qui nous attendoit à trois journées de là avec quarante hommes pour nous voler. Le Sultan nous donna quatre vingts hommes avec un capitaine pour nous escorter, & mena avec lui nos 4. prisonniers. Cette escorte consuma une grande partie de nos vivres; & le troisième jour au matin ils se détachèrent.

rent de la caravanne, pour aller, ce disoient-ils, reconnoître le desert. Nous les vîmes revenir quatre heures après à toute bride, & ils nous dirent qu'ils avoient vu les traces de quantité de chevaux, nous demandant ce que nous leur voulions donner pour nous tirer du danger où nous étions. Nous n'en pûmes pas convenir, & ils s'en retournèrent vers le Prince, qui assurément étoit d'intelligence avec les voleurs que nous devions trouver. Cependant, quelques Tartares de notre troupe qui passioient pour Saints à cause qu'ils avoient été à la Méque, firent arrêter la caravanne, se mirent en prière, & ensuite à deviner si nous ferions une mauvaise rencontre. La divination se fit de la sorte. Ils tuèrent un mouton, en ôtèrent les os, les firent bouillir, puis bruler; ils mêlèrent de la cendre de ces os avec du sang du mouton, & en écrivirent quelques caractères avec des cérémonies, & avec plusieurs paroles. Le jugement fut, que nous serions attaqués, mais que nous viendrions à bout de nos ennemis. Pour moi, je n'avois aucune créance à cette sorte de divination. Mais le matin quinzième Décembre nous découvrîmes
de

de loin quantité de gens de cheval; nous étions bien quarante en état de combattre nous fîmes nos prières, Tartares, Persans, Chrétiens, chacun à notre mode, & nous jurames de ne nous point abandonner. Ils étoient trente sept cavaliers, & à leur tête ce Prince banni. Ils nous crièrent que nous nous rendissions, & nous commençames à tirer, l'escarmouche dura depuis le matin jusqu'à deux heures de nuit. Ils étoient mieux armez que nous, & se servoient plus adroitement de leurs flèches; mais j'avois sur eux l'avantage de quatre arquebuses, avec lesquelles je leur tuai du monde. Nous traitames enfin une trêve, & nous nous campames sur une éminence, faisant un retranchement de nos chameaux & de nos marchandises. Ils firent la même chose, se retranchant aussi à la portée d'un arc; mais avec cet avantage, qu'ils nous avoient coupé le chemin de l'eau, dont nous avions grand besoin. Sur le minuit, un de ces gens s'avança, & demanda à parler au *Boma* ou capitaine de la caravanne. Il répondit que si le Prince lui promettoit sur sa loi de ne lui point faire de tort, il enverroient deux des siens pour traiter avec lui. Le Prince

fit serment avec tous ceux de sa troupe à haute voix, en sorte que nous les pumes entendre. Nous envoyâmes donc un de la caravanne qui passoit pour un saint. Le Prince, dit son Envoyé, veut que vous autres qui êtes la plupart Bussarmans, c'est à dire circoncis, lui remettiez entre les mains les Caphres ou Infidèles qui sont dans votre troupe avec leurs marchandises; ce faisant, il vous laissera aller en liberté, autrement il vous traitera comme ces Infidèles.

Le capitaine de la caravanne répondit qu'il n'avoit point de ces Caphres ou Infidèles dans la troupe; & que quand il en auroit, il périroit plutôt que de les remettre entre ses mains; qu'au reste, il verroit bien quand il seroit jour, qu'il n'appréhendoit pas; & cependant, sans avoir égard à leur jurement, ils enlevèrent notre Envoyé, criant *Ollo, Ollo*, qui est parmi eux un cri de victoire. Nous appréhendions fort que cet Envoyé ne nous découvrit, mais il ne le fit pas, & garda la même fidélité pour toute la troupe, n'ayant point dit combien nous avions perdu d'hommes dans cette escarmouche. Le
 matin,

matin, on escarmoucha de nouveau ; on traita une seconde fois, & les gens de notre caravanne étant las d'exposer si souvent leur vie, nous demeurames d'accord de donner à ces voleurs 20. présens de 9. choses chacun, & un chameau pour le porter, & ils se retirèrent de notre côté.

Nous continuâmes notre chemin, & arrivâmes sur la nuit au bord de la rivière *Oxus* ; ce nous fut un grand rafraichissement, car il y avoit trois jours que nous n'avions trouvé d'eau. Nous y demeurâmes un jour entier, & y fîmes bonne chère des chameaux & des chevaux qui avoient été tuez. Nous quittâmes après cela le grand chemin qui alloit le long de la rivière, pour éviter la rencontre des voleurs, & traversâmes le desert, où en trois jours de tems nous ne trouvâmes qu'un puits, dont l'eau étoit fort fallée, & fûmes obligez de tuer de nos chevaux & de nos chameaux pour vivre toute une nuit que nous étions dans ce desert. Des voleurs enlevèrent un de nos gens qui s'étoit écarté de la caravanne, on en prit aussitôt l'allarme ; & quoique la nuit fût fort obscure, on chargea, & partit à minuit.

&

& nous marchames jusqu'à ce que l'ori eût gagné l'*Oxus*, où nous primes quelque repos après nous être fortifiés le long de ses rives.

Le vingt troisième Décembre, nous arrivames à la ville de *Boghar*, située dans la *Bactriane* pays le plus bas de tous ces quartiers. Elle est fermée d'une haute muraille de terre, & divisée en trois quartiers: le Roi avec sa Cour en occupe deux, le troisième est pour les marchands & les étrangers; & dans ce troisième chaque art ou marchandise à son département particulier. La ville est fort grande, leurs maisons sont bâties pour la plupart de terre; mais les bâtimens publics, les temples, par exemple, & leurs monumens sont fort superbes, fort dorez par dedans; mais sur tout, les bains qui sont les plus beaux du monde. La description en seroit trop longue pour l'intéresser ici. Il y a une petite rivière qui court au milieu de cette ville, mais l'eau en est fort mal saine, car il vient ordinairement des vers d'une aune de long aux jambes de ceux qui en usent; ce qui arrive principalement aux étrangers. Ce vers se forme entre la chair & la peau, & se roule en plusieurs cercles.

cercles. Les Chirurgiens du pays ont une grande adresse à le tirer; car s'il se rompoit en le tirant, la partie où se trouve le reste du vers deviendroit morte ou cangrenée; c'est pourquoi on le tire chaque jour la longueur d'un pouce. Cependant, il ne leur est point permis de boire du vin ni d'autre boisson forte; on punit sévèrement ceux dans la maison desquels il s'en trouve. Cette sévérité vient de celui qui est chef de la Religion, dont l'autorité est si grande, qu'il dépose quelquefois le Prince, comme il déposa celui qui regnoit de notre tems: il en avoit fait de même à son prédécesseur, qu'il avoit assassiné de nuit dans sa chambre; ce Prince aimoit fort les Chrétiens.

Bogbar a été sujette autrefois au Persan, & fait maintenant une Province ou Royaume séparé. Ces peuples sont continuellement en guerre, c'est que les Persans ne veulent pas couper les moustaches de leurs barbes, comme font les Tartares, qui croient que c'est un grand crime d'en user autrement, & qui appellent par cette raison les Persans infidèles, quoiqu'ils s'accordent avec eux dans tous les autres points de la Religion Mahométan.

métane. Le Roi de *Bugbar* n'a point de plus grand revenu que celui qu'il tire de cette ville, où toutes les marchandises qui se vendent lui payent le dixième; outre que quand il a affaire d'argent, il prend par force des marchandises dans les boutiques, comme il fit pour me payer dix neuf pièces d'étoffe d'Angleterre qu'il me devoit. Ils ont de la monnoye d'argent & de cuivre, leur monnoye d'argent vaut environ douze sols; celle de cuivre est apellée *pole*, & il en faut six vingts pour faire douze sols; cette monnoye de cuivre y est plus ordinaire que celle d'argent, elle change de prix selon le caprice du Prince. De mon tems, elle haussa & baissa deux fois en un même mois: ce desordre, le droit du dixième que tire le Prince, & les fréquens changemens qui arrivent dans le pays, où un même Prince ne regne guères plus de deux ans, sont cause de sa pauvreté & de sa ruine.

Le 26. j'eus ordre de me présenter devant lui avec mes lettres de l'Empereur de Moscovie. Il me reçut bien, me fit manger en sa présence, & me fit diverses questions sur les Etats de l'Europe, & principalement sur les Moscovites.

covites. Il voulut que je tirasse au blanc de l'arquebuzé devant lui, il tira lui-même quelques coups: il partit enfin sans me payer ce qu'il me devoit, se contentant d'en laisser l'ordre, qui fut fort mal exécuté. Je fus obligé de prendre des nippes & des marchandises en payement. Ce n'est pas que je ne lui doive cette louange, d'avoir envoyé cent hommes dans le désert pour prendre les voleurs dont j'ai parlé: ce qui fut exécuté, & on lui en amena quatre en vie, il me les fit voir, & les fit pendre aux portes de son Palais pour un plus grand exemple. Il vient à *Boghar* beaucoup de marchands tous les ans, des Indes, de Moscovie, de Perse, & de Balgh; mais ils y apportent fort peu de marchandises, & y demeurent quelquefois deux ans pour les vendre; si bien qu'il n'y a pas grand fondement à faire sur ce commerce. Les Indiens y apportent des toiles de coton blanches, dont les Tartares font des turbans; leurs habits sont aussi faits de cette étoffe & de crasko. Ils n'y apportent ni or, ni argent, ni pierres précieuses, ni épicerie; leur retour est de soye travaillée, de peaux de vache de Russie, d'esclaves

ves & de chevaux. J'offris à ces Indiens, entre lesquels il y en avoit des rives du Gange & du Golphe de Bengale, des kreslez & des draps, mais ils n'en firent aucun cas. Les Persans y apportent du crasko, des draps de laine, des toiles, des étofes des foye, & de l'argomack. Je connus qu'ils se fournissoient de drap par la voye d'Alep; les Moscovites y portent des peaux de Russie, des peaux de mouton, des brides, des selles, des plats de bois, & en rapportent des étofes de laine & du crasko, mais en petite quantité. En tems de paix, que le commerce avec le Catay est ouvert, on leur apporte du musc, de la rhubarbe, du satin & du damas. Il y avoit trois ans, me disoient-ils, que deux Princes Tartares qui sont sur le chemin du *Kitai* étoient en guerre. Les pays de ces Princes se nomment *Taskent* & *Cascar*. Ceux de *Taskent* avoient aussi guerre avec les *Cassaks* qui sont Mahométans, & ils appellent *Roias* ces peuples qui ont guerre avec le Prince de *Cascar*. Les *Roias* sont payens & idolâtres. Ces deux Nations barbares sont fort nombreuses & n'ont point de villes. Ils avoient tellement barré les chemins

chemins des villes de *Tascent* & de *Cascar*, que les caravannes ne pouvoient aller au *Catai*. Quand le chemin est libre, c'est un voyage de neuf mois. J'ai cru qu'il étoit plus à propos de vous informer de bouche de ce que j'ai appris du *Catai*, que de le mettre ici, en ayant eu une information fort ample dans le tems de tout un hiver, que je demeurai à *Bogbar*. L'avis que j'eus que le Roi avoit été défait, & que la ville étoit sur le point d'être assiégée, m'obligea à en partir. La Perse étant alors en guerre, je fus obligé à m'en retourner par la mer Caspienne. Je partis de *Bogbar* le 8. Mars 1659. avec une caravane de 60. chameaux, & bien nous en prit : car dix jours après le Roi de *Samarcand* assiégea *Bogbar* avec une puissante armée, pendant que son Prince étoit allé faire la guerre à un autre de ses parens. Il est extraordinaire qu'un Prince dure trois ans entiers en ces Etats, tant les révolutions y sont fréquentes.

Le 29. de Mars nous arrivâmes à *Urgense*, après avoir évité une troupe de 400. voleurs qui nous attendoient, & qui étoient de même pays que ceux que nous avons rencontrés la première fois, comme

comme nous l'aprimés de quatre espions qu'ils avoient envoyez. J'étois chargé de la conduite de deux Ambassadeurs que le Prince de *Boghar* & celui de *Balk* envoioient à l'Empereur de Moscovie. Le Roi d'*Urgence* y en envoya aussi deux autres, avec la réponse aux lettres que je lui avois apportées de la part du Moscovite. Je leur promis qu'ils seroient bien reçus, avec tout cela ils ne venoient qu'avec crainte, à cause qu'il y avoit longtems que les Tartares n'avoient point envoyé d'Ambassadeurs en ce pays-là. Nous partimes le 4. d'Avril d'*Urgence*, & arrivâmes le 23. sur les bords de la Mer Caspienne, où nous trouvâmes notre barque sans ancre, sans funin, & sans voiles. Nous avions porté du chanvre, nous en fîmes un cable; notre toile de coton nous servit à faire des voiles. Comme nous songions à faire une ancre d'une roue de chariot, il arriva une barque de Moscovites d'Astracan, nous leur en achetâmes une. On se mit à la voile, les deux Johnsons & moi faisions tout l'équipage du vaisseau, ayant avec nous ces six Ambassadeurs & 25. Moscovites qui avoient été longtems esclaves en Tartarie. Le 13. Mai nous

nous eumes le vent contraire, nous mouillames à 3. lieues de la côte; il se leva une tempête qui dura 44. heures. Le cable que nous avions mal filé rompit. Nous mimas notre voile pour tâcher d'éviter la côte sur laquelle la tempête nous jettoit, & nous échouames enfin dans une anse de fonds vaseux, ce qui nous sauva la vie. La tempête passée, nous remimes notre barque en mer; & comme par le moyen de la boussole nous avions marqué précisément le lieu où nous avions mouillé, nous retirames notre ancre, ce qui étonnoit fort les Moscovites, qui ne pouvoient s'imaginer comment nous l'avions pu trouver. C'étoit fait de nous si le vaisseau se fût perdu à la côte, car les peuples qui l'habitent vivent comme des bêtes. Deux jours après nous eumes une autre tempête du côté du N. E., nous courumes grand danger de périr tant les vagues étoient hautes: nos Tartares appréhendoient fort d'être jettés sur la côte de Kerle, & de tomber entre les mains de leurs ennemis. Nous gagnames à la fin la rivière du *Jailk*, & durant notre navigation nous arborames le pavillon d'Angleterre & la Croix rouge de S. George, qui n'avoit point
encore

encore été vue dans la mer Caspienne. Après avoir couru plusieurs fortunes, nous arrivâmes enfin le 28. Mai à *Astracan*, où je demurai jusqu'au 10. du mois suivant, pendant que l'on préparoit des barques pour les Ambassadeurs qui devoient aller à Moscou.

La mer Caspienne a environ 200. lieues de longueur, & 150. de largeur. La côte Orientale de cette mer est habitée par des Tartares nommez Turkemens: à † l'Ouest elle a les Circasses, le mont Caucase, & le Pont Euxin qui est éloigné de quelques cent lieues. Au Sud elle a la Médie & la Perse, & au Nord le Volga & les Nogays. Les eaux de la Mer Caspienne sont douces en quelques endroits, & salées aux autres comme celles de l'Océan. Elle reçoit plusieurs rivières qui s'y déchargent, * la plus grande est celle du *Volga*, que les Tartares appellent *Edel*. Sa source est éloignée de quelques deux cens lieues de son embouchure. Les rivières du *Jäic* & du *Yem* viennent de la Sibirie, pour le *Cyrus* & l'*Arax*, ils descendent du Mont Cau-

† Description de la mer Caspienne.

* Les Rabins l'appellent *Athel*.

Caucase. Le 8. de Juin nous partimes d'*Astracan* pour aller à *Moscow* avec une escorte de cent mousquetaires. Nous y arrivames le 2. de Septembre; on me présenta à l'audience de l'Empereur; je lui baifai la main, & lui fis présent d'une queue de vache de Tartarie, & d'une tymbale du même pays, qu'il reçut comme une chose fort curieuse. Je lui présentai les Ambassadeurs qu'on avoit mis sous ma conduite, & ce jour-là le Prince voulut que l'on me servît à diner en sa présence, & me fit diverses questions sur les pays où j'avois été. Je demurai à *Moscow* pour les affaires de la Compagnie jusqu'au 17. de Février. Elle m'excusera si je l'ai ennuyée par cette relation que je n'ai pu faire plus courte.

Les latitudes ou hauteurs de certaines Places principales de Moscovie, & autres Pays.

	<i>degrez.</i>	<i>minutes.</i>
Moscow.	55	10
Novogrod le grand.	58	26
Novogrod le petit.	56	33
Colmogro.	64	10
Vologhda.	59	11
Cazan.	55	33
Oweke.	51	40
Astracan.	47	9
Notre entrée dans la mer Caspienne sous la hauteur de	46	27
Manguflave dans la mer Caspienne.	45	0
Urgence en Tartarie, à vingt journées de la mer Caspienne.	42	13
Boghar ville de Tartarie à 20. journées d'Urgence.	39	0

Remar-

Remarques faites par Richard Johnson, qui étoit à *Boghar* avec Antoine Jenkinson, sur le rapport des Moscovites & autres étrangers, des chemins de Moscovie au *Catay*, où il est fait mention de divers peuples qui n'ont point été encore connus.

Route donnée par un Tartare nommé Sarnichoke sujet du Prince de Boghar.

D'Astracan à Serachick par terre, en faisant petites journées comme sont celles des caravannes, 10. de ces journées.

De Serachic à une ville nommée Urgence, 15. journées.

D'Urgence à Boghar, 15. journées.

De Boghar à Cascar, 30. journées.

De Cascar au Cathay, 30. journées.

Autre route donnée par la même personne, qu'elle disoit être la plus sûre.

D'Astracan au pays des Turkemens par la mer Caspienne, 10. journées.

Des Turkemens avec des chameaux qui portent cinq cens de charge, 10. journées jusques à Urgence.

D'Urgence à Boghar , 15. journées.

Nota. La ville de Boghar est le lieu où les Tartares traitent avec les Cathayens & autres Nations de ces quartiers-là. L'on y paye deux & demi pour cent des marchandises.

De là à Calcar, ville de la frontière du Grand Chan un mois de chemin; il disoit qu'il y a plusieurs places entre deux.

De Calcar au Catay un autre mois de chemin. Il ajoutoit qu'il avoit entendu dire (car il n'y avoit pas été) que l'on pouvoit passer de là par mer aux Indes, mais il ne savoit pas comment gisoit la côte.

Relation d'un autre Tartare, Marchand de la ville de Boghar, selon qu'il avoit été informé par un homme de son pays qui avoit été au Catay.

D'Astracan par mer à Serachik, 15. journées; il confirme que l'on pouvoit faire le chemin par terre, marqué ci dessus.

De Serachick à Urgence , 25. journées.

D'Urgence à Boghar, 15. autres journées.

No'a.

Nota. Il nous faisoit remarquer que dans ces 15. journées de chemin on ne trouvoit point d'habitation; mais seulement des puits de journée en journée.

De Boghar à Taskent beau chemin 14. journées.

De Taskent à Cascar, 20. journées. Cascar est la ville principale d'un Royaume qui est entre Boghar & le Catay, dont le Prince se nomme Reshit-can. *

De Cascar à Sowchick, 30. journées de chemin. Sowchick est la première place de la frontière du Catay.

De Sowchick à Camchick au Catay deux mois de chemin au travers d'un pays fort peuplé, fort tempéré; abondant en toutes sortes de fruits, dont la Ville principale se nomme Cambatu, & est à dix journées du Catay.

Ces gens nous assurent qu'au delà du Catay qu'ils disent être un pays fort poli

Y 3 &

* Ce Reshit-can est peut-être le Prêtre Jean que l'on a placé en ces quartiers, & comme le mot de Terist chan a fait nommer l'Empereur des Abyssins Prêtre Jean; Terist can qui en langue Persanne signifie l'Envoyé, exprime bien le titre d'Apôtre que prend ce Prince.

& plus riche qu'on ne le fauroit croire, il y a un autre pays nommé en langue Tartare Cara-calmack, habité par des Nègres : car pour le Catay, comme il tire vers l'Orient les peuples sont blancs, & bien-faits de leurs personnes : leur Religion, selon le rapport de ce Tartare, est celle des Chrétiens, ou en approche beaucoup, & leur langue fort différente de la langue Tartare.

On ne trouve point d'ours dans cette route, mais des loups blancs & des noirs : ce qui vient peut-être de ce que les bois du pays ne sont point si forts que ceux de Moscovie qui en nourrissent beaucoup. L'on y trouve, selon leur rapport, un animal que les Moscovites nomment Bar-se. Autant que j'en puis juger par la peau qu'ils me montrèrent, il est aussi grand qu'un lion, la peau tachetée, & je croi que c'est un tigre ou léopard.

Vous remarquerez encore qu'à 20. journées du Catay il y a un pays nommé Angrim, où se trouve l'animal qui porte le meilleur mûle. La plus grande partie se tire des genoux du mâle. Le peuple est olivâtre, & à cause, dit-on, que les hommes ne portent point de barbe, & qu'ils sont du reste fort semblables

aux

aux femmes; pour les distinguer, les hommes portent sur leurs épaules un fer rond, & les femmes le portent au dessous de leur ceinture. Ils se nourrissent de chair crue aussi bien que dans un autre pays nommé Titay, dont le Prince se nomme Can. Ces derniers adorent le feu, & sont à 34. journées du grand Catai. Entre le Titay & le Catay, on trouve des peuples qui se servent de couteaux d'or: on appelle ces peuples Comorom. Ils sont, selon leur rapport, plus près de Moscovie que du Catay.

Extrait de deux Lettres écrites de Petschobra à Monsieur Hacluit par Jonas Logan du 24. Février 1611. Pour servir d'éclaircissement à ce que dit Linschoten dans ses deux voyages.

IL vient ordinairement dans la saison de l'Hiver deux mille Samoiedes entre lesquels il en vint un qui nous apporta un morceau de dent * d'Eléphant qu'il dit avoit acheté d'un homme de son pays. Il nous parla de certains peuples appelez Tingoessi,

Y 4 qui

* Cette pièce de la dent d'un éléphant fut portée en Angleterre.

qui habitent un pays qui est au delà de la rivière d'Oby & celle du Tas. Leur pays s'étend le long de la rivière Jenissai, rivière fort grande, & qui tombe dans la mer Natonzie. Il semble que ce pays ne doit pas être fort éloigné de la Chine; & que l'on pourra par là en découvrir le chemin si on s'y prend de bonne manière.

Autre Lettre de Petschora du 16. Aout
16 . . .

IL vient ici deux ou trois mille Samoyèdes qui y apportent diverses fourrures, des sibelines, des peaux de castors, des renards noirs, des écureuils, des loups, des rosomacs & des hermines. On y trouve au mois de Septembre beaucoup de saumons, d'huile d'un grand poisson nommé bealouga, d'huile de morffes, & en été de l'huile de baleine avec des peaux de renard blanc & des plumes. J'ai eu quelque conférence avec un Moscovite, qui m'a dit qu'il avoit appris des Samoiedes qu'ils avoient trouvé sur leurs frontières des tombeaux de minchins, c'est à dire d'étrangers qui avoient été enterrez là dans des bières les bras croisez sur leur poitrine. Ils ajoutoient (a) qu'il pouvoit bien y avoir soixante
ans

(a) Martinius dit que les Tartares appellent

ans qu'ils avoient été enterrez; qu'ils avoient trouvé dans ces bières des tablettes écrites & d'autres bagatelles, que le passage du *Waigatz* est quelquefois fermé par les glaces & quelquefois ouvert: que là proche il y a du cristal de montagnes; que les *Moscovites* & les *Permaques* trafiquent tous les ans sur la rivière d'*Oby* & en deçà; qu'ils vont quelquefois par Mer dans un grand golphe qui est en deçà de *Petchora*. Ils s'appellent en leur langue *Yowgorskysbar*. Ils disoient encore qu'il y a 4. rivières qui s'y rendent; que celle qui est plus vers l'Orient s'appelle *Cara-Reca*, ou la rivière noire, qu'il y en a une autre nommée *Moetnaya-Reca*; que de là ils trouvent un *Volock* ou nez de terre; (ils entendent un promontoire) qui s'étend en-mer l'espace de trois verstes; qu'ils le traversent & transportent par terre leurs marchandises & bateaux; & qu'ils trouvent après cela une autre rivière nommée *Zelunaa-Reca*, c'est à dire, la rivière verte; qu'ils

Y. 5

font

pellent *Minchin* les étrangers, & que c'est de là que vient *Mangi*, & le nom que les Tartares & *Marc Polo* donnent à la Chine: ce qui est ici très remarquable, aussi bien que les bières dont parle cet auteur.

suivant cette rivière ils descendent dans l'Oby; que la rivière du Tas y entre du côté de l'Est & se rend avec l'Oby dans la mer. Ces deux rivières n'ayant qu'une même embouchure, qu'il y a beaucoup d'Iles à l'embouchure & que d'un bord on peut voir l'autre.

Il nous parla aussi d'une autre rivière nommée Yenessy au deça du Tas plus grande & plus profonde que l'Oby, qu'elle entre bien avant dans les terres, que personne d'entr'eux ne connoit sa source, qu'ils l'avoient remontée à la rame l'espace de quatorze journées. Les Tingoëssy qui demeurent le long de ses bords, ne leur purent dire jusqu'où elle s'étend. Ils la remontèrent jusqu'à une ville dont la muraille & les maisons leur parurent blanches, ce qui leur fit croire qu'elle étoit bâtie de pierres de taille; car ils n'osèrent pas s'en approcher de plus près; qu'ils y entendirent un grand bruit de cloches, & virent des bêtes qui n'avoient point de ressemblance à leurs élan; car elles ont, ce disent ils, une longue queue, & n'ont point de cornes. La pîle de leurs pieds est ronde, & n'est point fendue comme celle des élan. Ces peuples, ajoutaient-ils, montent sur le dos de ces bêtes, & ne s'en servent point.

à

à faire tirer des traîneaux comme nous. Je m'imagine que ces bêtes étoient des chevaux. Ces mêmes Samoyedes dirent encore qu'ils virent des hommes tout vêtus de fer ; leurs têtes, leurs bras, en sorte que ni les épées ni les flèches ne leur peuvent faire de mal, & que deux cens de ces hommes pourroient conquérir tout leur pays. Vous voyez par là qu'ils ne sont pas fort éloignés de la Chine & du Cathay. Je croi vous avoir révélé un grand secret, que je vous prie de communiquer au Comte de Salisbury. Je vous souhaite toute sorte de prospérité, & je demeure &c.





RELATION

DU SIEUR

FERRAND,

Médecin du Kan des Tartares,

Touchant la KRIME'E, les TARTARES NOGAÏS, & ce qui se passe au Serrail dudit Kan.

ON regarde le Kan des Tartares comme le premier Sujet de l'Empire Turc, devant succéder à la Couronne si la Maison Othomane venoit à manquer. Les Tartares qu'il commande sont ceux de *Krimée*, & les *Nogaïs*. Ces derniers habitent les Terres qui sont entre les fleuves *Volga* & *Tanaïs*. Il y a dans la *Krimée* trois Places qui sont gardées par les Turcs, la première se nomme *Cassa*, Ville fort ancienne, autrefois occupée par les Génois. Les *Kara-Nogaïs* l'ayant prise, la remirent au Grand-Seigneur.

gneur pour assurance de l'alliance de Hadgy Mehemed Guiray Kan , avec Sa Hauteſſe.

La ſeconde eſt *Orkapy*, ou la portee d'or, qui eſt à l'Iſthme de la *Krimée*, & l'endroit où l'on paye les douanes. Elle n'eſt pas forte : il y a quelques années que le Prince Galiczin l'aſſiégea avec deux cens mille Moſcovites ſans pouvoir la prendre, Galga Sultan Frère du Kan & Généraliſſime de ſes armées étant venu à ſon ſecours. Il prit au Prince Galiczin vingt ſept pièces de canon, qui ſont encore à *Gulo* Ville maritime de *Krimée*.

La troiſième eſt *Yenykalé* qui eſt une fortereſſe faite en dernier lieu par les Turcs dans le Boſphore Cimmerien : c'eſt la plus forte. C'eſt auſſi par là qu'on peut empêcher l'armée navale du Czar d'entrer dans la Mer noire , & les Côtaques d'y faire des courſes. On a établi beaucoup de villages aux environs de cette place, pour faciliter la ſubſiſtance de la garniſon. Sa fortification conſiſte en quatre baſtions, & pluſieurs ouvrages extérieurs, avec une platte-forme du côté de la mer à mettre deux cens pièces de canon. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt

que les murailles sont faites d'une pierre molle qui ne durcit jamais. Le Kan étant allé voir cette place, fit tirer un coup de canon de vingt quatre livres de balle dans une de ces pierres, qui ne fit qu'un trou à passer la tête. On compte sur les remparts trois cens canons, la plupart de vingt quatre, & dix huit: les autres portent plus de deux cens livres de balle; mais les boulets ne sont que de pierre, & ce canon est posé sur le bord de la mer comme celui des Dardanelles. Le Gouverneur de cette place prend la qualité de Janissaire Aga. On y avoit envoyé un Visir; mais il s'est retiré après avoir établi le bon ordre parmi la milice, & avoir pourvu la place de toute sorte de munitions.

Cette forteresse a été bâtie en quatre ans. Le Grand-Seigneur y envoyoit ses galères & une partie de ses vaisseaux sous le commandement du Capitan-Pacha. Le premier qui y fut s'appelloit Atsehy Mehemed. Il n'en fit que les fondemens, & au retour de la campagne il fut déposé.

Le second Capitan-Pacha fut Osman Pacha beau-frère du Grand-Seigneur. Il
avança

avança fort les travaux ; mais Sa Hautesse ayant desapprouvé l'ouvrage, sur le dessein qui lui fut envoyé, ordonna qu'on détruisît tout ce qui avoit été fait du côté d'Orient, & qu'on le refît sur le nouveau plan qu'elle envoya : ce qui fut exécuté. Osman Pacha ayant perdu neuf galères, fut encore déposé à son retour.

Le troisième Capitan-Pacha s'appelloit Abduram. Il étoit François de Nation. Il mit la place dans sa perfection. A son retour il ne laissa pas d'être étranglé par un ordre sorti de la bouche du Grand-Seigneur & presqu'à ses yeux. La malice de ses ennemis fut grande ; car ils firent mettre le feu à un magasin de l'arsenal pour le rendre suspect au Grand-Seigneur, & pour le perdre. Ils ne pouvoient souffrir ni le mérite ni la faveur de cet étranger.

Le quatrième Capitan-Pacha fit seulement palissader tous les dehors, & quelque citernes dans la place : il s'appelloit Vily Pacha : ce fut en 1706. La garnison est de cinq cens Janissaires, & d'autres troupes jusqu'au nombre de trois mille.

L'*Adda* ou petite *Circassie* est sous la domi-

domination du Kan des Tartares. Il y a une ville qu'on appelle *Taman*, où l'on voit encore des débris du tems des Génois. A dix lieues de *Taman* il y a une autre petite ville nommée *Temerouk*, où l'on trouve beaucoup de Chrétiens & de Juifs, qui payent le Carach au Tartar Kan, & la douane. Mais il faut en payer une seconde au Grand-Seigneur, pour l'entretien d'un château qui défend le pays des courtes des Moscovites & de Colagues. Les douanes sont de trois pour cent. Tous ceux qui amènent des esclaves de *Circassie* en *Krimée*, sont obligés de prendre un Pengikt dans ce lieu-là: autrement ils seroient regardez comme des voleurs. Chaque Pengikt coute trois piastres.

La Province de l'*Adda* s'étend jusqu'à une rivière qu'on appelle *Karakoban*. Après l'avoir passée, on se trouve dans le pays que le Grand-Seigneur a assigné aux Tartares noirs. Ils ont effectivement une mine affreuse. Ils sont sujets du Kan, & ne laissent pas de faire souvent des courtes en Moscovie, & dans la Russie noire, (contre les ordres) où ils font des esclaves en grand nombre. Il n'y a pas longtems que 30. mille de ces Tartares firent une courte en Ukraine, d'où ils

rame-

ramenèrent fix cens esclaves, & environ mille bœufs ou chevaux. Le Czar en fit ses plaintes au Kan des Tartares, lequel pour satisfaire le Czar envoya un de ses Agas dans le pays des *Nogais*, pour faire rendre lesdits esclaves & les bestiaux. Les *Nogais* répondirent qu'ils étoient fidelles sujets du Kan, mais qu'ils n'avoient point d'autre métier que celui de la guerre, & qu'ils étoient hors d'état de subsister, si on leur retranchoit les courses; que par conséquent ils ne pouvoient pas remettre lesdits esclaves, & que les Molcovites pouvoient prendre des *Nogais* à la place, s'ils en avoient la force. Le Kan ayant reçu cette réponse, ordonna dans toutes les échelles, & dans les terres de sa dépendance de n'acheter aucun desdits esclaves, sous peine de cinq cens coups de bâton à ceux qui les auroient achetez, & de la perte de leur argent. Les *Nogais* ayant appris l'ordre du Kan portèrent leurs esclaves en Perse, où ils les vendirent avec avantage.

Les *Nogais* vouloient passer en Hongrie au service du Prince Ragotzy, mais n'ayant eu aucune de ses nouvelles, ils se déterminèrent à la course dont je viens de

de parler. Ils ont pour leur logement une maison portative à la façon d'un moulin, qu'ils font avec de grands cercles. Ils la couvrent de feutres : le dessus est une espèce de paravant qu'ils tournent contre le vent pour empêcher que la fumée ne les incommode, quand ils y font du feu. On distingue la maison d'un Gentilhomme *Nogais*, autrement *Mourza*, par la figure d'un sabre qui se voit par dehors sur le paravant. Leur nourriture ordinaire est de millet qu'ils font bouillir avec de l'eau : ils l'appellent *Chorba*. Lorsqu'ils veulent faire un festin pour quelque mariage, ou autre réjouissance, ils coupent la tête d'un cheval, la font bouillir, & la mettent en hachis. Ils préfèrent ce mets au bœuf, au mouton, & à toute sorte de volaille ; & lorsqu'ils veulent distinguer quelqu'un de la compagnie, ils lui présentent le boyau gras du cheval qu'ils estiment le meilleur morceau. Ils en portent même qui ont été fumez quand ils vont en course : & lorsqu'ils ont fait une bonne prise, ils les mangent avec leurs amis.

Les *Nogais* peuvent demeurer dix & douze jours sans manger, leurs chevaux
de

de même ; & souvent ils font des cour-
ses au plus fort de l'hiver de deux & trois
mois sans porter aucune provision, ne
mangeant que ce que la fortune leur pré-
sente.

Un jour me trouvant dans le pays des
Nogais avec Sultan Galga qui comman-
doit trente mille hommes, il m'ordonna
d'aller voir un *Mourza* malade qui étoit
à deux lieues de là : il me donna une es-
corte de trente cavaliers de sa garde. Nous
partîmes avec un domestique du *Mourza*,
pour nous servir de guide. Quand nous
eûmes marché une heure, nous rencon-
trâmes environ deux cens hommes le sa-
bre à la main partagez en deux escadrons,
au devant desquels marchaient deux cha-
riots couverts. Ils paroissoient se battre.
Je consultois en moi même si je devois
passer, lorsque l'officier qui commandoit
mon escorte voyant l'incertitude où j'é-
tois, me dit de ne rien craindre, & que
dans l'un des deux chariots il y avoit une
fiancée qu'on menoit d'un village à
l'autre, & que ces gens là ne combat-
toient pas pour se tuer, mais seulement
pour se faire quelques légères blessures
d'où il pût sortir du sang, pour pronos-
tiquer aux enfans mâles qui viendroient
de

de ce mariage, qu'ils feroient un jour de braves guerriers. Ils ont encore une maxime, que lorsqu'il nait un garçon, tout le monde va à la porte de la maison avec des marmites. Ils font un grand bruit, disant que c'est pour faire fuir le diable, & qu'il n'aura plus aucun pouvoir sur l'esprit de cet enfant.

Ces Tartares donnent par an 2000. moutons au Kan, qu'ils envoient à trois reprises différentes. Les premiers *Mourzas* sont encore obligez de venir souhaiter les bonnes fêtes au Kan dans le tems du *Baïram*, & ils lui amènent quelques chevaux & des oiseaux de proie des meilleurs. Le Kan leur fait donner un habit complet à chacun.

Pour la Justice, lorsqu'un homme a été battu, tous ses parens & ses voisins vont avec un fouet à la main battre l'agresseur, & souvent ils battent à la mort. Si l'on tue quelqu'un, il faut que le criminel meure à coups de sabre sur le tombeau du mort. Ce n'est pas comme en Turquie où souvent on se rachette pour de l'argent, & où il n'y a que les pauvres qui soient condamnés. S'ils se battent en duel, & sans avantage, qui est mort est mort : on n'en fait point de recherche

cherche. On ne trouve dans leur pays ni pain, ni vin, ni fel, ni poivre, ni huile, ni vinaigre. En hiver ils ne vivent que de millet, & en été ils boivent le lait de leurs jumens. Ils ne laissent pas d'avoir des bœufs, des moutons, & de la volaille en quantité, mais ils l'estiment beaucoup moins que la chair de cheval. Ils font bouillir du lait qui devient dur comme une pierre; ils le font encore sécher au soleil, & le mettent en pelotes, & pour se désaltérer en été ils pilent une pelote, & la mêlent avec un pot d'eau qu'ils boivent. Voilà leur forbek.

Les femmes de ce pays-là sont toutes laides & noires, au contraire de celles de la grande *Circassie*, & je n'y ai vu qu'une seule fille d'un *Mourza* qui fût belle; mais elle l'étoit à l'excès.

Les *Nogais* ne cultivent aucun fruit, & on n'en trouve dans le pays que de sauvages qui sont fort mauvais. On voit des plaines à perte de vue qui sont de bonne terre, mais sans semence. Ils mettent leurs millets auprès des rivières, & quand il arrive un débordement d'eau, ils se trouvent sans récolte. Comme

me ils n'ont point de demeure fixe, on voit un jour des villages dans un endroit, & le lendemain on n'y trouve plus rien. Ils ne s'arrêtent guères plus de deux mois dans un même lieu : ils en passent un à semer le millet, & l'autre à le recueillir.

Quand on a passé les *Nogais*, on entre dans la *Circassie*, qu'on appelle *Cabartba* du nom de la Capitale. Elle dépend du Kan, & c'est là son trésor par les belles esclaves qu'il en tire : le sexe y est généralement beau. Le Kan envoie souvent de ces filles au Grand-Seigneur, & plusieurs ont été assez heureuses pour changer leur condition d'esclaves en celle de Sultanes. Il y a un Beig dans cette Province, qui prend la qualité de Gouverneur-Général, & qui traite tous les habitans du nom d'esclaves. Il a d'autres Gouverneurs sous lui : ils sont tous obligez d'envoyer pour tribut annuel au Kan trois cens esclaves, savoir deux cens filles & cent garçons, qui ne passent pas l'âge de vingt ans : & s'il arrive parmi les Beigs quelque différend, qui les oblige de prier le Kan de leur envoyer un officier de considération pour les mettre d'accord, cet officier

officier prend pour ses peines une certaine quantité de filles, les plus belles qu'il peut trouver dans le pays.

La nourriture de ces *Circasses* est à peu-près de même que celle des *Nogais*, ils aiment fort le laitage : pour leur pain ils font bouillir un peu de farine de millet avec de l'eau sans sel, & ils ne le font cuire qu'à demi : ensuite ils le laissent sécher.

Le pays est rempli de beaux arbres de toutes espèces & de très belles fontaines. On prétend que l'eau de ces fontaines, le laitage, & l'abstinence du sel, contribuent à la beauté des femmes *Circassiennes*. Le peuple respecte les Chrétiens, principalement les Gènois, dont ils se disent descendus.

J'avois un habit la Françoisé, ce Kan m'ordonna de le mettre avec ma perruque & mon chapeau : je fus avec cet équipage dans une ville ancienne, où il y a encore plusieurs vestiges du tems des Gènois. Tout le monde couroit après moi, & on me regardoit comme un homme miraculeux : chacun vouloit me mener dans sa maison, & on me prioit pour recevoir des présens. Quand on sut que j'étois le médecin du Kan, on m'estima

m'estima encore davantage. Je me disois Génois. Le Beig me proposa sa nièce en mariage, à condition que je ne la mènerois pas plus loin que la *Krimée*, & il lui faisoit une dot de vingt filles esclaves. La nièce du Beig étoit fort belle; je crus lui reconnoître quelque disposition à me vouloir du bien, quoique je ne pusse lui parler que par signes. Elle pleura quand je partis, ou du moins elle en fit le semblant; elle reprochoit à son père la contrainte qu'il lui faisoit de l'empêcher de me suivre, disant que c'étoit le Ciel qui m'avoit envoyé là pour le bonheur de sa vie. Je lui donnai une croix & une image, & je la baptizai en lui recommandant de baïser la croix tous les jours. Je baptizai aussi le père & une partie de ses parens. Pour le Beig il panchoit un peu au Mahométisme.

Un Missionnaire qui sauroit la langue feroit de grand progrès en *Circassie*. Les Peuples n'ont ni livres ni Religion: ils adorent les cercueils de leur pères qu'ils suspendent à des arbres: il ne laissent pas d'avoir de la vénération pour les images. Lorsqu'ils tombent en esclavage, ils
suivent

suivent toujours la Religion de leurs maîtres.

Quand le Kan a besoin de troupes ; il peut en tirer du pays des Beigs, jusqu'au nombre de vingt mille hommes ; mais ils sont plus propres à remuer la terre & à un travail dur, qu'à combattre : ils ne laissent pas de tirer fort bien une flèche.

Le *Boudgiak* est une autre Province dépendante du Kan ; elle est entre le *Niefter* & le *Danube*, & confine avec la *Moldavie*. Les habitans s'appellent aussi Tartares ; ils vivent comme ceux de *Krimée*, mangeant du pain, de la viande, &c. Il y a trois villes dans ce pays là qui sont assez considérables ; dont l'une est sur le bord de la mer, & rend vingt mille écus de douane par an au Kan : mais il n'en retire que la moitié, donnant le surplus à un Sultan qu'on appelle Orbeig, qui demeure ordinairement avec un Corps d'armée sur les passages de la *Moldavie*, & qui en rend le commerce libre.

Lorsque le Kan appelle les Tartares de *Boudgiak* en tems de guerre, ils sont obligés de marcher avec quarante mille hommes, & souvent il en vient jusqu'à soixante mille. Ils observent une cou-

tume assez particulière: quoiqu'ils mènent leurs enfans de bonne heure à la guerre, ils les laissent chez eux dans leur treizième année, ils en usent de même à la vingt sixième; enfin on ne voit point de Tartares de *Boudgiac* en campagne à la 39. à la 52. & ainsi de treize en treize ans jusqu'à la fin de leur vie. Ils ne portent même cette année là ni sabre ni autres armes: ils disent que c'est une année infortunée pour les guerriers. Ils ne se marient pas non plus, & ils se tiennent presque toujours en prières, pour éviter le malheur de cette année. Le premier jour de la quatorzième ils font un grand festin à leurs amis, où ils boivent une certaine liqueur appelée *boza*, faite avec la farine de millet qu'on laisse fermenter: elle ne laisse pas d'enivrer. J'ai vu des Tartares en boire trente ocques dans une heure: l'ocque pèse deux livres & demie poids de marc. Ils ne manquent jamais de tuer un cheval pour le festin, quelquefois deux, suivant la faculté de celui qui le donne. J'en ai vu tuer jusqu'à sept par un *Mirza* qui se piquoit de magnificence. Il y avoit plus de trois cens Tartares invitez au repas. Quand ils ont bien man-

gé

gé & bien bu, ils se couchent sur le dos, le visage exposé aux ardeurs du soleil. Après avoir dormi, s'ils se réveillent avec un grand mal de tête, ils s'en réjouissent, disant qu'ils se sont bien enivrez, & se remettent à boire.

Les Tartares *Calmouks* sont en partie sujets du Kan des Tartares, & en partie sous la domination du Czar. Ils sont tous obligés de venir féliciter le Kan aux fêtes du Baïram; & ils lui apportent un présent d'un carosse assez propre tiré par quatre chevaux, & d'un autre petit chariot attelé de deux chameaux, dans lequel il y a deux pelisses de martes zibelines pour le Kan, une pour la Sultane mère, ou pour la Sultane favorite, & quelques autres pour Sultan Galba, Sultan Nuradin, Sultan Orbey, pour le premier Visir, & pour le Moufti.

C'est un des *Calmouks* le plus qualifié qui vient pour ce sujet, avec une suite de trente hommes qui font peur à voir par leur mine affreuse. Quand ils arrivent à la *Porte d'Or*, ils sont obligés, avant d'entrer en *Krimée*, de faire avertir le Khan de leur arrivée. Il leur envoie un Chiaoux avec ordre de leur fournir tous leurs besoins pendant quatre jours, qui est le

tems neceffaire pour venir à la capitale. Le lendemain de leur arrivée, ils font avertir le Vifir du Kan pour avoir audience, laquelle étant accordée, le Vifir envoie fon Kiaya avec deux Chiaoux pour les accompagner au Divan avec leurs préfens. Dès que l'Ambafadeur eft arrivé à la porte du Divan avec fon cortège, deux Capigy-Bachys viennent le prendre fous les bras; & il eft conduit en préfence du Kan. Pour lors il fe profterne jufqu'à terre, & baife le bout de la vefte de Kan, qui lui dit qu'il eft le bien venu. Il fe tient debout pendant les interrogations que le Vifir du Kan lui fait. Il affûre enfuite le Kan de la fidélité de tous les *Calmons*, & lui offre fes préfens. On lui donne le Caftan, & on le fait paffer dans un autre appartement, où le grand Ecuyer du Kan le régale avec du café, du forbek, & des parfums fuivant l'ufage des Turcs. On lui donne pendant fon féjour un tain en pain, viande, beurre, ris, & fourrage pour les chevaux. On le loge dans une maifon commode, & on lui fournit l'emmeublement d'une chambre aux dépens des Chrétiens & des Juifs. Si les Chrétiens font

sont chargez de ces dépenses, ils ont aussi la douceur de ne payer qu'une piastre & un tiers de Karasch.

Les Beys de *Valachie* & de *Moldavie* envoient aussi un présent tous les ans au Kan de la valeur d'environ vingt mille écus.

Le Kan a toujours cinq à six mille hommes de troupes réglées sous le commandement d'un Aga, pour aller par tout où le besoin le demande; & cet Aga prend sur le pays une espèce de dixme pour l'entretien de cette milice, sur tout dans la *Krimée* qui est fort peuplée. Son revenu peut aller à trente bourses. C'est le meilleur emploi de la *Krimée*.

Le Czar envoie tous les ans deux oiseaux de proie, qu'on appelle *fungurs* au Kan des Tartares. Ils sont estimez mille sequins pièce. Autrefois le Czar donnoit la valeur de deux cens mille écus au Kan en pelisses, ou en argent: mais depuis le dernier Traité, Sa Hauteesse pria Adgy Sultan Selin Guirai de se contenter de deux oiseaux, avec promesses qu'il lui tiendrait compte du reste; & ce fut un des articles du Traité entre le Grand-Seigneur & le Czar. Il y a pour l'ordinaire un Envoyé du Czar en

Krimée. Ce Prince dit un jour à un Tare, que le Czar lui avoit envoyé dire qu'il vouloit éprouver ses forces avec le Kan, que pour cet effet il avoit ordonné qu'on choisît dix mille hommes de ses troupes qu'il faisoit discipliner avec soin; que le Kan pouvoit en faire de même : que si les Moscovites étoient victorieux, le Kan n'auroit plus d'oiseaux, & que s'ils étoient batus on lui donneroit le même tribut qu'avant le traité de paix. Le Kan fit répondre au Czar qu'il acceptoit le défi, à condition qu'ils commanderoient tous deux leurs troupes, s'il n'auroit mieux terminer ce différend par un combat particulier. Le Czar ne s'est pas déclaré, & Gary Guiray Khan a été déposé par la Porte.

VOYAGE

D'UN

AMBASSADEUR

Que le Czar de Moscovie envoya par terre à la Chine l'année 1653.

C Et * Ambassadeur partit de la ville de *Tobol* en *Siberie* au mois de Mars 1653. Après quatre semaines & trois jours de navigation sur la rivière † *Irtis*, qui se rend dans l'*Obi*, il arriva à la Ville de *Tara* le vingt septième Juillet: Il en partit le premier Aout, & arriva le dix Septembre à *Belou Voday*, c'est à dire aux *Eaux Blanches*; il y fut quatre semaines pour prendre des guides & des bêtes de somme que le Prince *Ablai* lui devoit fournir. Il en partit le quinze Octobre avec cinquante chevaux & quarante chameaux que ce Prince lui avoit envoyez. Après huit jours de marche il arriva à un lieu nommé *Calbasin*; il n'y

Z 4

trouva

* Il s'appelloit *Saedor Jacowits Boicoof*.

† Elle est mal placée dans quelques Cartes.

536 *Voyage d'un Ambassadeur &c.*

trouva qu'une grande maison presque ruinée. De là il fut à *Loukaragay*, qui en est à deux journées; il gagna après les bords de la petite rivière *Henkutia*, qui est à une journée de *Loukaragay*; elle vient d'entre des rochers, & se va perdre dans l'*Irtis*. A main droite en remontant la rivière *Irtis*, est l'habitation d'un (a) *Laba*, ou Prêtre Kalmuck, qui a quelques maisons de pierre sur l'autre rive de l'*Irtis*. Ce *Laba* vit de la culture de la terre, il a à son service des Buchares: l'on cultive en cet endroit du bled, de l'orge, du millet & d'autres grains.

Le 22. (b) Novembre l'Ambassadeur arriva à la résidence du Prince Ablay. Ses Sujets demeurent sous des huttes bâties de brique, ils ont toutes sortes de bestiaux & de grains. Ce Prince faisoit donner tous les mois à l'Ambassadeur, & à ceux de sa suite, pendant qu'ils furent là, trente (c) *Kaepen* de bled & d'orge, cinq *Kaepen* de farine de froment, vingt moutons & dix chevreaux.

Le 27. le Prince envoya son frère
vers

(a) Peut-être *Lama*.

(b) ou Décembre, selon les Russes.

(c) *Kaep* est un poids de quarante livres.

vers l'Ambassadeur, pour voir les présens du Tzaar, ou Grand-Duc de Moscovie.

Le 27. Décembre l'Ambassadeur fut porter au Prince Ablai les présens de Sa Majesté Tzaarienne. Il demeura deux jours à sa Cour, & après avoir passé quatre mois & dix jours dans ses États, il prit avec lui son Ambassadeur, & ils arrivèrent ensemble le troisième Avril, après douze jours de marche, à une petite rivière nommée *Beska*, qui prend sa source entre des rochers, & va se perdre dans l'*Irtis*. Le Prince Ablai fait cultiver la terre (a) proche de cette rivière, & il y a même fait bâtir quelques maisons de pierre par des ouvriers que le Grand-Cham lui a envoyez du *Cathay*.

Le trentième Janvier l'Ambassadeur quitta le Prince Ablai pour continuer son voyage; & après quatorze jours de marche, il arriva à la résidence du Prince Kol. A quatre journées de là est une petite ville nommée *Kol*, où il ne remarqua que deux maisons bâties de

Z 5

bri-

(a) *Le pays porte du bled, du seigle, des pois & autres légumes.*

brique habitées par des Prêtres Kalmucks.

A cinq journées de la ville de *Kol* est le grand Lac, nommé en langue Kalmucke, *Kisilbas*; la rivière *Irtis* le traverse. Après que l'Ambassadeur eut marché huit jours au delà de ce Lac, le long de l'*Irtis*, il entra dans les Terres d'un (a) Taitsa Mogol.

Deux jours après il arriva au pays du Taitsa (b) Irdekulu, qui demeure avec ses Sujets sous des tentes dressées le long de l'*Irtis*. Après sept jours de marche, toujours entre des rochers, il entra dans le pays d'un Taitsa Kalmuck, appelé Suruktakon (c), où la rivière *Irtis* prend son origine, à un lieu nommé *Bulugan*, qui est la résidence de ce Taitsa. De là aux Terres du Taitsa Sudbiligenia Mogol, il y a vingt deux journées de chemin qui se fait par des montagnes fort hautes. Le pays qui dépend du Taitsa Semfi, aussi Mogol, en est à huit

(a) *Taitsa*, en Kalmuck, signifie Prince. J'ai parlé à Mosco à un Prince Kalmuck appelé Taitsa Aldadois.

(b) Dans l'original Moscovite *Jerdakula*.

(c) *Suratekon* dans l'original Moscovite.

journées de chemin ; il y a trois autres journées de là jusques aux terres du dernier Taitfa Mogol , nommé Dobrona : car du pays que possède ce Prince , jusques aux frontières du *Cathay* , il ne reste que 15. journées de chemin.

Tous ces Princes Kalmucks & Mogols habitent sous des tentes , qu'ils transportent ça & là quand ils veulent changer de demeure.

L'Ambassadeur employa deux mois à aller depuis les frontières du *Cathay* jusques à la ville de *Kokotam* , qui est la première des villes qui se rencontrent de ce côté là. Il souffrit dans ce chemin de montagnes très hautes , tenues par les Mogols & par les Kalmucks , de grandes incommoditez ; il fut même contraint de s'arrêter des deux ou trois semaines en quelques endroits faute de vivres & d'eau , qu'il falloit porter pendant le voyage. Comme l'Ambassadeur fut à dix journées au deça de *Kokotam* , il fit savoir son arrivée au Gouverneur , afin qu'il lui envoyât des vivres & des chevaux , suivant la coutume de la Chine ; mais le Gouverneur s'en excusa sur

540 *Voyage d'un Ambassadeur &c.*

ce qu'il n'en avoit aucun ordre du * Grand-Cham son Maître. L'Ambassadeur ne laissa pas de passer outre, après avoir demeuré huit jours à *Kokotam*, il en partit le 21 Janvier avec deux Mandarins que le Gouverneur lui donna pour le conduire à la ville capitale du *Catbay* nommée *Cambalu*.

La ville de *Kokotam* est fermée d'une muraille faite de terre & flanquée de tours de brique, il y en a six plus grosses que les autres, dans lesquelles sont percées les portes de la ville, fermées chacune de deux battans de bois de chêne, couverts de placques de fer. L'Ambassadeur ne remarqua aucune pièce d'artillerie sur ces tours, ni aux côtes des six portes de la ville. Il vit dehors & dedans la ville plusieurs Pagodes bâties de briques vernies, comme aussi quantité de boutiques bâties de pierre, sur le derrière desquelles les marchands sont logez. Tout le trafic se fait en *Lallas*, qui valent un peu plus de trois onces d'ar-

* Le Prince *Aldadois* m'a dit que le Grand-Cham, qui est maintenant maître de la Chine, est appelé *Mugal* par sous les Tartares & Mogols.

d'argent fin : les petites denrées se trouvent contre le tabac & le thé. Ces boutiques étoient fournies de toutes sortes d'étoffes de foye, de damas, de satins, de taffetas, de toiles de coton teintes de diverses couleurs, &c.

La terre y produit toute sorte de grains, & les forêts les fournissent de bois.

L'Ambassadeur partit de *Kokotam* le 21. Janvier pour aller à la ville de *Kapty*, qui en est à douze journées ; c'est la seconde ville du *Cathay* qu'il rencontra sur sa route. Plusieurs Princes Mogols qui ont secoué le joug d'autres Princes de leur nation, & qui se sont engagez au service du Grand-Cham, campent dans l'espace du pays qui est entre ces deux villes. Ils n'ont point de demeure arrêtée, non plus que les autres Princes de leur nation.

L'Ambassadeur étant donc arrivé le dix Février poche de la Ville de *Kapty*, il fit savoir au Gouverneur sa venue, & lui fit demander des vivres & des bêtes de somme. Il s'excusa sur ce qu'il n'en avoit point d'ordre du Grand-Cham son maitre, & qu'il en écriroit à la Cour.

La ville de *Kapty* est entre ces hautes roches, sur lesquelles la muraille de la Chine est élevée. Cette muraille est bâtie de pierre, elle a trois * brasses de haut & la moitié autant de large; elle est défendue & flanquée par des tours de brique éloignées de plus de cent brasses les unes des autres. En quelques endroits les tours sont sur la muraille, en d'autres il s'en faut dix brasses qu'elles ne touchent à la muraille. Elle s'étend depuis la ville de *Suktsey* où croît la rhubarbe, jusques sur le bord de la mer, à ce que me dirent les Katayens, les Bucharas, & les Kalmucks.

Dix jours après que le Gouverneur eut écrit au Grand-Cham sur le sujet de l'Ambassadeur, l'ordre vint de lui donner les choses dont il auroit besoin. Il partit de *Kapty* le 21. Février avec deux Mandarins envoyez par le Grand-Cham pour le conduire à † *Cambalu*, où il arriva après sept jours de marche. Dans cette marche il passa par dix huit villes bâties de pierre ou de brique; il y vit peu d'armes à feu, mais seulement quelques petits canons de fer, quelques sol-

dat

* Dans le *Russe Gaunas*.

† *Pekin*.

datés avec des fuzils & des picques. Il y remarqua des ponts de pierre bâtis fort proprement.

Les gens de quelque considération ont un ou deux valets qui les suivent, & qui leur portent un parasol ou un bâton doré ; mais les Gouverneurs, les Princes & les Gens de marque, vont en litières portées par quatre ou par huit porteurs. L'on crie devant eux *nem toec*, c'est à dire, attendez un peu.

Le 3. Mars 1656. l'Ambassadeur étant arrivé à une Wurft ou demie Wurft de la ville de *Cambatu* capitale du *Cathay*, deux Mandarins l'y vinrent recevoir. L'un étoit Tartare & l'autre Chinois, tous deux Présidens du premier Tribunal de la Chine. Ils conduisirent d'abord l'Ambassadeur dans une Pagode, où ils lui firent servir du café & du thé. Leurs Pagodes sont bâties à l'honneur & à la mémoire de leur Talemana, qui vivoit anciennement dans cette Pagode, & qui passa auprès d'eux pour leur Dieu. Après ce régal les deux Mandarins commandèrent à l'Ambassadeur de se mettre à genoux, & d'incliner la tête devant la Pagode, lui disant, inclinez vous devant notre Roi. L'Ambassadeur refusa de le faire,

faire, & leur dit que ce n'étoit pas la coutume en son pays de s'incliner de la sorte, & de se mettre à genoux ayant le bonnet sur la tête. Ils présentèrent à l'Ambassadeur du thé bouilli avec du beurre & du lait de vache, lui disant que cette boisson lui étoit envoyée de la part du Roi. L'Ambassadeur leur dit qu'il étoit carême, & que selon sa Religion il ne pouvoit pas en boire.

L'Ambassadeur remarqua sous la première porte de la ville de *Cambatu*, où il passa, trois petits canons de fonte long d'une aune & demie: il en vit encore deux autres de même longueur un peu plus avant dans la ville. Après avoir marché plus de trois Wurst dans la ville, il arriva à la maison qu'on lui avoit préparée; elle n'avoit que deux chambres, elles étoient tendues de tapis faits de racines d'herbes.

Pendant que l'Ambassadeur fut en la ville de *Cambatu*, l'on lui donnoit tous les jours par l'ordre du Grand-Cham, pour sa nourriture, un mouton, deux poissons, trois plats de farine, près d'une livre de thé, deux plats de ris, & environ une pinte d'eau de vie. Pour ses gens, ils avoient de la chair de bœuf, chacun

chacun du ris, & deux tassés d'eau de vie.

Le quatrième Mars le Conseil envoya querir les présens du Tzaar; l'Ambassadeur refusa de les donner, & dit que l'on n'en usoit pas ainsi dans sa Cour, que l'on n'y donnoit les lettres ni les présens qu'au Prince même, au tems de l'audience, & que le Grand-Cham ne la lui pouvoit pas refuser. Ces Envoyez répondirent que si cette coutume se gardoit à la Cour du Tzaar, il n'en étoit pas de même en celle du *Catbay*; qu'un Prince ne pouvoit pas prétendre établir des loix dans les Etats des autres, & enfin qu'ils étoient envoyez pour apporter les présens. Le refus que l'Ambassadeur fit de les donner n'empêcha pas que ces gens ne les emportassent. Ils dirent à l'Ambassadeur que le Grand-Cham lui donneroit audience, & qu'il lui présenteroit lui même la lettre du Tzaar. Quelques jours s'étant passés, l'on vint querir l'Ambassadeur pour aller présenter la lettre du Tzaar au Conseil, ce qu'il refusa encore. Il ajouta qu'il étoit envoyé au Grand-Cham, & non à son Conseil.

L'on mit après cela l'Ambassadeur dans une autre maison, où il y avoit quatre

tre chambres semblables à celles de son premier logement.

Le dixième l'on envoya querir par diverses fois l'Ambassadeur pour aller au Conseil présenter la lettre du Tzaar. Il continua dans son premier refus, disant que cela étoit contre son ordre, & qu'il ne s'en pourroit jamais justifier auprès du Czar son maître. Quelques jours après l'on rapporta à l'Ambassadeur ses présens, à cause, disoient-ils, qu'il ne s'étoit pas voulu mettre à genoux, & qu'il n'avoit pas voulu présenter au Conseil la lettre du Tzaar. Ils ajoutèrent que non seulement les Ambassadeurs étrangers ne voyoient point l'Empereur de la Chine, mais que les Chinois mêmes ses Sujets ne le voyoient point, & qu'il n'y avoit que les principaux Seigneurs du pays qui le pussent voir.

Je ne saurois dire au juste comment la ville de *Cambalu* est grande, parceque l'on ne nous permit pas * de sortir de notre logis, durant le séjour que nous y fîmes. Je n'en sai que ce que m'en ont dit les Mogols

* *Nieubof m'a dit que l'on ne donna pas aux Moscovites la liberté de sortir du logis, à cause de leur mauvaise conduite.*

Mogols & les Cathayens, qui tiennent qu'elle a quarante wurfts ou huit lieues de large, & autant de long.

Les principales marchandises qui se trouvent à *Cambalu* sont des brocards relevez d'or & de toute sortes de figures, comme fleurs, dragons, serpens & autres; l'on y fait aussi des satins, des velours, des tapis & d'autres étoffes de soye. L'argent, les pierreries & les perles y sont apportées du pays * de *Karatsei*, autrement nommé le *vieux Cathai* par ceux du pays. Il y a de *Cambalu* au pays de *Karatsei* deux mois de chemin. Ils disent qu'il est bien plus grand que le *nouveau Cathai*, & que l'on y trouve beaucoup de fourrures de martres zibelines, de renards, de castors & de tigres.

Leurs maisons sont bâties de pierre & couvertes de tuiles colorées, fort petites & fort basses: si ce n'est le palais du Grand-Cham. Il est fort élevé, spacieux, & peint de diverses couleurs, le haut du toit est doré; ce palais est fermé d'une muraille de brique, où sont percées cinq portes qui ne s'ouvrent que très

* Peut-être *Karakatai*.

548 *Voyage d'un Ambassadeur &c.*

très rarement, & qui sont toujours bien gardées par des soldats. Il est fermé d'un fossé plein d'eau, revêtu de grosses pierres, avec un pont aussi de pierre à chaque porte. Proche de chacun de ces ponts est dressée une haute colonne de pierre blanche, haute de six brasses sur laquelle sont gravez des caractères Chinois. Il y a une grande place devant le palais, où les courtisans s'assembleront trois fois tous les mois pour faire la révérence au Prince.

Les Cathayens fêtent toutes les nouvelles lunes, & arborent ce jour-là dans les rues plusieurs étendards & banderolles. Ce jour-là tous les grands Seigneurs & Officiers de l'Empire viennent richement vêtus dans la place qui est devant le palais, où ils s'assèment chacun selon son rang. Après avoir été assis une heure ou environ, il sort du palais un Officier du Grand-Cham, qui leur commande à tous de s'incliner vers le Palais: ce qu'ayant fait ils se rassèment. Environ une heure après le même Officier revient, & tous les autres s'inclinent derechef, l'Officier retourne une autre fois & ils s'inclinent pour une troisième fois. Cet Officier leur donne à chacun

un

un billet écrit, qu'ils reçoivent avec grande soumission. Ces Seigneurs ôtent après cela les habits magnifiques dont ils étoient parez, & s'en retournent chez eux. Le Grand-Cham a aussi vingt fix éléphans que l'on a accoutumez à s'incliner devant lui.

Les Cathayens affectent de mettre sur leurs habits, sur les toits de leurs maisons, sur leurs Pagodes, & enfin par tout des représentations de serpens & de dragons.

Leur pays produit toutes sortes de fruits en grande abondance. Ils ont aussi du poivre, du cloud de girofle, de la muscade, du gingembre, du benjoin, du thé & des * badianes.

La terre y porte aussi de toutes sortes de grains, il y en a même d'une espèce que l'on recueille deux fois l'année. Pour du seigle, je n'y en vis point. Les rues des villes du *Cathay* sont pavées de grandes pierres, & ont des deux côtez des conduits où tombent les immondices des maisons.

Dans le *Cathay*, à ce que me dirent les

Ca-

* ou Bananes. C'est une espèce de fruit qui a été décrit.

Catayens, il n'y a point d'autre grande rivière que celle qui est nommée *Chatul* qui vient de la *Bucharie*, & se perd dans la mer. Ils ajoutèrent que cette rivière ne passe pas loin de la ville de *Cambalu*, que les Hollandois remontent de la mer avec leurs vaisseaux cette rivière, & que son embouchure est fort dangereuse pour les vaisseaux. Les gens du pays nous dirent aussi qu'il y avoit à *Cambalu* un étang dont l'eau est rouge, & que l'on y pêche du poisson qui paroît de la même couleur, mais que la chair n'en est pas rouge. Sur le sujet du Grand-Cham qui gouvernoit pour lors la Chine, ils me dirent qu'il étoit Tartare de Nation, qu'anciennement la Chine étoit gouvernée par un Roi Chinois; que depuis trente ans les Tartares avoient conquis la Chine; que Dai-Begham y regnoit lorsque les Tartares s'en rendirent les maîtres, qu'il se pendit de desespoir; que son petit-fils lui survécut, & qu'il fut transporté par les confidens du Roi son grand-père dans l'ancien *Cathai*. Le pays ainsi abandonné demeura en proie aux Tartares, qui l'ont toujours gouverné depuis. Il est resté fort peu de Cathayens naturels en la Ville de *Cambalu*, & ceux qui

qui y demeurent sont tenus dans un grand esclavage.

Tous les Officiers du Cham sont Tartares de Nation, & tous bien armez. Les armes au contraire sont défendues aux Cathayens, sous de grandes peines.

Les Cathayens, aussi bien les hommes que les femmes, sont d'une stature & d'une beauté médiocres. Celle des femmes consiste à avoir le pied petit. Elles se le forment de la sorte dès leur jeunesse, elles portent des habits courts avec des manches fort larges. Ils ont les cheveux épais. L'habit des hommes est une veste fort longue, ils la ferment par dessous le bras gauche avec deux boutons. Les habits du commun peuple sont de couleur obscure, mais les personnes de qualité en ont de diverses couleurs très vives. Ils se couvrent la tête d'un petit bonnet à l'extrémité duquel est une houppe de soye, mais en été ils ont de petits chapeaux. Les femmes Cathayennes portent leurs cheveux comme les Tartares. Les Cathayens adorent des idoles faites de terre, de bois & d'autres matières, les unes dorées, les autres argentées, ou peintes de diverses couleurs; ils les gardent dans leurs Pagodes, où ils vont la nuit

552 *Voyage d'un Ambassadeur &c.*

nuît les adorer, & font bruler devant elles des chandelles de cire ou de suif. Leurs cloches dont ils ont très peu, sont de fonte & de fer.

Ils mangent, dit on, de tout indifféremment, des grenouilles, des tortues & des chiens, dont la chair se vend publiquement dans les boutiques.

Les Tartares sont b lles, ont le pied de la grandeur ordinaire, & sont habillées de même que les femmes Kalmuques. Leur habit traine jusqu'à terre, les hommes y sont en général vêtus de noir, ou de quelque autre couleur brune. Ils ont la même croyance & la même Religion que les Cathayens.

Les grands Seigneurs, quand ils marchent par les rues, se font porter un parasol. On les voit accompagnés de plusieurs valets qui ont chacun à la main un bâton doré par le bout. Une centaine d'autres, plus ou moins selon la qualité de la personne, le suivent, & quand il passe dans une rue, tous ceux qui s'y rencontrent à cheval doivent mettre pied à terre, & ne remonter que quand ils l'ont perdu de vue.

Le bois est si rare au *Cathay*, qu'il en faut pour neuf ou dix sols toutes les fois

fois que l'on veut faire cuire à manger.

Il vient en ce pays-là diverses Nations étrangères que le trafic y attire, François, Hollandois, Espagnols, Italiens & autres. Elles y ont l'exercice de leur Religion libre; je vis même dans les maisons de quelques uns de ces étrangers des images de N. S. J. C., de la Vierge, & des Saints. Ces gens-là ont converti, dit-on, un grand nombre de Cathayens à la Foi Cath. Ils sont établis dans le *Cathay* depuis plusieurs années, mais les Cathayens ne savent pourtant pas quand ils y sont entrez, & d'où ils sont venus. Il y a aussi au *Cathay* plusieurs Persans qui y exercent librement la Loi Mahométane. On tient qu'ils y sont entrez avec Tamerlan, comme on le voit par leurs livres.

Du tems que nous étions là, le Grand-Cham faisoit la * guerre au fils de l'Empereur du *Cathay*, dernier mort; mais nous ne pûmes savoir s'il gouvernoit le *vieux Cathay*. Quelques uns en doutent.

L'année 1655. le 7. Juillet il arriva à *Cambalu* une troupe de 28. Hollandois qui

Tome IV. A a é-

* *Nota. Je croi que c'est plutot Inquam, auquel les Tartares faisoient la guerre pour lors.*

554 *Voyage d'un Ambassadeur &c.*

étoient partis, à ce que l'on nous dit, de leur pays avec trois vaisseaux sur chacun desquels il y avoit cent personnes. L'on ajoutoit qu'il s'en étoit perdu deux en chemin, & que de trois cens hommes qui étoient sur ces vaisseaux, il ne s'en étoit sauvé que soixante & quinze, dont ces vingt huit étoient venus en Ambassade vers le Grand-Cham; que les autres étoient demeurez sur le vaisseau. L'on ne leur permit pas de sortir de leur logis pendant qu'ils furent à *Cambatu*; c'est pourquoy nous ne leur pumes parler. Ces Hollandois envoyèrent à l'Ambassadeur, comme il étoit sur le point de son retour, deux lettres pour Moscou, * l'une cachetée; l'autre ouverte.

Enfin nous partimes de la ville de *Cambatu* pour retourner en Moscovie, le quatrième Septembre 1656 †. Nous allâmes

* *Nieuhoff en parle dans sa relation de l'Ambassade des Hollandois à la Chine, qui est insérée dans la troisième partie du Recueil des Voyages curieux en 4. vol. folio à Paris.*

† *L'année chez les Russes commence au mois de Septembre. Dans la Traduction Latine de cet écrit il y a 1657.*

lames d'abord à la ville de *Kapty*, & nous eumes encore plus à souffrir au retour qu'en venant, parceque l'hiver approchoit, & que nous trouvions fort peu de vivres & de fourrages sur les chemins. La plupart de nos chameaux & de nos chevaux moururent de faim & de soif, ou demeurèrent ensevelis dans la neige; de sorte que nous fumes contraints d'en acheter d'autres fort chèrement. Les Catayens nous avoient marqué un autre chemin que celui que nous avions suivi en venant, entre le pays des Mogols & celui des Buchares. Enfin après avoir souffert mille incommoditez, nous arrivames au pays du Prince Ablay après six mois de marche, le 31. Juin de l'année 1656. & de là à la ville de *Tobol*: Nous avons employé trois ans & cinq mois dans notre voyage.

L E T T R E

*De Mr DELISLE à Mr. CASSINI,
sur l'embouchure de la Riviere Mississipi.*

Monsieur. J'apris il y a quelque
tems de Mr. de la Montre, que
Aa 2 la

la Carte Manuscrite du nouveau Mexique que Mr. le Duc d'Escalonne a envoyée à Mr. Regis, & que Mr. Regis a renvoyée à l'Académie pour y être examinée, avoit été remise entre vos mains, & qu'il y avoit deux choses sur cette Carte bien différentes de ce qui se voit sur celles que j'ai fait graver. La première que l'embouchure de la Rivière de Mississipi étoit à l'extrémité Occidentale du Golfe de Mexique presque Nord & Sud, avec l'embouchure de Rio Bravo & de la Rivière de Panuco, & à peu près sous le même Méridien que la ville de la Vera-cruz, au lieu que dans mes Cartes, l'embouchure de Mississipi est d'environ 5. degrez plus Orientale que celle de Rio Bravo, & que les autres endroits que j'ai nommez ci dessus. Et la seconde, que la Carte de Mr. le Duc d'Escalonne, fait une Ile de la Californie, au lieu que dans la mienne, la Californie paroît comme une partie du continent.

Comme les preuves que je veux donner au public des corrections que je crois avoir faites sur les Cartes, ne paroissent pas encore, je veux, Mr., vous rendre compte ici des raisons que j'ai eues de faire les choses comme je
les

les ai faites, d'autant plus qu'ayant eu l'honneur de présenter mes Globes à l'Académie, dont vous êtes un des principaux membres, je suis dans une espèce d'engagement de justifier mes sentimens devant cette savante Compagnie.

Je commencerai par la Rivière de Mississipi, & je vous déclarerai d'abord que je n'ai pu tirer aucun secours de vos observations qui m'ont été si utiles ailleurs, parceque les Satellites ne se sont pas encore fait connoître en ce Pays là, & que les Eclipses de Lune qui ont servi jusqu'ici au défaut de celles des Satellites, nous manquent pareillement. Il se trouve à la vérité quelques unes de ces Eclipses de Lune observées en Europe & à la Vera-Cruz ; mais elles ne peuvent servir de rien pour déterminer l'embouchure de Mississipi.

Je n'ai guères tiré plus de lumière des Cartes imprimées ou de toute la Floride, ou simplement de la Côte, parceque la Rivière de Mississipi ne paroît sur aucune de ces Cartes, si ce n'est sur celle du Sr. Nolin, sur laquelle il n'y a aucun fonds à faire, & que cette Côte est une des moins connues de l'Amérique.

Le Flambeau de la Mer n'éclaire que mé-

diocrement en ce parage, & celui qui en est l'auteur, ou au moins qui a fait le dernier recueil des routes & des courtes de mer, déclare nettement qu'il n'a fait ici que fort peu de remarques, & qu'il n'a pas jugé à propos d'en faire davantage ; parceque, dit-il, il n'y a rien à faire pour le commerce en ce Pays-là. Il donne à la vérité les hauteurs de quelques caps & les embouchures de quelques Rivières ; mais il n'en donne point les distances, ni par quels Rumbs de vent on va des uns aux autres ; ce qui seroit nécessaire. Herrera nous manque pareillement en cet endroit, & je n'ai trouvé que Gomara qui puisse en quelque manière suppléer à ces défauts.

J'ai donc été obligé de m'en rapporter presque uniquement aux relations, & de toutes celles qui ont été faites sur ce Pays-là, il n'y a eu que celles de Pamfile de Narvaés, de Ferdinand de Soto, & de Mr. de la Salle qui m'aient servi.

L'an 1532. Pamfile de Narvaés ayant obtenu de l'Empereur Charle-Quint la permission de faire la conquête de toutes les terres qui sont depuis le Cap de la Floride jusqu'à la Rivière des Palmes, s'embarqua dans l'île de Cuba, & alla prendre

prendre terre à un village que l'on appelloit Carlos du même nom que l'Empereur, ce qu'il crut être d'un prélage heureux pour son expédition. Mais il se trompa bien fort; car après avoir fait 280. lieues par terre avec beaucoup de fatigues, il fut obligé de se rembarquer, & périt sur la mer, n'y ayant eu que quelques uns des siens, entre autres Alvare Nuguez surnommé Cabeça de Vacca, lesquels étant échapez du naufrage, coururent une partie du Pays durant plusieurs années avec des peines incroyables.

Comme on ne favoit ce que Narvaés étoit devenu, l'Empereur donna le gouvernement de l'Isle de Cuba & le Titre de Général de la Floride à Ferdinand de Soto, lequel étant affriandé par les richesses qu'il avoit amassées au Pérou, mouroit d'envie de découvrir des terres riches, où il pût encore mieux établir ses affaires, & obtint du même Empereur la permission de conquérir la Floride, & d'y marquer 30. lieues de pays en longueur, & 15. en largeur, qui seroient érigées en Marquisat, & dont il seroit fait Seigneur propriétaire.

Sur ces entrefaites arriva en Espagne Cabeça de Vacca, qui publia la perte de

Narvaés, & fit à l'Empereur une Relation de ses aventures, s'étendant beaucoup sur les fatigues qu'il avoit essuyées. Mais comme il ne s'expliquoit que malignement sur la qualité du Pays, il donna tant d'envie à plusieurs d'y aller, qu'il y en eut qui vendirent tous leurs biens pour y accompagner Soto, qui employa aussi tous les siens à cette expédition.

Soto partit de la Havane le 18. Mai 1539. Quelques jours après on découvrit la Floride, & l'on jetta l'ancre dans une baye que l'on apella du Saint Esprit, à cause que l'on y étoit entré le jour de la Pentecôte. Soto débarqua tout son monde, & renvoya quelque tems après ses vaisseaux à la Havane. Il fut 5. ans à courir le Pays, & à chercher des mines; mais il mourut au bout de ce tems-là au milieu de ces Nations sauvages, ayant perdu la plupart de ses gens & de ses chevaux; & celui qui lui succéda au commandement, ramena le mieux qu'il lui fut possible à Panuco le reste de cette petite armée.

Quand on eut appris sa mort en Espagne, plusieurs demandèrent le Gouvernement de la Floride, & la permission de continuer la découverte, mais l'Empereur Charle-Quint ne voulut plus écouter

ter personne là-dessus. Cependant les Espagnols n'ont pas laissé de s'établir dans la suite à saint Augustin & à saint Mathieu à Apalache, & peut-être encore ailleurs.

Dans ces derniers tems les François font entrez dans la Floride par la Rivière de Mississipi. Mr. de la Salle étant descendu sur cette Rivière plus bas qu'aucun autre François, & en ayant, disoit-il, reconnu l'embouchure, obtint du Roi la permission de faire un établissement dans ces endroits, & Mr. de Beaujeu l'y conduisit par mer. Il alla aborder à une Baye, qu'il apella de S. Louis, & il y débarqua son monde. Mais comme il alloit par terre cherchant sa Rivière, & observant les peuples de ces endroits, il fut malheureusement tué par un de ses gens: & la guerre étant survenue quelque tems après, on ne fit plus de tentatives sur ce pays là.

Ce n'est qu'avec le secours de ces relations que j'ai fait ma Carte de l'intérieur & de la côte de la Floride; mais je m'y suis particulièrement attaché. J'ai lu avec attention les aventures de Parafille de Narvaés, & de Cabeça de Vacca, le voyage de Ferdinand de Soto, tant celui qui a été composé par Garcilasso de

la Vega, que celui qui a été fait par un Gentilhomme d'Elvas en Portugal, & qui fut tiré il y a quelques années de la Bibliothèque de Mr. Bulteau pour être donné au public. J'ai même fait une Carte sur laquelle j'ai marqué les routes de Cabeça de Vacca & de Ferdinand de Soto, autant que l'obscurité de la matière me l'a pu permettre.

J'ai examiné tout ce qui a été imprimé sur la Rivière de Mississipi & sur les voyages de Mr. de la Salle, & j'en ai même vu quelques relations manuscrites. J'ai entretenu Mr. de Beaujeu & Mr. Cavelier frère de Mr. de la Salle, & qui l'a accompagné dans son dernier voyage. J'ai vu deux Cartes manuscrites du Pays, l'une de la côte qui vient de Mr. de Beaujeu, & une autre des terres qui vient de Mr. de la Salle, & j'ai eu plusieurs conférences avec feu Mr. d'Amanville Prêtre habitué à saint Sulpice, & qui a été dans cette expédition. Je l'ai, dis-je, entretenu plusieurs fois de cette matière avant & après son départ.

C'étoit alors une grande question parmi les curieux, de savoir positivement l'endroit où la Rivière de Mississipi se jette dans la mer; soit que ledit Sieur de la Salle ne l'eût pas assez observé, soit qu'il ne voulût confier son secret à
per-

personne, comme il est plus probable. Et la difficulté ne laissa pas de subsister, lorsque Mr. de Beaujeu en fut de retour, parceque ni lui, ni Mr. de la Salle ne trouvèrent point l'embouchure de cette Rivière. Comme on ne voyoit point de Rivière sur la côte de la Floride à laquelle on osât attribuer ce que l'on disoit de la Rivière de Mississipi, il y avoit des personnes & entre autres feu Mr. Thevenot qui vouloient qu'elle n'eût point d'embouchure remarquable & sensible, & qu'elle se perdît en terre ou dans des lagunes : parcequ'il est certain que la côte de la Floride est fort basse, & que les Rivières par leurs avalaisons ont formé plusieurs îles le long de cette côte, qui se joindront peut-être un jour au continent, comme il est arrivé à tant d'autres endroits dans le monde. D'autres, sur tout Mr. l'Abbé Bernou, soutenoient que cela ne pouvoit pas, & qu'une Rivière semblable à celle que l'on avoit décrite jusqu'alors, devoit avoir une grande & une profonde embouchure. Et il s'en trouvoit d'autres encore qui croyoient sauver les apparences, en disant que la Rivière de Mississipi étoit celle que les Espagnols appelloient Rio Escondido; & telle a été l'opinion du P.

Coronelli, comme on voit par la Carte que le Sieur Nolin son graveur a mise au jour.

Dans cette Carte la Rivière de Mississipi se jette dans la mer à l'extrémité Occidentale du Golfe de Mexique. Pour moi je n'ai jamais pu être de cette opinion, à cause du cours que l'on donnoit à la Rivière de Mississipi que j'ai examiné rac à rac, & je trouvois selon mes calculs qu'elle ne pouvoit pas aller si fort à l'Occident. Je puis même dire ici avec assurance que, dans le tems que j'avois l'honneur d'enseigner la Carte à Mr. le Marquis de Courtenvaux, Monsieur de Louvois m'ayant demandé d'où venoit cette Rivière & où elle se jettoit, je lui en figurai le cours sur la Carte dont nous nous servions : & quoique je ne l'eusse fait que par conjecture, néanmoins son embouchure s'est trouvée à peu près comme je l'avois marquée.

Je fus bien confirmé dans cette pensée par le dernier voyage de Monsieur de la Salle, lequel allant chercher avec Mr. de Beaujeu l'embouchure de cette Rivière, alla aborder à une Baye qu'il appella de Saint Louis, beaucoup plus à l'Occident que l'embouchure de ladite Rivière, soit qu'il n'eût pas aperçû cette embouchure
en

en passant , ou qu'il voulût pousser plus loin pour reconnoître la côte , & s'assurer des peuples qui étoient à l'Occident de cette Rivière ; ce qui est plus probable. Quoi qu'il en soit, Mr. de la Salle en allant à cette Baye de Saint Louis, fit route presque toujours droit à l'Ouest , comme je l'ai appris de Mess. de Beaujeu & d'Amanville : ce qui se pourroit vérifier par le journal dudit Sieur d'Amanville que je n'ai pas, mais que l'on m'a dit être entre les mains de Mr. de Villermont.

Quand je n'aurois pas le témoignage de ces Mess., il est aisé de prouver que la Baye de Saint Louis est beaucoup plus Occidentale que la Rivière de Mississipi, parcequ'on voit par la relation du P. le Clerc imprimée à Paris, & par celle du P. Hennepin imprimée à Utrecht, que Mess. de la Salle & Cavelier son frère, en partant de la Baye de Saint Louis pour aller chercher ladite Rivière, firent environ 250 lieues jusques aux Akanfas, (qui sont sur cette Rivière) marchant tantot au Nord-Est & tantot à l'Est-Nord-Est, qu'ils passèrent par 50. peuples différens, & qu'ils traversèrent environ 20. Rivières, dont quelques unes se jettent dans le Mississipi, mais dont la

plupart se doivent jeter dans la mer ; ce qui fait voir qu'il doit y avoir beaucoup de mer entre la Rivière de Mississipi & la Baye de Saint Louis. J'ai marqué cette route & ces Rivières dans ma Carte particulière de la Floride.

Que si on vouloit objecter que l'endroit de la Rivière où sont les Akansas est effectivement éloigné de la Baye de Saint Louis , mais que son embouchure en est proche ; j'opposerois la route de Cabeça de Vacca qui fit naufrage à l'Ouest de cette grande Rivière, & qui erra longtems dans le Pays peu loin de la mer parmi différens peuples, & traversa beaucoup de Rivières avant que de se rendre au nouveau Mexique.

Voilà, Monsieur, les raisons que j'avois quand je dressai ma Carte pour mettre l'embouchure de Mississipi à l'endroit où je l'ai mise. Ce n'est comme vous voyez que par raisonnement, par conjecture, par estime, & par rapport aux pays voisins que j'ai tâché d'établir cette position. Mais que faire quand on n'a point d'observation, ni de point fixe où l'on puisse mettre le pied avec assurance ? Pour aujourd'hui bien loin de reculer cette embouchure en Occident, & de la mettre à l'endroit où la Carte de
Mon-

Monsieur le Duc d'Escalone & celle du P. Coronelli la représentent, je vois bien qu'il faut la mettre encore plus en Orient; & la question a été décidée par le voyage que Mr. d'Iberville a fait sur cette côte. Vous savez, Monsieur, que la paix qui fut heureusement conclue l'an 1697. ayant fait renaitre l'envie des établissemens, le Roi envoya mondit Sieur d'Iberville chercher l'embouchure de Mississipi, & y établir une Colonie dans l'endroit qu'il jugeroit le plus convenable à cela; qu'il partit de la Rochelle avec Mess. de Châteaumorand & de Surgères, qu'il arriva sur la côte de la Floride le 24. Janvier 1698. & qu'ayant trouvé les Espagnols établis à Apalachicola & à Pensacola, il fit son établissement sur la Baye de Bilocchi où il fit élever le Fort de *Maurepas*. Mais ce qui fait plus à la question, est qu'il trouva l'embouchure de Mississipi véritablement un peu embarassée, mais profonde, comme l'avoit pensé Monsieur l'Abbé Bernou; que pour s'assurer que ce fût elle, il la remonta plus de cent lieues, & qu'il revint en France rendre compte de ce qu'il avoit fait.

J'ai une Carte de la côte qu'il a envoyée à un de ses amis, avec la copie de
deux

deux lettres qu'il a écrites sur cette matière. J'ai une autre Carte que Monsieur de Châteaumorand a faite des endroits de cette même côte où il a été. Enfin j'ai encore la copie d'une lettre d'un Garde Marine qui étoit sur ces vaisseaux : & par tous ces mémoires & le peu que j'ai trouvé dans les livres Hollandois, j'ai connu qu'il devoit y avoir près de cent lieues de l'embouchure de Rio Bravo à celle de Mississipi en tirant à l'Est-Nord-Est ; ce qui est bien différent d'être sous le même méridien.

Mr. d'Iberville y est retourné comme vous savez, bien résolu de n'en pas revenir sans être parfaitement informé du Pays, comme il se voit par une de ses lettres, & j'espère à son retour en savoir davantage. Car avant qu'il partît pour ce second voyage, on lui envoya une Carte & des mémoires que j'ai faits, avec prière de faire attention aux choses que je lui demande.

J'aurai l'honneur de vous parler au premier jour de la Californie.

Fin du Tome Quatrième.

T A-

T A B L E

DES RELATIONS

contenues dans les quatre premiers Volumes du
Recueil de Voyages au Nord.

TOME PREMIER.

Discours préliminaire,	
Deux Dissertations où l'on propose les moyens de Voyager utilement page XLIII.	
Deux Relations de l'Islande & du Groenland par la Peyrere.	p. 1
Les trois Navigations de Frobisher dans la mer glaciale.	189

TOME II.

Voyage de Frederic Martens au Spitzbergen & au Groenland.	p. 1
Addition qui concerne la pêche de la baleine.	267
Discours sur le passage par le Nord-Est par le Cap. Wood.	283
Journal du Capitaine Wood &c.	299
Journal du Capitaine Flawes.	325
Remarques du Capit. Wood sur son Voyage.	345
Suplement aux Voyages de Martens & de Wood.	363

TOME III.

Premier Voyage de J. Hughes de Linschoote au Waeigatz.	p. 11
Second Voyage du même.	p. 185
Relation de la Baye de Hudson.	305
Relation de Terre Neuve.	357
Mémoire touchant le golfe de S. Laurent.	379
Voyages de quelques Anglois à la Virginie.	397
Lettre de M. de l'Isle concernant la Califor- nie.	432
Mémoire touchant la Californie.	445
Relation d'une descente des Espagnols dans la Californie.	457

TABLE DES RELATIONS.

T O M E I V.

<i>Relation de la découverte de la terre de Jesso.</i>	p. 1
<i>Lettre de M. de Lisle touchant le Japon.</i>	17
<i>Relation du Japon par Caron.</i>	32
<i>Additions & mémoires touchant le Japon.</i>	142
<i>Relation de la presqu'Isle de Corée.</i>	243
<i>Lettre du père Fartoux touchant le Ginseng.</i>	348
<i>Relation de la Tartarie Orientale par le P. Martini.</i>	365
<i>Voyage de l'Empereur de la Chine dans la Tartarie Orientale par le P. Verbiest.</i>	414
<i>Voyage du même dans la Tartarie Occident.</i>	437
<i>Eclaircissens sur la Géographie de la Tartarie par le P. Verbiest.</i>	456
<i>Voyage de Jenkinson dans la Tartarie.</i>	470
<i>Relation du Sieur Ferrand touchant les Tartares de Krim & les Nogais.</i>	516
<i>Voyage d'un Ambass. Moscovite à la Chine.</i>	535
<i>Lettre de M. de Lisle sur l'embouchure du Mississipi.</i>	p. 555

T A B L E

Pour placer les Cartes.
Hémisphère
Septentrional
Tome Premier,

<i>Après, l'Epitre dédicatoire.</i>	
<i>Passage du N. E. ou Carte Itinéraire. Ib. CXIII.</i>	
<i>Plislande Tome Premier à la tête de la Relation de Plislande.</i>	
<i>Groenl. à la tête de la Relation de Groenl. p. 66</i>	
<i>Carte du Nord Est & du Nord West du pôle</i>	
<i>Tome Second devant le Discours sur le passage par le Nord-Est par Wood.</i>	p. 283
<i>Carte du Waigatz ou Detroit de Nassau suivant Linschute Tome Troisième.</i>	p. 11
<i>L'Isle de Terre-Neuve.</i>	Ib 357
<i>Les Côtes de la Virginie.</i>	Ib. 397
<i>Le Japon Tome Quatrième.</i>	p. 32

